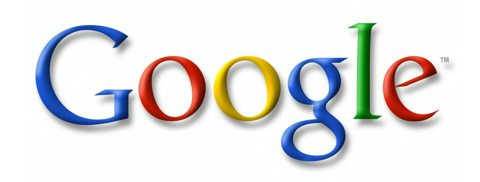
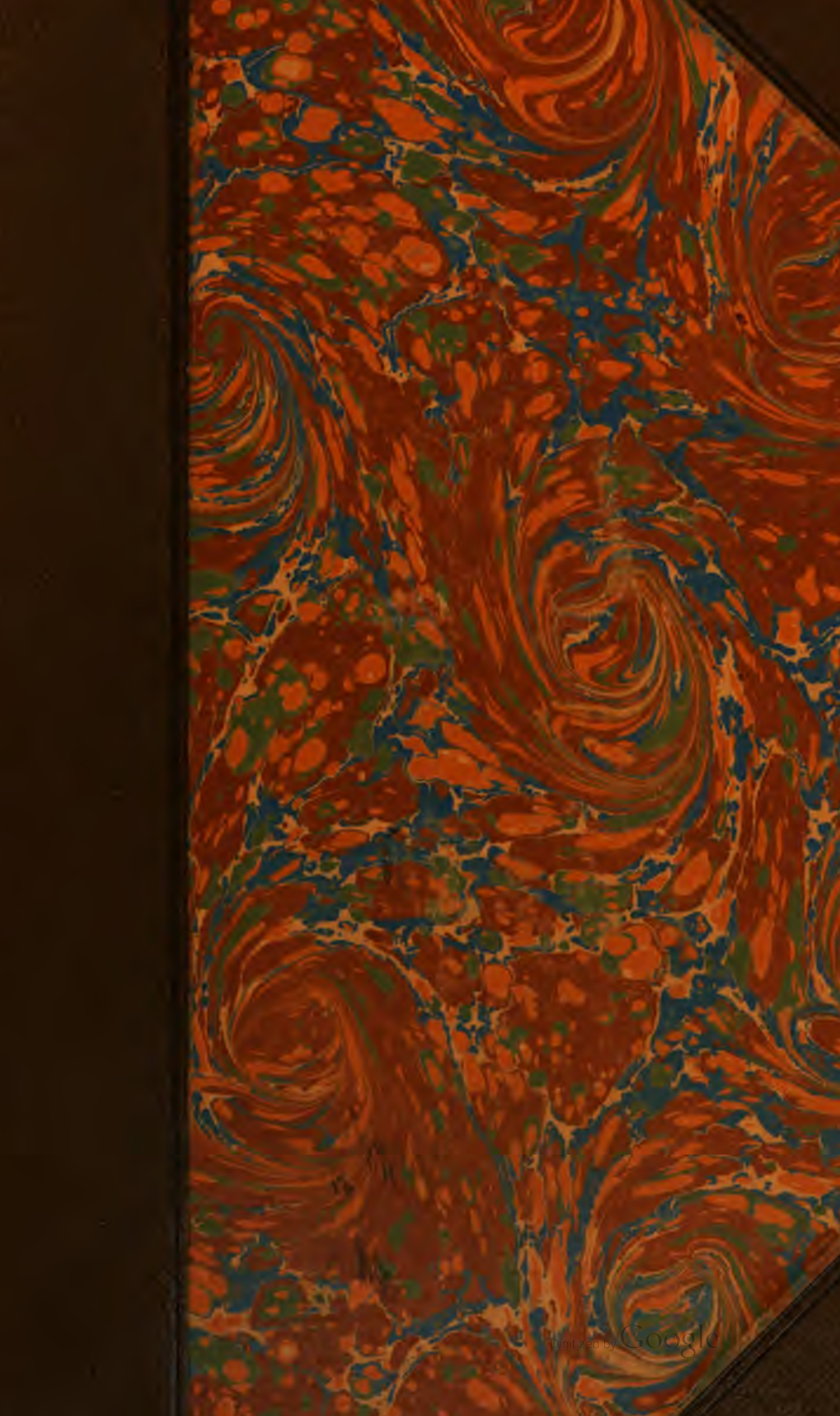
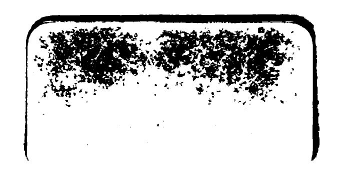





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	J.-P. Meline, Cans et Cie.
Amsterdam,		Lutchman et fils.
La Haye,		Les frères van-Cleef.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		J. Piatti.
Leipzig,		Brockhaus.
Turin,		Jh. Bocca.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

— 9

TOME NEUVIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE MOURAD IV JUSQU'A SA MORT.

1623—1640.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVII

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA CINQUIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

Ouvrages géographiques.

1°. TARIKHI SEÏYAH, c'est-à-dire *Histoire des Voyageurs*, par Ewlia Efendi (2 vol. in-fol.). L'auteur, fils du maître de la confrérie des orfèvres à Constantinople, naquit le 10 moharrem 1020 (25 mars 1611); il se distingua dès sa jeunesse par une voix harmonieuse qui le fit recevoir comme page dans le seraï de Mourad IV. Après avoir terminé ses études et s'être fait une réputation comme calligraphe, il commença son premier voyage dans Constantinople et les environs, dont la description remplit le premier volume de son ouvrage (252 feuil.). Dix ans plus tard (1050 — 1640), il fit une excursion à Brousa, puis il partit pour Nicomédie. Deux mois après (1er djemazioul-ewwel — 19 août), il suivit le gouverneur de Trabezoun sur les côtes de la Mer-Noire, et assista au siége d'Azov (moharrem 1052 — mars 1648). A son retour en 1053, il fit naufrage à Kalagra; il se rendit ensuite avec la flotte dans l'île de Crète, où il fut témoin de la prise de Canée. En 1057 (1647), il accompagna à Erzeroum, en qualité d'écrivain des douanes et de mouezzin, le fils du grand-vizir Salih-Pascha, nommé gouverneur de cette place. Dans ce poste, il fit plusieurs excursions dans les environs; il prit part à la campagne de Wardar-Pascha contre Ipschir-Pascha, et revint à Constantinople lors de la déposition du sultan Ibrahim. Le second volume de son ouvrage

se termine à cette catastrophe. En 1058 (1648), Ewlia accompagna Mourteza-Pascha dans le gouvernement de Damas; mais à peine arrivé dans cette ville, son maître l'expédia en courrier à Constantinople. L'année suivante, de retour près de Mourteza-Pascha, il le suivit dans son expédition contre les Druses, parcourut, chargé de plusieurs missions, toute la Syrie et le Kurdistan, et revint à Constantinople à l'époque de la destitution du grand-vizir Melek Ahmed-Pascha, dont la mère, issue de la famille d'Abaza, était sœur de la mère d'Ewlia. Attaché à la personne de Melek Ahmed-Pascha, gouverneur de Roumilie, Ewlia visita avec lui les divers districts de cette province, après quoi ils revinrent à Constantinople. Appelé aux fonctions de kaïmakam, Melek Ahmed l'envoya comme courrier à Koniah à la rencontre du nouveau grand-vizir Ipschir-Pascha; lorsque ce dernier éloigna Melek Ahmed en lui conférant le gouvernement de Wan, Ewlia accompagna son protecteur dans le Kurdistan, où il le suivit dans son expédition contre le khan de Bidlis. Chargé en 1065 (1654) d'une mission pour Tebriz, il traversa tout l'Irak arabe. Ce voyage termine le 4e volume de l'ouvrage d'Ewlia, sa mort paraissant en avoir interrompu la continuation. L'auteur nous a laissé quelques détails sur les événemens de sa vie pendant les derniers quinze ans de ses voyages de quarante-un ans faits sur terre et sur mer. A la suite de Sidi Ahmed-Pascha, il fit la guerre en Transylvanie, et suivit les Tatares dans leurs courses aux villes des montagnes. Sous l'administration du grand-vizir Kœprili Ahmed, Ewlia assista au siége de Neuhæusel, et se rendit à Vienne en qualité de secrétaire de l'ambassadeur extraordinaire ottoman, lors de la signature du traité de paix de Waswar. Muni de passeports de l'empereur, il visita pendant quatre ans Prague, Dunkerque, la Hollande, la Suède, la Pologne et la Crimée, d'où il partit avec un ambassadeur russe pour Moscou. De retour à Azov, il fut comblé de présens par le khan tatare, puis il se rendit à Constantinople

avec Ak Mohammed-Pascha, et retourna pour la seconde fois dans l'île de Crète, où il resta pendant le siége de Candie. Ici finit la relation de ses voyages, qu'il a dû écrire entre ses soixantième et soixante-douzième années, car son histoire de Mohammed IV s'arrête au commencement du grand-vizirat de Kara Moustafa. La relation des voyages d'Ewlia est un ouvrage fort précieux, tant pour la topographie des provinces asiatiques et européennes de l'empire ottoman, que pour les événemens dont il a été témoin; cependant il faut le consulter avec la plus grande circonspection, et se défier de sa tendance à tout embellir et à tout exagérer.

Histoires générales.

Outre le tome II de l'*Histoire de Naïma* (710 feuil. in-fol.), que nous avons déjà citée dans les sources du tome VII de cette histoire, et qui embrasse les années comprises entre 1051 (1641) et 1070 (1659), imprimée à Constantinople en 1147 (1734), nous avons encore consulté les ouvrages suivans :

2°. BEDAÏOUL-WEKAÏ, c'est-à-dire *les Raretés des Événemens*, histoire universelle du reïs-efendi Khodja Houseïn, mort en 1054 (1644). Cet ouvrage, loin d'être une véritable histoire de l'empire ottoman, ne contient que des notices et des remarques sur les événemens de l'époque du khodja. Un vol. in-fol. de 66 feuil., à la Bibliothèque I. R.

3°. TARIKHI NISCHANDDJI ABDOURRAHMAN-PASCHA ou WEKAÏNAMÉ TEWKII ABDI-PASCHA, c'est-à-dire *Histoire d'Abdourrahman* ou *d'Abdi*, secrétaire d'Etat pour le chiffre du Sultan; elle embrasse l'époque comprise entre 1058 (1648) et 1093 (1682). Un vol. in-fol. de ma collection. Dans un second exemplaire (un vol. in-fol. de 258 feuil.), l'histoire du règne du sultan Mohammed IV commence à la feuille 136; les feuilles précédentes contiennent les règnes de Sélim II et

de ses successeurs, et ne sont qu'un extrait de Petschewi et de Hasanbegzadé.

4°. Seïli Raouzatoul-ebrar, c'est-à-dire *Continuation du jardin de la justice* ou *de l'Histoire universelle du moufti Karatschelebizadé Abdoulaziz,* depuis l'an 1056 (1646) jusqu'à 1069 (1658). Un vol. grand in-4 de 104 feuil.; dans ma collection et dans le Joanneum à Grætz.

5°. Tarikhi Houseïn Wedjihi, c'est-à-dire *Histoire de Houseïn Wedjihi,* depuis l'année 1048 (1638) jusqu'à 1070 (1659), par le garde du sceau du kapitan-pascha Moustafa. Un vol. in-4 de 188 feuill.; dans ma collection.

6°. Tarikhi Nassouhpaschazadé, c'est-à-dire *Histoire du petit-fils du célèbre grand-vizir Nassouh-Pascha.* Cet ouvrage précieux s'étend depuis le règne du sultan Ibrahim jusqu'à l'année 1081 (1670). L'exemplaire de la Bibliothèque R. de Dresde (nº XIII) paraît être non seulement le manuscrit autographe de l'auteur (un vol. in-fol. de 191 feuil.), mais encore le seul qui existe, car ni les bibliothèques de Constantinople ni les libraires de cette capitale ne connaissent cette histoire.

Histoires spéciales.

RÈGNE DU SULTAN MOURAD IV.

7°. Tarikhi Fethi Eriwan ou Bagdad, c'est-à-dire *Histoire de la conquête d'Eriwan,* par le moufti Karatschelebizadé Abdoulaziz-Efendi. Un vol. in-8; dans ma collection.

8°. Tarikhi Fethi Bagdad Nouri, c'est-à-dire *Histoire de la conquête de Bagdad, par Nouri.* Un vol. in-4 de 230 feuil.; dans ma collection.

9°. Tarikhi Mekka Souheïli, c'est-à-dire *Histoire de la Mecque, par Souheïli* (auteur de l'*Histoire de la nouvelle et de l'ancienne Égypte,* imprimée à Constantinople); il donne

des détails sur la onzième construction de la Kaaba sous Mourad IV. Un vol. grand in-8 de 99 feuil.; dans ma collection.

10°. Safernamé, c'est-à-dire *le Livre de la Victoire*, contenant l'*Histoire de la conquête de Bagdad*, par le moufti Karatschelebizadé Aziz-Efendi. Dans ma collection, 54 feuil. in-4.

RÈGNE DU SULTAN IBRAHIM.

11°. Tarikhi Mohammed Khalifé, c'est-à-dire *Histoire de Mohammed Khalifé*, le cafetier. Cet ouvrage contient l'histoire de la rébellion des pages en 1058 (1648), que l'auteur décrit comme témoin oculaire, et va jusqu'à l'année 1070 (1659). On y trouve de précieuses notions statistiques sur les revenus et les dépenses de l'Etat pendant le règne d'Ibrahim. Un vol. in-8; dans ma collection.

Sous les règnes des sultans Mourad IV, Ibrahim Ier et Mohammed IV, parurent les trois ouvrages suivans sur la statistique et la politique; ils sont fort précieux :

12°. Risaleï Gourdjali Kotschibeg, c'est-à-dire *Traité de Kotschibeg sur la décadence de l'empire*, contenant le récit des troubles qui ont ensanglanté l'empire depuis Mourad III jusqu'au règne de Mourad IV. Un vol. in-8 de 38 feuil.; dans ma collection et à la Bibliothèque R. de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 17.

13°. Naasihatnamé, c'est-à-dire *Livre du conseil;* miroir statistique des princes, écrit dans la première année du règne du sultan Ibrahim. A la Bibliothèque I. R., n° cxvi.

14°. Destouroul-aamel li isslahil-khillel, c'est-à-dire *Règle de conduite pour faire disparaître les vices* (*du gouvernement*). Ce petit, mais excellent traité statistique (de 7 feuil. in-4), dû à Hadji Khalfa, se trouve ajouté dans ma collection à la collection des lettres de Weïsi.

Il faut mentionner ici encore les trois satires sur la décadence de l'empire et le mauvais gouvernement, qui parurent sous le règne de Mourad IV.

15°. Nasihati Islambol, c'est-à-dire *le Conseil pour Constantinople*, par Weïsi, traduit par Diez dans le tome I des *Mines d'Orient*, p. 249-274.

16°. Wakaanameï Weïsi, c'est-à-dire *le Livre des Songes, par Weïsi.* Dans cette satire apparaissent vingt-huit prophètes et grands souverains qui s'entretiennent sur les causes de la décadence des empires. Elle se trouve en double dans ma collection, 16 feuil.

17°. Sehami kazaï Nefii, c'est-à-dire *Traits nefiites du sort*, en vers. Cet ouvrage, fort de 34 feuil. in-8, contient des satires sur les vizirs Gourdji Mohammed-Pascha, Khalil-Pascha, Ali-Pascha, Etmekdji Ahmed-Pascha, Baki-Pascha, Redjeb-Pascha, sur Weïsi, Fourzsati, Ghanizadé, Kafzadé, Khodjazadé, et autres auteurs renommés. Dans ma collection.

Ouvrages biographiques.

18°. Seïli Attayi, c'est-à-dire *Continuation des biographies du légiste Attayi*, par Ouschakizadé. Elle contient les biographies des cinq cent vingt-sept légistes qui ont vécu sous les règnes du sultan Ibrahim, Mohammed IV, Souleïman II et Ahmed II. Un vol. petit in-fol. de 356 feuil.; dans ma collection.

19°. Teradjim koubaroul-oulema wel-wouzera, c'est-à-dire *Panégyriques sur de grands légistes et vizirs*, par Abdoulkerim-Efendi. Cet ouvrage, formant 30 feuil. in-8, est réuni dans ma collection à l'*Inscha* de l'auteur.

20°. Hamiletoul-koubera, c'est-à-dire *l'Amulette des grands*, par Ahmed Resmi-Efendi. Cet ouvrage contient les biographies des trente-sept kislaragas qui, depuis la fin du

seizième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième, ont occupé le poste important d'inspecteurs en chef du harem; il a été écrit sur la demande du puissant kislaraga El-hadj Beschir en 1160 (1747); 36 feuil. grand in-8, ajouté dans ma collection à l'*Histoire des reïs-efendis* par le même auteur.

Collection de Pièces d'Etat.

21°. INSCHAÏ ABDOULKERIM-EFENDI, c'est-à-dire *Collection de lettres, par Abdoulkerim-Efendi.* Dans ma collection, 70 feuil. in-8. Cet ouvrage forme un même volume avec :

22°. L'INSCHAÏ NADIRI, c'est-à-dire *Collection de lettres, par Nadiri,* chanteur du *Livre des Héros du sultan Osman II;* elle contient des pièces d'Etat fort rares; 36 feuil.

23°. LA COLLECTION DES LETTRES DÉPOSÉE A LA BIBLIOTHÈQUE I. R. DE VIENNE, n° LII; 167 feuil. in-fol. (Voyez Eichhorn, *Histoire de la rhétorique des Ottomans,* p. 1683-1687.

24°. DESTOUROUL-INSCHA, c'est-à-dire *Règle des Mémoires,* par le reïs-efendi Sari Abdoullah. Cette précieuse collection contient cent quarante-une pièces d'Etat. Un petit vol. in-4 de 271 feuil.; dans ma collection.

25°. INSCHA REÏS MOHAMMED-EFENDI, c'est-à-dire *Collection de lettres, par le reïs-efendi Mohammed.* Cette précieuse collection, contenant cent soixante-quinze pièces d'Etat, peut être regardée comme formant la continuation des deux précédentes. Un vol. in-4 de 194 feuil.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XLVI.

Avènement de Mourad IV. — Déposition du moufti. — Les deux Bekir. — Expédition contre l'un d'eux, gouverneur rebelle à Bagdad. — Prise de cette ville par les Persans. — Exécution des vizirs Mohammed, Kemankesch Ali et Mere Housein. — Mort de Koulaoun-Pascha. — Lettre d'Abaza. — Campagne contre ce dernier. — Motifs de la déposition du khan des Tatares, et défaite des Ottomans dans la Crimée. — Les Cosaques sur le Bosphore. — Différend entre Alger et Tunis. — Mort du grand-vizir. — Déroute des Persans dans la Géorgie, des Cosaques sur la Mer-Noire. — Exécution de Djennet-Oghli; décapitation du defterdar. — Grande peste à Constantinople. — Siége de Bagdad par Hafiz-Pascha. — Ambassade du schah de Perse. — Levée du siége de Bagdad. — Révolte à Constantinople. — Massacre de Gourdji Mohammed. — Révolte à Alep. — Hafiz-Pascha est déposé. — Ambassade tatare et persane. — Défaite des paschas par Abaza. — Retraite de Khalil. — L'ambassadeur persan. — Arrivée d'un prince indien. — Le schérif de la Mecque. — Campagne du grand-vizir Khosrew-Pascha contre Abaza; capitulation de ce dernier. — Puissance de Khosrew. — L'Arabie et la Crimée. — Les jésuites. — Relations diplomatiques avec la Pologne, la Russie, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Suède. — Bethlen Gabor. — Paix renouvelée avec l'Autriche à Szon. — Détails sur le caractère de Mourad. — Mort de Mahmoud de Scutari et de Weïsi.

Le jeune Mourad, alors dans sa douzième année, était d'une taille ordinaire pour son âge (15 sil-

kidé 1032 — 10 septembre 1623). Il avait le visage ovale, le teint pâle, la chevelure noire, l'œil bien fendu et menaçant. Les attaques d'épilepsie auxquelles on le disait sujet n'avaient rien ôté à la vivacité et à la pénétration de son esprit. Le jeune prince monta sur le trône, sous la tutelle de sa mère la sultane Mahpeiker (*face de la lune*), vulgairement appelée Kœsem, femme encore à la fleur de l'âge et d'une rare énergie de caractère [1]. Le lendemain de son avènement, Mourad se rendit au tombeau d'Eyoub le porte-étendard du Prophète pour y ceindre le sabre, suivant le cérémonial usité. La précipitation des préparatifs, le petit nombre des vizirs présens à Constantinople, enfin l'épuisement du trésor privèrent la cérémonie de son éclat accoutumé. A défaut d'autre magnificence, le sang des brebis coula par torrens, présage infaillible d'un règne sanglant et plein de troubles [2]. Les janissaires et les sipahis avaient d'a-

[1] *Amorat di età 12 anni, di statura conforme, pieno di faccia, di color bianco, pelo nero, ochi grandi e minacci, e sogetto al mal caduco, come sinora e stato mormorato, ha qualche umore; molta però vivacità e spirito, nato della Cosè, tiene due sorelle figlie pure d'Acmete della Cosè, una maritata a Cafis al Governo del Diarbecr, l'altra a Rezep Capitano del mar; tutta la potenza e autorità della madre, donna tutta diversa di quella di S. Mustafa, di vigorosa età e d'animo e spiriti grandi e solita nel Impero del marito haver parte nel Governo.* 10 Sett. 1623. *Rel. ven.*

[2] *Molti animali sacrificati; ritornò poi per la porta d'Andrinopoli al Seraglio accompagnato da tutte le milizie e grandi, riusci la ceremonia meno pomposa per la brevità del tempo e per il poco numero di Bassa e ministri del Seraglio sotto Mustafa; ne si son vedute nella persona del G. S. ne nei suoi cavalli quelle richezze di gioie con mormo-*

bord renoncé au présent d'avènement en raison de la pénurie d'argent monnayé qui se faisait sentir; mais à peine leur créature fut-elle sur le trône, qu'ils réclamèrent tumultueusement la gratification d'usage, en prétendant qu'elle n'avait pu être que différée. Invoquant le dénuement absolu des finances, le grand-vizir et l'aga des janissaires offrirent aux mutins vingt-cinq aspres par homme au lieu de vingt-cinq ducats. Mais ceux-ci exigèrent impérieusement la somme habituelle. Dans cette extrémité, le trésor particulier fut ouvert, et il se trouva encore assez bien garni pour fournir deux millions de ducats, qui furent distribués un mois après l'avènement de Mourad. Les ambassadeurs étrangers, auxquels on avait demandé un emprunt de trente mille ducats (montant de l'ancien tribut des puissances étrangères, telles que la Servie et la Hongrie), avaient fait une réponse évasive [1].

Le cinquième jour après l'avènement, eut lieu la cérémonie de la circoncision; car le nouveau Sultan, de même que le sultan Ahmed un de ses prédécesseurs, était incirconcis lorsqu'il prit les rênes du gouvernement. L'ancien kiaya des janissaires, Beïram-Aga, qui avait entraîné ce corps d'élite à faire cause commune avec les sipahis dans la dernière révolte, fut nommé

razione del popolo, e da cio hanno preso argomento che il Casine era senza denaro. Sum. del. Rel. ven.

[1] *Le milizie pretendono il donativo con rumore, il Vezir e Aga dei Gianizari procurano che in luoco di 25 zecchini si contentino riceverlo in tanti Osmanini, l'hanno ricusato, lo pretendono in oro, il Casine esaminato importa il donativo 1 1/2 million oltre l'accrescimento delle paghe.* 14 Ott. *Rel. ven.*

aga, tandis que son prédécesseur Tscheschtedji fut dédommagé par le gouvernement de l'Egypte. Beïram-Aga reçut en outre la main d'une des sœurs du Sultan; les deux autres avaient été mariées à Hafiz-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et au kapitan-pascha Redjeb [1]. Le premier acte du nouveau grand-vizir Kemankesch Ali-Pascha fut l'éloignement du moufti Yahya-Efendi. Dans un entretien avec Kemankesch-Ali, Yahya-Efendi lui avait fait de sages représentations sur son avarice et sa vénalité. Le grand-vizir, craignant l'influence du moufti, se hâta de l'accuser d'avoir voulu s'opposer à l'élévation de Mourad, de concert avec les oulémas et Mere Houseïn. Kemankesch-Ali aurait bien voulu donner la place vacante à son beau-père Bostanzadé-Efendi; mais la crainte d'irriter le peuple arrêta ses projets ambitieux. En conséquence, les importantes fonctions de premier ministre de la loi furent rendues à l'ancien moufti Ezaad-Efendi, dont le frère Sahli-Efendi fut élevé en même temps à la dignité de juge de Constantinople. Encouragé par ce premier essai de son pouvoir, Kemankesch s'efforça de noircir dans l'esprit du Sultan les deux vizirs les plus capables, Gourdji Mohammed et Khalil-Pascha, en les accusant d'avoir poussé le rebelle Abaza à la destruction des janissaires. Ils furent arrêtés tous deux; mais l'accusateur n'ayant pu exhiber le prétendu fetwa de l'ancien

[1] *Nozze d'una sorella del Sgr. col Aga dei Gianizari molto amato come principal autore del assunzione.* Rel. ven.

moufti qui devait prouver le complot, il fallut relâcher les prisonniers [1].

Le règne de Mourad IV avait commencé sous les plus funestes auspices, au milieu des menaces d'une milice factieuse qui venait de renverser du trône un maître méprisé, pour y faire asseoir un prince à peine sorti de l'enfance. Les premiers jours du gouvernement naissant furent signalés par l'entier épuisement des finances, par les sanglans ravages du rebelle Abaza, enfin par la perte de Bagdad, *la maison du salut,* la capitale de l'Irak, le plus puissant boulevard de l'empire du côté de l'orient. Les circonstances qui amenèrent les premiers coups de cette terrible guerre persique appartiennent encore au règne de Moustafa, et leur liaison avec la suite des événemens demande toute l'attention de l'historien et du lecteur. De même que dans les annales de Rome impériale, les troubles sur les frontières de la Médie et de l'Assyrie viennent plus d'une fois interrompre le fil de l'histoire intérieure de l'empire, et qu'au récit des sinistres folies de Néron se mêle celui des entreprises guerrières du Mède Pacorus; ainsi, sous le règne terrible de Mourad IV, le Néron des Ottomans, les scènes qui ensanglantent la capitale de l'Orient alternent avec les farouches exploits de Bekir (Pacorus), le gouverneur rebelle de Bagdad. Et les deux Bekir de l'empire ottoman n'exigent pas du lecteur moins d'attention que les Pacorus [2]

[1] Roe, p. 173 et 179, dit qu'Houseïn avait voulu faire massacrer secrètement Khalil et Gourdji Mohammed.

[2] *Rex Parthorum Pacorus Judæa potitus interfectusque a Ventidio.*

des annales romaines, s'il veut suivre leur histoire sans confondre leurs noms et leurs actions. Le premier était soubaschi ou lieutenant de police de Bagdad; sa richesse et ses alliances l'avaient rendu si influent et si redouté que l'autorité du beglerbeg s'évanouissait devant la sienne; sous le gouvernement du dernier beglerbeg Yousouf-Pascha, il avait sous ses ordres une milice de douze cents azabs, et était le véritable commandant de Bagdad [1]. Bekir avait envoyé un de ses officiers, qui portait le même nom, à Aradja et à Semewat pour y percevoir les tributs; ayant appris que son émissaire avait levé l'impôt pour son propre compte, il marcha contre lui à la tête de mille Arabes et de quatre mille janissaires, laissant à Bagdad son fils Mohammed, sous la protection du boulouk-baschi, et tous les deux sous celle du commandant Mohammed. L'aga des azabs, également appelé Mohammed, était un ancien ennemi du lieutenant de police; mais une réconciliation apparente les avait réunis, et ils s'étaient mutuellement juré de ne plus chercher à se nuire. Croyant le moment venu de satisfaire sa vieille inimitié, l'aga eut l'imprudence de confier ses perfides projets à Omer, substitut (kiaya) du lieutenant de police : il s'agissait de s'emparer du fils du soubaschi, jeune homme livré à tous les désordres, et de fermer ensuite au père les portes de Bagdad. Le fidèle kiaya

Tacit. Hist., V, p. 9. — *Nam Medos Pacorus anteceperat.* Tac. Ann., XV, p. 2.

[1] *Igitur milites Romani quasi Vologesen aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri.* Tacit. Hist., l. I, p. 40.

n'avait paru entrer dans le complot que pour le révéler à celui qui devait en être victime ; au moment où l'aga parut pour enlever les drapeaux aux cris répétés d'*Allah!* il fut assailli par les affidés d'Omer, qui le poursuivirent jusqu'aux portes du château de Bagdad, où le beglerbeg Yousouf, qui selon toute apparence, n'avait pas ignoré le complot, le retint captif pour le punir de sa trop grande précipitation. Le jeune Mohammed parut bientôt sur la grande place de Bagdad, et dressant ses canons en face du château, il annonça hautement l'intention d'assiéger le gouverneur qui refusait de livrer l'aga son prisonnier.

A la nouvelle de ces événemens, le lieutenant de police, vainqueur à Semewat, fit massacrer cinq cents azabs, parmi lesquels se trouvait le fils de son ennemi Mohammed, et, de retour à Bagdad, il continua d'assiéger le gouverneur, qui persévérait dans sa résistance. Yousouf-Pascha se défendit plusieurs jours avec la plus grande valeur, enleva un convoi aux azabs, et, dans une de ces rencontres, tua de sa propre main le fils d'Arslan-Pascha. Enfin, atteint d'une balle tandis qu'il était occupé à exercer ses canonniers, il expira au bout de quelques heures.

Mohammed-Aga, privé de tout appui par la mort de son protecteur, entra en négociations pour avoir la retraite libre ; cette faveur lui fut accordée. Mais ce fut en vain que le perfide aga, suivi de ses deux fils, vint se jeter aux pieds du vainqueur, le mouchoir au cou, en implorant sa merci ; l'impitoyable Bekir, n'écoutant que sa vieille haine, fit enchaîner les trois sup-

plians sur une barque remplie de soufre et de bitume, qui fut abandonnée au courant du Tigre après que les bourreaux y eurent mis le feu. L'esquif enflammé descendti le fleuve au milieu des cris de désespoir des trois infortunés, et le farouche Bekir ne quitta le rivage que lorsqu'ils eurent disparu dans les flots. Une fois en possession du château, du trésor et de l'arsenal, débarrassé de tous les partisans du dernier gouverneur, Bekir exhiba un prétendu diplôme de la Sublime-Porte, qui lui conférait la dignité de gouverneur de Bagdad. En même temps, il écrivit au Sultan comment il était parvenu à débarrasser la ville des factieux et à échapper aux embuches d'Yousouf-Pascha, demandant pour récompense le gouvernement de Bagdad. Le grand-vizir Mere Houseïn, qui avait disposé de cette importante dignité en faveur de Souleïman-Pascha, destitué du gouvernement du Diarbekr, se hâta de dépêcher à Bagdad un de ses gens, nommé Ali, en qualité de moutezellim ou commissaire, pour prendre possession de ce gouvernement. Ali-Aga ne pénétra pas dans la ville : il dut se retirer, rapportant pour toute réponse que Bagdad n'avait pas besoin de pascha. La nouvelle en vint bientôt à Souleïman-Pascha, qui en écrivit à la Sublime-Porte. A l'instant même, Hafiz-Pascha, alors gouverneur du Diarbekr, fut nommé serdar, avec ordre de se porter à la rencontre du rebelle : les gouverneurs de Meràsch, de Siwas, de Mossoul et de Kerkouk, devaient se joindre à lui avec les troupes kurdes ; le chambellan Idris l'accompagnait, porteur d'un ferman

impérial qui confirmait Souleïman dans la dignité de gouverneur de Bagdad. Ibrahim l'Historien, alors defterdar du trésor du Diarbekr, osa représenter à Hafiz-Pascha combien l'entreprise était audacieuse, combien il était à craindre que les habitans de Bagdad, schiis pour la plupart, n'ouvrissent les portes de la ville aux Persans, leurs frères en religion. Hafiz ne répondit qu'une seule parole aux représentations de son fidèle serviteur : « C'est impossible. » En vain le defterdar lui rappela que lorsque la garnison révoltée d'Ofen avait massacré son gouverneur Ferhad-Pascha, le sultan Mourad III, après avoir ordonné le supplice des factieux, avait révoqué cet ordre sur les sages conseils du vizir Sinan-Pascha, dans la crainte de voir la frontière livrée à l'ennemi; Hafiz-Pascha se contenta de répondre encore une fois : « C'est impos- » sible [1]. »

Hafiz-Pascha partit donc du Diarbekr, se dirigeant vers Mossoul, où il fut rejoint par les troupes des begs du Kurdistan réunis sous les ordres du beglerbeg Kœr Houseïn-Pascha. Le gouverneur de Siwas, Tayyar Mohammed-Pascha, ne tarda pas à arriver avec le contingent de sa province; Sidikhan, commandant d'Amadia, également invité à partager l'honneur de la campagne, se mit en marche, accompagné de son fils, et vint camper au tombeau du prophète Jonas, près des ruines de Ninive. Souleïman-Pascha se trouvait alors à Kerkouk, où le gouverneur Bostan-Pascha rassemblait ses troupes. Pendant que le serdar attendait à Mossoul l'arrivée des contingens des

sandjaks de Roha et de Meràsch, les maladies avaient commencé à décimer l'armée. Tayyar-Pascha, atteint de l'épidémie, avait reçu l'ordre d'aller renforcer le serdar Mahmoud-Pascha, qui marchait contre le rebelle Abaza. En même temps, Hafiz-Pascha apprit que des bruits fâcheux couraient à Constantinople sur son compte, et qu'on croyait généralement que, gagné par l'or du rebelle, il hésitait à s'avancer sur Bagdad. A ce message, le serdar, jaloux de son honneur, se mit en route vers Kerkouk, envoyant à Kœr Houseïn-Pascha l'ordre de se porter en avant avec les begs de Souhran, Moustafa et Abdoullah, et les paschas Bostan et Souleïman. Ceux-ci s'avancèrent jusqu'à Behrouf, d'où ils arrivèrent en peu de jours sous les murs de Bagdad; ils dressèrent leur camp près du tombeau du grand-imam Ebou Hanifé. Leurs insultans défis, pour attirer Bekir en rase campagne, demeurèrent sans réponse. Aussi prudent qu'entreprenant, Bekir sut contenir la fureur bouillante de ses troupes, et les paschas, las d'attendre le rebelle, allèrent camper sur la rive occidentale du Tigre.

Bekir profita de la retraite des ennemis pour sortir aussitôt de la ville à la tête de toute la garnison; il échelonna ses troupes sur la rive orientale du fleuve, et son artillerie mit le désordre dans le camp ottoman. Les paschas ayant été obligés de se retirer plus en arrière du Tigre, le commandant de Bagdad, qui n'osait s'éloigner de la ville dans la crainte de trouver les portes fermées à son retour, détacha à leur poursuite l'aga des gœnüllüs, Moustafa, avec un corps de

trois mille hommes. Dans un combat qui eut lieu le lendemain, l'avant-garde de Souleïman-Pascha fut battue et dispersée, et Moustafabeg, commandant des Kurdes, périt sur le champ de bataille. A la nouvelle de cet échec et de la mort du beg de Souhran, Hafiz-Pascha, demeuré jusqu'à ce jour à Kerkouk, se mit en devoir d'accourir à marches forcées. Souleïman-Pascha, retenu dans son camp par la maladie, lui dépêcha son kiaya, et le serdar ne tarda pas à être rejoint par les troupes de Bostan-Pascha, de Kœr Houseïn et d'Abdal-Pascha, ainsi que par les sept begs héréditaires du Kurdistan, les begs de Khazou (Scherefkhan), d'Eghil (Moumimkhan), de Terdjil (Ibrahimbeg), de Palou (Hasanbeg), d'Arghani (Alibeg *à la grosse tête*), de Kharpout (Ibrahimbeg) et d'Amadia (Sidikhan) [1], qui vinrent camper au-delà de la Diala. Kadri-Aga et Abdal-Pascha étaient chargés de la garde du fleuve, en face de la ville, avec une batterie de sept canons. Hafiz-Pascha, après avoir ordonné à Kœr Houseïn-Pascha, à Bostan-Pascha et au beg d'Amadia, de remonter le fleuve jusqu'à un autre gué, les suivit de près avec son corps d'armée. Ceux de Bagdad avaient engagé le combat avec l'avant-garde; mais lorsque le serdar, paraissant sur le champ de bataille, eut donné le signal convenu à Abdal-Pascha, en déployant ses étendards, l'artillerie de ce dernier décida la victoire. Quatre mille rebelles restèrent sur le champ de ba-

[1] Les sandjaks se trouvent tous sur la carte d'Arménie; les noms qui figurent ici sont dignes de remarque en ce qu'ils indiquent autant de petites dynasties héréditaires.

taille, et leurs têtes furent jetées aux pieds du vainqueur. Houseïn-Pascha Kœr (*l'aveugle*), ou Yegtscheschm (*le borgne*), exhortait le serdar à poursuivre les fuyards jusque sous les murs de Bagdad, ne doutant pas que les habitans consternés n'ouvrissent leurs portes; mais ce sage conseil fut méprisé comme quelque temps auparavant celui du defterdar, et l'armée victorieuse rentra dans ses retranchemens. Le lendemain matin, Hafiz-Pascha fit revêtir les begs de l'armée de magnifiques kaftans, et distribuer aux soldats une gratification de trois à dix ducats par chaque prisonnier qu'ils ramenaient. Les captifs étaient immédiatement conduits au lieu du supplice pour être décapités, et, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, dix-sept cents têtes roulèrent aux pieds de Hafiz-Pascha. Le matin du jour suivant, l'armée venait de recevoir l'ordre de marcher sur Bagdad, lorsque tout-à-coup les seghbans se soulevèrent à l'instigation de Bostan-Pascha, et refusèrent de partir avant d'avoir reçu une gratification de dix piastres par homme. Hafiz-Pascha espérait tout concilier par la promesse d'une distribution de vivres pour les soldats [1] et de récompenses plus hautes pour les officiers, aussitôt que l'armée aurait fait son entrée dans Bagdad. Les mutins refusèrent d'abord, en montrant une proclamation de Bekir, qui promettait dix piastres à quiconque viendrait se ranger sous ses drapeaux; mais ils finirent par

[1] Le mot turc *dirlik* répond exactement à l'expression anglaise *living*.

se contenter de cinq piastres. Le lendemain mourut Souleïman-Pascha, qui avait été désigné pour être gouverneur de Bagdad. Le même jour, Hafiz-Pascha franchit le Tigre avec toute l'armée, et vint mettre le siége devant la ville du côté du *Château de l'Oiseau*. L'opiniâtre Bekir refusa toutes les propositions de capitulation honorable qui lui furent faites. Pressé au-dehors par les assiégeans, au-dedans par la famine, il finit par écrire à Schah-Abbas, lui promettant de lui livrer Bagdad s'il consentait à le délivrer des Ottomans. Ce dernier, qui n'attendait qu'une occasion pour s'emparer d'une province aussi importante, et qui avait déjà envoyé le khan des khans Kartschghaï vers Schehrban avec trente mille hommes, s'empressa de faire partir pour Bagdad Sofi-Koulikhan et Abbasaga, avec des dépêches pour Bekir et le turban persan. Cependant, avant de se déclarer ouvertement, le gouverneur de Bagdad envoya un message à Hafiz-Pascha, pour lui offrir de défendre la ville de concert avec un beglerbeg contre l'ennemi commun: « Qu'on » me donne le gouvernement de Bagdad, » s'écria Bostan-Pascha dans le diwan, où venait de comparaître l'envoyé de Bekir. « Tu ne seras pas admis dans Bagdad, » répondit fièrement celui-ci. Le bouillant pascha portait déjà la main à son cimeterre, lorsque Houseïn-Pascha, pour empêcher l'effusion du sang, se jeta entre eux et les sépara. Le lendemain, l'envoyé de Bekir revint au camp, apportant la réponse de son maître aux propositions du diwan. Il y était dit que, puisque Bostan-Pascha ne pouvait être admis comme

beglerbeg de Bagdad, rien n'empêchait de confirmer le gouverneur actuel dans l'administration de la place. En même temps la nouvelle de l'arrivée d'une ambassade persane dans les murs de Bagdad se répandit dans l'armée, et l'on vit bientôt paraître aux portes du camp l'envoyé de Kartschghaï, avec un message pour Hafiz-Pascha. Ce message annonçait que Bekir étant devenu le sujet du schah, l'armée ottomane était invitée à s'éloigner des murs de Bagdad, si elle ne voulait occasioner la rupture de la paix : « Nous ne sommes pas sur le territoire persan, ré» pondit le serdar; nous sommes ici pour châtier un » rebelle, et notre mission ne peut troubler la paix » entre les deux royaumes. — L'oiseau qui entre dans » le filet appartient au chasseur, répliqua l'envoyé.— » L'oiseau dont tu parles est dans notre cage, reprit le » serdar la main sur son cimeterre; s'il s'envole dans » vos filets, nous ne le poursuivrons pas. — Trève » de vaines paroles, s'écria fièrement le Persan; éloi» gnez-vous des murs de Bagdad, ou Kartschghaï» khan saura bien vous en chasser. — Si la paix est » violée, reprit Hafiz-Pascha, que sa violation re» tombe sur votre tête. » En même temps il congédia l'envoyé qui retourna vers son maître. Cependant Hafiz-Pascha avait été instruit que trois cents Persans venaient d'être accueillis secrètement dans les murs de Bagdad, et que Sofi-Koulikhan se tenait prêt à fondre sur lui au premier ordre. Plein d'inquiétude à ces menaçantes nouvelles, le serdar représenta au conseil de guerre qu'il ne restait d'autre moyen, pour arra-

cher Bagdad aux Persans, que de sanctionner la révolte de Bekir en lui abandonnant le gouvernement de la province. Le négociateur de Bekir, Ali-Aga, fut donc rappelé, et il retourna bientôt avec la réponse désirée. Cependant Hafiz-Pascha, dans l'espoir d'amener le rebelle à d'autres arrangemens, avait fait préparer deux fermans, par lesquels il nommait Bekir le père gouverneur de Rakka, et son fils sandjak de Hellé. Sidikhan d'Amadia, porteur du message, fut reçu d'abord avec les plus grands honneurs; mais à peine avait-il commencé à s'acquitter de sa mission, que Bekir, pénétrant le projet du serdar, entra dans un violent courroux, et donna ordre qu'on l'arrachât de sa présence pour être décapité. Le defterdar Omer-Aga obtint, à force de supplications, que l'émissaire serait gardé à vue dans sa propre maison. Le jour suivant, Omer étant venu instruire Hafiz-Pascha du malheureux succès de sa ruse, celui-ci se prépara à reprendre le siége avec une nouvelle vigueur. Au même instant arrivèrent au camp deux importantes nouvelles : l'une, qui annonçait l'avènement de Mourad IV et la confirmation du serdar dans le commandement en chef de l'armée contre les Persans; l'autre, qui informait le généralissime que Bekir, proclamé dans Bagdad gouverneur pour le schah de Perse, faisait battre monnaie au nom de son nouveau maître. Hafiz-Pascha, qui déjà commençait à se repentir de ses longues temporisations, convoqua en toute hâte un diwan extraordinaire, et résolut d'accorder enfin ce qu'il ne pouvait plus refuser. Le beg

de Kharpout se mit donc en route pour Bagdad, porteur d'un ferman qui nommait Bekir pascha de la ville au nom du sultan Mourad IV, et qui lui confiait la défense de cette antique cité surnommée la *maison du salut*.

Dans son entrevue avec l'envoyé ottoman, Bekir le soubaschi, que nous appellerons désormais Bekir-Pascha, se défendit hautement d'avoir appelé les Persans. Après avoir traité magnifiquement les députés de Sofi Koulikhan, qui le pressaient de leur donner une réponse définitive, il les congédia en ces termes : « Longue vie au schah de Perse ! Vous venez » de nous délivrer de l'oppression des Ottomans, et » nous sommes prêts à vous rendre le même service » à la première occasion. Chargez-vous donc de porter au puissant souverain votre maître nos offres reconnaissantes, avec les présens de ses respectueux » serviteurs. » Pendant que Sofi Koulikhan, outré de l'insolente raillerie du rebelle, s'empressait d'informer son maître de la réconciliation de Bekir avec le Sultan, le nouveau pascha ayant fait conduire devant lui les trois cents Persans porteurs du turban d'honneur envoyé par le monarque persan, foula aux pieds cette royale preuve de la faveur du schah ; puis il donna l'ordre de les pendre tous la tête en bas aux créneaux de la muraille. En même temps il se fit proclamer dans les rues de Bagdad, et il envoya à Hafiz-Pascha un message plein d'actions de grâces, le priant de s'éloigner des murs de Bagdad, afin, disait-il, d'augmenter la confiance des habitans. En même

temps il lui envoya deux riches pantalons et deux magnifiques chevaux. Le lendemain, Hafiz-Pascha partit pour Mossoul ; mais à peine avait-il abandonné son camp près du tombeau d'Imam-Mousa, que Kartschghaï parut sous les murs de Bagdad, invitant le nouveau pascha à remplir ses promesses. Bekir fit la même réponse que la première fois ; il offrait au khan dix rangs de chameaux et dix mille piastres pour les frais de la route qu'il allait être obligé de recommencer, et il ajouta qu'il ne rendrait pas Bagdad, dût-il voir dix schahs de Perse sous ses murs. Quelques coups de canon tirés du haut des remparts forcèrent les Persans à s'éloigner. Bekir-Pascha ayant fait connaître à Hafiz-Pascha l'attaque dont il était menacé, le serdar lui envoya un convoi, sous les ordres du chambellan Osman, qui eut le bonheur de pénétrer dans Bagdad avant l'arrivée de l'armée persane. Le schah, qui accourait à marches forcées, parut le quatorzième jour sous les murs de la ville. Bekir en transmit aussitôt la nouvelle à Hafiz-Pascha, qui la fit passer au grand-vizir Kemankesch Ali (4 schewal 1032 — 1er août 1623) ; mais ce dernier n'y eut aucun égard. Sur les demandes réitérées de Bekir, Hafiz-Pascha prit alors sur lui d'envoyer Kœr Houseïn-Pascha au secours de la ville assiégée, tandis que lui-même, ayant appris que Diarbekr était menacé par Abaza, se mettait en marche vers Mardin. Kœr Houseïn, surpris par le corps d'armée de Kartschghaï, se jeta dans l'enceinte du khan rouge, retraite éloignée du Tigre et qui ne renfermait qu'un puits d'eau saumâtre. Aussitôt

Kartschghaï lui fit annoncer qu'il était prêt à renouveler la paix avec lui en sa qualité de beglerbeg des Ottomans. Trompé par ce message, le trop confiant pascha renvoya ses bagages à Mossoul, en donnant avis au serdar des négociations commencées. Ce dernier lui répondit à la hâte de ne pas quitter son poste, ou du moins de ne l'abandonner que pendant la nuit; mais l'avertissement vint trop tard pour avoir son effet. Le malheureux Houseïn-Pascha, saisi au moment où il s'avançait sans défiance vers le lieu de la conférence, fut décapité avec la plupart des siens, et leurs têtes furent envoyées au camp du schah de Perse; mais ce prince affectant un courroux réel ou supposé, fit rendre la liberté aux quinze prisonniers dont on avait épargné la vie. La triste nouvelle arriva bientôt à Mardin avec des messages de Bekir, annonçant que les assiégés avaient déjoué cinquante-quatre mines, mais que les vivres commençaient à manquer dans la place [1]. Hafiz-Pascha fit passer ces dépêches au grand-vizir avec aussi peu de succès que la première fois, et il demeura à Mardin en attendant la réponse. Le troisième mois du siége allait commencer, et la ville était réduite pour toute nourriture à la chair des animaux domestiques: une foule d'habitans avaient passé dans le camp des Persans; parmi eux on nommait Derwisch et Rahman, tous les deux parens du gouverneur, et par le moyen desquels le schah entretenait de

[1] *Babilonia assediata da 25 m. Persiani. Confermazione del assedio di Babilonia, Cafis rotto, guerra intimata contra il Persiano al suo ambassadore.* Febr. 1624. *Rel. ven.*

secrètes intelligences avec Mohammed, fils de Bekir, chargé de la défense de la citadelle. Le brevet de gouverneur de Bagdad envoyé au perfide Mohammed lui arracha la promesse d'ouvrir aux Persans les portes de Bagdad au commencement de la nuit suivante (5 sâfer 1033 — 28 novembre 1623). Le lendemain matin, les timbales persanes sonnaient sur les remparts du château, tandis que les crieurs faisaient la proclamation suivante : « La place est au schah; que » personne ne remue, des troupes, des bourgeois, ni » du peuple. Le vainqueur accorde une amnistie gé» nérale; les marchés seront ouverts, et l'on n'in» quiétera personne, ni sunnis ni schiis, pour la re» ligion. »

La tranquillité ne cessa pas en effet de régner dans l'immense cité. Bekir-Pascha et son frère, Omer le defterdar, traînés devant le vainqueur, trouvèrent le traître Mohammed assis à ses côtés. Ce fils dénaturé accabla son père de sanglantes injures, lui reprochant sa parole violée, et l'exhortant à livrer ses trésors s'il voulait racheter sa vie. Au sortir de cet entretien, Bekir fut jeté dans les fers.

Le lendemain, on fit un dénombrement des habitans, et toutes les armes durent être livrées, sous le prétexte spécieux d'assurer l'ordre public. Deux jours après, les troupes désarmées furent confiées à la garde des Persans vainqueurs, les portes des maisons furent scellées, la liste des biens dressée, et les propriétaires jetés en prison. Le septième jour, les portes de la ville se fermèrent, et une proclamation du schah ordonna

que les prisonniers sunnites seraient torturés pendant sept jours pour arracher d'eux la confession de leurs richesses. La plus grande partie des captifs rendit l'ame au milieu des tourmens : ceux qui échappèrent au trépas demeurèrent mutilés. Le vainqueur voulait d'abord noyer Bagdad dans le sang de ses habitans ; mais il fut détourné de cet implacable dessein par les paroles miséricordieuses de Saïd Durradj, chef des émirs de Bagdad, et gardien du tombeau d'Houseïn : ce vertueux Persan, ayant obtenu la grâce des schiis, dressa pour le vainqueur une liste générale de ces derniers, où il fit entrer autant de sunnis qu'il put en les faisant passer pour sectateurs d'Ali ; quant à ceux qui ne figuraient pas sur la liste, ils furent massacrés jusqu'au dernier. Le juge de Bagdad, Nouri-Efendi, et le prédicateur de la grande mosquée, Omer-Efendi, auxquels on proposa de racheter leur vie en blasphémant le nom d'Omer et d'Osman, s'étant répandus en imprécations contre le schah, au lieu d'insulter la mémoire des deux grands scheïkhs de l'Islamisme, le vainqueur irrité les fit pendre à un palmier, au moyen d'une corde qu'on leur passa à travers la mâchoire, en même temps que tout bon sectateur d'Ali était invité à envoyer une balle à ces hérétiques. Les deux martyrs expirèrent bientôt percés de coups. Bekir fut enfermé dans une cage de fer et torturé sans relâche pendant six jours et six nuits : le septième jour on l'étendit au-dessus d'un grand feu pour arracher de lui la révélation du lieu où étaient cachés ses trésors. L'infâme Mohammed, placé près du vainqueur, assis-

tait le verre à la main au supplice de son père. Pour en finir, les bourreaux attachèrent leur victime au fond d'une barque enduite de bitume, qui fut abandonnée tout en flamme au courant du Tigre. Ainsi périt du même supplice que l'aga Mohammed, le perfide Bekir, à la vue de tout Bagdad, que sa trahison venait d'arracher à la domination ottomane. La conduite dénaturée de Mohammed indigna le schah lui-même, qui l'envoya en exil dans le Khorasan, où il ne tarda pas à être mis à mort après une tentative infructueuse qu'il fit pour s'échapper. Le vainqueur ordonna la destruction des tombeaux du grand-imam Ebou-Hanifé et du scheïkh Abdoulkadir Ghilani, qui furent dépouillés de leurs lampes, de leurs clous et de leurs portes d'argent, comme aussi de tous leurs précieux ornemens. Le gouvernement de Bagdad fut confié à Sari-Khan; les Kurdes et les Arabes des environs furent invités à la soumission par une circulaire menaçante, et Kartschghaï-Khan reçut l'ordre de faire une reconnaissance jusqu'à Mardin. Tandis que la cavalerie de ce chef, tombant sur la vallée de Nissibin, enlevait deux cents têtes de bétail à la seule tribu Schikaki, les Arabes de la tribu de Taï (d'où était issu le noble Hatem-Taï, le héros le plus magnanime de l'Arabie) détachaient contre le camp des Persans une centaine de leurs meilleurs cavaliers, qui ramenèrent à Mardin environ deux cents chameaux et autres bêtes de somme. Pendant ce temps, le schah était parti pour aller visiter les tombeaux des imams Ali et Houseïn. Arrivé en face du dernier, il demanda une coupe rem-

plie de vin; mais après l'avoir tenue quelques instans dans sa main, il la rendit, n'osant pas contrevenir à la loi en présence du seïd Dourradj, gardien du tombeau. Ayant demandé s'il y avait des sunnis dans les environs: « Un seul de Koniah, » lui répondit le seïd. « Que peut faire un seul homme? » reprit le schah avec mépris; et il lui laissa la vie.

Hafiz-Pascha s'étant retiré de Mardin sur Diarbekr à la nouvelle de la prise de Bagdad, le vainqueur envoya Kasimkhan contre Kerkouk et Mossoul. Le beglerbeg de Kerkouk Bostan-Pascha, sachant que le château ne pouvait tenir, avait opéré sa retraite sur Diarbekr, et Mossoul fut rendu par Ahmed, frère de Kœr Houseïn, après une courte résistance. Tandis que Kasimkhan tentait d'ébranler la fidélité des habitans de Diarbekr, Hafiz-Pascha faisait entrer du canon dans la place et élevait un nouveau bastion de la porte de la Montagne à la porte Greeque. Sur ces entrefaites, le vaillant Albanais Koutschouk Ahmed, ou le petit Ahmed, arriva de Constantinople, revêtu de la dignité de voïévode de Mardin, et Hafiz-Pascha reçut du grand-vizir l'ordre de marcher contre Mossoul. Ahmed-Aga prit les devans avec cinq cents seghbans, et les Persans s'étant retirés à son approche, il se mit paisiblement en possession de la ville. Le beg de Sindjar Hadjibeg, arrivé trop tard au secours des assiégeans, fut pendu aux créneaux de la citadelle, et le voïévode proposa à la Porte son neveu Souleïmanbeg pour gouverneur de la nouvelle conquête. La proposition fut agréée; Ibrahim l'Historien reçut

de Hafiz-Pascha le gouvernement de Rakka avec la dignité de beglerbeg [1].

Pendant que la Sublime-Porte laissait tomber, faute de secours, Bagdad entre les mains de l'ennemi, le grand-vizir ne songeait qu'à se débarrasser d'un rival dangereux, Beber Mohammed-Pascha, ancien gouverneur de l'Egypte, et commandant le guet en qualité de bostandji sous le règne du sultan Osmân. Appelé d'Egypte immédiatement après l'avênement de ce prince, il avait laissé ses équipages à Karahissar pour rentrer secrètement à Constantinople, où il était resté caché durant le vizirat de son ennemi Mere Houseïn. Lorsque Kemankesch Ali devint grand-vizir, Beber Mohammed fut nommé au gouvernement de Damas, et bientôt après à celui d'Ofen. Les sipahis paraissant alarmés de cette nomination au souvenir de la sévérité qu'il avait déployée dans ses anciennes fonctions, le nouveau gouverneur chargea deux de ses serviteurs de leur partager vingt mille ducats. Les esclaves infidèles distribuèrent la moitié de la somme et firent disparaître le reste; Beber leur ayant demandé compte de l'argent confié, ils ne trouvèrent d'autre moyen pour échapper au courroux de leur maître que de le calomnier traîtreusement auprès des sipahis, en prétendant qu'il réclamait d'eux ce qu'ils avaient reçu. Les sipahis, décidés à ne rien rendre,

[1] Petschewi, f. 300. Il fait, à ce sujet, le récit d'une intrigue amoureuse entre une femme kurde et un Persan; la femme ayant voulu tuer son mari avec une hache, fut arrêtée dans l'accomplissement de cet infâme projet par les efforts d'un chien fidèle.

portèrent plainte devant le grand-vizir, accusant Beber d'avoir voulu les corrompre et profiter de leur révolte pour arriver au grand-vizirat. Aussitôt Kemankesch Ali dépêcha vers Mohammed son beau-père Bostanzadé, grand-juge de Roumilie, afin de pénétrer ses intentions. Au milieu de l'entretien, le kadiasker ayant tiré de son turban un papier couvert de signes cabalistiques, il dit au gouverneur : « L'astro» logie et la cabale, que je cultive depuis long-temps » avec succès, m'ont appris que vous deviez succéder » à mon beau-fils dans la dignité de grand-vizir [1]. » Beber évita d'abord une réponse directe; puis, comme le perfide vieillard continuait ses félicitations, il l'interrompit en s'écriant : « Si cela est écrit, que le destin » s'accomplisse. » Le grand-vizir, instruit du résultat de la conférence, s'empressa de représenter au Sultan la nécessité de se défaire d'un pascha séditieux qui fomentait la révolte en répandant de l'argent parmi les troupes. Mohammed fut donc invité à se trouver chez le grand-vizir lors de la prochaine convocation du diwan pour l'accompagner à l'audience du Grand-Seigneur. A son arrivée, ayant appris que Kemankesch Ali était déjà au seraï, il alla attendre l'heure

[1] Roe, p. 181, du 3 (13 octobre). Le passage suivant de la *Relation vénitienne* montre assez clairement la partialité de l'écrivain : *Al Bairam piccolo* (5 Ottobre) *Mehmetbassa eletto Bassa di Buda decapitato, perche non ostante gli ordini di partir tentava occultamente la milizia per esser fatto primo Vezir; al Re chiamato, e andatovi con* 30 *m. zecchini per lizentiarsi ordinò subito il Sig. che gli fosse tagliata la testa, l'istesso giorno deposto e carcerato il Defterdar grande.* 14 Ottobre 1623. *Rel. ven.*

d'être admis en sa présence dans le jardin du Buis.

Avant d'entrer chez le Sultan, le grand-vizir avait rassemblé les bostandjis de garde, en leur disant : « Le Padischah a ordonné la mort d'un coupable; qui » de vous se présente pour exécuter la sentence? » Le bostandji Kara Mahmoud, un des plus zélés serviteurs de Beber Mohammed, ayant accepté la mission dans la croyance que l'ordre regardait un des ennemis de son maître, fut placé avec plusieurs autres au pied de l'escalier que le gouverneur devait monter pour arriver en présence du Sultan. Au moment où Beber franchissait les degrés, le grand-vizir, venant brusquement à sa rencontre, commença par l'accabler d'injures, et finit par le renverser d'un coup violent dans la poitrine. C'était le signal convenu avec les bostandjis qui s'élancèrent à l'instant de leur embuscade. Kara Mahmoud hésita en apercevant son maître; mais il était trop tard pour reculer, et l'ordre sanguinaire fut accompli (10 silkidé 1032 — 5 octobre 1623). Tel fut le premier des meurtres sans nombre qui devaient ensanglanter le règne de Mourad IV.

Peu de jours après, les janissaires se mutinèrent, en demandant impérieusement la déposition de leur aga, comme six mois auparavant ils avaient réclamé le don d'avènement. Le Sultan se vit contraint de céder, et Beïram-Aga, son beau-frère, qu'on dédommagea par de riches domaines de la perte de sa dignité, fut remplacé par Khosrew, écuyer du Sultan (rebioul-akhir 1033 — février 1624). Le moufti harangua les janissaires et obtint d'eux la promesse de ne plus trou-

bler le repos public à l'avenir. Le beg de Kavala, qui avait excité les sipahis à la révolte, eut la tête tranchée en plein diwan sous les yeux du Sultan placé derrière la fenêtre grillée [1].

Un mois après, le grand-vizir fut renversé par le moufti Esaad, et l'ancien kislaraga Moustafa qu'il avait rappelé d'Egypte. Le moufti, sachant bien que Kemankesch-Ali n'attendait qu'un instant favorable pour donner sa place à Bostanzadé, ne perdait pas une occasion de dénoncer au Sultan la violence et la rapacité de son ennemi; il alla même un jour jusqu'à écrire contre le grand-vizir un fetwa de mort qui fut déchiré par son frère Salih, juge de Constantinople. Lorsque Kemankesch avait voulu rappeler l'ancien kislaraga, secrétaire des commandemens, le sage Ali-Aga l'avait averti de n'en rien faire. « Je t'avais pré-» venu, lui dit le prudent vieillard, de ne pas nommer » Baki-Pascha defterdar, non plus que Feridoun, ce » factieux sipahi, contrôleur. Tu l'as fait cependant; » aujourd'hui si tu rappelles encore le perfide eunuque » qui ne peut devenir ton allié, tes ennemis te per-» dront. » La sinistre prédiction ne tarda pas à s'ac-

[1] *Sollevazione dei Gianizari e deposizione del loro aga, il Re comisso il suo Ciocadar* (Silihdar) *parlamento del Mufti alle milizie per acquietarle. Cozetti* (*Houdjet*, c'est-à-dire *Actes de justice*) *fatti della resoluzione dei Gianizari che Spai che erano pronti d'obedir. Al Bei di Cavala tagliata la testa in divano per aver concitato i Spai, il Re dietro una finestra a vederlo.* 17 Febr. 1624. *Rel. ven.* — Dans Naïma, p. 387, cette rébellion est placée dans le mois de moharrem, c'est-à-dire trois mois plus tôt, erreur évidente, comme le prouve la date de la *Relation vénitienne;* mais en revanche celle-ci recule la prise de Bagdad.

complir. Le vizir fut aussi peu d'accord avec le kislar-aga qu'avec le moufti; il avait insinué au Sultan que ce dernier, dont il voulait se débarrasser, demandait sa retraite. Mourad, voulant s'assurer du fait, apprit le contraire de la bouche même d'Esaad. De toutes parts arrivaient des pétitions où l'état de l'empire était peint sous les plus sombres couleurs; on représentait Abaza comme en pleine révolte, l'Egypte chancelante dans son obéissance, les Persans sur les frontières, l'Asie-Mineure en insurrection, la capitale sans subsistances, les troupes sans discipline, les monnaies en discrédit, l'arsénal dégarni, le trésor épuisé [1]. Mais la puissance expirante du favori reçut le dernier coup, lorsque la nouvelle de la chute de Bagdad, qu'il cachait avec soin, parvint au Sultan. Appelé le soir même au seraï, Kemankesch Ali fut décapité et ses trésors confisqués. Le sceau de l'Etat fut confié au vieux Tscherkesse Mohammed, ancien écuyer du Sultan, puis gouverneur de Damas, qui n'accepta qu'avec répugnance ces dangereuses fonctions : il reçut en

[1] *Alipascia ritenuto al Seraglio; inventario di sue robe e denaro; fu trovata la somma di* 700,000 *scudi in contanti, molto opportuna, lui strangolato per aver ingannato con falsi avisi dei moti persiani, poi volendo procurar il grado di Mufti al Cadilescher della Grecia, diede ad intender al Signor che il presente Mufti voleva ritirarsi; il Re voleva saperlo della bocca del Mufti, e trovato la falsità una delle cause della morte e della deposizione del Cadilescher e elezzione di Gianizade genero del Mufti, poi memoriale nel quale Abaza, il Persiano, la carestia, e la cavita moneta, l'Asia in ribellione, l'Egitto alterandosi d'ubedienza, manco di disciplina delle milizie, tesoro esausto, arsenali distrutti, il Sigillo a Cerches il qual scusandosi e costretto d'accettarlo.* 13 Aprile 1624. *Rel. ven.*

même temps le titre de généralissime contre le rebelle Abaza (14 djemakhir 1033 — 3 avril 1624). Mere Housein, l'ancien grand-vizir, qui avait espéré marcher à la tête des janissaires, et qu'on accusait de prétendre à la place de kaïmakam, fut condamné à être étranglé (août 1624). On trouva chez lui cinquante mille ducats et un riche cimeterre orné de pierres précieuses [1]. Afin de satisfaire le peuple, le cours de l'argent fut, à la suite de ces événemens, réglé par une nouvelle ordonnance, et le prix du ducat fixé à cent vingt aspres, celui de la piastre à quatre-vingts aspres [2]. Deux jours après, le Sultan abandonna Constantinople, au milieu des cris de désespoir des habitans de la rive droite du Bosphore qui venait d'être ravagée par les Cosaques [3].

Vers cette époque arrivèrent à Constantinople les ambassadeurs extraordinaires des grandes puissances de l'Europe, avec les réponses de leurs souverains aux lettres de notification, relatives à l'avènement du nouveau Sultan. Les capitulations avec la France et

1 *Ordinato dal Re che si strangolasse Husein Mere imputato di andar accumulando denaro e gioie per farsi elegger Caimacamo, promettendo sotto il suo governo gran cose, nella casa sua sono stati trovati* 50,000 *zecchini, una spada gioiellata di gran prezzo.* Agosto 1624. *Rel. ven.* Roe, p. 215.

2 *Sono state regolate le monete, il zecchino a* 120 *aspri, il talero a* 80, *dandosi* 4 *mesi di tempo alla construzione d'aspri, e il Sig. s'e mostrato molto lesto in questa occasione per gratificare il popolo.* Agosto 1624.

3 *Partito il Re accompagnato dai gridori e lamenti delli abitanti alla riva d'Europa ultimamente desolata dai Cosachi.* 27 Agosto 1624. *Rel. ven.* Archives I. R.

l'Angleterre, Venise, la Pologne, la Hollande, la Transylvanie, furent renouvelées solennellement, ainsi que la paix avec l'empire autrichien [1]. Un des points capitaux de la sollicitude des trois grandes puissances maritimes, la France, l'Angleterre et la Hollande, était d'assurer le commerce de la Méditerranée contre les entreprises des trois États corsaires, Alger, Tunis et Tripoli. Comme la faiblesse de l'empire ottoman l'empêchait également et de mettre un frein aux pirateries, et d'indemniser la marine des alliés, la diplomatie européenne du dix-septième siècle ne rougit pas de conclure des traités particuliers avec ces pirates, sans que la Porte, leur suzeraine, semblât s'inquiéter de cet acte de véritable indépendance. La France en avait donné l'exemple sous le second règne de Moustafa, par un traité conclu à Marseille entre le roi Louis XIII et le pascha d'Alger, par l'entremise du duc de Guise, grand-amiral de la flotte du Levant [2]. L'année suivante, l'Angleterre se prépara à faire attaquer Alger par la flotte de l'amiral Monson [3]; mais ces projets

1 Le drogman Jean Paul Damiani fut un des principaux organes de la négociation entre les plénipotentiaires impériaux et le pascha d'Ofen. — *Instructions à notre serviteur le sire Jean Paul Damiani sur ce qu'il doit négocier et conclure, entre nos commissaires d'une part, et le vizir d'Ofen d'autre part, plénipotentiaire de la Porte ottomane pour les négociations relatives à la paix;* et *Instructio data Joanni Paulo Damian die* 9 *Mart.* 1625 *Budam proficiscenti.*

2 21 mars 1619. Flassan, *Histoire de la Diplomatie française,* II, p. 249.

3 Morgan, *History of Alger* (*Histoire d'Alger*). — *Documens et Observations sur la régence d'Alger* (*Nachrichten und Bemerkungen über den Algierischen Staat*), II, p. 746. Altona 1799.

menaçans vinrent aboutir à une indemnité négociée avec la Sublime-Porte par l'ambassadeur sir Thomas Roe, et, bientôt après, un traité particulier fut conclu entre la Grande-Bretagne et les régences d'Alger et de Tunis [1]. Cet exemple ne tarda pas à être suivi par la Hollande, qui, dans l'espace de treize mois, n'avait pas perdu moins de cent quarante-trois bâtimens, évalués au prix de trois cents tonnes d'or [2]. Il s'ensuivit un traité peu honorable pour les Provinces-Unies, par lequel Alger leur promettait ses secours contre l'Espagne [3]. En dépit de cette honteuse alliance avec des pirates contre le roi catholique, en dépit de la suzeraineté de la Sublime-Porte, les corsaires d'Alger et de Tunis allaient saisir les navires hollandais dans les ports de Rhodes, de Chypre et de Skanderoun, saccageant les villes, et pillant les magasins anglais et hollandais.

Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande firent d'actives démarches auprès de la Porte pour le rétablissement du patriarche grec Cyrille, dépossédé de

[1] Roe, p. 35, 60, 119, 129. Voyez les lettres du Sultan et du grand-vizir au roi d'Angleterre que confirmèrent les capitulations. *Ibid.*, p. 260. Dans Naïma, p. 443, un paragraphe entier est consacré à rapporter les griefs redressés par l'ambassadeur anglais; mais l'ambassadeur n'y est pas nommé.

[2] Cerisier, *Tableau de l'Histoire générale des Provinces-Unies*, t. V, p. 489-490.

[3] *Theyr late treatyes with the pyrats of Algier and Tunis are divulged in print, little of reputation to this state* (Hollande) *for so scandalous a society and not much to the benefit of their trade.* Roe, p. 162. *Copia dell' accordo fatto dei stati Generali con quelli di Tunis et Alger; accordo del ambassador inglese per la sua nazione.* 20 Agosto 1625. *Sum. del. Rel. ven.*

son siége par les intrigues des jésuites; leurs efforts réunis finirent par l'emporter sur le crédit de ces derniers. Ce fut un grand sujet de discorde entre l'ambassadeur de Hollande et l'ambassadeur de France qui protégeait les jésuites, en haine des Vénitiens. La France prétendait non seulement exclure la république de la protection des sanctuaires de Jérusalem et de Bethléem, des églises de Péra et de Galata; mais elle voulait, de plus, remplacer les Franciscains par les jésuites[1], et établir à Péra un collége de ce dernier ordre[2]. Ces projets furent combattus avec succès par l'envoyé extraordinaire de la république, Simon Contareni, qui, envoyé à Constantinople[3] pour compli-

[1] *Pretenzione del Amb. di Francia di escluder la Republica della protezione non solamente dei santuarii di Gerusalemme, ma delle chiese e conventi di questa citta; tentativa fatta nella chiesa di S. Antonio, esclusi i Gesuiti dalla speranza di occupar al mezzo delle sue violenze le chiese degli altri e particolarmente dei Dominicani e Francescani.* Settembre 1624. *Rel. ven.* Déjà cinq mois auparavant, le baile disait au moufti : *I Franciscani tutti diversi dai Gesuiti, quali al incontro non mirano ad altro che agl' interessi e negotii umani e particolarmente a quelli dei Prencipi divoti ed aderenti ai Spagnoli, gli servono in ogni loco e particolarmente in questa citta d'esploratori, con fini perniciosissimi e con introduzione di cose nuove cercano confonder tutte le vecchie e ben fondate risoluzioni, come tentano d'introdursi in Gerusalemme e quei S. luoghi, Cosache per gli sopradetti ed altri importantissimi rispetti ben conosciuti mai deve esser permessa, e li aggiunsi di questi concetti, e servono per mostrar, che devono esser esuli di qua e d'ogni altro Luoco del Impero, e che mentre starano in esso sarano principal causa d'importantissimo travaglio.* Aprile 1624. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] *Il Bailo impedisce i Gesuiti d'eriger una scola in Pera per insegnar ai figli dei Peroti, io stimandola per la vicinita, e per ogni rispetto dannosa gliel' ho impedita.* 15 Sett. 1623. *Rel. ven.*

[3] *Il medesimo Mustafa Ciaus che venne l'anno passato per l'assunzione di Mustafa.* 15 Sett. 1623. *Rel. ven.*

menter le nouveau Sultan, renouveler les capitulations et protéger l'église grecque, sut remplir avec un égal bonheur le triple but de sa mission [1]. La Pologne envoya un internonce à la Sublime-Porte avec la ratification de la paix conclue par le duc de Zbaraw [2]. Les chargés d'affaires de Bethlen Gabor n'étaient rien moins que bien vus à Constantinople depuis le traité de leur maître avec l'empereur. La Porte n'était pas la dupe de Bethlen, qui ne cherchait même pas à déguiser l'égoïsme de sa politique [II]. Le defterdar demanda donc impérieusement aux ambassadeurs l'arriéré de leur tribut durant les cinq dernières années : « Vos intrigues ont ruiné le trésor du Grand-Sei- » gneur, leur dit-il fièrement ; c'est à vous de le rem- » plir aujourd'hui. » Toutefois, ils finirent par obtenir une diminution d'un tiers sur leur tribut annuel de 15,000 ducats [3]. L'ambassadeur autrichien, Kurz de Senftenau, qui avait déjà rempli la même mission lors du second avènement de Moustafa, arriva à Constantinople vers la fin de la première année du règne de Mourad, et s'en retourna au printemps de l'année suivante [4], après avoir négocié le renouvellement de

1 *Confermazione della pace data al Doge Cornaro per S. Contareni.* Ce document se trouve aux Archives de Venise.

2 *Da Polonia si aspetta un Ambassador, che portera la ratificazione della capitolazione fatta dal duca di Sbaraw.* Giugno 1524. *Internoncio di Polonia ha bacciato la man del Sig. e consignato la capitolazione della pace.* Luglio 1624. *Rel. ven.*

3 *Il Principe Gabor ha ottenuto gratia del G. S. di pagargli 5000 meno l'anno di Caraggio.* Maggio 1625. *Rel. ven.*

4 *Parte l'Amb. Ces. vestito con 30 persone.* 10 Maggio 1624. *Rel. ven.*

la paix, et la restitution de la place de Waizen conquise par les Turcs en dépit des traités [1]. Dans sa seconde audience, il avait mis sur le tapis un projet de paix avec l'Espagne; cette puissance s'engageait à relâcher vingt mille musulmans esclaves enchaînés sur les galères du royaume. Mais les conférences échouèrent de nouveau, malgré les efforts du kislaraga Moustafa, qui, avant son départ pour le Kaire, avait été le premier promoteur de la négociation. A la même époque, le diwan cherchait à rétablir la bonne harmonie entre Florence et la Porte-Ottomane, malgré les prises continuelles faites par les galères de la religion sur les Etats barbaresques, et en dépit du traité conclu par le grand-duc avec le prince des Druses Fakhreddin, toujours en insurrection ouverte contre la Porte [2]. Comme les négociations avec l'Autriche rencontraient mille difficultés, un congrès fut résolu pour l'année suivante; à Gyarmath, les plénipotentiaires des deux puissances et de la Transylvanie [3] signèrent un traité

Réponses de Mourad IV et du grand-vizir pour le sire Kurz de Senftenau, sâfer 1023, aux Archives I. R. — Lettres de créance du tschaousch Housein, remises à Vienne, le 15 mars 1624. *Ibid.*

[1] *Doppo venuto da Vienna la confirmazione della pace fermata da Cesare il Residente Ces. ha trattato col Caimacam l'effetuazione di essa con la restituzione di Vaccia.* Agosto 1624. *Rel. ven.*

[2] *Il Sangiaco di Seres va a Firenze in ogetto di stringer l'unione fra la Porta e Gran Duca.* 16 Marzo 1624. *Rel. ven.*

[3] Les six plénipotentiaires impériaux étaient : le comte Michel Althan, le comte Nicolas Esterhazy, le baron Jacques de Kurz, Nicolas, comte de Tersaz, le baron Sigismond Galler et le baron Moïse de Cyriaki. Les six plénipotentiaires turcs étaient : le moufti Isa; Moustafa-Efendi, le defterdar kiaya d'Ofen; Yahya-Pascha, beglerbeg de Kanischa; Ahmed-Pascha, beglerbeg d'Erlau; Derwisch-Pascha, sandjak de Nowigrad; Beïram, alaïbeg

en sept articles. Le premier article renouvelait la paix de Sitvatorok dans toutes ses parties; les six autres, traitant de la restitution de Waizen, de la démolition des châteaux-forts en Croatie, des différends au sujet des villages en litige, et des violations mutuelles de la dernière paix, remettaient la décision des points contestés à l'habileté de l'ambassadeur et à la bonne foi de commissaires spéciaux nommés à cet effet [1].

Cependant Abaza, chef de l'insurrection asiatique, se proclamait hautement le vengeur de l'infortuné Osman. Les janissaires de Siwas avaient attendu paisiblement son arrivée, parce qu'ils n'étaient point de ceux qui avaient pris part au meurtre d'Osman, et qu'ils prétendaient prouver juridiquement leur innocence. Le lieutenant d'Abaza, le terrible Djâfer, n'en fit pas moins périr trois de leurs officiers dans les tourmens [2]. Les épaules traversées de mèches enflammées, ils furent attachés sur des chameaux, et promenés ignominieusement dans les rues de la ville, tandis que les crieurs publics répétaient à haute voix devant eux : « Telle est la récompense réservée à ceux » qui trahissent leur seigneur. » A la suite de cette

d'Ofen, au nom du pascha d'Ofen. Les commissaires transylvaniens étaient : Camuth, Wolfgang, Tuldalagi, Michel et Thomas Borsos. Dans les documens turcs, le nom de Wolfgang est changé en celui de *Farkasch*, et le nom de Tuldalagi en celui de *Theodalakhi*. Documens latins, dans Dumont et Roe, p. 425.

[1] Documens turcs et hongrois. Archives I. R. Voyez les fermans adressés pour le maintien de la paix aux paschas d'Ofen, de Kanischa, d'Erlau, de Temeswar, de Gran, de Stuhlweissenbourg, de Waizen, de Koppany et de Segesd.

[2] Korkak Mossli, Hasan Tschelebi, Mahmoud, Naima, p. 391.

exécution, tous les janissaires, les topdjis, les djebedjis, les recrues, et jusqu'aux enfans de troupe, furent impitoyablement massacrés : on n'épargna que les sipahis et les autres corps de cavalerie. L'acharnement des seghbans et des lewends contre les janissaires ne connaissait pas de bornes : c'était la vieille haine du cavalier contre le fantassin, de la milice indisciplinée contre les troupes réglées, des prétoriens [1] contre la légion [2], de la horde sauvage contre les bataillons [3] de ligne [4]. Laissant à Siwas un gouverneur nommé Seïdkhan, le farouche Abaza, suivi de Kouhoum, beglerbeg de Meràsch, qui, envoyé pour le combattre, s'était joint à l'armée rebelle, continua sa marche vers la forteresse de Karahissar, située entre Tokat et Erzeroum, et surnommée Schahin Karahissar, pour la distinguer des autres châteaux-forts du même nom. Mourteza-Pascha, chargé de la défense de la place, avec une garnison de dix mille hommes, avait eu la précaution de couronner d'un second fort le rocher d'Hadjikia, qui dominait sa position. Après un combat où les deux partis firent des prodiges de valeur, la garnison se vit forcée de rentrer dans ses murs. Le vainqueur mit le siége devant le château, qui, construit sur un roc escarpé, et renfermant dans son enceinte des champs et des vignes, semblait devoir défier tous les efforts des assiégeans. Toutefois, au lieu de se défendre, le commandant se rendit au camp d'Abaza pour traiter de la

[1] *Prætorianus.* — [2] *Legionarius.* — [3] *Gregarius miles.* — [4] *Alæ et manipuli.*

capitulation; mais les plus vaillans d'entre les sipahis, indignés de sa lâche conduite, demeurèrent dans la place, d'où ils firent de sanglantes sorties contre les assiégeans. Sur ces entrefaites, Mohammed-Pascha, fils de Moustafa, surnommé Tayyar, à cause de la rapidité de ses opérations, était arrivé sous les murs de Siwas, dont il rassura les habitans par sa présence. Abaza divisa sa cavalerie en six escadrons, pour imiter l'ordonnance des armées impériales, et précédé de dix-huit corps de musique militaire, il se dirigea de Karahissar sur Tokat, dans la vue de continuer sa marche vers Constantinople. Koulaoun et Mourteza-Pascha servaient dans les rangs des rebelles. L'armée campa plusieurs jours dans la plaine de Karowa (vallée de neige), où elle se livrait paisiblement à l'exercice du djirid. Dans un de ces jeux guerriers, les sipahis montrèrent tant de supériorité sur les seghbans, que ceux-ci, croyant voir une insulte dans l'habileté de leurs adversaires, coururent aux armes. Abaza, sentant bien que sa force reposait sur l'union de ses troupes, mit tout en œuvre pour rétablir l'ordre, et la réconciliation fut scellée par un serment dont l'étrange solennité mérite l'attention de l'histoire comme rappelant l'antique symbole oriental de l'hospitalité par le pain et le sel. Un cercle de bois fut élevé dans l'espace qui séparait les deux troupes, avec un sabre et un Koran suspendus entre le pain et le sel. Les chefs des deux partis, s'approchant tour à tour, se jurèrent une alliance perpétuelle et inviolable. La formule de ce serment a été conservée: « Que le parjure

» devienne la proie du sabre, que pour lui le pain et le » sel se changent en poison! » Après cette cérémonie, les sipahis passèrent sous le cercle de bois, afin de donner satisfaction à leurs adversaires [1]. Koulaoun-Pascha [2] et Begtasch, commandans de la troupe, avaient donné l'exemple de cette humiliation, pour s'assurer de la fidélité des seghbans. A Tokat, Abaza ayant appris que Tayyar-Pascha était maître de Siwas, changea son itinéraire. Le rusé pascha lui avait envoyé un de ses officiers avec de riches présens, afin de lui laisser croire que, s'il obéissait aux ordres de la Porte, ce n'était qu'avec répugnance, et qu'au fond du cœur il était attaché à la cause des insurgés.

Les portes de Siwas étaient ouvertes, mais bien gardées. Les troupes d'Abaza entraient librement dans la ville pour vendre et acheter : mais l'habile Tayyar-Pascha travaillait nuit et jour à ruiner le pouvoir du rebelle. Il commença par insinuer à Koulaoun-Pascha que son allié n'avait de force que par lui, et que des actions aussi criminelles ne pouvaient avoir une issue favorable. L'infidèle lieutenant ne tarda pas à prêter l'oreille à ces suggestions, et une surprise de nuit fut concertée entre les deux nouveaux alliés. A quelques jours de là, Abaza et Mourteza-Pascha furent invités à un banquet solennel sans leur auxiliaire. « Kou-

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, VII, p. 361 et 362.

[2] *Abasa prende Carahissar, Tocat; 30,000 soldati, con lui si e unito Colaun Jusufbassa di Aleppo, contra il quale fu spedito il Cicala, ma ritornò a Boli*. Rel. ven.

» laoun-Pascha, leur dit le perfide Tayyar[1], or-
» gueilleux de sa dignité de defterdar et de vizir dans
» la dernière campagne de Chocim, et vous regar-
» dant comme d'indignes alliés, a résolu de se défaire
» de vous dans une surprise nocturne. » A l'issue de cet entretien, Tayyar fit appeler Koulaoun-Pascha pour organiser avec lui le plan de l'attaque, comptant se débarrasser ainsi ou d'Abaza, ou de Koulaoun, qui n'était pas un ennemi moins redoutable. Abaza, brave comme son cimeterre, mais simple comme un enfant, était entièrement abandonné aux conseils du scheïkh de Kaïssariyé, qui l'encourageait dans sa révolte en lui montrant la séduisante perspective du grand-vizirat. Aveuglé par le perfide avertissement de Tayyar, il commença à regarder Koulaoun comme un ennemi secret dont il fallait se défier. Sur ces entrefaites, des bruits d'attaque nocturne s'étant répandus parmi les seghbans, ils résolurent de prévenir l'ennemi en mettant la ville à feu et à sang. A cette nouvelle, Tayyar-Pascha, sorti de Siwas sans escorte, s'était fait jour à travers le camp ottoman, et était parvenu jusqu'à la tente du général, qui commença par le retenir prisonnier, sur le conseil de Gourzbeg, commandant les seghbans. Mais le captif lui ayant représenté combien une pareille conduite envers un ami venu dans son camp sans défiance était indigne non seulement d'un vizir, mais d'un brave soldat, le confiant Abaza lui

[1] Dans Roe, p. 201, qui raconte les événemens de Nikdé et de Kaïssariyé, Koulaoun-Pascha est appelé *Colophonbassa*.

permit de se retirer. Koulaoun, de son côté, que le renversement de ses plans remplissait de crainte et de défiance, retira ses tentes du camp d'Abaza, sous prétexte de chercher un meilleur emplacement. Invité par le général à venir célébrer avec lui la dernière nuit du Ramazan et le commencement du Baïram, il s'y rendit, se croyant sous la sauve-garde de l'hospitalité. Abaza le combla en effet d'amitiés durant le repas, mais il le fit assassiner dans sa tente au milieu de la nuit. Ayant appris, quelques jours après, que le kiaya des janissaires, Sari-Mohammed de Mikhalidj, faisait de grands enrôlemens à Constantinople, et excitait sa troupe à marcher contre les rebelles, il lui écrivit la lettre suivante, où l'insulte se mêle à la raillerie naturelle à l'esprit national :

A notre honoré seigneur et frère, le kiaya des janissaires.

« Tu excites tes soldats à marcher contre le rebelle » Abaza, sous les ordres du grand-vizir. C'est une af- » faire d'honneur pour les janissaires, sans aucun » doute ; mais pourquoi oublier les begs et les sipahis? » Courage ! continue à mériter le pain du Padischah » par tes services ! Si ce noble zèle vous avait saisi » plus tôt, vous n'auriez pas regardé tranquillement » assassiner votre maître en pleine mosquée. Par mal- » heur, vos frères les sipahis, non contens des meil- » leures places sous la coupole du diwan, se sont em- » parés des fonctions de receveurs et d'administra-

» teurs, et il ne vous est rien resté : en vérité, sans
» votre aide fraternel, en seraient-ils venus à bout, je
» vous le demande? Voilà donc tout le fruit que
» vous avez retiré du pillage des plus riches palais de
» Constantinople! Vous êtes la cause de la ruine de
» l'Islamisme. Si le sultan Osman s'était réfugié à la
» Porte des sipahis, son destin eût été bien différent.
» Avez-vous agi pour de l'or? Mais l'infortuné Pa-
» dischah vous eût promis facilement cinquante ducats
» par tête. Bien que la mère du sultan Moustafa soit
» de la famille d'Abaza et ma parente, et que j'eusse
» pu me réjouir de son avènement, le ciel m'est té-
» moin que, si j'ai pris les armes, c'est uniquement pour
» venger le sang injustement répandu. Rassemble donc
» tous tes guerriers autour de toi. Comme Nabucho-
» donosor, qui vengea le sang innocent du prophète
» Jean par le massacre de soixante-dix mille Israé-
» lites, je veux tuer soixante-dix mille janissaires pour
» venger le meurtre du Padischah. Je te verrai au
» jour de la bataille, et nous saurons alors si les sipa-
» his vous sont d'un grand secours. Ces hommes qui,
» avec votre assistance, n'avaient pas de quoi nourrir
» un cheval, les voilà maîtres du sol et possesseurs de
» grands territoires. Insensés! qu'avez-vous donc ga-
» gné à votre trahison? le nom funeste de meurtriers
» d'un sultan! Par mon ame! lorsque Khalil-Pascha
» était aga des janissaires, j'étais son écuyer; je sais
» par conséquent comment les choses se passent dans
» l'état-major ; c'est le kiaya (premier lieutenant-gé-
» néral) qui a donné le mot; ou si tu prétends n'avoir

» eu aucune part au crime et affirmes qu'il n'a été » commis que par Daoud-Pascha, livre les meur- » triers [1]. Que le salut soit sur toi! »

Mohammed-Kiaya lut cette étrange lettre aux janissaires assemblés, en l'accompagnant de cette remarque ironique : « Voici un petit homme bien or- » gueilleux qui, si on le laisse faire, va massacrer plus » de janissaires qu'on n'en saurait trouver dans tout » l'empire. » Et un soldat ajouta : « Lorsque le sultan » Osman ramena l'armée du siége de Chocim, nous » n'étions que vingt-cinq mille hommes, soldés ou » non soldés. Celui qui, depuis et dans les jours de » troubles, a porté la milice des janissaires de vingt- » cinq mille à quarante mille hommes, peut bien l'aug- » menter aujourd'hui de trente mille. »

Le grand-vizir Hafiz-Pascha se mit en marche à la fin de mai (10 schâban 1033 — 26 mai 1624), laissant Gourdji Mohammed-Pascha à Constantinople, en qualité de kaïmakam, tandis que le kapitan-pascha Redjeb se rendait dans la Mer-Noire avec la flotte ottomane. Les beglerbegs de Karamanie et d'Anatolie rejoignirent l'armée à Akschehr, où l'on s'était arrêté pour célébrer le Baïram [2]. Pendant ce temps, Safer-Pascha

[1] Mohammed-Aga, Hasan Aga, Altoundji-Oghli, Aschdji Hasan, Douadji Mohammed, Gourdji Ali, Bokdji Mourad, Kouri-Oghli, Kaïkdji Moustafa, Tschaousch-Oghli. Naïma, p. 399. *Fezliké*, f. 254.

[2] *Fezliké*, f. 255. *Guerra contra Abaza dichiarata, Giurgi e Cafis fermati nella carica di Veziri per esser Abaza creatura di questo e genero del fratello del altro, si purgano di tutta relazione, vestiti e rimandati, onorevolmente in casa. Dichiarazione di Abaza di non esser*

s'était laissé surprendre dans Nikdé par Tschapour-Bekir, lieutenant d'Abaza. Safer-Pascha était lui-même commandant d'un corps de seghbans qui formaient la garnison de Koniah. Ses troupes, exaspérées par les vexations de son kiaya Moustafa, s'étaient rassemblées dans la mosquée de Scherifeddin, et avaient mis le kiaya en pièces après avoir pillé sa maison. Le général s'aperçut trop tard de son imprudence. Surpris par Tschapour-Bekir, sa tête fut plantée sur les remparts de Nikdé.

Le grand-vizir demeura vingt-un jours campé dans la plaine de Koniah, cherchant à entrer en arrangement avec le rebelle. Mais Abaza, toujours gouverné par les conseils du scheïkh de Kaïssariyé, avait résolu de livrer bataille. Le grand-vizir prit son chemin par Eregli et Nikdé, où Tschapour-Bekir s'était enfermé, et se dirigea vers la plaine de Kaïssariyé. Le 15 août 1624 (1er silkidé 1033), il arriva en face du pont du Karassou qui traverse la plaine à l'occident. Le bruit répandu parmi les troupes que le grand-vizir était d'intelligence avec Abaza pour anéantir les janissaires, excita parmi ces derniers une rébellion, qui fut néanmoins bientôt calmée par les représentations de leur général.

Cependant le grand-vizir employait secrètement les menaces et les promesses pour détacher les chefs des Turcomans du parti des rebelles. Lorsque les tirailleurs des deux armées se rencontrèrent, la journée

ribelle di S. M. ma vendicare la morte di S. Osman suo fratello, intentendo tagliarli tutti in pezzi. Rel. ven.

était avancée. Hafiz-Pascha qui voulait différer la bataille jusqu'au lendemain, ayant défendu de marcher à l'ennemi, les sipahis se soulevèrent, et, entrechoquant leurs lances, proférèrent des cris menaçans contre le serasker. Du fond de sa tente, le grand-vizir pouvait entendre le choc des lances et le cliquetis des sabres [1]. Il sortit le casque en tête et le cimeterre à la main, en demandant à l'aga la cause de ce tumulte. Sa présence imposa silence aux mutins : l'ennemi se retira et le combat fut renvoyé au lendemain. L'engagement commença avec l'aurore. L'armée du grand-vizir était rangée d'après l'ordre accoutumé. Les janissaires occupaient le centre protégé par l'artillerie ; l'aile gauche s'appuyait à la montagne ; l'aile droite s'étendait dans la plaine. La première attaque des rebelles fut terrible. Les janissaires pliaient déjà, lorsque l'aga Khosrew, brandissant sa masse d'armes, ranima leur courage en poussant son cheval au milieu des rangs ennemis. Dès ce moment, la mêlée devint générale. Pendant qu'Abaza encourageait ses troupes, on s'aperçut que les Turcomans, sur lesquels on comptait pour le succès de la bataille, se retiraient le long des hauteurs. Le tschaouschbaschi envoyé pour leur demander la cause de cette fatale manœuvre reçut une réponse peu favorable. Tandis qu'il revenait à son maître avec ces mauvaises nouvelles, Mourteza et

[1] Hadji Khalfa, qui fit cette campagne avec son père, alors dans les silihdars, en qualité de praticien près la chambre des comptes d'Anatolie, se trouvait dans la tente du vizir. « Le cliquetis des lances (*misrak schakirdist*) me résonne encore aux oreilles, » dit-il dans son histoire.

Tayyar-Pascha exécutaient leurs promesses; à peine en présence de l'ennemi, ils passèrent à l'armée impériale avec toutes leurs troupes. Cependant Abaza ne perdait pas encore courage; mais la vue de son cheval de bataille qui, échappé aux mains d'un écuyer maladroit, s'était mis à parcourir les rangs sans cavalier, décida le sort de la journée. Lorsqu'Abaza se vit trahi par la fortune, il s'élança sur le plus rapide de ses chevaux qu'on lui tenait prêt à tout hasard, et disparut avec la caisse militaire, abandonnant son armée qui combattait encore. Les lewends le suivirent de toute la vitesse de leurs coursiers. Quant aux seghbans, ils demeurèrent livrés à l'impitoyable vengeance des janissaires. Tous les prisonniers furent décapités, et des monceaux de têtes sanglantes s'élevèrent de toutes parts autour du grand-vizir.

Le vainqueur célébra son triomphe au camp de Kaïssariyé qui fut illuminé toute la nuit. Le soir même de la bataille, les gouverneurs d'Anatolie et de Roumilie, le pascha Nogaï et Daoudkhan le Persan avaient été dépêchés à Nikdé avec mille cavaliers volontaires pour s'emparer du harem et des trésors du vaincu. Aux approches de la ville, ils rencontrèrent un gros de Turcomans de qui ils apprirent que Tschapour venait de se retirer sur Siwas avec les femmes, les enfans et les trésors d'Abaza. A cette nouvelle, Elias-Pascha prit incontinent la route de Siwas avec trois cents de ses cavaliers les mieux montés, et au bout de quarante-huit heures il atteignit les fugitifs. Les rebelles, croyant voir le grand-vizir lui-

même à leurs trousses, songèrent à peine à se défendre. Le chef des fusiliers et le premier échanson du pascha firent l'office de bourreau, assistés de quatre janissaires ; trois cents têtes furent envoyées au grand-vizir, avec les femmes et les enfans du vaincu, qui furent laissés à Siwas sous la garde de Tayyar-Pascha, confirmé dans sa dignité de gouverneur de la ville. Abaza s'était réfugié à Erzeroum, et son ennemi l'avait suivi jusqu'à Terdjan ; mais la saison trop avancée ne permettant pas d'entreprendre le siége d'Erzeroum, un accord fut conclu entre le grand-vizir et Abaza le Petit, parent du rebelle, par lequel Abaza-Pascha était confirmé dans le gouvernement d'Erzeroum, à la seule condition de recevoir dans la place une garde de janissaires commandée par dix officiers. Le traité ayant été accepté, le grand-vizir se mit en marche vers Tokat où il prit ses quartiers d'hiver [1].

Cette même année fut signalée par la mort du moufti Esaad-Efendi, beau-père du sultan Osman, l'un des hommes les plus vertueux qui aient rempli ces importantes fonctions [2]. L'ancien moufti Yahya-

[1] La *Relation vénitienne* place le traité au 17 août, de sorte qu'au premier abord la date de la bataille, indiquée dans le *Fezliké* vers le milieu d'août, pourrait paraître erronée. *Accordo finale fra Abaza e Gianizari col Jusuf principal capo loro;* mais ce prétendu traité n'était qu'une tentative d'accommodement qui échoua ; car la *Relation* continue en ces termes : *Il sospetto d'essi Gianizari, per il qual haveva fatto romper il accordo lo fece morir, accordo con condizione, che s'accamini verso Babilonia* (Bagdad). 17 Agosto 1624. *Rel. ven.*

[2] Voyez sa biographie, dans Attayi, au nº 866. Le fils de Tabiibeg l'Historien observe, au sujet de la mort d'Esaad, qu'il lui avait donné le surnom de *Moukhissi*.



Efendi fut élevé pour la seconde fois à la dignité de scheïkh de l'Islamisme.

A cette même époque aussi eut lieu l'expédition du kapitan-pascha contre Mohammed-Ghiraï, ancien khan de Crimée (1033—1624). Ce n'était pas la première fois qu'un khan destitué protestait les armes à la main contre la sentence du Sultan. Les rébellions des khans de Crimée tiennent une place importante dans les annales de l'empire ottoman, et nous avons raconté les troubles de cette province sous Ghazi-Ghiraï Ier et Ghazi-Ghiraï II. Mais c'est la première fois que nous voyons un khan de Crimée proclamer sa race plus noble que celle d'Osman, anéantir les armées impériales, et arracher la confirmation de son pouvoir à l'impuissante condescendance de la Porte.

Les sujets de mécontentement de la Porte contre Mohammed-Ghiraï et son frère le kalgha Schahin-Ghiraï, créatures du vizir Mere Houseïn, étaient graves et nombreux. Le lecteur n'a pas oublié ce Mohammed, qui, élevé à la dignité de khan par le tout-puissant vizir Nassouh, fut ensuite prisonnier au château des Sept-Tours sous le règne du sultan Ahmed, s'évada le jour du premier avènement du sultan Moustafa, fut exilé à Rhodes, et enfin rétabli dans sa dignité au second avènement de Moustafa, après la destitution de Djanibek-Ghiraï. Schahin, frère de Mohammed, si long-temps réfugié à la cour de Schah-Abbas le Grand, avait suivi en Crimée son frère, qui le reçut en qualité de kalgha ou successeur au trône. Peu de temps après avait commencé la tyrannie des

deux frères. Un grand nombre de mirzas du parti contraire furent mis à mort, entre autres Hadji Ahmed, chargé sous Ghazi-Ghiraï de poursuivre le proscrit Schahin-Ghiraï, et auquel le proverbe oriental : « Celui-là est excusé que la fatalité conduit[1], » ne put sauver la vie. Dès la campagne de Chocim, la jalousie du khan Djanibek-Ghiraï avait été éveillée par Cantemir, pascha de Silistrie et mirza des Noghaïs, et, à la fin de la campagne, Schahin-Ghiraï avait reçu l'ordre de détruire le *iourd* de Cantemir dans les steppes noghaïs. Le second règne de l'imbécile Moustafa vint accroître l'orgueil et les espérances des deux frères. Un astrologue obscur avait prédit à Schahin-Ghiraï que l'empire du monde était réservé à un homme qui portait le nom d'un oiseau, et Schahin, dont le nom signifie *faucon*, s'appliquait cette prédiction. Les deux frères concertèrent contre Andrinople le plan d'une entreprise dont le succès leur aurait ouvert un chemin assuré vers le trône ottoman, et dont la non réussite devait leur laisser la Perse pour dernier refuge. Une armée tatare fut rassemblée à cet effet. Les fils de Selamet-Ghiraï[2] et de Ghazi-Ghiraï[3], déjà mécontens de la domination des deux princes, éclatèrent en murmures en voyant la dignité de noureddin (second héritier du trône) conférée au bâtard d'une esclave

1 *El-memur mazur*, mot à mot, « celui qui est prédestiné à quelque chose est excusé. » Naïma, p. 407.

2 Behadir-Ghiraï, Ahmed-Ghiraï, Moubarrek-Ghiraï, Safa-Ghiraï, Islam-Ghiraï. *Les sept Étoiles errantes*, f. 90.

3 Inayet-Ghiraï, Hosam-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, Aouz-Ghiraï.

moldave, dont l'histoire pouvait faire le pendant de celle de l'épouse de Korecki [1]. Feth-Ghiraï, kalgha du khan Ghazi-Ghiraï [2], ayant reçu en présent une jeune fille de Pologne enlevée par les Tatares, l'avait confiée à son fidèle ami, le vieux Hadji Ahmed, pour la renvoyer au boïard son père [3]. Un soir, au coucher de Feth-Ghiraï, un de ses confidens lui annonça en souriant que l'esclave polonaise venait de mettre au monde un fils, et il ajoutait des vœux ironiques pour l'heureuse naissance du jeune prince : son maître irrité lui lança ses babouches au visage. Des gens sûrs furent expédiés pour massacrer la mère, le grand-père et l'enfant. Mais les trois victimes se dérobèrent aux poursuites par une fuite rapide, et l'enfant, sauvé du fer des assassins, fut élevé parmi des bergers sous le nom de Moustafa. Lorsque l'enfant fut devenu homme, Mohammed et Schahin-Ghiraï, tous les deux sans postérité, l'ayant fait reparaître comme fils de

1 Tome VIII de cette Histoire. Au premier coup-d'œil, les deux aventurières paraissent ne former qu'un seul et même individu ; mais les dates contredisent cette hypothèse, sans compter que la femme de Korecki mit au jour deux jumelles et non pas un fils.

2 L'auteur des *sept Étoiles errantes*, f. 90, p. 1, donne à Ghazi-Ghiraï le surnom de *Bora Bora Ghazi*.

3 Pour donner au lecteur une idée de l'enflure turco-tatare du style des *sept Étoiles errantes*, voici la traduction littérale d'un passage qui se trouve à la feuille 90, p. 2 : « Comme la susdite esclave, nourrie des fruits » de la vraie croyance, de la grâce et de la beauté, n'était pas encore digne » du lit du Sultan, Feth-Ghiraï pensa qu'il était meilleur de l'échanger contre » de l'or pur monnayé, et la donna en gage à un musulman tenu pour un » saint homme, à Hadji Ahmed, dont la barbe blanche était teinte avec le » *henna* de la dissimulation, et dont le vêtement vert, destiné à couvrir des » épaules maudites, était empreint de ruse et de fourberie. »

Feth-Ghiraï, avaient changé son nom de Moustafa en celui d'Ahmed-Ghiraï, et l'avaient proclamé noureddin. Cette nomination irrita profondément les fils de Selamet-Ghiraï et de Ghazi-Ghiraï, obligés désormais de céder le pas au bâtard reconnu de l'esclave moldave. Il s'ensuivit une altercation violente entre le jeune noureddin et Hasan-Ghiraï, dans laquelle ce dernier donna publiquement à son adversaire le nom de *berger moldave*. Ahmed-Ghiraï devint la souche de la branche bâtarde des Ghiraïs, surnommée depuis Tschoban-Ghiraï, pour la distinguer des branches légitimes.

A tous ces motifs de mécontentement contre les deux frères, vint se joindre le meurtre de deux ambassadeurs russes envoyés pour complimenter le nouveau Sultan, et que le farouche Schahin-Ghiraï avait massacrés à leur passage en Crimée, pour s'emparer des présens dont ils étaient porteurs [1].

[1] *Spedito l'anno passato* (1623) *dalla Porta ambassadore al G. duca di Moscovia e insieme con lui doi ambassadori di quella Altezza arrivati qui con presenti di S. M. Sain* (Schahin), *chiamato inanzi di se li ambassadori e interrogati cio venivano a far e per qual cagione s'indirizzavano a gli Ottomani e non a Tatari, come anticamente solevano, e imputandoli di qualche trattazione tra li Ottomani et Moscoviti contra di loro fece tagliare la testa ad ambidoe, e procurando Ahmed Ciaus d'impedirlo con amenito dell' affronto grande, che veniva a far al G. Sgr. e che non l'haveva tolerato lo fece decapitar anche esso, toltogli i presenti destinati a S. M. e le robbe dei mercanti ancora di molto valor e fatto morir alcuni di loro, e tuttavia qui dissimulano un tal affronto detti fratelli* (Mohammed et Schahin) *noti della casa di Gengis pretendono nobilità di sangue maggior.* 6 Ottobre 1624. *Rel. ven.* Archives I. R. *This morning the murder of the Ambassador of Moscovy is confirmed.* 21 Sept. 1624.

En raison de tous ces griefs, la Sublime-Porte avait déposé Mohammed, et nommé à sa place l'ancien khan Djanibek-Ghiraï (1624). Les vizirs Hasan et Ibrahim-Pascha, chargés d'amener le nouveau khan à Kaffa, sur quatre galères de l'empire, établirent leur quartier-général dans le palais du juge Ali, et informèrent la Porte de la résistance des deux frères aux ordres du diwan. Le kapitan-pascha Redjeb, prêt à se mettre en route pour l'Archipel, reçut l'ordre de faire voile vers Kaffa, où il arriva bientôt, porteur de nouvelles instructions pour le moufti de Crimée, le scheïkh Eboubekr, et pour les mirzas et les schirinbegs. Le kapitan-pascha, de concert avec le vizir Hasan et le beglerbeg de Kaffa, Mohammed-Pascha, écrivit aux deux frères pour les engager à se soumettre, et à accepter le gouvernement de Morée ou celui de l'Herzegovine. Schahin-Ghiraï répondit fièrement : « Quelles raisons peut-on nous donner » pour céder notre héritage à Djanibek, au moment » où nous commençons à peine à jouir des bienfaits » d'un repos chèrement acheté? Les quatre ou cinq » mirzas rebelles avec leurs trois mille hommes, leur » frère Kantemir avec ses cinq mille Noghaïs, les mir- » zas de Yousoufoghli, les mirzas noghaïs, et les fils » des soltans avec leurs dix mille guerriers, viennent » de réunir leurs forces dans les plaines de Taman. » Nous sommes prêts à les recevoir : tous les habitans » ont attelé leurs chariots et n'attendent plus que le » signal du départ. Est-ce justice de nous chasser par » le fer et le feu du pays conquis par la valeur de nos

» pères, et de nous renvoyer honteusement à nos » iourds? Lorsque nous aurons abandonné la Cri» mée, lorsqu'elle sera tombée aux mains des infi» dèles, croyez-vous demeurer maîtres de Kaffa et de » vos forteresses? Nous espérons que vous épargnerez » les mosquées, et que nous recevrons de vous la con» firmation de nos pouvoirs. »

Le kapitan-pascha ayant répondu qu'il devait suivre ses instructions, la guerre fut déclarée. Elle durait depuis deux mois, lorsque le kapitan se vit forcé par le manque d'eau d'en venir à une action décisive. L'armée ottomane, en présence de cent mille Noghaïs et de huit cents Cosaques, fut accablée par le nombre. Quand la nuit fut arrivée, elle voulut se retrancher; mais les soldats n'ayant ni pelles ni pioches, il fallut renoncer à ce projet. Enfin, un officier proposa au général, comme dernier moyen de salut, d'écrire à Mohammedkhan pour reconnaître ses prétentions. La proposition fut acceptée malgré la honte d'une concession arrachée par la crainte, et le conseiller fut chargé du message et du kaftan d'honneur.

Djanibek-Ghiraï et son frère Dewlet-Ghiraï étaient retournés à Kaffa. La nouvelle de leur départ s'étant répandue dans l'armée noghaïe, l'attaque avait recommencé et elle finit par l'entière défaite de l'armée ottomane. Tschoban-Ghiraïkhan[1] qui, pour plaire à son

[1] Naïma, p. 408, d'après Hasanbegzadé. L'auteur paraît ici plus exact qu'à la page 405, où, d'après une source inconnue, il donne Tschoban-Ghiraï le Bâtard pour un frère de Mohammed et de Schahin-Ghiraï, et le fait mourir dans une bataille sous le règne d'Ahmed Ier, du temps de

protecteur, s'était élancé le premier au milieu des rangs ennemis, était tombé victime de sa bravoure, et son trépas avait enflammé l'armée tatare d'une fureur irrésistible. Une foule d'Ottomans demeurèrent sur la place, le plus grand nombre devint la proie du vainqueur. On achetait un Turc pour un verre de bouza (bière d'orge fermentée). Les chariots, le bagage, les caisses de l'armée demeurèrent aux mains des Tatares. Hasan-Pascha était resté sur le champ de bataille avec la plupart de ses officiers; Ibrahim-Pascha alla mourir de ses blessures à Kaffa; mille matelots et dix-sept pièces de grosse artillerie restèrent au pouvoir de l'ennemi [1]. Tout ce qui put échapper se réfugia sur la flotte. Le jour suivant, Kaffa fut inondé de Tatares, et Schahin-Ghiraï fit publier l'ordre aux habitans ottomans de s'embarquer sous trois jours; ils se portèrent en masse vers la flotte, qui ne put les recevoir. Enfin le kapitan-pascha envoya au vainqueur le soubaschi Mohammed pour traiter au moins de la conservation de Kaffa. Mohammed-Ghiraï l'entretint longuement des injustices de la Porte, ajoutant avec emportement que le véritable auteur de sa disgrâce était le kislaraga Moustafa rappelé d'Egypte, qui avait reçu deux cent mille piastres de Djanibek

Nassouh-Pascha. Sans le récit détaillé des *sept Étoiles errantes*, il serait impossible de se tirer de cette contradiction de Naïma; mais en revanche, l'auteur passe sous le plus profond silence toute la malheureuse campagne des Ottomans contre Djanibek-Ghiraï.

[1] En tout, vingt-sept canons et cinq cents morts. *Relation turque*, d'après sir Thomas Roe, p. 273.

pour consommer cette iniquité. « Seigneur, répondit » froidement l'envoyé, votre colère est juste, et je » ne suis pas chargé d'y répondre. Mais il s'agit main» tenant de Kaffa, dont la non restitution pourrait » avoir pour vous les plus fâcheuses conséquences. » Le passé est passé. Vous voici de nouveau khan de » Crimée; rentrez donc en grâce auprès de la puis» sante maison des Ottomans, consentez à nous rendre » nos canons et nos prisonniers, et délivrez Kaffa des » Tatares et des Cosaques qui l'inondent. »

Mohammed regarda son frère Schahin, qui fut d'avis de convoquer une assemblée générale des begs tatares et des mirzas noghaïs. Cet étrange diwan ayant accepté les propositions du kapitan-pascha, l'ambassadeur alla en porter la nouvelle à la flotte, mais il fut bientôt de retour avec des kaftans d'honneur pour Mohammed, Schahin et les principaux chefs. Une escorte de trois cents cavaliers, commandée par un soltan, fut chargée de recevoir le porteur du diplôme impérial. Mohammed baisa le ferman, et l'ayant placé sur sa tête, il revêtit le kaftan. Des vœux de prospérité et d'heureux avenir furent échangés des deux parts et l'assemblée se sépara. Soixante-sept janissaires, soixante-dix forgerons, trente-trois azabs furent renvoyés au kapitan-pascha par le vainqueur avec une lettre remplie de protestations amicales.

Au bout de huit jours, Mohammed abandonna Kaffa, et le kapitan-pascha fit voile vers Constantinople.

Encouragés par l'heureux succès de leur résistance,

les deux frères continuèrent de régner avec un redoublement de tyrannie. Un des plus vaillans mirzas de la Crimée, le beg Kiaya, fut impitoyablement mis à mort, parce qu'on avait trouvé sur lui un billet de Djanibek. Toute la famille de Kantemir fut massacrée, et sa femme enceinte brûlée à petit feu [1]. Après cette exécution, Schahin fit ravager par ses Tatares les rives du Danube [2], Akkerman, Kili, Ismaïl et Giurgevo. Il se préparait à attaquer Babatagh, lorsque Kantemir accouru de la Tatarie Dobroudja, avec trente mille cavaliers, lui livra une bataille si meurtrière que le Danube fut rouge du sang des Tatares. Un petit nombre des vaincus put regagner la rive opposée; Schahin-Ghiraï s'échappa sur une barque.

Le 21 juillet, anniversaire plus d'une fois mémorable dans les annales de l'empire ottoman, les Cosaques parurent pour la première fois en vue de Constantinople. Le Bosphore fut sillonné par cent cinquante barques longues et légères, manœuvrées cha-

[1] Naïma, p. 412. La *Relation vénitiene*, du 20 juillet 1624, s'exprime ainsi au sujet de la malheureuse entreprise du kapitan-pascha : *Consulta del Caimacamo, Mufti e altri ministri per sostener la dignità del Prencipe del G. Signor* (Djanibek), *che il nuovo Re mandato da lui sia riccevuto e per conseguenza ordine a Beiramp di proseguir il suo viaggio. Mehmet Girai et il suo fratello seguiti da 100,000 Tatari risoluti d'impedir l'ingressione dei Janissari del G. S. Caffa vota d'ogni cosa per levar a Gian* (Schahin) *la facolta di passar piu oltre. Giunge a Caffa il Capitanbassa poi il Beirambassa per terra, Mehmet e il suo fratello lasciano intender che, essendo la loro casa piu antica e nobile che n'e l'Ottomana, ragione vorrebbe, che il Imperio devenisse in essa.* Archives I. R.

[2] Roe, p. 289. *The new Prince hath spoyled Bogdania.* Voyez aussi p. 362.

cune par vingt rameurs et portant vingt guerriers bien armés ; ces barques, sans avant ni arrière, et également habiles à avancer et à reculer sans virer de bord [1], rappelaient ces rapides esquifs des barbares du Pont, avec lesquels ils désolèrent les côtes de Trébizonde sous l'empereur Vitellius [2]. Cinq cents ans plus tard, sous le règne de l'empereur byzantin Anastase, Vitalianus, après avoir soumis la Thrace et la Mœsie, à la tête d'une innombrable armée de Huns et de Bulgares, s'était avancé jusqu'au golfe Sosthenius (aujourd'hui Sdegna), où il avait conclu un traité de paix. Deux siècles après, sous le règne de Bardanes Philippicus, les Bulgares pénétrèrent jusqu'à Sdegna, étendant leurs ravages jusqu'à la Porte d'Or. Un siècle après, les Russes, avec deux cents barques commandées par Dir et Ascold, parurent pour la première fois dans le Bosphore, mettant à feu et à sang la riche campagne de Constantinople (712). Dans le siècle suivant, sous l'empereur Romanus, Sdegna fut pillée de nouveau par les Bulgares (921), et vingt ans après par les Russes sous la conduite d'Igor (942). Maintenant les Cosaques marchant sur les traces des Scythes, des Bulgares et des Russes, et inondant le Bosphore à leur tour, portaient le ravage sur toute la côte européenne et livraient aux flammes Bouyoukdéré, Ye-

[1] *Adpositis utrimque gubernaculis conversa ut repente remigio hinc vel illinc adpellerent.* Tac. Ann., l. II, p. 6.

[2] *Quin et Barbari contemptim vagabantur fabricatis repente navibus Camaras vocant, pari utrimque prora et mutabili remigio, quando hinc vel illinc appellere indiscretum et innoxium est.* Tacit. Hist., l. III, p. 47.

nikoe et Sdegna [1]. Cinq ou six cents bâtimens étaient sortis du port de Constantinople pour arrêter la terrible invasion. La fameuse chaîne, conservée depuis la conquête, fut apportée aux châteaux du Bosphore pour fermer l'entrée du canal; dix mille guerriers sortis de la capitale de l'empire se répandirent sur les rivages menacés. La flotte cosaque, paisiblement rangée en demi-cercle au milieu du canal et chargée de butin, attendit le coucher du soleil pour regagner la Mer-Noire. Peu de jours après, les redoutables envahisseurs reparurent en plus grand nombre à l'entrée du Bosphore, et, après avoir incendié le phare, où sept siècles auparavant les barques d'Igor avaient jeté l'ancre, ils se retirèrent en triomphe, avec la conscience d'avoir fait trembler la capitale de l'empire ottoman.

La Porte se consolait de sa faiblesse en se portant pour arbitre entre Tunis et Alger qui lui avaient déféré le jugement d'une contestation survenue entre les deux provinces au sujet de la possession du château d'Arko. Les députés des deux beglerbegs [2] s'étant rendus à Constantinople pour cette importante affaire, le procès fut jugé dans une audience solennelle, en présence du moufti et des kadiaskers. Il fut décidé

[1] Rycaut, *Hist. of the turkish Empire*, dans la continuation de Knolles, p. 4. C'est une erreur un peu forte pour l'ancien consul de Smyrne de placer Sdegna sur la côte asiatique du Bosphore : *On the Asian side Stenia*. — *Fezliké*, f. 259, et Naïma, p. 415. « Aucune histoire, dit ce dernier, » n'indique que les maudits soient parvenus si avant. »

[2] Celui de Tunis envoya le moufti et l'aga des janissaires de cette ville, et celui d'Alger deux agas destitués des janissaires, deux boulouk-baschis, deux yahya-baschis et deux oda-baschis.

que le château d'Arko, qui jusqu'alors avait payé tribut à la régence de Tunis, verserait désormais entre les mains du commissaire de la Sublime-Porte un impôt de deux mille piastres dont le montant irait se joindre à la *sourre* (présent du Sultan), pour être distribué chaque année aux pauvres musulmans de la Mecque et de Médine [1].

Cependant les armemens destinés à renforcer le grand-vizir dans l'Asie-Mineure se continuaient avec activité. Vingt mille janissaires étaient détachés pour aller tenir garnison à Erzeroum, et le gouverneur du Diarbekr recevait l'ordre de rassembler quarante mille outres, douze pièces de campagne, cent vingt mille kilogrammes de froment et de biscuit, tandis que le voïévode d'Azaz et de Klis était chargé de l'achat de deux cent vingt-cinq rangs de chameaux et de cinquante mille moutons (18 rebioul-ewwel 1034 — 29 décembre 1624).

Dans les derniers jours de l'année, le grand-vizir Tscherkesse Mohammed-Pascha mourut à Tokat après une longue maladie [2]. L'aga des janissaires Khosrew,

[1] Ceci rappelle la fable de *l'Huître et les Plaideurs*. Voyez, dans le *Recueil des documens d'État* du reïs-efendi Abdoullah, au nº 4, une des lettres annuelles du Sultan au schérif de la Mecque, à l'année 1032 (1622), et une autre lettre de la main du nischandji Mohammed-Efendi, de l'année 1035 (1625).

[2] La nouvelle de cette mort mit trois semaines à arriver, car on lit dans le *Rapport* du baile : *Alì 8 Febrajo gionse il G. Cancelliere da Tocat con aviso della morte di Mehmetbassa G. Vesir successa per mal di pietra, ma piu per travaglio d'animo, vedendosi abandonato dalla milizia. Cafis cognato del Re G. Bassa di anni 60 di natura aspra e difficile, che pretende saper molto.* Rel. ven.

et le defterdar Baki-Pascha envoyèrent cette nouvelle au diwan par le reïs-efendi Tourak, en ajoutant que le gouverneur du Diarbekr, Hafiz-Pascha, s'était chargé de la conduite des affaires jusqu'à la nomination d'un nouveau grand-vizir. On s'étonna à Constantinople que l'aga des janissaires n'ambitionnât pas la place vacante, et le sceau de l'Etat fut déféré à Hafiz-Pascha, gouverneur du Diarbekr, qui le reçut sur les bords du Mouradssou [1]. Bientôt après mourut Baki-Pascha, homme d'un rare mérite, vieilli dans l'administration des finances [2]. Sa place fut donnée à Abdoul-Kerim Osman-Efendi, defterdar de Tokat [3], remplacé lui-même par Ibrahim des Cinq-Eglises [4].

Au commencement de mai (27 redjeb 1034 — 5 mai 1625), le nouveau grand-vizir alla planter ses tentes dans la plaine de Tschekouk près de Diarbekr, tandis que le beglerbeg de Karamanie, Tscherkesse-Hasan, qui avait hiverné dans les environs de Hossnkeïf, marchait contre un détachement de l'armée

1 *This Bassa has shown so much honesty and love (if a Turk have any).* Roe, p. 376.

2 Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 383, raconte, sous le titre de *Mouzhiké*, c'est-à-dire *quelque chose pour rire*, que, lorsque Baki-Pascha fut chargé de confisquer les biens du grand-vizir Kemankesch Ali-Pascha, il entra dans le harem, et que la veuve du vizir ayant fait grand bruit de cette profanation, il lui répondit : « Mon trésor, je suis un vieillard, et n'ai rien » à faire avec toi. » (*Ne taalik ne thallak war.*)

3 Dans Naïma, il est nommé Osman; mais il faut lire Abdoulkerim, ainsi que le prouve un passage subséquent, p. 420.

4 Petschewi, f. 304. Avant la mort du grand-vizir, il était à la tête de la monnaie de Tokat, où il fit frapper trois millions de bons aspres. Petschewi dit qu'il prétexta son grand âge pour refuser la première place de defterdar.

persane campé dans le voisinage de Kerkouk dans le Kurdistan. Dix mille Persans furent battus par quatre mille Ottomans et repoussés de Kerkouk, qui tomba au pouvoir de Bostan-Pascha. Pendant cet événement, le khan persan Kartschghaï essuyait une sanglante défaite en Géorgie par suite de la trahison de Maghrawkhan. Le prince de Sakoum était alors un certain Tahmouraskhan, de la famille des anciens rois de Perse, nommé à ce poste important par Schah Abbas, mais qui était passé dans les rangs des Ottomans, grâce aux secours de Turkdji Bilmeg Houseïn-Pascha. Irrité de sa défection, le roi de Perse avait ordonné au Géorgien Maghrawkhan de ravager la province rebelle, et Tahmouras s'était réfugié à Atschikbasch (Mingrélie). Après cette terrible vengeance, Abbas avait nommé Peïkersultan gouverneur de Géorgie, avec ordre de reconstruire Sakoum, et de proclamer pour cette ville une exemption générale d'impôts pendant trois ans. Dans l'espace de deux années, la population était redevenue si nombreuse, que le nouveau gouverneur, ne sachant plus comment la contenir, fit part à son maître de ses inquiétudes. Schah Abbas lui dépêcha aussitôt son capitaine des gardes Kartschghaïkhan, et le Géorgien Maghraw, avec quelques mille hommes, sous prétexte d'emmener des jeunes filles à la cour. Kartschghaï avait l'ordre de s'entendre avec son collègue sur toutes les mesures nécessaires, et d'attendre les instructions ultérieures de son maître. Ses dépêches publiques lui prescrivaient de convoquer douze mille Géorgiens pour une re-

vue solennelle ; une instruction secrète renfermait l'ordre de les massacrer jusqu'au dernier, sans épargner même son collègue. Le porteur de l'ordre qui ne devait le montrer qu'à Kartschghaï, ayant compris sa mission dans le sens contraire, communiqua les dépêches à Maghraw, qui se hâta de les porter aux chefs kurdes. Ces chefs étaient, outre Maghraw, maître du Kartil (Kardnel), et Tahmouras, gouverneur de Sakoum, les princes du Gouriel, du Dadian (Colchis) d'Atschikbasch (Mingrélie) et de Karabalkan [1]. Tous refusèrent d'ajouter foi à la lettre, et Maghraw se vit contraint de conduire ses troupes à la revue, non sans observer la plus grande prudence. Au moment où l'avant-garde débouchait du défilé dans la plaine, les Persans tombèrent sur elle ; quatre cents Géorgiens furent taillés en pièces ; le corps d'armée principal se replia précipitamment dans le passage. La trahison de Kartschghaï n'était plus douteuse et sa perte fut résolue. Les princes géorgiens l'engagèrent à marcher contre Tahmouras qui venait de prendre les armes. A peine les Persans étaient-ils entrés à leur tour dans le défilé, que les hauteurs se couvrirent de Géorgiens avides de vengeance. L'armée persane fut anéantie : de trente mille guerriers qui la composaient, à peine un dixième put-il échapper au carnage. Kartschghaï et

[1] *There are dayly expected Ambassadors from the Princes of Georgia, who, having formerly depended on the Persian, were about 9 years since betrayed and tyrannised by him; — the whole nation governed by three Princes.* Roe, p. 426; *Fezliké*, f. 362; Petschewi, f. 304; Naïma, f. 415.

son fils Emirgoune et Kazghankhan, Yousouf, khan de Schirwan, Mohammed et Souleïmankhan demeurèrent sur le champ de bataille avec les dix principaux soltans de l'armée. Sept mille têtes furent envoyées au camp près de Diarbekr, et promenées en triomphe au bout des lances géorgiennes [1]. Maghrawkhan se hâta d'écrire au grand-vizir qu'il n'avait qu'à se montrer en Géorgie pour voir tomber devant lui Ghendjé, Karabagh, Schirwan, Erdebil. Mais, malgré les vives représentations de l'historien Petschewi, Hafiz-Pascha refusa obstinément de s'écarter de ses instructions qui lui prescrivaient de se rendre à Bagdad [2]; Khosrew, l'aga des janissaires, le confirma dans son projet par jalousie d'une victoire qui paraissait certaine.

Cependant Magrawkhan se déclarait prince indépendant, et faisait battre monnaie en son nom, avec cet exergue : *Maghrawschah, serviteur du schah.* A cette nouvelle, Schah-Abbas envoya Ishakhan et un autre Emirgounekhan contre celui qu'il appelait le rebelle. Un petit nombre de guerriers persans put échapper au fer des Géorgiens : Emirgoune mourut de ses blessures. Après avoir pillé Berdaa et livré

[1] *Un Giorgiano principale giunse alla Porta con* 6000 *teste persiane occise nel conflitto, portate in Divano con bandiere e arnesi, bacciarono la mano, vestiti.* 19 Ott. 1625. *Rel. ven.* Archives I. R. *Tagliata fatta da Giorgiani e Persiani con morte di* 21,000 *di questi e di* 3 *loro principali capi.* Rel. ven. 200 *teste tagliate da un Sigr. Curdo portate in Divano.* 28 Dec. 1625. *Rel. ven.*

[2] Hasanbegzadé remarque, contre l'opinion de Petschewi, que Hafiz avait raison de ne pas vouloir entrer en Géorgie, parce que la conquête de cette province n'aurait pas avancé d'un jour la prise de Bagdad.

Ghendjé aux flammes, le vainqueur rentra dans sa province. A la nouvelle de la révolution de Géorgie, Tahmouraskhan, toujours errant dans la province de Karss, était retourné à sa résidence de Sakoum. Maghraw, qui n'était pas de la race royale de Géorgie, lui envoya de riches présens; mais sachant bien que Tahmouras ne pouvait le regarder que comme un rival dangereux, il prit le parti de se retirer dans le camp du grand-vizir pour y renouveler ses intrigues et poursuivre ses demandes de secours.

Avant de suivre le grand-vizir à Bagdad, nous allons jeter un coup-d'œil sur les événemens qui se passaient aux portes de la capitale. Le sandjak de Karasi avait donné asile à un rebelle nommé Djennetoghli, qui ravageait les plaines de Troie et les campagnes du mont Ida. Les deux kiayas des frères Cicala, envoyés contre lui, venaient d'être repoussés avec une perte de deux mille hommes [1]. A cette nouvelle, le kiaya du grand-vizir, Kanlü-Mohammed, avait reçu l'ordre de marcher contre le rebelle avec Schelenk Houseïn-Pascha. Mis en déroute dans la plaine de Magnésie, Djennetoghli périt dans les tortures, et ses principaux partisans furent empalés.

[1] *Janetogly a going Spahie marched toward Bursia.* Juin 1625. *Janetoghli is again turned toward Smirna, and that Chaya raising 3000 soldiers went out against him; they met on a playne and fought valiantly. Janetoghli remaining victor with the death of the Chaya and 2000 of his men.* Roe, p. 431. *Genetoghli a Tira* 5 *miglie dalle Smirne, il Caya delli fratelli Cigala Sangiachi in quelle parti, si messe per sforzarla, ma radunato lui* 1600 *pietoni e* 1000 *Cavalli fenne rincontrarli a Trianda, li Caya restarono ambidue morti con piu di* 2000 *di loro.* 9 Luglio 1625. *Rel. ven.*

Vers le même temps, le repos de Constantinople fut ménacé par une sédition des sipahis qui ne put être apaisée que par le supplice du defterdar Abdoul-kerim-Pascha, auquel son avarice et ses exactions avaient mérité l'odieux surnom de Yakhnikapan (gardien des viandes). Moins heureux que ses prédécesseurs, Etmekdjizadé et Baki-Pascha, ses immenses trésors lui coûtèrent la vie qu'il perdit au milieu des plus affreux tourmens [III]. Encouragés par l'exemple des sipahis, les janissaires et les djebedjis, embarqués sous les ordres du kapitan-pascha pour combattre les Cosaques, remplissaient Warna du bruit de leurs sanglans démêlés. Le tumulte éclata à l'occasion de la célébration du Beïram. Les djebedjis retirés dans le château firent feu sur leurs adversaires, dont un certain nombre demeura sur la place (10 silhidjé 1034 — 13 septembre 1625). Deux des principaux coupables furent décapités, et le kapitan fit voile vers Kilbouroun par Kilghrad, Baltschik, Mankalia, Kara-Khirmen, Soulou et Akkerman. Arrivé à Kilbouroun, où il apprit que trois cents barques cosaques avaient été aperçues le long des côtes, se dirigeant vers Trabezoun, il voulut courir à leur poursuite; mais les habitans d'Ocsakov le prièrent de ne pas s'éloigner, et d'aller jeter l'ancre à quelques milles en pleine mer. Après six semaines passées dans l'inaction, la flotte ottomane longea les côtes européennes de l'empire, dans la crainte d'une nouvelle invasion des Cosaques dans le Bosphore. On était à sept ou huit lieues de Kara-Khirmen, lorsque les vedettes signalèrent

l'approche de l'ennemi. Des quarante-trois galères qui composaient la flotte, vingt-une seulement, dont neuf étaient montées par des janissaires, avaient pu suivre le kapitan-pascha; le reste était demeuré en arrière, arrêté par des voies d'eau et des avaries. Les Cosaques, profitant du calme, se dirigèrent à force de rames vers les navires dispersés. Chaque galère avait à se défendre contre vingt ou trente barques montées par cinquante Cosaques, qui s'élançaient à l'abordage avec une sauvage fureur. Mais la lutte la plus terrible se passa autour du vaisseau-amiral, reconnaissable à ses trois fanaux. Plusieurs centaines de Cosaques, le sabre aux dents, envahirent le bord, et pénétrèrent jusqu'au grand mât. L'équipage, presque entièrement composé de Cosaques prisonniers, avait jeté ses rames et pris part au combat. L'ennemi fut repoussé à grand'peine; mais enfin les canons de l'arrière parvinrent à dégager le bâtiment, en coulant à fond les barques qui l'assiégeaient. La galère du kiaya de l'arsenal, Memibeg, fut sur le point d'être prise, et celle de Pialé eut à soutenir un assaut furieux. La victoire fût probablement demeurée aux Cosaques, sans un vent frais qui, s'étant élevé pendant la bataille, vint soustraire les galères à ce formidable abordage [1]. Les barques étaient d'une construction si légère,

[1] Tabiibegzadé et Roe, p. 426. *Fell in with a fleet of Cossacks consisting of* 350 *frigates* (caïques), *that carried* 40 *to* 50 *musketiers a piece. —* 30 *boats were sunk and* 7. — 800 *men taken up; the conflict was bloody on both sides and the Janissaries almost consumed.* Rel. ven.

qu'il devenait presque impossible de les couler. La bataille avait duré tout le jour, et à peine en avait-on détruit soixante-dix : le lendemain on compta cent soixante-douze chaloupes captives et sept cent quatre-vingt-six Cosaques prisonniers. C'était la plus brillante victoire que la marine ottomane eût encore remportée sur ces redoutables ennemis.

Près de Baltschik, la flotte avait perdu quatre vaisseaux dans une tempête : le reste fit une entrée triomphale dans le port de Constantinople (redjeb 1035 — avril 1626).

L'été suivant fut signalé par une peste terrible qui ravagea la capitale et ses environs [1]. Les prières publiques, pour lesquelles on attend que le nombre des victimes soit arrivé à mille par jour, furent prononcées solennellement près de la mosquée de l'Okmeïdan, derrière l'arsenal [2]. L'Egypte n'envoya que la moitié de son tribut [3], en raison des ravages de ce terrible fléau, connu dans les annales égyptiennes sous le nom de peste de Beïram-Pascha. Aux prières pour la peste succéda une prière guerrière pour le

1 *The 7 July, the sickness was growne to that height, that the Turks proclaimed public procession and prayers; the same day proclamation was made in the city, that no butcher should kill mutton; a murrain or plague having taken that sort of cattle violently.*

2 *At a little moschy on the edge of the plain of Ackmadan over the water on Pera's side.* Roe, p. 420.

3 Souheïli, p. 64, dit que la diminution ne fut que de 200,000 ducats; mais l'assertion contraire est confirmée par la *Relation vénitienne : Dal Cairo gionta solamente la metà del Casine* 300 *m. Zecchini al dispiacere grande del Re*. Sett. 1625. *Rel. ven.* Archives I. R.

succès de l'expédition de Bagdad confiée au grand-vizir Hafiz-Pascha [1].

Vers l'automne, le grand-vizir alla camper dans la plaine de Tscholek sous les murs de Diarbekr. Le gouvernement de cette ville appartenait alors à Mourad-Pascha, ancien beglerbeg de Haleb, devenu vizir et remplacé à Haleb par Moustafa-Pascha, gouverneur de Damas. Sur la nouvelle qu'une partie de la garnison persane de Bagdad venait de se mettre en route pour un pélerinage au tombeau de l'imam Ali, sur les bords de l'Euphrate, Elias-Pascha Abdallah, beglerbeg d'Anatolie, fut détaché avec quinze mille hommes pour former le siége de la ville du côté de Hellé et d'Imam-Mousa, et fermer le retour aux pélerins. A la suite d'un conseil de guerre, Hafiz-Pacha résolut de marcher sur Bagdad sans autre artillerie que quatre légères pièces de campagne. Le grand-vizir était meilleur poëte que général expérimenté [IV]. Pendant la route, il allait déclamant ses vers pour entretenir le courage et l'enthousiasme du soldat. L'armée passa le Tigre au-dessous du vieux Mossoul, et arriva à Kerkouk après avoir traversé le grand et le petit Zab (Zabatus et Caprus). On tint un second conseil de guerre pour décider s'il était prudent d'attaquer Bagdad sans artillerie, alors que malgré les efforts de

[1] *Si sono fatte publiche orazioni con gran concorso del popolo per riacquistare Babilonia.* 12 Sett. *furiosissimo temporale.* Ce fut probablement l'orage qui fit perdre à la flotte quatre bâtimens dans la Mer-Noire. Sept. 1625. La même année, on trouve, dans le *Destouroul-Inscha*, le *Berat* pour un scheïkh des Mewlewis.

Mourad-Pascha, Saroukhan et Mir Fettah venaient de se jeter dans la place avec sept ou huit mille hommes (moharrem 1035 — octobre 1625). La plus sérieuse objection, celle de la saison déjà si avancée, était sans force sous un ciel où la guerre est impossible durant les chaleurs de l'été. Sur ces entrefaites, un envoyé persan arriva au camp, porteur d'une lettre, dans laquelle Ahmedkhan priait ironiquement les Ottomans d'épargner leur propre pays jusqu'à l'arrivée du schah de Perse qui n'était plus qu'à vingt jours de marche. A cette nouvelle, le gouverneur de Mossoul fut renvoyé dans sa province pour ramasser des vivres, et le grand-vizir, laissant à Bostan-Pascha la garde de Kerkouk, alla camper sous les murs de Bagdad, près du tombeau du grand-imam Ebou Hanifé (10 sâfer 1035 — 11 novembre 1625). Cependant, le manque d'artillerie de siége commençait à se faire sentir, et l'armée n'épargnait pas les railleries au grand-vizir qui, au conseil tenu à Diarbekr, s'était écrié avec assurance : « J'ai les clefs de Bagdad dans ma ceinture. » Les quatre canons de l'armée furent dressés en batterie derrière des fascines, et le douzième jour les troupes eurent terminé leurs ouvrages. Le gouverneur de Haleb occupait les bords du fleuve : l'aga des janissaires et le vizir Khosrew-Pascha s'étendaient depuis la porte Noire jusqu'au bastion des Persans. Le gouverneur de Roumilie, Gourdji Mohammed-Pascha, celui d'Anatolie, Elias-Pascha, celui de Merâsch, Noghaï-Pascha, celui de Siwas, Tayyar-Pascha, et celui de Karamanie, Tscherkesse Hasan-Pascha, se logèrent

dans les tranchées avec les seghbans [1]. Le grand-vizir passait les nuits dans les circonvallations, encourageant les travailleurs par des paroles et par des présens. La garde du camp était confiée aux six escadrons des sipahis.

En deux mois, les assiégeans avaient creusé cinquante-deux mines, toutes déjouées par la vigilance de la garnison. Nuit et jour la muraille était gardée par le corps de Mazanderan, l'élite de l'armée persane; des milliers de torches brûlaient toute la nuit, des bords du fleuve à la porte Blanche, et les rondes passaient lentement le long des remparts, se renvoyant de tour en tour le monotone cri de veille: *Il n'y a qu'un Dieu* [2]. Les brèches légères ouvertes par l'artillerie des assiégeans étaient aussitôt réparées avec des fascines. Les palmiers que l'armée avait abattus pour combler les fossés avaient été enlevés par les Arabes : l'espace non occupé, compris entre le tombeau du Grand-Imam et la porte Noire, était battu toutes les nuits par la cavalerie persane.

Le soixante-douzième jour du siége, la mine ayant

[1] *Il Bassa* (Hafiz-Pascha) *con* 60,000 *Arabi*, 10,000 *Gianizari et* 20,000 *Spai, sotto Bagdad per cingerla, le porte assegnate, l'una a Mehmet Beilerbeg della Grecia, l'altra a Elia d'Anatolia, la terza a Mustafabassa di Damasco, a l'Aga di Gianizari la cura delle mine, invehisce contra Muradbassa di Diarbecr, che con* 8000 *Spai suoi si mostra poco obediente.* 12 Gennaro 1626. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] *Jekdür Allah!* Ce cri des patrouilles est familier à tous ceux qui ont fait la guerre avec les Musulmans ou qui ont passé la nuit dans une forteresse turque, comme l'auteur à Rhodes, en 1800.



ouvert une brèche de quelques toises, un assaut général fut ordonné. Les Ottomans s'élancèrent vers la muraille aux cris répétés d'*Allah!* mais les Persans, retranchés derrière leurs remparts et garantis par un large fossé, eurent bientôt ralenti l'impétuosité des assaillans ; vainement l'aga des janissaires se jeta, le sabre à la main, au-devant des fuyards : tout fut inutile. Le lendemain le bruit se répandit que le schah s'avançait en personne à la tête d'une puissante armée, et qu'une avant-garde de dix mille cavaliers, sous les ordres de Seïnelkhan, venait de passer la Diala et d'enlever à Schehrban trois mille fourrageurs ottomans. A l'instant même un conseil de guerre fut convoqué au camp de Bagdad. Le beglerbeg de Fülek exposa qu'il fallait choisir désormais entre deux partis, celui de l'attaque ou celui de la retraite. En même temps, il vota pour le dernier, se déclarant prêt à défendre son opinion devant le Sultan lui-même. Mais les janissaires ne voulurent point entendre parler de retraite. « Nous aimons mieux mourir jusqu'au » dernier homme, disaient-ils, plutôt que d'abandon» ner nos retranchemens avant la prise de Bagdad. » De leur côté, les sipahis s'écriaient : « Si vous gardez » les retranchemens, nous nous chargeons de tenir la » campagne. » En conséquence, la continuation du siége fut résolue. Les derrières du camp, entourés à la hâte de retranchemens, de fossés et de tours, présentaient l'aspect d'une ville fortifiée. On écrivit à Constantinople pour avoir de l'artillerie, et on commença par retirer une pièce de 100 de l'arsenal de

Bassra [1]. Tayyar Mohammed-Pascha, détaché au-devant de Seïnelkhan avec deux cohortes de sipahis, se retira précipitamment après avoir laissé tailler en pièces son avant-garde de Tatares.

Le même jour, les paroles d'un fou mirent tout le camp en rumeur et faillirent coûter la vie au defterdar Omer-Pascha, officier d'origine persane. Il était arrivé de Diarbekr douze chariots de munitions et de provisions de bouche, qui avaient été déposées dans le château de l'Imam. Le lendemain le bruit se répandit dans le camp que les munitions avaient été livrées à l'ennemi par le defterdar Omer. Le prétendu coupable fut appelé devant le juge de camp, puis devant le grand-vizir lui-même; mais il se trouva qu'il s'agissait simplement du transport des munitions effectué par les gens de Hafiz-Pascha. L'auteur de la fausse nouvelle fut décapité. Le defterdar, gravement attaqué dans son honneur, fut déposé malgré son innocence, et remplacé par Osman-Efendi de Tokat.

La nuit même où l'on reçut la nouvelle que le schah venait d'établir son camp sur les bords de la Diala, toute la garnison persane se montra sur les murs de Bagdad, dans l'intention d'effrayer les assiégeans par son nombre et sa fière attitude. Pendant trois jours et trois nuits toute l'artillerie et toute la mousqueterie célébrèrent par des salves répétées l'heureuse délivrance qui s'annonçait.

[1] Elle lançait des boulets de pierre de quarante-neuf okkas, c'est-à-dire de cent dix livres un quart.

Le grand-vizir déclara dans son conseil de guerre qu'il avait résolu de marcher lui-même contre Seïnel-khan, campé en-deçà de la Diala, en laissant au camp l'aga des janissaires avec le rang de kaïmakam. Le projet fut mal accueilli. Mourad-Pascha et Elias-Pascha, envoyés en avant avec sept canons et quelques mille Arabes, rentrèrent bientôt en désordre, poursuivis par les Persans qui ne s'arrêtèrent qu'aux retranchemens. Hafiz-Pascha passa la nuit sur la muraille : le commandant de Terdjil, Telli Ibrahim, le kiaya, le tschaousch de Diarbekr, étaient restés sur la place. Dans une des nuits suivantes, Berkhordar le Persan, un des meilleurs ingénieurs du schah, fut fait prisonnier par Koutschouk Ahmedaga. Chargé à Bagdad de conduire un convoi d'argent et de munitions, il avait pris les lumières du camp pour celles de la ville. Embarrassé avec son cheval dans les cordages des tentes, il était tombé au pouvoir de l'ennemi. Ses gens furent décapités, et lui-même envoyé prisonnier à Mossoul. Le manque de numéraire s'étant fait sentir dans le camp, le grand-vizir donna l'ordre de frapper une monnaie à l'exergue des dinars de Bagdad.

Le siége durait depuis six mois [1], lorsqu'un matin Hafiz-Pascha, en se livrant avec sa suite à l'exercice du djirid, aperçut un épais nuage de poussière s'élevant des rives de la Diala : c'était l'avant-garde ennemie

[1] Rycaut (continuation de Knolles) tombe dans un grave anachronisme, en supposant qu'en l'année 1626 Bekir était encore maître de Bagdad : *The rebellion of Abassa joined with Beckir*. p. 5. *Feslikê*, f. 268.

(25 schewal 1036 — 16 juin 1627). Un courrier s'étant présenté avec un message du schah pour le grand-vizir, celui-ci en prit lecture sans interrompre les jeux; et, comme cette conduite excitait quelques murmures, il s'écria dans un transport de colère: « Qu'un » beglerbeg se charge de répondre à cet homme, et » qu'on ne nous interrompe pas plus long-temps dans » nos plaisirs. » A ces mots, il rentra au camp à pas lents, en continuant de lancer son djirid. Arrivé à la tente du serasker, le messager demanda sa réponse: « Tu l'auras après la bataille, » répondit Hafiz, et la musique militaire appela le camp aux armes. Les gens de la suite du pascha se joignirent à Abdallah en qualité d'éclaireurs. Le grand-vizir avait à sa droite les gouverneurs de Karamanie, Tscherkesse Hasan et Mourad-Pascha; à sa gauche, le gouverneur de Siwas, Tayyar-Pascha, et les silihdars. L'aile droite comptait encore dans ses rangs les troupes de Roumilie et de Haleb, et l'aile gauche celles d'Anatolie avec les sipahis, ordonnance contraire à l'usage, mais que devait excuser la nécessité du moment.

Cette première attaque se passa entre les deux avant-gardes, et n'eut pour résultat que quelques morts et quelques prisonniers. Sur ces entrefaites, arrivèrent les radeaux de guerre qui apportaient la grosse artillerie de Bassra et de Constantinople. Comme l'ennemi, maître des bords de la Diala, enlevait continuellement les chevaux de l'armée assiégeante, le grand-vizir détacha l'Albanais Omer-Pascha pour nettoyer les environs de Tekrit. Mais celui-ci, accablé

par les Persans, perdit tout son monde, et lui-même ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval. Neuf rangs de chameaux, chargés de provisions venues d'une ferme de Hafiz, furent enlevés, et les magasins de Feloudjé détruits par l'ennemi.

Bientôt un nouvel envoyé du schah parut au camp pour déclarer au grand-vizir que l'intention de son maître était de demander Bagdad au Grand-Seigneur comme gouvernement pour son propre fils; qu'ainsi le général ottoman perdait son temps en batailles inutiles. Hafiz-Pascha répondit qu'en qualité de ministre souverain des volontés de son maître, il pouvait annoncer d'avance au schah que jamais Bagdad ne serait donnée à un prince persan; qu'au reste l'ordre du Padischah était que, si le schah venait en pélerinage au tombeau d'Ali sur l'Euphrate, les Ottomans se rendraient au tombeau du scheïkh Saffi à Erdebil.

La seconde bataille eut lieu sous les murs du *Château de l'Oiseau* (Kouschlar-Kablaasi), que les Persans voulaient ravitailler. Après quelques escarmouches, dans lesquelles les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie furent seuls engagés, les deux armées demeurèrent en présence toute la journée, et ne rentrèrent que le soir dans leurs retranchemens. Le lendemain, le beg de Boli fut tué d'un coup de canon à côté de son maître, au moment où il revenait du tombeau du grand-imam. L'entreprise insensée de Mourad-Pascha, qui voulait incendier les portes de Bagdad avec de la naphte, ne servit qu'à mettre au jour la folie de son auteur. Quelques jours après, un janis-

saire saisit un pigeon messager, porteur de dépêches annonçant au gouverneur de Bagdad l'arrivée prochaine d'un convoi considérable. Le manque de vivres se faisait sentir des deux côtés, mais plus cruellement encore dans la ville que dans le camp. Depuis longtemps les assiégés en étaient réduits aux feuilles de palmier, et les arbres de Bagdad, privés de leur verdure, s'élevaient tristement comme de grands mâts dépouillés. Quelques-uns des bâtimens chargés de provisions furent arrêtés par les assiégeans ; le reste servit à ranimer les forces épuisées de la garnison (12 ramazan 1036 — 27 mai 1627). Le troisième combat se livra au pied des retranchemens du camp ottoman : il fut signalé par le dévouement d'un corps de quinze cents Persans qui, en présence du schah qui les encourageait la coupe à la main, avaient fait le serment de revenir vainqueurs ou de mourir. En signe de ce vœu sanglant, ils marchaient le bras nu et teint de pourpre jusqu'au coude, en attendant qu'il fût rougi du sang de leurs ennemis.

L'armée persane attaqua de trois côtés à la fois, afin de prendre position entre le fleuve et les retranchemens. Les janissaires, un genou en terre, faisaient pleuvoir de toutes parts une grêle de balles, tandis que les sipahis combattaient vaillamment avec leurs longues arquebuses. Tout-à-coup la tente du schah se déploya, et le souverain fit mine de se retirer avec les quinze cents guerriers dont il venait de recevoir le serment solennel. Vainement le grand-vizir avertit les siens du piége qui les menaçait : Mourad-Pascha char-

gea l'ennemi à la tête de son escadron; mais il fut ramené en arrière par l'irrésistible impétuosité du bataillon sacré. Les Persans avaient au centre de leur troupe une espèce de brancard sur lequel ils rapportaient leurs morts comme autant de martyrs de la foi jurée. Les sipahis furent mis en déroute : après une héroïque résistance, les silihdars de l'étendard jaune furent ramenés jusque dans leurs retranchemens. Roum Mohammedaga, qui autrefois avait accusé de lâcheté les janissaires, se vit forcé de venir chercher un asile dans leurs rangs. Les soldats, se ressouvenant de cette insulte, voulaient d'abord le massacrer; mais ils se contentèrent de lui couper les pieds, qui venaient de servir à sa honteuse fuite. Ce corps d'élite lui-même commençait à chanceler, lorsque la valeur personnelle du grand-vizir et les paroles de l'aga Khosrew ranimèrent les courages abattus. « Camarades! s'était » écrié ce dernier, une lance à la main; pour quel » jour réservez-vous votre courage, si ce n'est pour » aujourd'hui? »

Enfin, le beglerbeg d'Anatolie, Elias, étant parvenu à rallier ses troupes, se précipita sur le bataillon sacré, qui se laissa hacher jusqu'au dernier homme. Dès lors l'armée ottomane fut sauvée, et la retraite sonna après une perte énorme des deux côtés.

Quinze jours s'étaient écoulés, lorsque le schah de Perse adressa un nouveau message au grand-vizir pour demander l'ouverture des négociations. Le *tschaousch introducteur* (selam tschaouschi), Moustafa, le chef des moulazims et le général des silihdars,

Ibrahim Tschelebi, se mirent en route pour le camp ennemi, et le lendemain Moustafa reparut accompagné de l'ambassadeur Tokhtekhan.

L'envoyé persan fut accueilli avec distinction, et on tint quatre diwans solennels pour entendre ses propositions. Le premier jour, il renouvela les anciennes prétentions de son maître, au sujet de Bagdad; ayant déclaré le lendemain que les Persans étaient prêts à restituer leur conquête en échange du tombeau d'Ali: « Apprends, lui répondit le vizir, que chaque pierre » de ce saint sépulcre vaut mille têtes de bons musul- » mans: si nous voulons Bagdad, c'est pour servir de » sauve-garde à ce saint lieu. » Et comme l'ambassadeur demandait encore Imam-Ali, Hellé, Djewezer, Feloudjé et toute la rive gauche du fleuve, le grand-vizir rompit la conférence, en déclarant que s'il accordait son consentement à de pareilles propositions, l'armée refuserait le sien. Toutefois, il accéda le lendemain à ce qu'il avait refusé la veille, en ajoutant: « A quoi bon vous donner Imam-Ali, si les proprié- » taires du terrain refusent de le livrer? — Rendez au » schah ce qui appartient au schah, reprit vivement » l'oncle de l'ambassadeur, et le reste nous regarde. »

Il fut convenu que les Persans s'arrangeraient avec les propriétaires, et, en attendant la réponse de son maître, l'ambassadeur alla s'asseoir sous le pavillon du grand-vizir. Le lendemain, en levant les tapis et les sofas, les esclaves d'Hafiz ramassèrent plusieurs morceaux de papier de soie triangulaires, portant les trois lettres S C H: il n'en fallut pas davantage pour ac-

cuser l'étranger de sortilége. Le *sch* est une des syllabes proscrites qui ne se rencontrent pas dans la première sourre du Koran, et dont la puissance infernale est victorieusement démontrée dans le savant traité de Behaeddin Aamili le Persan. Le piége était trop clair pour que la sagesse du diwan pût s'y méprendre, et les lettres triangulaires du démon furent brûlés en grande solennité [1].

La journée du lendemain fut signalée par un soulèvement. « Nous n'avons plus ni ânes ni chevaux, » s'écriaient les soldats ; il ne reste ni de quoi combattre ni de quoi manger ; que ferons-nous ici un jour » de plus? » La tente du grand-vizir fut mise en pièces, et lui-même conduit prisonnier au château de l'Imam, sous les yeux de l'ambassadeur persan. Les partisans de Mourad-Pascha se précipitèrent vers la sainte bannière pour la planter devant la tente de leur chef; mais le vaillant Osman défendit son étendard : « Qui de » vous, s'écria-t-il, a le droit de déposer un vizir? » Cette tente est celle du Grand-Seigneur notre maître : » tant qu'il me restera un bras pour la défendre, la » sainte bannière n'en sortira pas. » Ne pouvant triompher de sa résistance, les révoltés lui coupèrent les mains à coups de cimeterre, et emportèrent la bannière en triomphe. Cependant, quelques vieux soldats s'étaient jetés au-devant de la troupe furieuse, re-

1 Naïma, p. 435. Δελταρια. Cette magie orientale n'est pas plus surprenante que les sortiléges employés par Pison contre Germanicus : *Semiusti cineres ac tabe obliti aliaque maleficia, quibus creditur animas numinibus infernis sacrari*. Tac. Ann., II, 69.

présentant aux mutins les dangers de la rébellion, leur demandant qui les commanderait, maintenant qu'ils étaient sans chef en face de l'ennemi. A l'instant même, on éleva une nouvelle tente, dans laquelle on ramena le grand-vizir. « Camarades, s'écria-t-il d'une voix » forte, quel est votre dessein? Où sont ces braves » guerriers qui voulaient vaincre ou mourir sous les » murs de Bagdad? » Les clameurs l'interrompirent: l'armée demanda à grands cris la retraite. « Soldats, » reprit Hafiz, encore deux jours de patience: atten- » dez le retour de notre ambassadeur Moustafa... » Les janissaires, exaspérés par leurs dernières pertes, se montraient les plus intraitables: « Si tu as un sabre, » s'écriaient-ils insolemment, prends Bagdad aujour- » d'hui; sinon nous allons prier les Têtes-Rouges (les » Persans) de t'ouvrir un passage pour la fuite. »

Les paroles étant inutiles, la retraite fut résolue pour le troisième jour. Il restait un dernier espoir dans le succès d'une vaste mine remplie de trois cents sacs de poudre, à laquelle on travaillait nuit et jour. Déjà les janissaires sortaient des retranchemens, déjà les seghbans prenaient leurs rangs autour du grand-vizir, lorsque la mine échoua, par l'imprudence d'un des ouvriers, et ensevelit les travailleurs sous ses débris. Ce fut le signal d'un tumulte général. Les provisions furent pillées, le gros bagage livré aux flammes, et l'artillerie traînée au château du Grand-Imam qui devint l'asile des janissaires et du grand-vizir lui-même.

Au moment de cette nouvelle révolte, le schah

venait de congédier Moustafa avec un message pour Hafiz. A peine à moitié chemin du camp, les cavaliers persans le ramenèrent précipitamment en présence d'Abbas qui déchira ses dépêches en s'écriant avec mépris : « Il est au-dessous de notre dignité de » livrer Bagdad à une armée en retraite. » Le tschaousch revint auprès de son maître, regrettant qu'on n'eût pas attendu quelques jours. « Si la chose eût » dépendu de moi, répondit Hafiz, j'aurais attendu » des mois entiers ; mais qui peut lutter contre la » révolte et la magie? » On plia les tentes et l'on se retira en désordre sur Mossoul. Tout ce que l'armée ne put emporter fut livré aux flammes et jeté dans les eaux du Tigre ; le matériel fut détruit ; le beau canon du sultan Souleïman, enfoui à la hâte dans le sable, ne tarda pas à être déterré et envoyé à Isfahan, pour servir de trophée au triomphe des Persans.

La retraite s'effectua d'abord sans danger. Découragés par leurs longues souffrances, les vainqueurs se mêlaient fraternellement aux vaincus, leur prêtant le secours de leurs bras pour emporter les débris de leurs bagages, ou les dépouillant sans violence de ce qui tentait leur cupidité. A la seconde halte, un détachement persan vint réclamer Tokhtekhan, que le grand-vizir eut la générosité de renvoyer à son maître avec le reste des prisonniers persans, espérant, par ce noble procédé, piquer la générosité de son ennemi. Mais l'événement trompa son attente ; dès la troisième nuit, les Persans étaient sur les derrières de l'armée. Arrivé dans les environs d'Yarli, Mourad-Pascha,

chargé de protéger la retraite, avait continué sa marche sans faire attention aux ordres de son maître, et le grand-vizir, ainsi abandonné, se vit forcé d'accepter la bataille. Les sept pièces de canon qui restaient à Hafiz furent mises en batterie, et portèrent le désordre dans les rangs de l'ennemi, qui n'avait que de l'artillerie légère.

Le lendemain de la bataille, Mourad-Pascha, l'un des principaux auteurs de la retraite, et le même qui venait de compromettre le salut de l'armée par son insubordination, fut étranglé par les ordres de Hafiz.

A Kizilkhan, on pilla quelques radeaux chargés de vivres : le désordre et la misère étaient à leur comble. L'okka de biscuit valait douze piastres ; le boisseau d'orge ne se payait pas moins de cent ducats. Ce qui restait de chevaux fut abattu et servit à pallier la famine pendant quelques jours ; beaucoup de soldats n'avaient que des glands pour toute nourriture : un grand nombre ne vécut que de quelques gouttes d'eau pendant une semaine entière. Sur les bords du Zab, au-delà de la rivière d'Altounsou, les souffrances de l'armée furent soulagées par une légère distribution de farine et de viande : l'argent qu'on y trouva servit à payer la solde arriérée du soldat. A cette occasion, le chef des moulazims des sipahis fut mis en pièces par les troupes soulevées.

Le gouvernement de Mossoul fut confié à Kara Bekir-Aga, accouru de Bassra au secours de l'armée, et Tscherkesse Hasan demeura en garnison dans cette place importante. A Diarbekr, le grand-vizir licencia

l'armée après avoir donné le gouvernement de Damas à Gourdji Mohammed-Pascha, et celui de Roumilie à Souleïman-Pascha. Hafiz avait fait porter au Sultan la nouvelle de sa retraite par l'eunuque Ali-Aga. Après avoir entendu de la bouche de ce dernier le récit des longues souffrances de l'armée devant Bagdad, Mourad le congédia avec une lettre de sa main, dans laquelle il ordonnait à Hafiz-Pascha de prendre ses quartiers d'hiver à Haleb. Malgré la malheureuse issue de la campagne, le courage du grand-vizir fut récompensé par l'envoi d'un kaftan d'honneur. Au reste, cette faveur inespérée était due bien moins aux dispositions personnelles du Sultan qu'à l'active protection de la sultane Walidé, belle-mère du grand-vizir. Il n'avait fallu rien moins que sa puissante influence pour triompher des insinuations des ennemis de Hafiz-Pascha qui l'accusaient de distribuer les fiefs vacans à ses créatures, et le représentaient comme la première cause des désastres de l'armée sous les murs de Bagdad.

La mauvaise humeur du Sultan se manifesta clairement dans une pièce de vers qu'il adressa au grand-vizir, en réponse à une autre pièce que ce dernier lui avait envoyée, pendant le siége, avec la demande de nouveaux secours. Lors de la guerre de Hongrie, nous avons déjà fait mention d'un rapport en vers adressé au grand-vizir par Ghazi-Ghiraï, khan des Tatares. Mais c'est ici l'unique exemple d'un rapport militaire écrit en forme de ghazèles, répondu dans le même rythme, et conçu dans un sens allégorique em-

prunté au jeu d'échecs. Le vizir avait eu la maladresse de demander au Sultan s'il n'y avait plus de reine (général) pour lui amener des cavaliers. A quoi le Grand-Seigneur avait répliqué en demandant à son tour si Hafiz ne saurait pas faire le schah échec et mat, et s'il manquait de terrain pour faire manœuvrer ses cavaliers [1].

Le même esprit d'insubordination qui avait amené le dénouement funeste du siége de Bagdad, ne tarda pas à se répandre parmi les troupes de la capitale, soulevées par les intrigues du kapitan-pascha; les sipahis et les janissaires exigeaient la tête du vieux kaïmakam Gourdji Mohammed-Pascha, accusé d'a-

[1] La pièce que les joueurs d'échecs d'Europe appellent improprement la *reine* porte, chez les Orientaux, le nom de *ferzané*, c'est-à-dire le général en chef ou grand-vizir. De ce *ferzané*, les Français ont fait *vierge*, et le mot *fil*, éléphant qui porte les drapeaux de l'armée, a été travesti en *fol*, fou. Il est difficile de comprendre par quelle déviation d'idées on est arrivé à attribuer à une femme le principal rôle dans un jeu oriental, qui a pour objet de reproduire l'image de la guerre. Il serait temps de restituer au jeu d'échecs sa signification originaire. Les *tours* pourraient, à la vérité, être maintenues, puisque, dans l'origine, cette pièce était un char de combat (*roth*) sur lequel il pouvait y avoir une tour. Les Persans ont changé en *rokh* le mot indien *roth*, qui peut signifier à la fois un énorme oiseau fabuleux et un héros. Au sujet de ce mot, qui nous a fourni le terme *roquer*, nous remarquerons qu'il est question, dans le *Schahnamé*, du combat des douze *rokhs* ou héros, et que de là nous vient la première idée des douze chevaliers de la Table-Ronde. Quelques jeux d'échecs venant de Russie mettent à la place des tours des éléphans; mais c'est là une nouvelle erreur; car, dans le jeu d'échecs de l'Inde et de la Perse, les *éléphans* sont les porteurs des bannières de l'armée, que nous figurons par nos *coureurs* ou *fous*. Il n'y a que les piétons (*pion*), du mot persan *piadé*, et le cavalier, qui aient conservé chez nous leur forme et leur dénomination orientale. La métamorphose la plus curieuse est sans doute celle qui transforme le grand-vizir en une reine et l'éléphant en un évêque (*bishop* chez les Anglais).

voir changé le cours des monnaies [1], et d'avoir laissé l'armée de Bagdad sans secours. Les mutins, réunis dans la mosquée du sultan Mohammed, envoyèrent leur pétition à Istawros, où se trouvait alors le Grand-Seigneur. La demande des mécontens jeta le Sultan et sa mère dans la plus grande perplexité; sentant qu'avec Gourdji-Mohammed disparaissait le plus ferme soutien de leur pouvoir, ils auraient voulu du moins voir épargner ses jours. Le kapitan-pascha Redjeb, nommé kaïmakam sur l'heure, reçut l'ordre de se rendre à la mosquée pour calmer les mécontens. On espérait les satisfaire par la destitution de Gourdji-Mohammed et par la vente de ses biens. Mais il fallait sa mort aux rebelles qui menaçaient déjà Mourad du sort du sultan Osman; le tumulte grossit au point de faire craindre pour les jours du Sultan et de la sultane Walidé. Gourdji-Mohammed, ce vieillard qui avait servi l'Etat soixante-dix ans sous le règne de huit souverains, et que ne purent sauver ses cheveux blancs, fut massacré par ces furieux [2].

1 Ce changement, dont parle Naïma, avait consisté à réduire le cours du ducat à cent vingt aspres, et celui de la piastre à quatre-vingts aspres: *Contra la volonta e il disegno del Caimacamo si e ridotto conforme al suo valor il Zecchino a* 120, *e il Talero a* 80 *aspri, l'Osmanino (para) alli tre dalli dicei per non abolirlo affato.* 23 Nov. 1624; et plus bas, en 1626: *I Ragusei pagano il loro tributo in Reali a uno e mezzo il zecchino, essendosi il Caimacamo contentato per esser tanto piu stabile l'osservanza del corso dell' uno a* 128 *et dell' altro a* 80, *e puniti nella città alcuni Armeni, che cambiavano il Zecchino con agio.* Rel. ven. Archives I. R.

2 Naïma, p. 440. L'expression turque *Aalemi akhirete gondürildi*: « il fut envoyé dans l'autre monde, » répond à la locution anglaise: *Launched into eternity.*

La place de kapitan-pascha fut donnée à Hasan-Aga, qui, d'ancien sellier du kislaraga Moustafa, était devenu surveillant des cuisines et enfin tschaousch-baschi. Hasan reçut en même temps la main de la sultane Aïsché, sœur de Mourad.

Cette révolte avait été l'ouvrage d'environ six mille janissaires et sipahis auxquels le Grand-Seigneur avait été forcé d'obéir [v]. Quelques jours après, on vit entrer dans le port deux galères pleines de janissaires furieux de la mort de Gourdji-Mohammed, et qui venaient demander la tête du seghban-baschi Sari Mohammed de Mikhalidj. Un ferman impérial leur ayant accordé leur demande, le seghban-baschi fut livré au bourreau avec seize des rebelles. Sari-Mohammed et les deux principaux fauteurs de la révolte, Lofdjali Omer et Djamdjizadé Ahmed, furent saisis au milieu de la nuit, étranglés et jetés dans la mer. Houseïn-Aga fut nommé à la place de seghban-baschi [vi].

Vers le même temps eut lieu la suppression des fermages publics accordés avec une scandaleuse facilité aux moulazims des sipahis et des janissaires. En conférant à ces privilégiés les places de surveillans, d'intendans, de receveurs, de collecteurs, de fermiers [1], Hafiz-Pascha avait négligé de se conformer à la loi fondamentale de l'empire, qui fixait la durée

[1] Naïma, p. 440, donne à ces places les dénominations suivantes : *emanet*, place d'intendant; *tewlijet*, place d'administrateur des fondations pieuses; *nefaret*, place d'inspecteur; *ketabet*, place d'écrivain; *djebabet*, place de receveur.

des baux publics à trois années. Le nouveau système supprimait les cautions et réduisait à six mois la durée des baux; en sorte que le véritable revenu de l'Etat devenait impossible à connaître, et qu'un désordre complet ne tarda pas à s'introduire dans les finances. Il arriva même que plusieurs mosquées, dont les revenus étaient confiés aux nouveaux administrateurs, demeurèrent fermées à la dévotion des fidèles. Le Sultan ayant eu occasion de s'assurer du scandale par ses propres yeux, dans une promenade à cheval qu'il fit dans les rues de Constantinople [1], s'empressa de convoquer les vizirs pour leur témoigner son mécontentement. Le kaïmakam fut puni pour avoir souffert de pareils désordres dans sa juridiction [2]. Un ordre sévère interdit au grand-vizir de faire de nouvelles nominations de moulazims, et de conférer les fonctions de finance aux janissaires. La liste des janissaires conservés devait être envoyée au diwan, et les places vacantes des sipahis accordées au mérite et non plus à l'intrigue. L'exécution de ce ferman, retardée par les troubles militaires de l'empire, fut différée jusqu'à des temps plus tranquilles. Le moufti, qui l'avait ap-

[1] *S. M. montato a cavallo andò per la citta a riveder alcune moschee, molte delle quali per le espilazioni dei Spai restano chiuse e abbandonate.* 30 nov. 1626. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] *Caffis* (Hafiz) *con grande alterazione del Re aveva dato il governo delle moschee ai Gianizari, onde S. M. improvisamente ha chiamato tutti li Veziri al Arz* (audience), *e ordinato fosse presente il ministro di giustizia; fece un gran invectiva contra di loro e particolarmente contra il Caimacam, che concedesse tutte le predette cariche ai Spai ne habbia pero da negarli cosa alcuna.* Nov. 1626. *Rel. ven.*

prouvé hautement, refusait toujours le fetwa de mort qu'on lui demandait contre le dernier sultan Moustafa. Quoique les janissaires pussent être tentés de le replacer une troisième fois sur le trône, le moufti s'obstinait à ne pas donner sa signature, sous prétexte que la loi défendait de condamner les faibles d'esprit; cette résistance lui fit perdre les bonnes grâces de son maître[1].

La révolte des janissaires à Constantinople devint l'exemple et le signal d'un nouveau soulèvement dans le camp du grand-vizir à Haleb. Les janissaires voulurent mettre en pièces leur secrétaire Malkodj-Efendi, qui n'échappa à leurs coups que par une prompte fuite. Kara Mezak, le tschaouch séditieux, qui, à l'avènement du sultan Moustafa, avait rempli les fonctions de secrétaire-d'État, fut massacré par les rebelles, et son corps laissé sans sépulture.

Cette double rébellion et les nouveaux mouvemens d'Abaza à Erzeroum amenèrent la déposition du grand-vizir (12 rebioul-ewwel 1036 — 1er décembre 1626). Dans un diwan solennel tenu en présence du moufti et des docteurs de la loi, le sceau de l'empire fut déféré à l'ancien grand-vizir Khalil-Pascha, dans l'espoir qu'il aurait le crédit de ramener son client Abaza à l'obéissance. La place d'aga des janissaires fut accordée au tschaousch-baschi Ali, contrairement à tous les usages établis; celle de defterdar revint à Bekir-

[1] *Ricerchato il Mufti un Fetfa per levar di vita S. Mustafa suo zio, ha risposto non permetter la legge levar di vita un mente capto, e perciò s' era assai alterato seco.* Nov. 1626. *Rel. ven.*



Pascha. Le dernier grand-vizir Hafiz, et le dernier aga des janissaires Khosrew, se virent rappelés à la Porte en qualité de simples vizirs. A son arrivée, Hafiz reçut la jeune épouse qui lui était destinée, et devint ainsi le beau-frère du Sultan [1].

Cette même année, Ali-Mohammedkhan, frère de Behadir Imam-Koulikhan, khan régnant de Boukhara et maître des Ouzbegs, fut admis au baise-main à Constantinople. Prisonnier des Persans depuis huit années, le siége de Bagdad lui avait fourni une occasion favorable de recouvrer sa liberté. Après être demeuré plus d'un an à Constantinople, il entreprit le pélerinage de la Mecque, et retourna dans sa patrie chargé de deux lettres du Sultan pour le khan des Ouzbegs, et pour celui des Mogols, l'Indien Schah-Salim [2].

Ce fut vers cette époque qu'arriva à Constantinople Soulfikaraga, grand-écuyer du khan des Tatares, porteur d'un message respectueux de son maître [3]

1 Petschewi, f. 306. *Gionse Cafis, smontò nel Seraglio della sorella del Re destinatagli in moglie, con la quale ha celebrato le nozze.* 13 Marzo. Sir Thomas Roe s'exprime ainsi au sujet des intrigues du négociateur espagnol : *He had gotten of his faction the Capi aga within, the wife of the great Vesir of Babilon, sister to the Emperor, and by her means the husbands of two more, Regib the Captanbassa, and Biram late Aga of the Janisaris.* Neg., p. 452. Les quatre beaux-frères de Mourad étaient donc Hafiz, Redjeb, Beïram et le kapitan-pascha Hasan.

2 Naïma, p. 441. On trouve, dans le *Recueil des pièces d'État* de Sari Abdoullah, une lettre du schah Sélim (le Grand-Mogol) à Schah-Abbas (nº 23), et la réponse du schah (nº 24), dans laquelle il lui fait part de sa victoire sur Ahmed du Ghilan.

3 Naïma, p. 441, et : *Il Cavalerizzo del Re dei Tatari venuto con Cassan* (Hasan) *Capigibachi baciar le mani al Re.* Sum. del. Rel. ven. *Si conferma l'ingresso di Mehmet Re dei Tatari con* 60,000 *uomini nella*

pour le Grand-Seigneur. Le khan demandait le rétablissement du château d'Ocsakov élevé par le sultan Souleïman au détroit de Toghangetschidi, contre les invasions des Cosaques, s'engageant de son côté à en construire un second sur la rive opposée. Par suite de cette négociation, Mohammed-Pascha, gouverneur de Bosnie, fut nommé au commandement d'Ocsakov, et le beglerbeg de Kaffa reçut l'ordre d'envoyer dix mille soldats-ouvriers pour dessécher le lit du fleuve qui baigne les murs d'Ocsakov du côté de la Crimée. Cette ville importante, dont l'administration financière rentrait dans la juridiction du defterdar du Danube, fut pourvue à cette occasion d'un defterdar particulier : les deux khans Mohammed et Schahin-Ghiraï reçurent de la Porte le sabre et le kaftan d'honneur.

Depuis long-temps, les affaires de la Tatarie ne pouvaient se séparer de celles de la Pologne, tant les intérêts des deux États se touchaient de près. Malgré l'accueil favorable fait l'année précédente au dernier ambassadeur polonais [1], un ferman impérial porta au khan des Tatares l'ordre d'une invasion dans la Po-

Polognia, senza inferir alcun danno. Febr 1626. *Rel. ven. Sain Gira* (Schahin-Ghiraï) *fratello del Re con un altro esercito sta fermo in Tataria osservando, come si crede, il successo di Babilonia.* Sum. del. Rel. ven. 1624. *Rotta molto grande data da Polachi ai Tatari nell' uscito della Podolia sopragionti d'un impetuosissimo temporale, tagliati piu di* 75,000; *Mehmet salvatosi in Bogdania, ricevuto dal Pimoschi* 5000 *zecch. dal prencipe di Valachia, dal Radul* 20,000 *taleri.* 1626. *Rel. ven.*

[1] *Nel divano del* 5 *Genaro* (1625) *il inviato Polaco banchetato, si comprende il desiderio che hanno di star bene con Polachi.* Rel. ven.

dolie [1]. Au moment où la horde dévastatrice se préparait à la retraite, un orage terrible la mit en désordre, et une attaque impétueuse des Polonais au passage du Dniester acheva la déroute. Plus de quarante mille Tatares demeurèrent sur le champ de bataille [2]. A la suite de ce désastre, le kaïmakam Gourdji-Mohammed envoya un tschaousch en Pologne pour désavouer les vaincus et demander l'ouverture des négociations [3]. Constantinople vit donc entrer à la fois dans ses murs un nonce polonais et un ambassadeur tatare, chargés de mettre un terme aux invasions mutuelles des deux peuples [4]. Dans ce moment même, soixante barques cosaques venaient de ravager de nouveau les environs d'Ocsakov, et ce qui avait échappé à la flotte turque envoyée à leur poursuite continuait d'infester les côtes de la Mer-Noire.

Cependant, les deux khans de Crimée protestaient par leurs ambassadeurs, refusant de se laisser com-

1 *Il Re Tataro per giustificarsi col Re di Polonia li ha mandato legger l'istesso Comandamento del Sgr. Turco, nel quale li e commessa l'invasione della Polonia.* Ott. 1626. *Rel. ven.*

2 *Gran rotta data Polachi ai Tatari, li Polachi furono adosso dei Tatari richi di prede, al passar del Boristene tagliati a pezzi al numero di 40,000, salvatisene pochi.* Rel. ven.

3 *Ritornato il Ciaus spedito da Giurgi in Polonia per giustificar di non esser dal G. S. commessa ai Tatari l'ultima invasione, e per aprir adito alla speditione qui d'un loro ambassadore.* 1626. *Rel. ven.*

4 *Gionto un Noncio di Polonia e un giorno dopo un ambassadore del Tataro con 2 galie e presenti di fanciulli Circassi, vengono per accordar il ponto della cessatione dell' invasione dei Tatari nella Polonia e dei Cosachi in Mar Nero, non volendo il Tataro esser incluso nella pace tra gli Ottomani e Polachi, se questi non s'obligano a pagarli li 40,000 taleri per la cessation predetta.* 18 Ott. 1626. *Rel. ven.*

prendre dans le traité, si la Pologne ne s'engageait à leur payer un tribut annuel de quarante mille écus. Le nonce commença par déclarer hautement que jamais la Pologne ne consentirait, par écrit du moins, à de pareilles conditions [1]. Cependant le traité finit par se conclure sur les bases proposées, et le khan ne tarda pas à en recevoir une copie. Pour se précautionner contre les entreprises des Cosaques, la Porte ordonna l'achèvement des fortifications du château de Bouyoukdéré à l'embouchure du Bosphore dans la Mer-Noire [2].

Le troisième jour après sa nomination, le nouveau grand-vizir Khalil se mit en route pour Scutari, malgré les rigueurs d'un hiver inouï à Constantinople (15 rebioul-ewwel 1036 — 4 décembre 1626). Au reste, cette révolution des élémens n'était que le prélude des terribles désastres qui allaient accabler l'armée ottomane.

Khalil, zélé partisan du grand-seheïkh Mahmoud de Scutari, près duquel il avait trouvé un asile après sa première déposition, ne manqua pas de le visiter à son passage. « Te voilà donc encore une fois généralis- » sime? » lui dit le vieillard en l'apercevant; et son

[1] *Il Noncio parla alto, che i Polachi non consentirano mai a dechiararsi per tal obligazione in scrittura tributarii ai Tatari.* 18 Ott. 1626. *Rel. ven.*

[2] *Il forte fabricato alle bocche del Mar Nero, dove si trova l'armata, e ridotto a perfezione, per paura dai Cosachi.* 1626. *Rel. ven.* et *Raouzatoul-ebrar,* f. 384. Ce dernier ouvrage dit seulement que les Cosaques avaient ravagé Sdegna, sur la côte européenne, et Begkos, sur la côte asiatique, f. 383.

ami ne put obtenir de lui d'autres paroles. Le grand-vizir se retira déconcerté, et sa suite ne manqua pas d'interpréter d'une manière peu favorable les paroles laconiques du vieux scheïkh. A Koniah, Khalil-Pascha reçut le sceau de l'empire, que le grand-chambellan était allé prendre à Haleb des mains de Hafiz-Pascha. A Adana, Koutschouk Houseïn-Pascha, gouverneur de la ville, fut décapité sur le simple soupçon d'être d'intelligence avec le rebelle Abaza. Bostan-Pascha fut nommé à la place vacante (20 djemazioul-akhir 1036 — 8 mars 1627). Le quatorzième jour de marche, le grand-vizir fit son entrée à Haleb, où il prononça la sentence de mort de Moustafa le Long, aga des silihdars, dont le seul crime était de n'avoir pas sa confiance (7 redjeb 1036 — 24 mars 1627).

Après un séjour de trois mois à Haleb, la tente du grand-vizir fut plantée hors des murs, et l'armée reçut le signal du départ. La place d'aga des janissaires, vacante par la mort du dernier titulaire, fut accordée à Khalil, surnommé Kazik Timour, qui avait été appelé depuis peu de la place de contrôleur à celle d'aga des sipahis, contrairement au Kanoun (20 schewal 1036 — 4 juillet 1627). Sa nouvelle promotion n'était pas moins illégale; car jusqu'à la déchéance du sultan Osman, il fallait être successivement grand-écuyer, porte-étendard de la sainte bannière ou chambellan, pour devenir général des janissaires.

Les troupes amenées au grand-vizir par l'ancien beglerbeg d'Anatolie, Dischleng Houseïn-Pascha, devenu pascha à trois queues, venaient d'arriver devant

Haleb. Le 14 juillet (1er silkidé), l'armée se mit en route : le septième jour, elle arriva au bord de l'Euphrate, et, le vingt-cinquième, elle campa sous les murs de Diarbekr (25 silkidé 1036 — 7 août 1627). A la nouvelle qu'Akhiska était menacée par les Persans, les gouverneurs de Diarbekr, de Haleb, de Merâsch, de Roumilie, et l'aga des janissaires, Tschalikaga, à la tête d'un corps d'environ cinq mille hommes, partirent précipitamment pour cette ville sous les ordres de Dischleng Houseïn-Pascha (5 silhidjé 1036 — 17 août 1627). En même temps, Bostan-Pascha recevait l'ordre de se rendre auprès d'Abaza pour l'engager à une coopération active. Abaza l'accueillit honorablement, et le congédia avec la réponse suivante : « Je suis l'esclave soumis du Padischah, et toute ma » province est aux ordres du grand-vizir. Mais vous » n'ignorez pas la défiance qui règne entre les lewends » et les janissaires. Pour calmer les esprits, il serait » prudent de vous diriger du côté de Mousch, tandis » que nous marcherions vers Akhiska avec les paschas, » en qualité de serasker. » Peu satisfait de cette réponse, le grand-vizir lui écrivit en ces termes : « Les » soldats ne veulent pas de toi pour serasker ; hâte-toi » donc de te rendre auprès de nous, ainsi qu'on te l'or» donne, si tu veux mériter la miséricorde du Grand» Seigneur notre maître. » Forcé d'obéir, mais sachant, par des lettres interceptées, que sa perte était résolue, Abaza se tenait sur ses gardes ; sous le prétexte de marcher vers Akhiska, il établit son camp à Ilidjé, dans le voisinage d'Erzeroum, d'où il députa

le juge de la ville à l'armée des paschas. C'est alors que Dischleng-Pascha, vaillant guerrier, mais d'un caractère bouillant et impétueux, apostropha le juge en ces termes : « Quel est donc cet Abaza, dont l'o-
» béissance se fait si long-temps attendre ? Va dire à
» ton maître que celui qui a rabattu l'orgueil de Djen-
» net-Oghli, le prétendu rejeton d'un monarque, sau-
» rait bien venir à bout d'un obscur rebelle, s'il s'a-
» gissait de tirer encore une fois le cimeterre pour le
» service du Sultan notre maître. »

Abaza se résigna à une soumission apparente. Les portes et les marchés d'Erzeroum furent ouverts aux janissaires qui campaient devant les murs de la ville, sous les ordres du chef-instructeur des troupes. Le camp de Dischleng-Pascha était dans les environs d'Ilidjé. Abaza savait par ses espions que la prétendue expédition d'Akhiska ne menaçait que sa tête, et que le grand-vizir attendait seulement l'instant favorable pour exécuter ses perfides projets. Sentant la nécessité de le prévenir, il tomba pendant une nuit obscure sur les janissaires, en massacra un grand nombre, fit le reste prisonnier, et se remit en marche vers Erzeroum.

Cependant Dischleng avait résolu de partir le lendemain matin pour Erzeroum, lorsqu'au milieu de la nuit un guerrier kurde se présenta au camp et demanda instamment le serasker. Comme les gens de Dischleng le repoussaient en lui disant d'attendre le jour, le prétendu Kurde se dépouilla de son turban noir en s'écriant à haute voix : « Allez dire à votre

» maître qu'il vient d'arriver au camp un janissaire » échappé au fer du perfide Abaza. » Conduit à l'instant même en présence du serasker, celui-ci donna l'ordre du départ. A la pointe du jour, au moment où l'armée atteignait l'entrée du défilé qui conduit d'Ilidjé à Erzeroum, Dischleng-Pascha commanda une halte. Sor-Pascha, gouverneur de Meràsch, lui ayant représenté qu'il était plus prudent d'aller camper de l'autre côté du défilé : « Mon fils est faible et » souffrant, lui répondit Dischleng, et il a besoin de » repos ; ainsi l'armée va s'arrêter ici. — Qu'Allah » veille sur vous! » reprit le pascha, et il séloigna avec ses cavaliers [1]. Il avait plu toute la nuit. Le serasker s'était dépouillé de ses vêtemens qui séchaient dans sa tente, lorsque la cavalerie d'Abaza débouchant du défilé vint fondre à toute bride sur le camp. Dischleng sauta à cheval, à peine vêtu d'une légère tunique de soie : le trésorier d'Abaza se précipita sur le guerrier désarmé et lui passa sa lance au travers du cou. Les fils de Dischleng et de Khosrew demeurèrent sur le champ de bataille avec plusieurs paschas. Tschalik Mohammed ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Le beglerbeg de Trébizonde et Bostan-Pascha étaient prisonniers : tout ce qui put se dérober au fer de l'ennemi alla chercher un asile dans les murs d'Hossnkeïf.

A la vue du serasker nageant dans son sang, Abaza descendit de cheval, et prenant la tête du mourant

[1] Naïma, p. 446, d'après le récit du témoin oculaire, Souleïman-Tschelebi.

sur sa poitrine, il lui adressa ces paroles bienveillantes : « Noble pascha, mon frère, ouvre les yeux, » ton fils est encore en vie. » Un long soupir fut toute la réponse du mourant. Placé sur un cheval pour suivre le vainqueur à Erzeroum, il expira en chemin et son cadavre fut abandonné.

A Erzeroum, le massacre recommença. Les officiers des janissaires furent écartelés et leurs membres sanglans pendus aux créneaux de la ville. Le beglerleg Khosrew-Pascha et tous les paschas et les begs prisonniers furent livrés au bourreau. Bostan-Pascha seul fut épargné. Aucun déguisement ne put dérober les janissaires à leur impitoyable destin; on les dépouillait de leurs vêtemens pour les reconnaître. Les janissaires portaient généralement des caleçons échancrés au genou, afin d'avoir les mouvemens libres lorsqu'ils s'agenouillaient pour tirer. La fatale échancrure était un signal de mort : une foule d'innocens furent enveloppés dans le massacre pour avoir porté le costume de la milice proscrite. Un janissaire sauvé par la pitié de son bourreau alla porter à Constantinople la fatale nouvelle du désastre de l'armée.

Cette honteuse déroute et la conquête d'Akhiska par les Persans n'avaient pas manqué d'attirer au vizir de sanglantes railleries en rappelant le souvenir de son ancienne défaite à Erdebil (1er moharrem 1037—12 septembre 1627). Au milieu de la consternation générale il conduisit ses troupes à Ilidjé et vint asseoir son camp sur les hauteurs d'Erzeroum; mais son ancien écuyer lui ferma les portes de cette ville,

Khalil n'avait point d'artillerie de siége; il fallut commencer par faire venir de Tortoum quelques pièces de gros calibre. Sur ces entrefaites, l'arrivée de Maghrawkhan, le prince géorgien, vint rendre quelque courage aux troupes découragées. Il avait avec lui un gros canon de siége; deux autres pièces ne tardèrent pas à arriver d'Oldi. Après soixante-dix jours de combats sans résultats et de tranchée ouverte, le siége n'était pas plus avancé qu'à la première heure; une neige épaisse força les assiégeans à la retraite (16 rebioul-ewwel 1037 — 25 novembre 1627). Les Ottomans se dirigèrent sur Tokat par des chemins couverts de neige et de glace, et atteignirent enfin cette ville après vingt-cinq jours d'une marche désastreuse (11 rebioul-ewwel 1037 — 20 décembre 1627).

Jamais une armée ottomane n'avait autant souffert des rigueurs de l'hiver. Dans le district montagneux d'Ewbasch-Yoli, des compagnies entières moururent de froid. On avait à combattre non seulement le froid et la faim, mais les dangers d'une route inconnue au milieu des précipices et des avalanches. Les glaciers ébranlés par la marche de l'armée mettaient leurs formidables masses en mouvement, et des bataillons entiers étaient engloutis sans espoir de salut [1].

On vit bientôt paraître à Tokat Pir Solak, com-

[1] Naïma donne des détails curieux sur les avalanches de la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la mer, depuis Trébizonde jusqu'à la Géorgie et le Kurdistan. Les avalanches portent le nom de *tschigh* (le mot manque dans Meninski). Dans son voyage de Trébizonde à Tokat et à Siwas, l'historien courut lui-même le risque d'être englouti.

mandant d'Erzendjan, et Attallah, commandant de Baïbourd, tous deux anciens partisans d'Abaza, qui venaient implorer leur pardon et demander du service. Reçus en grâce par le grand-vizir, ils furent nommés commandans d'un corps de cavalerie. Cet exemple de clémence eut les plus beaux résultats, et le camp ne tarda pas à se remplir de rebelles qui venaient solliciter leur pardon. Dans le même temps, deux agens d'Abaza, saisis à Constantinople, expiraient dans les tourmens.

La malheureuse issue de la campagne d'Erzeroum amena la déposition de Khalil, qui fut rappelé à Constantinople en qualité de quatrième vizir (1er schâban 1037 — 6 avril 1628)[1]. Le vieillard ne survécut pas long-temps à sa disgrâce, et il fut enterré à Scutari, laissant la réputation d'un des hommes les plus modérés et les plus équitables qui aient exercé les hautes fonctions du vizirat.

Dans les derniers temps de l'administration de Khalil, Constantinople avait vu arriver un ambassadeur persan nommé Tahmasp Kouli Soltan, porteur d'une lettre de son maître, qui demandait l'investiture du gouvernement de Bagdad pour son fils, héritier du trône de Perse, et le renouvellement du traité conclu entre les deux puissances sous le règne de Souleïman le Législateur. La négociation fut renvoyée au grand-vizir.

[1] Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*. Dans la *Liste des Vizirs*, p. 178, la déposition de Khalil est placée dans le mois de redjeb, c'est-à-dire quelques jours avant sa véritable date.

C'est aussi à cette époque qu'il faut rapporter l'apparition dans la capitale de l'empire du prince indien Baïsankor, fils de Daniel, fils d'Ekber, le premier et le plus célèbre des Grands-Mogols. Sélim Schah Djihanghir venait de mourir cette même année après un règne de vingt ans, et son fils Schehriyar avait été massacré cinq mois après son avènement, parce qu'on le soupçonnait d'être favorable à la secte hérétique des schiis. Baïsankor, petit-fils d'Ekber, appelé à la souveraineté pour remplacer Schehriyar, était un prince adonné à tous les excès; chassé du trône après huit mois de règne par Khourrem-Schah, fils de Djihanghir, il était venu chercher un asile à Constantinople [1]. N'ayant pas reçu à la cour du Grand-Seigneur l'accueil et les secours qu'il en avait espérés, l'exilé ne tarda pas à se remettre en route pour retourner, par l'Arabie et la Perse, dans l'Inde, où il trouva la mort peu de temps après son retour.

Cependant Idris, schérif d'Arabie, renommé par ses iniquités, venait d'être déposé à la suite des circonstances que nous allons rapporter. L'ancien beglerbeg d'Ethiopie, Gourdji Ahmed-Pascha, créature du grand-vizir Ferhad-Pascha, avait été nommé beglerbeg de l'Yémen, en qualité de kiaya de Tirnakdji-Hasan. A son passage en Egypte, les habitans, mécontens de leur gouverneur Beïram-Pascha, lui proposèrent la

[1] Naïma, p. 450. L'histoire ottomane éclaircit un point obscur de l'histoire indienne. Deguignes omet les règnes de Schehriyar et de Baïsankor, entre ceux de Sélim-Schah Djihanghir et de Khourrem Djihan-Schah. Deguignes défigure le nom de Khourrem, qu'il appelle Corum.



place de ce dernier s'il la voulait accepter. Le gouverneur, jaloux de se débarrasser d'un rival dangereux, se hâta de le faire embarquer à Suez, après avoir écrit au schérif de la Mecque de ne pas le laisser sortir vivant des murs de la ville sainte. Le schérif confia l'exécution de la sentence au reïs du bâtiment qui devait transporter le nouveau beglerbeg dans l'Yémen avec ses trésors. Arrivé en vue des côtes, le reïs fit échouer son navire; toute la cargaison devint la proie des flots, mais Ahmed-Pascha réussit à s'échapper du naufrage. Le reïs s'étant justifié en montrant ses instructions, la perfidie du schérif fut punie par une prompte disgrâce, et le diwan nomma pour lui succéder Seïd Ben Mousin. Mais le nouveau schérif, à l'instigation de l'ancien, empoisonna le pascha dans un banquet solennel. Si ce nouveau crime demeura impuni à cause de l'éloignement, la justice du diwan eut à s'exercer plus sévèrement sur des désordres plus voisins du centre de l'empire. Kara Moustafa-Pascha, ancien aga des janissaires, puis gouverneur d'Egypte, envoyé en Anatolie pour y lever des troupes, n'avait vu dans sa mission qu'un moyen de ravager le territoire de Gœlhissar dans la province de Hamid. Immédiatement rappelé à Constantinople, il eut la tête tranchée sur la plainte des habitans.

Le successeur de Khalil fut le Bosnien Khosrew, autrefois simple silihdar, puis aga des janissaires et vizir. En sa qualité de gouverneur de Diarbekr, il venait d'être nommé général de l'armée d'Erzeroum, lorsque la mort de Khalil l'appela à la plus haute di-

gnité de l'empire, à l'exclusion de Redjeb, le plus ancien des vizirs [1]. Le sceau impérial lui fut remis pendant sa marche sur Nicomédie. Au commencement de juin, le nouveau vizir fit son entrée à Tokat, où la rigueur de ses principes administratifs se manifesta par de sanglantes exécutions (27 ramazan 1037 — 1er juin 1628). Le receveur de Hamid, Emir-Defterdar, le nischandji du camp, Tokatli-Osman, et le beg de Magnésie, Sultanzadé Hadji-Pascha, devinrent ses premières victimes. Le farouche vizir, assis devant sa tente sur un siége élevé, assistait aux exécutions qu'il venait d'ordonner. Le bourreau s'étant fait attendre pour le supplice de Hadji-Pascha, fils d'une sultane, l'impitoyable Khosrew lui fit appliquer cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds.

Quelques jours après, les récompenses succédèrent aux supplices. Maghrawkhan le Géorgien, le vainqueur de Kartschghaï, embrassa l'Islamisme et reçut une place de chambellan. Les sipahis soulevés furent apaisés par une nouvelle promotion de moulazims (candidats aux places de receveurs, d'administrateurs et de secrétaires), et Mohammed-Efendi, de l'illustre famille de Malkodj, fut nommé pour la troisième fois

[1] Les nouveaux méfaits d'Abaza, omis par les historiens ottomans, sont consignés dans la *Chronique vénitienne* : *Nell' esecuzione dell' accordo seguito fra Abasa e Gianisari e nata l'aperta rottura, causata dalla insolenza dei Gianizari, quali trucidati d'esso Abasa venuti sotto bona fede nel suo campo, egli sdegnatosi e conoscendo non haver fede per poter per allora vendicarsi, si e con le sue genti partito verso Erzerum suo Governo, senza piu voler prestar orechie ad altro accordo, e con animo per giungersi, si crede, d'accordo col Persiano.* Rel. ven.

secrétaire des janissaires. « Malkodj-Efendi, » lui dit le Sultan lorsqu'il se présenta pour prendre congé de lui, « je sais que depuis ta retraite les rôles des » janissaires sont tombés dans le désordre et dans la » confusion. Je te recommande de rayer les morts et » de n'inscrire aucun nouveau nom sans mon com- » mandement exprès : ta tête me répondra de ton » obéissance. » Malkodj était un zélé serviteur; il partit immédiatement pour Tokat où il apporta au grand-vizir un million d'aspres, et se mit immédiatement en possession de ses nouvelles fonctions.

Pendant ce temps, douze canons de moyen calibre débarqués à Samsoun prenaient la route d'Erzeroum par Tokat et Siwas. Déjà les beglerbegs de Roumilie, d'Anatolie, de Meràsch, de Siwas et de Karamanie, étaient sous les murs d'Erzendjan. Le grand-vizir hâta son départ dans la crainte de voir Erzeroum suivre le destin de Bagdad (28 silkidé 1027 — 22 juillet 1628). A Siwas, les troupes reçurent une distribution de vivres, et l'armée fut effrayée par le supplice du turbulent Koutschoukbeg, chef des Turcomans. Khosrew s'arrêta à Kodjahissar pour y célébrer le Beïram (10 silhidjé 1037 — 11 août 1628).

Arrivée dans les plaines d'Akschar, l'armée fut rejointe par les chariots de munitions du gouverneur de Haleb, Noghaï-Pascha, et par mille quintaux de poudre arrivant d'Egypte. Deux semaines après, le vizir reçut un message d'Yousouf-Pascha qui, vivement pressé par Abaza dans Hasankalaa, annonçait au général que le rebelle n'attendait l'armée ottomane que

dans vingt jours, et qu'il était facile de le prévenir devant les murs d'Erzeroum (20 silhidjé 1037 — 27 août 1628). A cette nouvelle, le grand-vizir se mit en route précipitamment avec les troupes légères, après avoir prévenu le général de l'artillerie que si ses canons n'étaient pas devant Erzeroum trois jours après l'arrivée des troupes, sa tête appartenait au bourreau.

Cependant, la cavalerie ottomane, traversant impétueusement Tschamourlü et Mama Khatoun, arriva le lendemain de son départ sous les murs d'Erzeroum, faisant ainsi en quarante-huit heures le chemin de quatre journées. Abaza, surpris par une marche si rapide, n'avait eu le temps ni de se jeter dans la forteresse ni d'approvisionner la ville. Cette fois, le conseiller du rebelle, le scheïkh de Kaïssariyé, lui déclara sans détour que la place n'était pas en état de résister (6 moharrem 1038 — 5 septembre 1628).

Lorsque l'artillerie fut arrivée, le vizir établit son camp sur les hauteurs de Deweboyouni (cou de chameau). Une batterie de sept canons fut dressée vers le faubourg, tandis qu'Ahmed-Pascha ouvrait la tranchée du côté de Künbed, et Maghraw Mohammed-beg du côté de la porte géorgienne.

En même temps, des négociations furent entamées entre la ville et le camp par l'entremise d'un compatriote d'Abaza (19 moharrem 1038 — 18 septembre 1628). Dès le quatorzième jour du siége, le scheïkh de Kaïssariyé et six autres scheïkhs parurent devant le vizir le linceul autour du cou, et implorant sa mi-

séricorde. Abaza se déclarait prêt à rendre la ville, si le vizir consentait à envoyer près de lui comme sauve-garde Mousliheddin-Aga, un des principaux chefs de l'armée et son plus fidèle serviteur. Cette demande ayant été accordée, Abaza ne tarda pas à paraître devant son vainqueur qui le reçut avec bienveillance, et lui fit revêtir le kaftan d'honneur : six cents des personnes les plus marquantes de sa suite furent inscrites sur les contrôles de l'armée en qualité de djebedjis.

Abaza, sorti de la ville avec tous ses trésors, établit son camp à côté de celui du grand-vizir. Ce dernier ayant pris possession de la place, en confia le commandement à Tayyar Mohammed-Pascha; en même temps il écrivit à la Porte pour demander le gouvernement d'Egypte en faveur de Khalil, aga des janissaires. Mais ni l'une ni l'autre de ces requêtes n'eut l'approbation du Sultan. L'Egypte fut donnée à Mohammed-Pascha, créature du kislaraga Moustafa; Khalil fut nommé au gouvernement d'Erzeroum, et Mohammed-Aga, kiaya de Baki-Pascha, devint général des janissaires.

Sur ces entrefaites, on apprit que Schemsikhan le Persan, arrivé trop tard pour secourir Erzeroum, venait d'être battu et fait prisonnier par Kœse Safer-Pascha, gouverneur de Karss, dont il ravageait le territoire. Le vainqueur fut récompensé par le sandjak d'Erdehan et plusieurs autres qu'il avait demandés, et Ibrahim-Pascha vint le remplacer à Karss. Yousouf-Pascha, le vaillant défenseur de Hasankalaa, reçut

d'importantes faveurs, et un beglerbeg fut envoyé à Akhiska pour protéger la ville et les frontières.

Vers le milieu d'octobre (15 sâfer 1038 — 14 octobre 1628), le grand-vizir reprit le chemin de Constantinople avec son armée, qui depuis trois ans n'avait pas revu la capitale [1]. Il y fit son entrée triomphante au commencement de décembre, ramenant à sa suite Abaza et Schemsikhan le Persan (12 rebioul-akhir 1038 — 9 décembre 1628). Durant toute la route, Abaza et son conseiller n'avaient pas cessé d'être traités avec les plus grands égards, et Khosrew donna à l'empire étonné l'exemple inouï d'un grand-vizir fidèle à la foi jurée à un rebelle [2].

Le triomphe de Khosrew ne fut signalé ni par la richesse des dépouilles ni par la pompe habituelle des vainqueurs de l'Orient : le plus beau trophée de la victoire était la personne du vaincu, si long-temps la terreur des janissaires, si long-temps proclamé le vengeur du sang d'Osman. Lorsque le grand-vizir fut arrivé à la porte des jardins du seraï, Abaza, qui l'avait précédé, descendit de cheval et entra le premier. Khosrew sortit de l'audience du Sultan avec la grâce de son prisonnier et chargé de riches présens : un magnifique cimeterre orné de pierreries et deux panaches de héron fixés par une aigrette de diamans

[1] Naïma présente ici une grave faute d'impression : le nombre *trente-trois* est substitué au nombre *trois*.

[2] Rycaut confond cette dernière capitulation d'Abaza avec le traité conclu entre le rebelle et Tscherkesse Mohammed. Il est à regretter que Rycaut, consul à Smyrne, n'ait pas mis plus d'ordre dans ses *Mémoires*.

furent le prix de ses éclatans succès. Peu de jours après, Abaza reçut le gouvernement de Bosnie, par suite de cette même politique qui avait fait donner celui de Temeswar aux rebelles de l'Asie-Mineure. Au reste, la conduite de la Porte et sa sage confiance étaient parfaitement justifiées par l'ignorance complète du nouveau gouverneur à l'égard des contrées qu'il allait administrer. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler sa conversation avec l'ambassadeur impérial, le baron de Kuefstein, auquel il demanda gravement si la Bohême et Vienne n'étaient pas deux châteaux-forts de la frontière de Hongrie [VII]. Telle était la science géographique du futur gouverneur de la Bosnie [1]. Les partisans du rebelle n'étaient pas moins bien traités que leur maître : le scheïkh de Kaïssariyé, retiré à Siwas, sa ville natale, y recevait une pension de cent vingt aspres par jour [2].

Le quatrième jour après son arrivée (16 rebioul-akhir 1038 — 13 décembre 1628), Khosrew s'occupa de régler les rangs des vizirs; car jamais le diwan n'en avait compté un si grand nombre dans son sein [3].

1 On trouve dans les Archives de Vienne, à la date de 1630, une lettre d'Abaza, dans laquelle il se plaint d'une expédition à *Strezia del Sangiaco di Lacisna.*

2 Durant son séjour à Constantinople, Abaza avait l'habitude de se livrer à l'exercice du djirid sur l'hippodrome, et le Sultan prenait plaisir à contempler du palais d'Ibrahim les jeux guerriers du chevaleresque défenseur du sang d'Osman. Le satirique Nefii, dont la plume trempée dans le fiel et dans la fange n'épargnait aucun des grands ou des vizirs, fit exception en faveur de Khosrew, et chanta son retour dans un poëme célèbre.

3 Dans Naïma, p. 463, on lit rebioul-ewwel au lieu de rebioul-akhir, bien que plus haut il fixe l'entrée de Khalil au 12 rebioul-akhir.

Sous Souleïman le Législateur, les places de vizirs avaient été au nombre de quatre, puis de six; ses successeurs les avaient portés jusqu'à huit. Aujourd'hui le diwan renfermait neuf vizirs, sans compter le nischandji et le defterdar [1].

Vers le même temps parut un ferman impérial qui, contradictoirement à un ferman précédent, rétablissait les places de moulazims des sipahis : les administrateurs des wakfs impériaux (les fondations pieuses) demeuraient seuls exclus des bénéfices militaires.

Tant de succès et de crédit enorgueillirent le grand-vizir ; il s'arrogea désormais une autorité souveraine : la moindre résistance était punie de mort; sa parole avait la puissance des fermans impériaux; les ordres du Grand-Seigneur étaient moins respectés que les siens. Plusieurs de ses ordonnances sur la perception des impôts et les fermes, promulguées à la demande du moufti Yahya, sont demeurées parmi les lois de l'empire [2]. Au milieu de la soumission générale, l'histoire ne doit pas oublier la courageuse indépendance du vieux Malkodj, secrétaire des janissaires, qui, fidèle aux ordres du Sultan son maître, osait opposer une vive résistance aux volontés du favori : « Ecris, esclave,

[1] Les vizirs prenaient rang dans l'ordre suivant : Khosrew, le grand-vizir; Redjeb-Pascha, beau-frère du Sultan; Hafiz Ahmed, ancien grand-vizir, beau-frère du Sultan; Khalil-Pascha; Mahmoud-Pascha; Beïram-Pascha, beau-frère du Sultan; Kenaan-Pascha; Housein-Pascha; le kapitan-pascha Hasan, beau-frère du Sultan; Yousouf-Pascha, le nischandji, et Bekir-Pascha, le defterdar.

[2] Ces ordonnances se retrouvent dans le *grand Kanounamé* du sultan Souleïman, années 1034 (1624) et 1038 (1628).



» lui dit un jour l'orgueilleux Khosrew; ne suis-je pas » le puissant ministre du Padischah, le premier dans » l'empire après lui? Écris, te dis-je, comme je te » l'ordonne? — Gracieux seigneur, répondit le vieil- » lard en baisant respectueusement le vêtement du » vizir, la tête est responsable de ce qu'écrit la main. » Qu'il vous plaise donc de me démettre de mon office. » J'accepterai ma disgrâce comme un bienfait. »

Les soldats rayés des contrôles, conformément aux ordres du Sultan, apprenant la résistance du vieux secrétaire, entourèrent sa tente en tumulte et voulaient enfoncer l'entrée: « Tyran, s'écriaient-ils, pour » plaire au Sultan notre maître, tu veux nous ôter le » pain et t'approprier notre solde. Mais nous serons » vengés. » Le grand-vizir ayant représenté au Sultan que les janissaires ne voulaient plus de leur secrétaire, la place du vertueux Malkodj fut donnée à Osman-Efendi, créature de Khosrew, pour qui la parole de son maître était plus sacrée que celle du Grand-Seigneur lui-même [VIII].

Cependant Beïram, dernier gouverneur d'Egypte, et Moustafa de Prevesa, dernier kaïmakam du defterdar, furent enfermés au château des Sept-Tours, d'où ils ne sortirent qu'après avoir abandonné comme rançon la dépouille des peuples qu'ils avaient opprimés pendant leur administration.

Au moment où la soumission d'Abaza venait de rendre le calme à l'empire, la Sublime-Porte était vivement préoccupée des affaires de la Tauride et de l'Arabie. Dans l'Yémen, l'imam des Seïdis, dont nous

avons dit quelques mots en racontant la conquête de l'Arabie sous le sultan Sélim II, avait pris publiquement le titre d'émirol-mouminin, c'est-à-dire *le commandeur des croyans,* et il faisait battre monnaie en son nom à Kewkeban. Le gouverneur de l'Yémen, Haïder-Pascha, assiégé dans les murs de Sanaa et vivement pressé par la famine, implorait avec instance les secours de la Porte. Gourdji Ahmed-Pascha, ancien gouverneur d'Ethiopie et maintenant chargé de cette mission, ayant été empoisonné par le schérif de la Mecque, la Porte avait nommé à la place de gouverneur de l'Yémen Kanssoubeg, un des plus vaillans begs de l'Egypte. En même temps on enrôla à Constantinople environ dix mille hommes sans aveu, qui prirent le chemin de l'Arabie en deux détachemens, sous la bannière rouge et la bannière jaune. L'armée devait trouver à Mokha Aïdin-Pascha, qui, nommé beglerbeg de l'Yémen avec la mission de secourir Haïder-Pascha, était violemment soupçonné d'avoir hâté la fin des jours du commandant par le poison.

Arrivé à Mokha avec les troupes d'Europe, Emir-Kanssou commença par faire étrangler le beglerbeg; puis, après être demeuré quelque temps dans l'Yémen, il reprit le chemin de l'Egypte, en abandonnant de nouveau Sanaa à l'imam des Seïdis. Arrivé à Djidda, il reçut les présens d'Ahmed, schérif de la Mecque, lequel fut récompensé par l'envoi du fatal cordon. Mesoud, nommé à sa place, ne tarda pas à être remplacé lui-même par le schérif Seïd. Vers la

même époque, l'audace de quelques bâtimens hollandais, qui avaient profité de la protection de plusieurs navires anglais pour exiger de Haïder-Pascha la restitution de cent mille piastres reçues par son prédécesseur Fazli, comme formant le sixième des dommages causés par les corsaires hollandais dans la Mer-Rouge, excitait de vives réclamations contre l'ambassadeur anglais sir Thomas Roe : il existe même à ce sujet une lettre particulière du Sultan au roi de la Grande-Bretagne [1].

Cependant la Crimée devenait le théâtre d'une nouvelle révolution (30 ramazan 1037 — 3 juin 1628). Mohammed-Ghiraï était déposé et Djanibek installé à sa place, avec le secours de la flotte commandée par le kapitan-pascha Hasan, et celui d'une armée ottomane sous les ordres des vizirs Kenaan-Pascha et de Houseïn de Banyalouka. Kantemir-Mirza, nommé beg de Koumouldjina après sa déposition comme gouverneur de Silistra, retourna parmi les Noghaïs pour relever la puissance détruite de sa maison. Cependant Mohammed et Schahin-Ghiraï, réfugiés chez les Cosaques, ne tardèrent pas à reparaître à la tête d'une armée de vingt mille hommes pour disputer la Crimée à leurs adversaires. Djanibek-Ghiraï, son frère Dewlet-Ghiraï le kalgha, et Kantemir, avec son vaillant parent Selman-Mirza, commencèrent l'attaque avec une bouillante valeur : la férocité naturelle de la race tatare

1 Naïma, p. 449. Son récit est pleinement confirmé par le *Journal* de l'ambassadeur Roe, p. 602 et 641, et par la lettre du Sultan du 15 djemazioul-ewwel 1036 (1er fevrier 1627). Voyez le même, p. 603.

et de la race mogole se déploya dans cette sanglante journée [1]. Mohammed-Ghiraï tomba frappé d'une balle; Schahin prit la fuite, et la tête de l'hetman des Cosaques fut plantée sur les créneaux de Kaffa. La pacification de la Crimée fut le fruit de cette importante victoire [2]. Kanaan-Pascha, avec quatorze sandjaks, tous les akindjis et les troupes de la Tatarie Dobroudje, fut préposé à la garde d'Oksakov, avec la mission de saisir les partisans fugitifs de Schahin-Ghiraï et de les envoyer à Constantinople. Il était chargé aussi de châtier les Cosaques, tandis que la flotte du kapitan-pascha croiserait dans la Mer-Noire dans le même but. Schahin-Ghiraï, alors à Kilbouroun, donna avis au kapitan-pascha que la baie d'Oksakov renfermait quinze caïques russes destinées à porter le ravage sur les côtes de l'Anatolie; Hasan détacha son kiaya à leur poursuite avec une trentaine de barques du Danube, qui rentrèrent bientôt victorieuses à Constantinople, ramenant quatre cents prisonniers. Fort de l'appui de son épouse et du crédit de sa belle-mère, la sultane Walidé, l'entreprenant Hasan faisait tous ses efforts pour améliorer l'état de la flotte. Son plan était d'enlever treize sandjaks

[1] *Kaoumi Moghol ou Tatar djibillietlerlindé konilan khunrizlighi eblagh wedjile izhar edoub.* Naïma, p. 457.

[2] Le lecteur pourra trouver un tableau de l'état de la Crimée dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, nº CLXXXIV, sous le titre : *Stato come si trova di presente nel* 1629 *la Tataria regnando Kan Gianibechirai et Soltano Dewletgirai, essendone stati privati l'anno precedente nel mese Luglio Mehmetchirai Kan et Soltan Scianichirai* (Schahin-Ghiraï).

aux gouvernemens de Chypre et de Morée, pour les réunir à celui de l'Archipel. Par ce moyen, la flotte eût été portée de trente-huit galères à cinquante-une; mais ces projets furent arrêtés par la résistance du grand-vizir et du kaïmakam chargés de payer la solde des équipages [1].

Les événemens de Crimée et la fuite de Schahin-Ghiraï en Pologne devinrent l'occasion d'une ambassade polonaise et d'une ambassade russe. Un tschaousch partit pour la Pologne, chargé de demander l'extradition du rebelle. Lorsqu'il fut admis en présence du roi, il reçut pour toute réponse que le pays n'avait donné aucun secours à Schahin-Ghiraï [2]. Le nonce Stanislas Souliszewsky, recommandé à l'ambassadeur anglais par le roi et l'hetman des Cosaques, ne trouva pas auprès de lui le même appui que les nonces ses prédécesseurs. Le diplomate anglais craignait que l'abaissement des Tatares ne mît la Pologne en état d'inquiéter Bethlen Gabor ou le roi de

1 *Il Capitanbassa pensa dell' erettione in Cipro di 7 Sangiachi di mar, che prima erano di terra, et in Morea et altre parti in tutto al numero 13 per accrescer il numero delle ordinarie Guardie da 38 che era sono a 51 Galie, sotto pretesto di metter freno ai Corsari di Babilonia, non sara facile avendo contrario il Vezir. Caimacam obligato al pagamento delle milizie. Calil se ne dolse e disse, che il Cap. bassa fondatosi nel favore della Sultana madre hormai s'arrogava troppo. — Il Capitanbassa uomo di pensieri grandi.* Ces paroles sont d'accord avec le témoignage de Naïma, p. 440 : *Hakka ki rei u kiaset ssahibi wesir idi.* En effet, c'était un vizir plein de résolution et d'habileté.

2 *Chiaus mandato in Polonia per avere Sain Girai a Costantinopoli, risposto che li erano stati negati soccorsi.* Nov. 1628. *Rel. ven.* Dans Naïma, p. 557, où il est question de cette ambassade, le nonce polonais est nommé Korichki.

Suède. Les ambassadeurs russes passèrent l'hiver et le printemps à Constantinople [1]. Quant à l'ambassadeur français, toute sa politique était d'introduire les jésuites dans la capitale de l'empire, et de favoriser les efforts d'un Grec, apôtre de la Propagande, envoyé à Constantinople par le cardinal Bandini, avec une instruction rédigée en sept articles, afin de renouveler les vieilles tentatives de réconciliation entre l'église grecque et l'église romaine [2]. « L'église ro- » maine, porte le second article de l'instruction, a » toujours souhaité la paix et l'alliance avec toutes les » églises, et principalement avec celle d'Orient, dans » d'autres temps si favorablement disposée envers sa » sœur catholique ; et le ciel est témoin que non seu- » lement dans les siècles passés, mais dernièrement » encore, dans le temps du patriarche Jérémie, Rome » n'a épargné ni peines ni dépenses pour arriver à ce » résultat désiré. Toujours dans le même but, elle a » fondé le collége des jeunes Grecs, et elle l'entre- » tient aujourd'hui avec sollicitude, afin que cette no- » ble et intelligente nation redevienne florissante en » piété et en savoir comme aux temps de sa gloire » passée [3]. » Cinq jésuites, soutenus par la diplomatie

[1] *Moscovitti si tratteranno a Costantinopoli tutta la vernata.* Sett. 1628. *Rel. ven.*

[2] *Instructions given to Canachio Rossi a Greek undertaking to reconcile the greek Church to the Pope.* Dans l'original italien, *Négociations* de sir Thomas Roe, p. 470.

[3] *Anzi per questo fine ha fondato e mantiene il Collegio di giovini Greci con le sue rendite, ancò quella nazione si nobile et ingegnosa ritorni a fiorire in pietà et in lettere come altre volte a fiorito.*

française, et qui voulaient s'établir à Constantinople malgré les efforts des ambassadeurs d'Angleterre et de Venise, après avoir coûté douze mille écus à l'église grecque, finirent par exciter une émeute contre l'imprimerie grecque établie dans la maison du caloyer Metaxa, et par la faire saisir avec tous les livres qu'elle renfermait [1]. Cependant, grâce à l'intervention des deux ambassadeurs, Metaxa ne tarda pas à être relâché et les livres furent restitués à leur propriétaire [2]. Quant aux jésuites, auteurs de tous ces désordres, ils reçurent l'injonction de quitter Constantinople, et de s'embarquer immédiatement. L'ambassadeur français, Philippe de Harlay, successeur de son frère Achille de Harlay, ayant menacé de prendre ses passeports si ses protégés s'éloignaient, le kaïmakam et le vizir lui firent répondre que le Grand-Seigneur regardait le roi de France comme un ancien et fidèle allié, et qu'il ne pouvait croire qu'une aussi vieille amitié dépendît du châtiment de quelques traîtres [3].

1 *E stata assalita la casa del Calogero Metaxa, dove teneva la stampa, che li fu levata con tutti i libri ed altre sue robbe.* 22 Genn. 1628. *Rel. ven.* — *They* (les Jésuites) *are burst hardly to be pulled off.* — *I hope they shall little trouble the poore greek Church hereafter who hath spent and is indebted by their practices* 12,000 *dollars, besides this last insurrection against the stamp, the life of the patriarch, and my honor.* Febr. 1628. Roe, p. 742.

2 *Metaxa libero, la roba restituita, li Gesuiti erano stati la causa di tutti li disordini.* Febr. 1628. *Rel. ven.*

3 *That the Grand Signor did esteeme the french Kyng an ancient and a good friend, and could not believe that his ametye depended upon the necessitye of protecting traitors by force, and against the rule of buon governo.*

Le plan des jésuites était de prendre pied dans les îles de l'Archipel et de s'établir près de l'église de Jérusalem [1]. A Naxos, ils avaient pour eux les primats; mais à Khios, ils furent jetés en prison [2]. L'ambassadeur autrichien, le baron de Kuefstein, étant arrivé à Constantinople quelque temps après leur expulsion, ils s'adressèrent à lui pour réclamer de nouveau leur admission dans l'empire, en vertu d'une subtile interprétation de l'article 7 de la paix de Vienne. Cet article porte qu'il est permis aux chrétiens de réparer leurs églises, et à leurs prêtres de lire l'Évangile selon le rite catholique [3]; les jésuites s'emparant de l'expression *Isewi*, c'est-à-dire *croyant en Jésus*, qui se trouve dans le texte, prétendaient l'appliquer exclusivement à leur ordre. Mais en dépit de tous leurs efforts, ils se virent définitivement chassés comme espions de l'Espagne. Nulle puissance n'avait entamé avec la Porte de plus fréquentes négociations que l'Espagne, nulle n'avait marché à son but par

[1] *Il vero fine dei Gesuiti nell' introdursi in quella città* (Haleb) *et in Cipro è di pigliare i posti per assediare et introdursi in Gerusalemme, e che grandemente aspirano per il molto oro e sotto protesto del bisogno dei santi lochi, verrano a tirar in se stessi soi soliti artefìcii da tutta la Christianita e devesi far ogni opera per levarli lontani di la e dalle dette scale.* 27 Feb. 1627. Rel. ven. *Relation of the practices of the Jesuites against Cyrillus Patriarch of Constantinople and the cause of their banishment.* Roe, p. 758.

[2] *Amb. di Francia fa uffizio col Caimacam che li Gesuiti, che erano a Scio prigioni fossero liberati. Gesuiti andati a Nixia favoriti dai principali di quest' isola.* Giugno 1628. *Rel. ven.*

[3] *Memaliki mahrusede olan Isewiler we Papasler kiliselerin meremmet edoub aadetleri üfre indschillerin okoujalar.* Naïma, p. 309.

des voies plus ténébreuses; et toutefois les efforts réunis des jésuites, des juifs et des femmes [1], n'avaient pu faire triompher l'opiniâtreté ibérique de la politique hostile des souverains ennemis de l'Espagne. A l'époque dont nous parlons, nous voyons tous les ambassadeurs se réunir pour faire échouer la mission de Giovanni Battista Montalbano de Bologne [2], envoyé par le vice-roi de Naples pour traiter de la paix avec l'Espagne, et soutenu par l'ambassadeur et le résident impérial, Kurz et Lustrier [3]. Montalbano comptait sur la faveur de trois sœurs du Sultan achetées par des présens et par des promesses et sur l'appui de leurs époux, le grand-vizir Hafiz, le kapitan-pascha Redjeb, et Beïram-Pascha, l'ancien aga des janissaires. L'ambassadeur anglais communiqua au vizir une note dans laquelle il fit ses efforts pour présenter les cinq articles du traité espagnol sous un point de vue ridicule et mensonger: en premier lieu, il était impossible que l'Espagne prît sur elle d'affranchir tous les captifs mahométans; car jamais les religions de Malte et de Florence ne consentiraient à relâcher les leurs; en second lieu, l'Espagne n'était pas en état de garantir la sûreté de la Méditerranée

1 *The Vice Re of Naples dispatched two other Gentlemen and a Jew (Cormaro) the instruments of all conspiracyes brethren in evil.* Roe, p. 422.

2 *Arrivò in Costantinopoli il Gentiluomo spedito dal Re di Napoli per il negotio delle tregue chiamato Giovan. Batt. Montalbano, seco Fra. Antonio Pauli, un giovine greco Canachi allievo dei Gesuiti.* 20 Luglio 1625.

3 Voyez, à ce sujet, un long récit dans la *Relation vénitienne.*

contre les entreprises des galères de la religion. Quant à l'engagement d'approvisionner l'empire de marchandises des Indes par la voie de la Mer-Rouge, en se soumettant à d'énormes droits d'importation, c'était une véritable dérision, au moment où l'Espagne, battue par les Anglais à Sourat, à Goa et à Ormuz, se voyait chassée des côtes et de l'archipel indien par la Hollande et l'Angleterre. La promesse d'alimenter la Turquie des produits des fabriques espagnoles n'était pas moins dérisoire, lorsqu'à peine ces produits pouvaient suffire aux besoins des colonies espagnoles de l'Inde et du Brésil. Mais le plus singulier était de voir le roi catholique prendre l'engagement d'assurer les frontières ottomanes contre les invasions des Cosaques [1]. La négociation échoua, et, un mois après le départ de Montalbano, on surprit des lettres de lui et du vice-roi de Naples adressées à l'hetman de Pologne pour exciter les Cosaques à de nouvelles incursions dans les provinces ottomanes [2].

Pendant ce temps, la Suède travaillait la Porte en faveur de Bethlen Gabor, par l'entremise de l'envoyé Paul Strassbourg, qui était arrivé à Constantinople

1 *A discourse about the treatye of Spaine with the G. Signor* 2 *Oct.* 1625 *given by me to the G. Vesir.* Roe, p. 455.

2 *Si verifica che da Diac Memetbeg di Silistra e stato fatto nel suo passaggio prigione il Fra Basili e levateli le lettere che portava dal Montalbano e dal Vice Re di Napoli al Generale dei Polachi per indur i Cosachi con promesse di denari a continuar piu che mai contra i Turchi le infestazioni.* 14 Dec. 1625. *Il Montalbano mandato per il negotio della tregua partito senza aver potuto ne anco spuntar l'audienza del Caimacam.* 16 Nov. 1625. *Rel. ven.*

porteur d'une lettre du patriarche Cyrille au Grand-Seigneur [1].

Le principal objet de la politique européenne auprès de la Porte durant les sept dernières années qui venaient de s'écouler, était l'empire naissant de ce Bethlen Gabor dont nous avons suivi les démarches jusqu'à la paix de Gyarmath, conclue trois ans auparavant. Bethlen Gabor, prince de Transylvanie sous la suzeraineté du Grand-Seigneur et maître d'une partie de la Hongrie, avait fini par arracher à l'empereur la confirmation de son titre. Prétendu défenseur de la liberté de l'Eglise et le soutien le plus puissant des rebelles contre lesquels il avait offert son bras au commencement de sa carrière; infatigable artisan de guerre et de désordres, agent toujours actif des troubles politiques et religieux, esprit dévoré de la soif des nouveautés et de l'ambition du pouvoir, le prince de Transylvanie était l'ame de cette funeste anarchie qui dévorait les provinces de l'empire autrichien. Aspirant à la couronne de Hongrie, qu'il n'avait pas le courage de placer sur sa tête, et cachant sa secrète ambition sous le voile spécieux de la liberté évangélique, Bethlen Gabor n'avait d'autre but que de se concilier la faveur des Musulmans. On lui reconnaissait des talens militaires et une certaine habileté politique; mais sans foi et sans constance, sans cesse chancelant entre l'empereur et les insurgés, entre la fidélité et la révolte, entre la paix

[1] On trouve la copie de cette lettre à la date du 11 juillet 1632, dans les *Actes* de la chancellerie impériale.

et la guerre, également suspect à ses amis et à ses ennemis, il fatiguait les uns par ses demandes et ses projets continuels, les autres par son inépuisable activité. Son principal appui à Constantinople était l'ambassadeur anglais Sir Thomas Roe, dont la longue mission ne fut qu'un perpétuel plaidoyer en faveur des prétentions du prince de Transylvanie [1]. Il est même étonnant qu'une particularité aussi remarquable ait échappé jusqu'à ce jour aux historiens de la Hongrie. A peine Bethlen Gabor eut-il conclu sa seconde paix avec l'empereur à Gyarmath [2], en renouvelant le traité de Sitvatorok par l'intermédiaire de son plénipotentiaire Toldolaghi [3], qu'il envoya un ambassadeur à Constantinople (Paul Keresztessy) pour demander au Sultan la permission de s'allier avec les puissances ennemies de l'Autriche, et son approbation à son troisième mariage avec Catherine, sœur de l'électeur de Brandebourg. Keresztessy revint vers son maître, accompagné d'Yousouf Mouttaher, porteur de l'autorisation demandée [4], et des complimens et

[1] Sir Thomas Roe arriva à Constantinople en janvier 1622, et son successeur le 19 mai 1628. *Rel. ven. Amb. Inglese nuovo.*

[2] Khevenhüller, *Ann. Ferd.*, l. X, p. 599. Le traité fut conclu définitivement à Vienne le 8 mai. *Reasons schewing that the peace made lately betweene the Emperor and Bethlem Gabor is neither safe nor profitable to this Empire.* Roe, p. 304. *Discourse with the Chimacham and Diachmettbassa about the affayres of Gabor and the treaty of Buda.* (Préliminaires de la paix de Gyarmath). January 1624. Roe, p. 339 et 342.

[3] Les ambassadeurs anglais et vénitien le nomment toujours *Theodolachi.*

[4] *The letter to Gabor from the G. Signor required to licence his union with the Princes of Christendome, corrected and sent by the venetian Ambassador.* 17 (27) Aug. 1625. Roe, p. 434.

des présens du kaïmakam [1] (25 décembre 1626). Cependant Gabor n'obtint qu'avec peine des ambassadeurs de ses quatre alliés (l'Angleterre, la France, la Hollande et Venise) le paiement du subside mensuel de quarante mille écus garanti par les traités, tant sa conduite était suspecte à ces puissances [2]. L'ambassadeur français s'expliqua le premier, déclarant qu'il était prêt à payer sa part, mais refusa de voir figurer le prince de Transylvanie dans l'alliance des princes. Bethlen amena, par les intrigues de son résident Bornemissa, la déposition du pacifique Sofi Mohammed, gouverneur d'Ofen, qui fut remplacé par le belliqueux Bosnien Mourteza-Pascha [3]. Secondé par le nouveau gouverneur, le prince de Transylvanie tomba avec huit mille hommes sur le palatinat de la Neutra, et incendia vingt-six villages dont il emmena les habitans prisonniers; mais, arrivé à Verebely [4], il perdit les fruits de sa victoire par la révolte des Musulmans

1 *Il Residente del Gabor ha avuto finalmente la lettera del Gran Signor con la quale S. M. gli permette l'unione con i Prencipi di Christianita, spedita per Jusuf Mutaher Aga.* Sett. 1625. *Rel. ven.* — *Partito l'Ambassadore di Transilvania di ritorno al suo Signor e seco Jusufaga mandato con presenti dal Caimacham per assister alle sue nozze.* Dec. 1625.

2 L'ambassadeur français se déclara le premier prêt à payer son contingent de mille écus : *E obligarsi non concluder pace o accordo nelle cose di Germania senza la sua inclusione, con che anch' egli s'oblighi non accordar con l'Imperatore senza il consenso di S. M. Christianissima, ma quanto a includerlo nella lega dei Prencipi confederati non si puo per molti rispetti assentir.* 21 Febr. 1626. *Rel. ven.*

3 Appelé faussement *Mourtezen* dans les *Sources hongroises* et dans Fessler, t. VIII, p. 589.

4 Naïma, p. 442. Verebely est nommé *Weregil* dans cet auteur.

qui, prétextant le jour de Saint-Démétrius, se jetèrent sur la tente de Mourteza et massacrèrent sa garde (15 octobre 1626). A l'instant même, Bethlen se précipita au milieu des factieux, le sabre à la main, et leur annonça qu'à l'avenir il fixerait lui-même le jour de Saint-Démétrius. De retour à Ofen, Mourteza-Pascha, sur les instigations de son allié, résolut de mettre à mort le beglerbeg d'Erlau Ahmed-Pascha, et plusieurs possesseurs de saïms et de timars d'Ofen, d'Erlau et d'Aladjahissar, accusés d'avoir été les instigateurs de la rébellion [1].

Cependant Bethlen Gabor avait perdu son plus ferme soutien à Constantinople par la mort du kaïmakam Gourdji Mohammed; l'empereur ruina le crédit du prince de Transylvanie en communiquant au diwan sa correspondance [2]. Néanmoins l'ambassadeur transylvanien Toldolaghi reparut à Constantinople, demandant les instructions du Grand-Seigneur pour le pascha d'Ofen, la rupture des négociations avec l'Espagne, et l'ordre du diwan pour une nouvelle irruption des Tatares dans les provinces polonaises [3]

[1] Naïma, p. 442 : *Il Bassa di Buda convinto per via giuridica Acmet Bassa d'Agria di tradimento l'aveva fatto strangolar.* 19 Dec. 1626. *Rel. ven.* Roe, p. 565, 572, 579.

[2] *L'Imperator va procurando di metter il Gabor in mala fede alla Porta col far capitar nelle mani del Caimacham e degli altri Vesiri lettere o vere o false scritte da lui alla Maesta sua con eccitamenti di unirsi contra li Ottomani.* Aprile 1626. *Rel. ven.*

[3] *Li* 5 *Luglio* (1626) *giunse qui il Theodolachi, domanda :* 1° *licenza di muoversi* (en Poméranie); 2° *un Comandamento del Sgr. al Bassa di Buda;* 3° *rejetion della tregua di Spagna;* 4° *ordine ai Tatari di te-*

(juillet 1626). Il s'en retourna avec le commandement exprès adressé au pascha d'Ofen, de faire comprendre Bethlen dans le prochain renouvellement de la paix avec l'Autriche (novembre 1626). Thomas Bursos, chargé d'affaires de Bethlen, n'attendit pas la fin de l'année pour apporter son tribut de dix mille ducats [1]. Ses instructions lui prescrivaient de justifier la paix conclue pour la troisième fois à Presbourg entre l'empereur et le prince de Transylvanie. Nonobstant ce traité, l'ambassadeur hollandais paya sans objection le subside mensuel de trente mille écus. Mais l'ambassadeur d'Angleterre ne fut pas si facile à persuader [2].

Au moment même où Bethlen signait la paix de Presbourg, il cherchait à abuser les ambassadeurs de ses alliés par de nouveaux plans de guerre [3]; mais l'expérience les avait rendus défians; aussi s'occupèrent-ils principalement de presser l'exécution des promesses du Grand-Seigneur, qui s'était engagé à ne consentir le renouvellement de la paix de Sitvatorok qu'à la condition d'y faire comprendre les puissances amies de la Porte, et de garantir la liberté religieuse

nersi pronti ai confini dei Polachi per divertirli di molestare il Re di Suecia. 3 Luglio 1626. *Rel. ven.* Archives I. R.

1 *L'Ambassador del Gabor baciò la mano e portò il tributo di* 10,000 *Zecchini.* 30 Nov. 1626. *Rel. ven.*

2 *L'Ambassador del Gabor ricevuti li* 30,000 *taleri da quello dei Signori Stati non havendo messo alcun dubio d'inviarglieli non ostante la tregua da lui fatta col Imperator e la voce della pace.* Genn. 1627. *Rel. ven.*

3 Roe, p. 615, 616, 630, 631, 640, où Toldolaghi est appelé *Tholdslarye,* p. 655, 656, 665. Lettre de Bethlen à sir Thomas Roe, p. 681.

de l'Allemagne. L'ambassadeur anglais était vivement sollicité à cette conduite par la correspondance de l'électeur de Brandebourg, dans lequel il avait plus de confiance qu'en Bethlen Gabor. Pendant ce temps, l'agent de Bethlen, Mico Ferenz, vint demander à Constantinople la survivance du trône de Transylvanie pour Catherine de Brandebourg, l'épouse de son maître, et la Porte lui accorda un diplôme authentique à cet effet (8 redjeb 1036 — 25 mars 1627)[1]. Bien que l'astucieux Bethlen eût envoyé à Szœn son ambassadeur Toldolaghi pour prendre part aux négociations entre la Porte et l'empire, il chercha encore à les entraver par ses intrigues à Constantinople. La paix conclue, Toldolaghi fut chargé de demander pour son maître l'investiture de la Moldavie et de la Valachie, avec le titre de roi de Dacie[2]. Enfin une hydropisie mortelle vint mettre un terme aux ambitieux projets du prince de Transylvanie.

La dernière invasion de Mourteza-Pascha dans la Hongrie montrait assez combien il était indispensable de renouveler encore une fois la paix de Sitvatorok, si ouvertement violée, malgré le traité récent de Gyar-

[1] Les *Annales hongroises* ne parlent ni de ce diplôme, dont la date précise se trouve dans Naïma, p. 450, ni des sollicitations du prince de Transylvanie. Sir Thomas Roe parle de Mico Ferenz d'une manière peu favorable : *A man well chosen for such an ambassage, that does not believe in Christ and yet is no Jew*, p. 724; et plus bas, p. 694 ; *This is the third in my time of three several religions a Papist, a Calvinist and an Arian, all three knaves; the negotiation of S. Francesco Mico Ferenz.* 7 Nov. 1627. Dans sir Thomas Roe, p. 707 : *Finding myself mocked by these Transylvanians.* Roe, p. 708.

[2] *Theodolachi ambassadore Transylvano.* 1628. Rel. ven.

math. La politique du résident impérial à Constantinople (Sébastien Lustrier, chargé d'apporter au Sultan la ratification du traité de Gyarmath)[1] s'était bornée jusqu'alors à favoriser les négociations de l'Espagne et à combattre les intrigues du prince de Transylvanie. Au reste, les points demeurés en litige lors du dernier renouvellement de la paix, n'avaient pas encore reçu de solution définitive, non plus que le réglement des frontières de Bosnie, abandonné à la sagesse du pascha de Bosnie et du capitaine-général de Croatie. Ce fut le sujet d'une active correspondance entre le comte d'Althan, président du conseil aulique, et les deux gouverneurs successifs d'Ofen, Sofi-Mohammed et Mourteza-Pascha[2].

Enfin, les plénipotentiaires[3] réunis à Szœn dans

[1] 16 août 1626. *Relation de l'ambassadeur.*

[2] Lettre du reïs-efendi Mohammed d'Ofen, 29 redjeb 1035 (26 avril 1626), au comte Althan pour se plaindre des violations de la paix; lettre de Mourad-Pascha au comte Althan; lettre de Redjeb-Pascha, 28 redjeb (25 avril); lettre du kiaya Ahmed au comte Althan; lettre de Mohammed-Pascha, gouverneur d'Ofen, 27 redjeb (24 avril), Archives; lettre de Mourteza-Pascha au doge, du camp de Szœn, 1er sâfer 1036 (22 oct. 1626), afin de s'informer s'il est vrai que Bethlen ait été reconnu roi de Hongrie et de Transylvanie, *Scritt. turch.*, ibid.; ferman du sultan Mourad IV au beglerbeg de Bosnie pour lui recommander la bonne intelligence avec la république de Venise, 30 silkidé 1035 (23 août 1626), Archives.

[3] Les plénipotentiaires turcs étaient : le beglerbeg d'Erlau, Mohammed-Pascha; Isa-Efendi, le moufti d'Ofen; Ahmed, sandjak de Gran; Moharrem, beg de Szolnok; Djihanaga, aga des azabs d'Ofen, nommé dans les documens latins *Gzihan Fosab aga budensis*. Les plénipotentiaires impériaux étaient : l'évêque de Waizen, Étienne Sennyey de Kuttenye, conseiller aulique; Gerhard de Gunstenberg; le baron Daniel Esterhazy; le baron Pierre Kohary, et Michel Toldolaghi, plénipotentiaire de Bethlen. Naïma, p. 458. Documens turcs, Archives.

le palatinat de Komorn renouvelèrent la paix pour vingt-cinq ans sur les bases des traités de Sitvatorok, de Vienne, de Komorn et de Gyarmath, abandonnant la décision des points contestés, savoir l'adjudication des villages en litige, la restitution de Waizen et la démolition des palanques de Bosnie, à l'habileté des ambassadeurs et au travail d'une commission spéciale qui prit le nom de commission des frontières (13 septembre 1627). Des internonces nommés par chacune des parties contractantes furent chargés de prendre un exemplaire du traité : les lettres de confirmation devaient être échangées dans quatre mois par des envoyés spéciaux ; ce n'était qu'après ces mesures préparatoires que devaient avoir lieu la grande ambassade et l'échange solennel des présens [1]. Conformément à ces dispositions, l'internonce musulman Mohammedbeg et le Hongrois Bologh Istuan furent choisis pour porter immédiatement à Constantinople les originaux du traité de Szœn, et les grandes ambassades eurent lieu au commencement de l'année suivante. L'empire ottoman envoya Redjeb-Pascha, accompagné de l'internonce Bologh Istuan, et l'Autriche choisit pour représentant Jean-Louis, baron de Kuefstein, président de la régence du gouvernement de la Basse-Autriche [2]. Les présens de l'empereur consistaient en un service de vermeil estimé à plus de dix mille écus. Les instructions du nouvel ambassadeur renfermaient plusieurs points relatifs aux franciscains

[1] *Originaux du traité*, en onze articles.

[2] Régent du gouvernement de la Basse-Autriche.

et aux jésuites : il réclamait, au nom des premiers, le corps de saint Jean Capistran, tombé entre les mains des Grecs à Uilak ; et, au nom des seconds, leur admission dans l'empire en vertu de l'article 7 de la paix de Vienne. L'ambassadeur échoua des deux côtés, aussi bien que dans sa tentative auprès du patriarche de Constantinople pour la réunion des deux églises, et dans ses efforts pour entraver l'établissement d'une imprimerie grecque. Les réclamations de l'Autriche au sujet de Lippa et de Waizen ne furent pas plus heureuses. Les Musulmans nièrent que la prise de la première de ces villes fût contraire aux traités ; et quant à la seconde, ils la retinrent en échange de Bolondwar. La négociation au sujet des villages contestés demeura sans résultats. La permission d'entrer à Constantinople tambours battans et enseignes déployées, accordée jusqu'alors au seul baron de Czernin, fut refusée au nouvel ambassadeur autrichien, et l'empereur, usant de représailles, prit les mêmes dispositions à l'égard de l'envoyé musulman Redjeb-Pascha. L'Autriche ne fut pas plus heureuse dans ses tentatives pour obtenir l'intrônisation d'un patriarche catholique, demande insérée dans les instructions de l'ambassadeur, à l'instigation du P. Lamormain, confesseur de l'empereur [1]. L'ambassadeur ottoman à Vienne et celui de l'empereur à Constantinople reçurent chacun un traitement de cent dix écus par jour (juillet 1629) [2]. Ils s'en retournèrent

[1] *Relation* du baron de Kuefstein. *Académie orientale.*

[2] Le baron de Kuefstein reçut vingt mille rixdalers pour les six mois de

dans l'été de l'année suivante, et l'ambassadeur autrichien envoyé à Jérusalem fut remplacé par le résident Rodolphe Schmid [1].

A la fin de cette première période du règne de Mourad IV, signalée par la soumission d'Abaza et par le renouvellement de la paix de Sitvatorok, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur le jeune prince parvenu, maintenant, à sa dix-septième année. Mourad était d'une taille élevée, son visage avait pris la teinte olivâtre particulière à sa race; son œil était noir, son aspect sévère. Ponctuel dans ses occupations et avide de savoir, le jeune prince prenait un vif intérêt à tout ce qui était nouveau pour lui, et voulait être instruit de tout ce qui se passait autour de sa personne [2]. Comme son frère Osman, il

son ambassade, outre son traitement de mille six cents écus par mois et un subside de deux mille écus. Les cent dix écus de son traitement équivalaient à neuf mille aspres, puisque cent dix écus font neuf mille kreutzers (le kreutser à trois liards), ce qui met la valeur de l'aspre à un dixième du kreutzer.

1 L'interprète impérial à Constantinople était alors d'Asquier; le premier interprète était Damiani, le second Marini, et parmi les élèves on voit figurer Joannes Dietz, « un des jeunes gens que Votre Majesté entretient à Constantinople pour l'étude des langues orientales, » dit le *Rapport* à l'empereur du 12 avril 1623. Archives. Dans la Bibliothèque impériale, manuscrit 585, se trouve *Brevis relatio ad quœdam interrogata de statu Imperii Turcarum illustrissimi Baronis a Kueffenstein*, 1629.

2 *E sua Maestà di anni 17 fatto grande e carnuto con ochi neri, di color olivastro, e di aspetto piutosto rigido e severo. Stato sempre molto fermo all' audienza e guardò il Bailo con molta curiosità; viene estimato puntuale, e si puo argomentare dal essersi incessatamente levato dal luogo di delizie per dar l'audienza doppo la quale subitò se ne tornò; apporta tutto lo spirito al Governo del suo Impero, vuol saper tutto ed esser informato di tutto, onde promette gran riuscita.* Rel. ven. Maggio 1627. Archives I. R.



aimait à parcourir déguisé les rues de sa capitale [1]. Sa plus constante occupation jusqu'à ce jour avait été d'introduire une réforme dans la distribution des fiefs, et bien que le mérite des ordonnances promulguées à ce sujet appartienne vraisemblablement au grand-vizir Khosrew ou au defterdar, elles n'en portent pas moins le nom de Kanoun de Mourad IV [2].

Cependant le jeune prince commençait à se lasser de la tutelle de sa mère, qui jusqu'alors avait régné en son nom, de concert avec sa créature le kislaraga Moustafa. Son esprit s'irritait de la scandaleuse protection accordée à leur nouveau favori, le kapitan-pascha Hasan [3], qui venait d'épouser une des propres sœurs du Sultan. Jaloux de témoigner son déplaisir et d'effrayer ceux qui l'avaient encouru, Mourad fit enlever au kapitan-pascha sa jeune épouse. Cet événement eut lieu peu de temps avant le supplice du second beau-frère du Sultan, Kara Moustafa, décapité pour ses exactions dans les provinces asiatiques [4] : car, pour cette fois, le courroux de Mourad ne s'arrêta pas devant l'asile sacré du harem dont le

[1] *Il Re frequentemente incognito per la città come faceva S. Osman il suo fratello*. Sett. 1628. *Rel. ven.*

[2] Dans le *Kanounnahmé* ordinaire, ces ordonnances figurent comme *Appendice* au kanoun du sultan Souleïman.

[3] *Regina madre ha fatto solenne feste al Re, ha speso 10,000 zecchini oltro un donativo di Cavalli con fornimenti gioellati per riconciliarsi seco, disgustato il Re per la protezione che tiene del Capitanbassa, che troppo potentemente vien sostenuto dalla madre; per questo mandò il Re a levar la Sultana moglie del Capitanbassà*. 2 Sett. 1628. *Rel. ven.*

[4] *Rel. ven.* et *Chronique* de décembre 1627. *Mustafa cognato del Re decapitato per estorsioni in Asia.*

sanctuaire inviolable devait protéger les jours du coupable.

Pour apaiser cette terrible colère, la sultane Walidé crut devoir donner à son fils une fête dont les frais s'élevaient à dix mille écus, et lui faire présent de chevaux richement enharnachés. Vers ce même temps, une dangeureuse maladie menaça la jeunesse du Sultan[1], qui, après s'être attiré le mal par ses excès, refusait obstinément les remèdes de l'art. Cette année, signalée par la guérison du Grand-Seigneur, devint fatale à deux des plus grandes illustrations politiques du siècle. La mort frappa le scheïkh Mahmoud de Scutari, le grand maître de la vie contemplative[2], qui après avoir parcouru successivement la carrière de mouderris et de kadi, s'était fait ermite à Scutari à la suite d'une vision qui lui montra un grand nombre de ses amis brûlant dans les flammes de l'enfer. Nous savons comment sa réputation de sainteté sauva la vie à plus d'un vizir et d'un defterdar accourus pour chercher un asile auprès de lui. La seconde victime fut Ouweïs ou Weïsi, fils d'un juge d'Alaschehr, parvenu à la dignité de juge d'armée, et non moins célèbre par ses lettres et ses légendes du Prophète que par la publication d'une

[1] *Al Re si e cavato due volte sangue, si era dubitato assai della sua vita; e corpulento e disordinato, si governa secondo il suo capriccio ed appetito, si e risanato in virtù della gioventù e si e ridotto nel Seraglio di Costantinopoli.* 30 Sett. 1628. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] Mort en janvier 1038 (1628). Voyez sa biographie, dans Attayi, nº 976, et dans le *Fezliké,* à l'année de sa mort. Ses ouvrages mystiques se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Bologne.

satire politique et d'un livre des songes, qui, sous la forme d'un dialogue entre les grands hommes de l'antiquité, présente de graves leçons de politique et de profondes considérations sur les causes de la décadence des empires [IX]. La satire, vive et sanglante, offre un tableau fidèle de la corruption et des désordres de l'époque. C'étaient les premières années de ce dix-septième siècle signalé par tous les crimes et tous les fléaux, où la révolte menaçait la plupart des trônes européens, où le poignard du fanatisme s'aiguisait pour le meurtre des rois, où la peste emportait des milliers d'hommes à Constantinople, en France et en Angleterre [1], où les armées de l'Union et de la Ligue déchiraient le cœur de l'Allemagne, où la France et la Turquie perdaient leurs boulevards (Bagdad et La Rochelle), enfin où le trône ensanglanté d'Osman se relevait pour recevoir un vengeur dont le règne s'annonçait sous les plus sinistres auspices [X].

[1] En 1611, peste de Constantinople; en 1625, peste d'Angleterre; en 1628, peste de Lyon, qui enleva soixante mille ames.

LIVRE XLVII.

Marche sanglante de Khosrew sur Alep et sur Schehrzor, au-delà du Cabrus. — Conquête de Mihreban. — Destruction de Hasanabad et de Hamadan. — Marche sur Bagdad. — Levée du siége de Bagdad. — Les Ottomans chassés de Schehrzor et de Hellé. — Terrible orage à Constantinople. — Inondation de la Mecque. — Évasion de Schemsikhan. — Moustafa-Pascha, de Prévésa, le Defterdar. — Relations avec la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. — Les Cosaques, les Tatares, les Polonais. — Mort du kapitan-pascha Azmizadé et de l'astronome Mohammed. — Khosrew-Pascha et Hafiz-Pascha déposés à la suite d'une rébellion. — Nouveaux troubles qui coûtent la vie au defterdar, à l'aga des janissaires et à Khosrew-Pascha. — Anarchie militaire. — Supplice du grand-vizir Redjeb. — Mourad fait un accommodement avec les janissaires et les sipahis. — Supplice de Khalil de la Vallée, de Deli-Hasan et de plusieurs autres rebelles. — Troubles en Arabie. — Incendie de Constantinople. — Fermeture des cafés et interdiction de l'usage du tabac. — Prédication de Kazizadé. — Mort de Mohammed Karatschelebizadé. — Campagne contre la Perse. — Supplice du moufti et des rebelles. — Soumission de Fakhreddin, prince du Liban. — Gouvernement d'Abaza en Bosnie. — Expédition contre la Pologne, à l'instigation de la Russie. — Ambassade polonaise. — Paix avec la Pologne. — Destruction des brigands. — Disparition du calligraphe Hasan-Pascha et de Baïsankor, prince mogol. — Tyrannie de Mourad. — Supplice de Nefii et d'Abaza.

Dès les premiers jours du printemps, le grand-vizir commença ses préparatifs de départ pour Hamadan. Les tentes de l'armée furent dressées à Scutari, tandis que Redjeb-Pascha prenait possession des fonctions

de kaïmakam à Constantinople, et que la flotte du kapitan-pascha Hasan entrait dans la Mer-Blanche (Méditerranée) (9 ramazan 1038—2 mai 1629). Bientôt la paie des troupes devint l'occasion d'une émeute parmi les sipahis qui exigeaient des piastres au lieu d'aspres. Les deux chefs de la révolte, Mohammed Taghler Delisi et le moutesellim Mohammed, eurent la tête tranchée. Le grand-vizir se fit apporter les contrôles et raya de sa propre main les noms des mutins. Depuis long-temps il nourrissait la pensée d'anéantir la milice des sipahis pour plaire aux janissaires; mais la campagne qui s'ouvrait le força de différer ses projets, et même de se concilier l'esprit des sipahis en rétablissant sur les contrôles ceux qu'il en avait effacés. La nécessité pouvait seule inspirer une pareille clémence au sanguinaire Khosrew, dont l'humeur farouche ne devait pas tarder à reprendre son cours. Plein de fermeté et de valeur, mais sourd à la pitié, le nouveau grand-vizir inspirait une crainte et une haine universelles. Il ne pensait pas que les blessures faites par l'orgueil et par la colère pussent être adoucies seulement par le baume de la miséricorde et de la clémence, que l'avarice et la bassesse eussent besoin du voile de la douceur et de l'humilité [1]. Aussi tous les cœurs lui étaient-ils contraires, et de funestes pressentimens accompagnèrent les premiers pas de l'expédition à Scutari; un orage violent ayant renversé quelques tentes, la croyance populaire s'empara de

[1] Cette réflexion est de Naïma, p. 467.

cette circonstance pour rappeler les pronostics de la funeste campagne de Khalil. De même qu'à cette époque la chute des neiges avait fait prévoir la formation des avalanches qui devaient engloutir l'armée, de même aujourd'hui les terribles orages de Scutari semblaient présager les torrens de pluie qui devaient devenir si funestes aux troupes ottomanes. Toutefois le courage chancelant des soldats fut ranimé par la nouvelle du trépas de Schah-Abbas, le grand monarque de Perse, mort après un règne de quarante-quatre ans, en laissant le trône à son petit-fils Sam Mirza, fils de Saffi, qui lui succéda sous le nom de Saffi. Abbas eût été un grand prince sans les meurtres et les perfidies qui souillèrent la gloire de son règne. Non content d'avoir signalé son avènement par le massacre des chefs rebelles kurdes et turcomans, qui jusqu'à ce jour s'étaient arrogé le droit de disposer du trône, il déshonora son nom par le meurtre de son fils et par son fanatisme sanguinaire. Le plus grand calligraphe de son siècle et des siècles suivans, Aamad Elhouseïni, avait aussi, malgré sa renommée, péri par ses ordres, parce qu'il était zélé sectateur d'Omar [1].

Le camp de Scutari fut levé au commencement de juillet (18 silkidé 1038 — 9 juillet 1629). Une longue suite de massacres marqua le passage de l'armée sur cette route où Khosrew n'était que le sanglant avant-

[1] Comme il est postérieur à Ali, auteur de la *Biographie des deux cent cinquante-huit Peintres et Calligraphes*, sa vie ne pouvait se trouver dans l'ouvrage de ce dernier : cependant le nom d'Amad Elhouseïni se lit dans mon exemplaire, à la fin de la liste qui le termine.

coureur de son maître. A Akschehr, le juge Osman Aouni-Efendi fut jeté dans les fers et expira de terreur le jour même de son élargissement. A Koniah, le vieil Albanais Tourmischbeg, qui avait servi plus de soixante ans auparavant sous Souleïman le Législateur, et qui plus tard avait tué le faux Mehdi de sa propre main, reçut le kaftan d'honneur; mais, bientôt calomnié par son ennemi Yousouf-Pascha, compagnon d'armes de Khosrew dans la campagne contre Abaza, il fut appelé devant le grand-vizir pour rendre compte de ses richesses. L'accusé ayant répondu qu'il entretenait un corps nombreux de lewends, qui ne lui permettait pas d'amasser de trésors : « Donne tes » richesses, s'écria le grand-vizir, ou ta tête va tom- » ber. — Si mon heure n'est pas venue, lui répondit » froidement le vieux beg, c'est en vain que tu menaces » mes jours; si tu souilles tes mains de mon sang in- » nocent, les miennes te feront un collier au juge- » ment dernier. J'ai plus de quatre-vingts ans et tout » autant de blessures reçues pour la foi et l'empire; » mais sous un tyran altéré de sang comme toi, il » vaut mieux mourir que de vivre. » Le tranchant de l'épée interrompit la fière parole du vieillard, et les cicatrices, comptées sur le cadavre dépouillé, témoignèrent de la vérité de son discours.

Le grand-vizir avait déjà dépassé Koniah, lorsque des plaintes lui arrivèrent contre Maghrawbeg, le vainqueur de Kartschghaï, qui, à la tête de ses Géorgiens, s'abandonnait à tous les excès dans les environs de Koniah. Après avoir envoyé le beglerbeg

d'Anatolie et le beg de Nikdé pour mettre fin aux désordres de ce chef, le grand-vizir continua sa marche sur Haleb. Bientôt Maghraw fut amené devant la tente de Khosrew avec son fils et quarante de ses Géorgiens. Maghraw était un vieillard de taille ordinaire, mais d'une si vigoureuse structure qu'on ne l'appelait communément que *le taureau* [1]. Sans égard pour ses anciens services, l'infortuné beg fut livré au bourreau ; son fils et ses quarante compagnons eurent le même sort.

Après une halte de quatorze jours, l'armée se remit en marche. Sor-Pascha, gouverneur d'Anatolie, détaché avec les ouloufedjis de l'aile gauche contre la tribu turcomane de Bin-Deli, alors dans les environs d'Orfa et de Biredjik, ramena dix mille moutons et cent rangs de chameaux ; ce riche butin répandit l'abondance dans le camp ottoman. Arrivé à Biredjik, gué de l'Euphrate, célèbre sous le nom de Birtha, et cité plus d'une fois dans les annales romaines et byzantines, le grand-vizir ordonna la construction de cent bâtimens pour transporter l'artillerie et les magasins jusqu'au port de Feloudjé (Thiluta), où le fleuve Isa, l'ancien canal d'Anacepracta, prend son embouchure. A Diarbekr, l'armée reçut sa solde et une distribution de vivres (15 rebioul-ewwel 1039 — 2 novembre 1629).

Khalidjizadé Moustafa fut détaché sur Mardin en avant de l'armée avec le corps des tirailleurs. A

[1] Naïma cite, à ce sujet, quelques vers qui se trouvaient dans la bouche de l'armée et du peuple.

Kotschhissar, château situé sur une montagne entre Roha (Edessa) et Nissibin, le defterdar Eboubekr-Pascha, l'un des plus vieux et des plus respectables vizirs de l'armée, fut appelé devant le juge du camp, et envoyé prisonnier à Mardin après une courte explication. Voici quelle fut la cause de sa disgrâce : il avait prélevé sur une somme de quatre-vingt mille piastres envoyée au camp par Maanoghli, prince des Druses, trente mille piastres qu'il avait comptées au kiaya du vizir Hadji Aïwad-Souleïman. Sur la demande de ce dernier, le grand-vizir ayant exigé qu'on lui reproduisît les trente mille piastres, le defterdar répondit qu'il les avait remises au kiaya. Celui-ci, pour se tirer d'embarras, irrita encore le courroux du vizir en calomniant le defterdar. Eboubekr-Pascha, envoyé de Mardin à Mossoul, fut massacré en chemin, ses biens confisqués et sa place donnée à Moustafa, pascha de Nikdé (1er djemazioul-ewwel 1039 — 17 décembre 1629). A Mossoul, l'armée fut rejointe par son artillerie de siége récemment débarquée à Payas, et dont le transport à Mossoul par Kotschhissar et Nissibin avait été effectué par plusieurs milliers de buffles.

Cependant d'horribles pluies transformaient la Mésopotamie en une véritable mer; le Tigre et l'Euphrate, réunissant leurs deux lits, avaient inondé la plaine qui les sépare, et toute la contrée n'offrait qu'une vaste étendue d'eau, au-dessus de laquelle surnageaient les villages bâtis sur les hauteurs. Lorsque les flots se furent retirés, ils laissèrent un limon

si épais qu'il était impossible de se transporter à pied d'une tente à une autre. Et toutefois il fallait passer dans ce funeste campement un hiver qui ne tarda pas à s'annoncer avec une rigueur inouïe pour le climat. Il neigea à Mossoul où les plus anciens de la ville n'avaient jamais vu pareil phénomène. A Diarbekr, la neige obstruait les rues, et la campagne en était couverte à neuf palmes de hauteur.

La paie des troupes devint encore une fois l'occasion d'une révolte parmi les sipahis; impatiens du joug de leur moulazim-baschi (chef des candidats pour les places de contrôleurs et d'administrateurs), ils le déchirèrent à coups de poignard, après quoi ils se retirèrent tranquillement sous leurs tentes (13 djemazioul-akhir 1039 — 28 janvier 1630). Pendant soixante-dix jours la pluie ne cessa pas de tomber à Mossoul; le ciel ne devint serein que vers la fin de janvier.

A la nouvelle de l'approche des Ottomans, les garnisons persanes des châteaux de Delouk et de Kerkouk avaient opéré leur retraite sur Bagdad, et les begs des tribus kurdes des environs ne tardèrent pas à se présenter au camp pour être admis au baise-main. On remarquait parmi eux Seïdkhan, le vieux prince d'Amadia, déclaré beg héréditaire par le sultan Souleïman; Mirebeg, chef de la tribu kurde de Souhran, et quarante mille hommes de la tribu Badjlan, mélange d'Arabes et de Kurdes. Ils apportaient au camp un présent de trente mille têtes de bétail.

Cependant l'armée s'occupait activement de la con-

struction des navires nécessaires au transport de l'artillerie. Lorsque le grand-vizir arriva sur les bords du Zab, cette rivière était tellement grossie que les troupes ne purent traverser le courant qu'à l'aide de radeaux construits à la hâte par les Kurdes auxiliaires. Ce passage coûta à l'armée une partie de ses bagages, sans compter plusieurs milliers d'hommes et de bêtes de somme. Au troisième campement après le passage du Zab, Khosrew tint un grand conseil de guerre avec les begs du Kurdistan; il y fut décidé que le débordement des fleuves rendait le siége de Bagdad impossible, au moment surtout où les derrières de l'armée étaient menacés par Ahmed, chef des tribus kurdes d'Ardelan et de Souhran. On jugea donc prudent de diriger la marche des troupes sur la ville de Schehrzor. Les territoires des deux begs kurdes Mirebeg et Bestambeg, dont l'un avait abandonné le camp par défiance, tandis que l'autre s'était déclaré ouvertement pour les Persans, furent ravagés sans pitié, et l'armée s'enrichit de leurs troupeaux. L'abondance de viande était si grande que personne ne voulait donner dix aspres pour un mouton; mais, en revanche, la pénurie de grains se fit si vivement sentir entre le Zab et l'Altounsou que le kilogramme d'orge valait plus de dix piastres. Enfin la disette cessa par l'arrivée d'un convoi amené par Mouradkhan, neveu d'Ahmedkhan, qui venait rejoindre l'armée avec six ou sept fils de khans. Dix mille moutons enlevés au sandjak de Khoï dont les habitans favorisaient les Persans, devinrent un butin précieux pour l'armée qui employa leurs

peaux à fabriquer des outres pour traverser l'Altounsou (fleuve d'or). Malgré cette précaution, une foule de bêtes de somme et de cavaliers furent ensevelis dans les eaux du fleuve. Ce fut au passage de l'Altounsou que Hamza-Aga, général de l'artillerie chargé par le grand-vizir du soin de placer les caissons sur une hauteur, les abandonna le long du rivage. Les eaux s'étant accrues pendant la nuit, tout fut emporté ou englouti; le djebedji-baschi paya de sa tête cette négligence; le même jour et à la même heure sa maison de Constantinople devenait la proie des flammes.

Après le passage du Fleuve d'Or, l'armée se dirigea par Loughan et Sebztschinar vers les territoires des tribus d'Ardelan et de Souhran, dont le chef Ahmedkhan ne tarda pas à venir faire sa soumission, suivi de Mouminkhan son frère. Ce dernier fut reçu avec une distinction particulière, en sa qualité de sunni. Dans le même temps, Timourkhan, commandant de Souroudj, et les deux commandans de Khazou, Ibrahim et Mohammedkhan, furent admis au baise-main. Les trente-neuf sandjaks d'Ardelan, depuis la rivière de Zab jusqu'à Schehrzor, se soumirent sans résistance, et le grand-vizir reçut l'hommage volontaire ou forcé de plus de vingt khans du Kurdistan.

A la suite de cette conquête, l'armée ottomane alla camper à Schehrzor (Siazuros), la plus ancienne capitale du Kurdistan, appelée autrefois Nimrah, parce qu'elle se trouvait à moitié chemin entre Azerbeïdjan (Tebriz) et Medaïn. Son fondateur, Kobad Ben

Firouz, de la dynastie de Sasan, lui avait donné le nom de Schirfirouz, transformé depuis en celui de Schehrzor. Plus tard, le sultan Souleïman avait élevé un château sur une colline isolée aux portes de la ville; et ce fort, devenu la résidence des paschas gouverneurs de la ville, avait pris le nom de Gülanber [1]. De ce château détruit par Schah-Abbas vingt ans auparavant, il restait encore quelques tours et quelques pans de murs le long de la rivière qui entourait les ouvrages extérieurs de la place. Un diwan solennel ayant été convoqué au sujet de la reconstruction des fortifications, le résultat de la délibération fut que si le château n'avait pas été utile à cet endroit, le sultan Souleïman ne l'y aurait pas bâti; que s'il n'avait pas été dangereux pour l'ennemi, Schah-Abbas ne l'aurait pas abattu, et que par conséquent il fallait le relever. En sept semaines l'ouvrage fut achevé (23 ramazan 1039 — 6 mai 1630).

Au fond de la gorge à l'entrée de laquelle s'élève la ville de Schehrzor, on rencontre une caverne célèbre sous le nom de caverne de la *sorcière bleue*. En avant de la grotte s'élève une roche escarpée couronnée d'un château, réduit avec de grandes difficultés sous le règne du sultan Souleïman et nommé le Château d'Ali le Tyran (Salim Ali Kalaasi). Le scheïkh Abdoullah, alors commandant de ce fort, s'était empressé de faire sa soumission au vizir, et lui avait laissé son fils en ôtage. Entre le château de Gülanber et celui d'Ali se trouvent la forteresse de Kalaasi Tscharkh et le château ruiné d'Yezdedjird, situé sur la montagne qui

renferme les sources de la rivière de Schehrzor. Dans le voisinage de la place, existe une autre grotte en ruines qui passe pour avoir été le tombeau d'Alexandre-le-Grand, avant la translation de ses restes dans la ville qui porte son nom. C'est dans cette sauvage contrée que Khosrew entreprit d'élever une ligne de châteaux-forts; mais le manque total d'architectes et l'ignorance des ouvriers rendirent l'entreprise aussi infructueuse qu'elle était insensée. Les murailles, à peine élevées au-dessus du sol, s'abîmaient sous des torrens de pluie; les begs et les beglerbegs, dans la boue jusqu'au genou, servaient de surveillans aux ouvriers. C'est ainsi qu'un temps précieux pour l'ouverture de la campagne s'écoula en travaux inutiles dans le Kurdistan [1].

Tandis que le grand-vizir demeurait enfermé dans les lignes de Schehrzor, le général persan Seïnelkhan s'établissait dans la contrée de Hamadan, et se préparait à la défense de la frontière. Quarante-deux Persans de l'ordre des Assassins, commandés par Ahmed Düzd, chef de l'ordre, s'étaient postés dans le château de Nefsid derrière Schemiran, d'où ils sortaient la nuit un à un et déguisés pour s'introduire dans le camp ottoman et s'y livrer au meurtre et au pillage. On finit par en saisir un sous le déguisement d'un Indien, et comme on reconnut sur lui le poignard, le couteau, les cordes et les autres instrumens de son métier, il ne fut pas difficile de lui arracher le secret

[1] Dans *Fezliké*, Hadji Khalfa blâme hautement cette funeste perte de temps, et Naïma s'est approprié le passage, p. 477.

de la retraite de ses compagnons. A l'instant même, un des plus braves officiers de l'armée, le sipahi Roumi Mohammed, reçut l'ordre de nettoyer le défilé de Nefsid avec soixante-dix cavaliers. Le combat commencé dans l'obscurité présenta tout le désordre d'une surprise nocturne. Au lever du jour, Ahmed Düzd fut trouvé sans vie avec trente-six des siens. Roumi Mohammed ne ramena de sa troupe que trente cavaliers, qu'on récompensa de leur victoire en leur donnant des places de sipahis avec une haute solde de vingt aspres par jour. C'est de cette nuit mémorable que date la renommée militaire de Roumi Mohammed.

Cependant Parmaksif Moustafa, beglerbeg de Tripoli en Syrie, arrivé à Mossoul avec son contingent par Haleb et Diarbekr, et ignorant le changement de route de l'armée, avait continué son chemin vers Bagdad en suivant la rive droite du Tigre. Près du tombeau de l'imam Houseïn, en face la plaine de Kerbela, célèbre par la mort du martyr Houseïn, il mit en déroute un corps de six cents Persans envoyé à sa rencontre; d'un autre côté, l'émir arabe Mohennaoghli harcela l'ennemi dans la campagne de Bagdad, et lui fit éprouver de grandes pertes. A la nouvelle de ces avantages, Khosrew détacha contre Nedjef le vaillant Ghendj Osman, ancien frère d'armes d'Abaza, qui, après s'être emparé du tombeau d'Ali, de Hellé et de Roumahiyé, alla prendre position dans le château de l'imam Houseïn. Alors le grand-vizir se décida enfin à marcher sur Hasanabad et sur Bagdjennan, résidence d'Ahmedkhan. Hasanabad, fondé par

Ouzoun Hasan, grand prince de la dynastie du Mouton-Blanc, se trouve à moitié chemin entre Schehrzor et Hamadan, à huit marches de l'une et de l'autre [1]. Sur la route de Schehrzor à Hasankalaa on rencontre le château-fort de Mihreban, contre lequel le grand-vizir détacha dix mille hommes sous la conduite de Noghaï-Pascha, beglerbeg de Haleb : il avait sous ses ordres les beglerbegs de Roumilie, de Damas, de Siwas et d'Adana, Deli Yousouf-Pascha, Koutschouk Ahmed-Pascha, Khalil et Sokhte Soundouk-Pascha, et le corps des janissaires commandé par le tournadji Moustafa, qui remplissait les fonctions de kiaya. Le château s'étant rendu, le tournadji fut chargé d'y tenir garnison; les beglerbegs campèrent dans la plaine d'alentour en attendant l'arrivée du grand-vizir.

Cependant Seïnelkhan s'était mis en marche sur Mihreban avec quarante mille hommes; il ne tint pas compte des sages avis de Tschopour Bekir, qui lui conseillait de courir droit à Schehrzor pour y surprendre le camp ottoman. Les deux armées se rencontrèrent; la bataille fut sanglante comme celle de Tschaldiran; les beglerbegs firent des prodiges de bravoure contre des troupes quatre fois supérieures aux leurs, et ce jour mémorable valut à Khalil-Pascha le glorieux surnom de Timour Kazik (*pieu de fer*), qu'il sut si bien conserver par la suite. La victoire fut décidée par l'arrivée d'un pascha envoyé par Khosrew au secours du corps d'armée de Mihreban.

1 Naïma, p. 479.

Seïnel-Khan, repoussé sur tous les points, se retira avec une perte de trois mille morts et de deux mille prisonniers. En rentrant dans le camp du schah à Beschparmak, le vaincu fut livré au bourreau, et son titre de khan des khans passa à Roustem, khan de Tebriz (14 ramazan 1039 — 27 avril 1630). Pendant que le grand-vizir triomphait par la bravoure de ses officiers, le camp de Schehrzor était le théâtre d'une nouvelle rébellion des sipahis, qui réclamaient une distribution de vivres et une double paie. Néanmoins on vint à bout des rebelles moyennant un jour de solde et une augmentation de paie de deux aspres par homme [1].

Après être resté cinquante-trois jours à Schehrzor, le grand-vizir se mit enfin en route pour Mihreban où il arriva la sixième journée (22 ramazan 1039 — 5 mai 1630). Le lendemain, il y eut diwan solennel et grande distribution de kaftans d'honneur. De Mihreban, l'armée se dirigea vers le défilé de Serabad dont la garde était confiée à Tschalidjizadé, beglerbeg du Diarbekr. Plus d'une fois déjà Tschalidjizadé s'était plaint du beg de Khazou, le Kurde Mir Mohammed, dont l'orgueil et l'arrogance l'irritaient sans cesse, et qui de son côté faisait tous ses efforts pour le noircir aux yeux du grand-vizir, en l'accusant de négliger son poste. Khosrew avait menacé Mir Mohammed du bourreau, et le beg, sachant trop bien que le grand-vizir était homme à tenir sa parole, ne

1 Tabibbegzadé, f. 222, porte l'armée persane à cinquante mille hommes.

paraissait plus devant lui qu'avec une cuirasse cachée sous ses vêtemens. De nouvelles plaintes étant parvenues à Khosrew, à son entrée dans le défilé, il manda Mir Mohammed devant lui, l'accabla de reproches, et finit par appeler le bourreau. Le beg tira ses armes qu'il tenait cachées et s'élança sur le grand-vizir, assis derrière un des pieux de la tente. A peine le kiaya Souleïman eut-il le temps de se jeter au-devant du coup qui menaçait Khosrew; le cimeterre abattit trois doigts au fidèle serviteur, et partagea le pieu en deux. Les agas de l'intérieur tombèrent sur l'assassin et le massacrèrent à coups de poignard. Sept guerriers kurdes qui avaient tiré le sabre pour défendre leur maître furent mis en pièces avec lui, et les huit cadavres jetés à l'entrée de la tente vinrent instruire les troupes de la sanglante justice de leur général.

Le lendemain, l'armée traversa le défilé et alla camper dans la vallée de Scheïkh Ayar. Khosrew, sentant le besoin de tranquilliser les Kurdes alarmés par le supplice de leur chef le plus célèbre, prononça l'arrêt de mort du beglerbeg de Diarbekr; ce gouvernement fut donné à Khalil-Pascha, et Sounbülli Ali-Pascha devint beglerbeg de Siwas.

Les Ottomans ne tardèrent pas à paraître sous les murs de Hasanabad, résidence du khan de la tribu d'Ardelan. L'artificieux Ahmedkhan ayant pris la fuite à l'approche de l'armée, son magnifique palais fut livré au pillage, et à la fin du jour cette riche demeure ne fut plus qu'un monceau de ruines. Mou-

minkhan, frère d'Ahmed et partisan déclaré des Ottomans, s'empara du château de Pelengan, et envoya au camp dix Persans prisonniers, qui subirent le même sort que les deux mille captifs de Mihreban. Le château du village de Naïser, dans lequel les Persans tenaient garnison, ne fut pas inquiété. Une large route à travers des campagnes fertiles et populeuses conduisit l'armée devant Hamadan, où elle campa au commencement de juin (28 schewal 1039 — 10 juin 1630). Hamadan, l'ancienne Ecbatane, qui, au temps d'Hérodote, comptait sept enceintes, que Polybe nous représente déjà sans murailles et sans citadelle, et qui, lors de la plus haute prospérité de l'empire persan, avait deux parasanges de circuit, avait éprouvé trois dévastations successives. Bedil, fils de Werka, Merdawidj, prince des Dilemites, et enfin le terrible Djenghizkhan, avaient détruit ses murailles et massacré ses habitans. Depuis on l'avait vue renaître de ses ruines, et le voyageur venait admirer ses palais aux murailles éclatantes, et sa divine mosquée des mille et une colonnes, à laquelle une antique prophétie attachait les destinées de la ville. Peu de temps avant l'arrivée de l'armée ottomane, la grande poutre de la mosquée s'était brisée, et avait entraîné l'édifice dans sa chute. La mosquée des mille et une colonnes n'avait pas moins de renommée que les trois fameux temples d'Anaïtis (Vénus) élevés dans les trois grandes cités de l'antique empire persan, Suze, Ecbatane et Babylone [1]. Dans la grande mosquée, le juif venait visiter

[1] Celui d'Ecbatane avait des colonnes d'or et des tuiles d'argent.

les tombeaux d'Esther et de Mardochée, et le musulman les tombes d'Attar, le grand poëte mystique, et d'Eboulola Hafiz. L'agréable situation de la ville placée entre de rians jardins et de riches campagnes en faisait un séjour de délices, et de tout temps sa population avait été adonnée au jeu et aux plaisirs. La délicieuse fraîcheur de Hamadan durant les ardeurs de l'été fournissait un éternel sujet de louanges aux poëtes de l'Arabie et de la Perse, tandis que la rigueur de ses hivers inspirait à leur muse des chants élégiaques [1]. Bediouz-zeman Hamadani, le premier poëte mystique de l'Arabie après le divin Hariri, exerça sa verve satirique aux dépens de ses compatriotes, disant qu'à Hamadan les enfans étaient aussi instruits que des vieillards, et les vieillards aussi turbulens que des enfans. Quoi qu'il en soit, cette riche et magnifique cité, dont les habitans avaient pris la fuite à l'approche des Ottomans, dans la prévoyance du funeste sort qui les menaçait, devint la proie de la barbarie du vainqueur, et de cette soif sauvage de destruction qui devait placer dans l'histoire le nom du Turc Khosrew à côté de celui du Tatare Djenghiz. La hache abattit les arbres, la flamme dévora les maisons; un nuage de poussière et de cendre s'étendait au loin sur la contrée [2]. Les murailles qui avaient résisté à l'incendie

1 Ibn Khalouyé dit de *Hamadan :* « C'est un paradis en été, un enfer en hiver. »

2 Hadji Khalfa parle de ces dévastations en témoin impartial, puisqu'il avait fait la campagne sous Khosrew-Pascha. Voyez *Djihannuma*, p. 300, ainsi que sa biographie, au commencement de ses *Tables chronologiques*.

furent détruites par la hache et le marteau; les infortunés habitans, arrachés des retraites où ils se croyaient en sûreté, furent livrés par milliers au bras du bourreau. Six jours durant continua l'œuvre de destruction qui porta le nom de *Khosrewkhan, l'homme sans pitié* [1], jusqu'aux frontières les plus reculées de l'empire persan. Le septième jour, l'armée prit la route de Kazwin à Dergüzin. Au bout de trois journées de marche, le grand-vizir atteignit cette dernière ville qui ne tarda pas à subir le sort de Hamadan [2]. Il restait encore dix marches jusqu'à Kazwin, et la route était entièrement dépourvue d'eau; on tint donc un grand conseil de guerre, où le projet de la conquête de Kazwin fut abandonné comme ne menant pas directement au but de la campagne, c'est-à-dire à la prise de Bagdad. Quelques officiers étaient d'avis de marcher sur Erdebil, lieu de sépulture des schahs de Perse; mais le reïs-efendi Mosli-Efendi s'opposa vivement à ce nouveau projet, insistant sur la nécessité de se conformer aux ordres du Grand-Seigneur qui commandait le siége de Bagdad. On résolut donc de rétrograder et de se diriger sur cette dernière ville par la route de Beschparmak, qui fut divisée en soixante étapes (10 silkidé 1039 — 21 juin 1630). Après avoir longé les monts Elwend (Orontes), l'armée ne tarda

1 *Khosrew Khan bi Aman.*

2 Naïma, p. 485. Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 393, attribue à Nehawend la destruction de cette ville. Voyez *Fezliké*, f. 293, et *Djihannuma*, p. 301, où Hadji Khalfa prétend avoir assisté à la ruine de la ville par Khosrew, en l'an 1030.

pas à atteindre Serabad Gedjowa, puis le mont Bisoutoun, le Baghistan de Diodore de Sicile [1], et la grotte fameuse de Takbostan [2] qui renferme les tombeaux des anciens rois de Perse, œuvre admirable attribuée par les poëtes romantiques de la Perse moderne au ciseau de l'habile sculpteur Ferhad; d'après la tradition, Ferhad, voulant éterniser son amour pour la belle Schirin, tailla le rocher perpendiculairement, et y creusa d'immenses salles, des grottes et de magnifiques canaux. Sémiramis la première avait percé l'Oronte pour amener les eaux de la montagne à Ecbatane, et avait conçu l'idée gigantesque de pratiquer un passage à travers la montagne de Baghistan (Bisoutoun). Déjà, dans ces temps reculés, la fertilité du pays était en grand renom. Si l'on en croit la poésie moderne, le canal de Sémiramis n'est autre chose que le *canal de lait* de Schirin, creusé par Ferhad pour amener un fleuve de lait jusqu'aux lèvres de la douce Schirin; et les magnifiques grenadiers de la plaine sont les rejetons de la hache de Ferhad qui, lancée du haut du rocher et ensevelie dans la terre encore humide du sang de son maître, produisit la grenade, ce fruit délicieux dont chaque pepin est un cœur sanglant [3]. Selon la même tradition, les ruines de l'antique

[1] Βαγισταvη. Diodore de Sicil., l. XVII.

[2] On n'est pas d'accord sur la question de savoir si *Takbostan* n'est pas une corruption du mot *baghistan*, ou du moins si le sens de ces deux mots n'est pas le même, c'est-à-dire *jardin* : *bostan*, jardin des arbres; *baghistan*, jardin des vignes.

[3] *Schirin*, poëme romantique, chant XIV. Leipzig, 1809.

temple de Diane à Konkobar [1] sont celles du palais de Khosrew Perwiz, l'époux de la belle Schirin, et les ruines d'Artemita ou Destadjerd portent aujourd'hui le nom de cette même princesse (Kassr Schirin). Depuis Hamadan jusqu'à Kermanschahan, Bisoutoun et Takbostan, depuis l'Oronte jusqu'aux monts Zagros, depuis Kassr Loussous (Kongobar) jusqu'à Kassr Schirin (Artemita), la contrée entière n'est qu'un beau jardin, domaine classique de l'antique tradition persane et de la moderne poésie de l'Iran. La grave histoire elle-même ne peut se dispenser de mentionner cette magique influence du climat [2].

Le grand-vizir ayant appris durant sa marche que Baba-Khan et Houseïn-Khan Lori, gouverneur du Loristan, étaient campés dans les plaines de Derteng et de Tschemkhal avec huit mille cavaliers et quatre mille fusiliers de Mazenderan, détacha contre eux les beglerbegs de Roumilie, d'Anatolie, d'Adana et de Damas, auxquels il adjoignit le beglerbeg de Karamanie avec un renfort de six mille hommes. L'armée persane fut complètement battue. Lori Houseïn s'échappa à grand'peine, Baba-Khan demeura prisonnier des vainqueurs. Toutefois son éloquence lui sauva la vie, et Khosrew le garda près de lui comme un agréable compagnon.

[1] La Κογχοβαρ d'Isidore. *M. Kinneir's Memoirs*, p. 129. Dupré, *Voyage en Perse*, I, p. 254.

[2] *Ut conquirere fabulosa et fictis oblectare legentium animos procul gravitate cœpti operis crediderim, ita vulgatis traditisque fidem demere non ausim.* Tacit. Hist., II, p. 50.

Après avoir traversé le pont du Schah, comme autrefois Souleïman, le grand-vizir alla camper dans la plaine de Deschtmahi, à trente journées de marche de Bagdad. L'armée traversa un pays fertile et populeux où l'orge, le riz et le froment se trouvaient en abondance, mais où les autres denrées manquaient complètement. A Harounabad, Khosrew détacha le beglerbeg de Tripoli avec cinq cents janissaires à la garde du défilé de Derteng. Enfin, laissant derrière eux Kassr-Schirin et Holwan, les bataillons ottomans débouchèrent dans la plaine, où ils trouvèrent un renfort considérable et un parc d'artillerie arrivé de Mossoul (28 moharrem 1040 — 6 septembre 1630). Traversant ensuite le pont de Naamaniyé, l'armée alla camper à Baschdolab sur les bords de l'Euphrate, où son artillerie ne la rejoignit que quatorze jours après, et où les janissaires reçurent double paie, et les sipahis onze piastres par homme *à titre de taxe de garçons* (12 sâfer 1040 — 20 septembre 1630). En attendant que les batteries fussent dressées, le grand-vizir visita le tombeau du Grand-Imam, où il assista à la prière du vendredi, dans laquelle le nom du sultan Mourad fut prononcé solennellement après ceux des quatre grands khalifes. La tranchée ne fut ouverte que dans les derniers jours du mois [1] (28 sâfer 1040 — 6 octobre 1630); fatale coïncidence, selon les croyances astrologiques

[1] Après avoir fixé, p. 480, l'arrivée du grand-vizir à Imam Aazem au 28 moharrem, et celle de l'artillerie au 12 sâfer, Naïma, p. 492, place la levée du camp au 20 moharrem : c'est évidemment une grossière faute d'impression.

de l'Orient, qui n'accordent d'heureux succès qu'aux entreprises commencées avec la nouvelle lune.

Cependant les sept grands canons des Ottomans avaient été distribués le long du terrain depuis le château du Grand-Imam jusqu'au rivage du Tigre, en face du seraï et de la tour du sultan Souleïman, et le feu fut ouvert par le côté du château de l'Oiseau (Kouschlar Kalaasi). L'artillerie ottomane envoyait par jour plus de cinq cents boulets dans la ville qui répondait aux assiégeans par un feu non moins bien nourri. La place était vaillamment défendue par Safi Koulikhan, gouverneur de Bagdad, qui avait sous ses ordres Emir-Djemal et Emir-Fettah, ancien darogha d'Issfahan. Irrité du peu de succès de ses attaques, le grand-vizir finit par faire transporter le camp au bord de la tranchée, contrairement au Kanoun et à toutes les règles de la guerre. Une longue muraille d'outres remplies de terre servait de boulevard à la chancellerie. C'est derrière ce frêle rempart que le fameux historien et géographe Kattib-Tschelebi, connu plus tard sous le nom de Hadji Khalfa, et alors employé au bureau des contrôles de la chambre, tenait les registres de l'armée; aussi le voyons-nous raconter, comme témoin oculaire, les opérations du siége.

L'artillerie de la ville jetait néanmoins le plus grand désordre dans les lignes des Ottomans, désormais exposés au feu des remparts; et, la nuit, les assiégés allumaient un si grand nombre de torches et de lanternes qu'il était impossible de rien entreprendre dans la tranchée à la faveur de l'obscurité. Pendant l'es-

pace d'un mois, dix-sept mines furent déjouées par l'habileté des ingénieurs persans ; l'artillerie des insurgés commençait à se trouver dans le plus mauvais état. Cependant le feu des Turcs avait réduit presque partout le rempart au niveau du fossé ; un assaut général ayant été résolu (3 rebioul-akhir 1040 — 9 novembre 1630), l'armée ottomane, au premier son de la trompette, s'élança vers la muraille, au cri répété d'*Allah!* Mais les débris des remparts, qui semblaient devoir offrir un chemin facile aux assaillans, s'écroulèrent sous leurs pieds, et entraînèrent dans leur chute des bataillons entiers, les livrant ainsi sans défense aux coups des assiégés. En même temps, ceux qui avaient profité du fleuve pour s'approcher de la muraille, arrêtés par les bas-fonds avant d'avoir pu parvenir jusqu'aux remparts, tombaient par centaines sous le feu bien nourri des Persans ; position désespérée, où la valeur devenait inutile. Abaza, général des munitions, fut tué d'un coup de canon ; Ghendj-Osman, frappé d'une balle à la cheville, périt dans les eaux du fleuve. Sur Mourteza-Pascha, après avoir vu tomber sous ses yeux deux de ses porte-étendards qu'il venait d'envoyer planter sa bannière sur le rempart, enfonça son khandjar (poignard) entre les pierres, et fut atteint d'une balle dans la poitrine au moment où sa main victorieuse arborait le drapeau ottoman sur les murs de Bagdad. Les gardes-du-corps et les porte-flambeaux du grand-vizir, toujours au premier rang, périrent jusqu'au dernier, victimes de leur impuissante bravoure. Ahmed-Pascha reçut une dangereuse blessure.

Cependant la nuit approchait et la retraite était devenue indispensable. Le farouche Khosrew rentra dans sa tente écumant de rage. N'écoutant que sa fureur, il commença par faire décapiter son prisonnier et confident Baba-Khan, qui fut ainsi offert en holocauste aux mânes des Ottomans morts dans cette fatale journée. Le beg de Scutari d'Albanie fut condamné au même supplice pour avoir exprimé ses dernières volontés durant le combat, en disant à ses compagnons : « Si je demeure ici, enterrez-moi au » tombeau de l'imam Mousa. — Le traître est un » schii, s'écria le grand-vizir; que sa tête tombe de» vant moi. » (8 rebioul-akhir 1040 — 14 novembre 1630).

Cinq jours après le funeste assaut dont nous venons de donner le récit, la retraite fut résolue en plein conseil de guerre. Malgré l'expérience du passé, Khosrew retomba dans la même faute qu'à l'entrée de la campagne. De même qu'alors il avait sacrifié le temps le plus précieux à d'inutiles travaux autour de Schehrzor, ainsi aujourd'hui nous le voyons détacher une portion considérable de son armée, sous les ordres de Khalil-Pascha, vers Hellé et Djouwazer, pour satisfaire aux représentations des Arabes.

Bientôt le grand-vizir passa le Tigre en faisant couper les ponts derrière lui; il dirigea sur Mossoul la plus grande partie de son artillerie, avec une escorte de mille hommes, auxquels on promit pour cette mission la paie et le rang de sipahis. Après un mois de marche, l'armée atteignit la plaine de Mossoul où il

lui fut permis de se reposer des fatigues de la campagne (7 djemazioul-ewwel 1040 — 12 décembre 1630). Pendant ce temps, Ahmed, khan d'Ardelan, suivi de trente mille hommes, fit sur Schehrzor une attaque couronnée de succès. Omer-Pascha, Abdal-Pascha, Moustafa-Pascha, Ibrahim-Pascha, Bekir-Pascha et le trésorier borgne arrivèrent en désordre à Mossoul, excusant de leur mieux leur fuite précipitée. Khosrew les reçut avec bienveillance et les fit revêtir de kaftans d'honneur; après la cérémonie, on les invita à passer dans un autre appartement où les Delis (braves) du vizir les attendaient le sabre à la main. Moustafa-Pascha crut un instant pouvoir échapper à la mort en se confiant dans la vitesse de son cheval; mais, bientôt atteint, il alla rejoindre ses infortunés compagnons [1]. La place de pascha de Tripoli fut donnée à Dilawer-Pascha, le Tscherkesse, qui l'accepta malgré lui, dans la crainte que son refus ne lui coûtât la vie.

Les Persans poursuivirent le cours de leurs succès; Khalil-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et les beglerbegs d'Adana et de Karamanie se virent successivement chassés de Hellé, de Feloudjé et de Djouwazer. Ces revers n'empêchèrent pas Khosrew d'envoyer un corps d'armée contre l'émir arabe Ebourisch Moudlidj, toujours chancelant entre l'alliance des Persans et celle des Ottomans. Une chute de cheval ayant délivré le grand-vizir de ce nouvel ennemi, l'émir Sad Ben

[1] Naïma, p. 497, 499; récit détaillé de Kara Ali-Aga le Hongrois, plus tard kiaya du grand-vizir, qui avait reçu les paschas dans sa tente sans avoir soupçon d'aucune chose.

Feyaz fut élevé au rang d'émir des Arabes du Désert. Après avoir confié à Tayyar Mohammed-Pascha le gouvernement du Diarbekr et la garde de Mossoul, Khosrew se dirigea sur Mardin, par Sindjar, Khatouniyé et Tschakirbazari. Roha et Diarbekr envoyèrent un nombreux corps d'ouvriers à Mossoul pour le travail des fortifications, tandis que le grand-vizir fit faire de grands achats de buffles à Adana et à Merâsch. En même temps un messager partit pour Constantinople avec la demande d'une armée auxiliaire de Tatares pour le printemps suivant. Les Ottomans prirent leurs quartiers d'hiver à Mardin.

Après avoir suivi Khosrew durant les deux premières années de sa campagne en Perse, il est temps de jeter un regard sur les événemens qui se passaient à Constantinople et dans les autres parties de l'empire pendant la mémorable campagne de Bagdad. Deux grands désordres de la nature signalèrent cette période, et leurs conséquences historiques ne laissent pas de mériter toute l'attention de l'écrivain. Nous voulons parler de la grande inondation de la Mecque et du terrible orage qui jeta la consternation dans tout Constantinople (14 silkidé 1039 — 25 juin 1630). Mourad était assis sous le kœschk du sultan Ahmed, dans son palais d'été de Beschiktasch, lisant le volume des satires de Nefii, intitulé : *Traits du sort nefiites*, lorsque tout-à-coup la foudre tomba à ses pieds; les personnes de sa suite demeurèrent étendues sans mouvement devant le trône impérial. Mourad, effrayé, mit le livre impie en morceaux, et fit distribuer d'abon-

dantes aumônes pour désarmer le courroux céleste [1]. Cette fois l'orage passa sans résultat funeste sur la tête du poëte qu'il devait frapper plus tard [II].

Un mois après, une effroyable tempête ensevelit sous les eaux la sainte maison de la Kaaba (19 schâban 1039 — 3 août 1630). Seïd Mohammed-Efendi, chef des émirs, fut chargé de reconstruire les murailles sacrées; la capitation des Koptes d'Egypte devait fournir les sommes nécessaires. Conformément aux ordres du commissaire impérial, le sol fut creusé jusqu'au rocher vert qui sert de fondement à la Kaaba, et bientôt de nouvelles murailles entourèrent le saint édifice. Si l'on en croit les historiens de l'Islamisme, ce fut la onzième réédification de la Kaaba [III]. Selon la légende, la sainte maison fut bâtie au commencement par la main des anges sur le modèle de la tente céleste. Bientôt après, Adam la reconstruisit avec des pierres que les anges avaient recueillies sur les cinq montagnes du Liban, d'Ararat, de Sinaï, des Oliviers et de Hara; leur œuvre achevée, les architectes divins en firent sept fois le tour comme devant le trône éternel. La Kaaba du premier homme, d'Adam, ayant été enlevée au ciel avec lui, Seth en bâtit une nouvelle de pierres et d'argile que le déluge engloutit avec les édifices de la terre. Abraham, quatrième architecte du temple, renouvela la promenade mystique des anges autour de

[1] Naïma, p. 489. *Saetta colpita nel Chiosco di Besiktas.* 30 juin 1630. *Rel. ven.* — *Muto famigliare del Re mandato a Rodi, à ciò S. M. portata dal Mufti che le ha fatto diverse considerationi delle tristezze di esso muto e del portentoso fulmine.*

l'œuvre céleste. Après lui vinrent les Amalécites et les Djorhémites qui habitaient la contrée des environs de la Mecque. Telle est la fable et la tradition, maintenant voici l'histoire. Kassa, fils de Kelab, nouvel architecte de la Kaaba et de la salle du conseil des Beni Koreïsch, la plus noble des tribus arabes, confia à cette tribu la garde du saint édifice et des six dignités du pélerinage; ces dignités étaient celles de gardien des clefs (djebabet), de surveillant des boissons (sakayet), de surveillant des vivres (refadet), de chef du conseil (nedwet), de porte-étendard (liwa) et de capitaine (kyadet). Lorsque, dans le septième siècle après Jésus-Christ, les Beni Koreïsch s'occupèrent de la reconstruction de la Kaaba, détruite par le feu et l'eau, un grave différend s'éleva pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de placer la fameuse pierre noire tombée du ciel. On finit par se décider en faveur de celui qui arriverait le premier à la porte de Safa. Ce fut le jeune Mohammed, futur fondateur de l'Islamisme. Bientôt après, Abdoullah, fils de Sobeïr, fut chargé de reconstruire encore une fois la Kaaba, détruite de fond en comble par Yezid, fils de Moawia. Le pieux architecte fut chassé par le farouche Hedjadj, le plus sanguinaire des gouverneurs du khalifat, qui, fidèle aux ordres du khalife Abdolmelek son maître, fit disparaître l'édifice d'Ibn Sobeïr, pour rendre à la Kaaba son ancienne enceinte du temps des Beni Koreïsch. Le saint édifice avait ainsi duré neuf cent trente-sept ans sans avoir jamais été rebâti de fond en comble. A la vérité, plus d'un khalife et plus d'un sultan

s'étaient occupés d'améliorations partielles; de pieuses fondations avaient été créées par leur sollicitude sous la race des Ottomans; pendant les règnes de Sélim, de Souleïman, de Mohammed III, d'Ahmed Ier, la maison sacrée s'était enrichie de magnifiques embellissemens. Mais aucun de ces princes n'avait songé à reprendre la construction entière du temple, et c'est à Mourad IV qu'était réservée la gloire de devenir le onzième fondateur de la Kaaba. C'est sans doute au pieux repentir de Mourad qu'il faut attribuer le ferman qui, conformément aux prières de Kazizadé-Efendi, ordonnait la restitution des soixante-dix mille piastres prélevées par le fils de Nassouh-Pascha sur les habitans de Kaïssariyé, pour les châtier d'avoir massacré leur sandjakbeg dont la tyrannie les fatiguait. L'argent fut renvoyé, mais une petite partie seulement rentra dans la bourse des propriétaires; le reste alla grossir les trésors du juge, du commissaire et des principaux de la ville.

Vers le même temps, le Persan Schemsi, fait prisonnier dans la dernière campagne, par Safer-Pascha, gouverneur de Wan, s'échappa du château du Canal de Constantinople, avec six autres captifs de sa nation, au moyen d'une corde que lui avait fait passer un Arménien dans une outre pleine de vin. Bientôt atteint par ses gardes et ramené en présence du kaïmakam, qui lui demanda le motif de sa fuite, il se contenta de lui répondre ces paroles: « En cherchant à m'é» chapper, j'ai fait mon devoir de prisonnier; vous » faites le vôtre en me poursuivant et en me rendant

» mes fers. » L'audacieux fugitif fut envoyé aux Sept-Tours et étroitement resserré; l'Arménien, complice de son évasion, fut pendu sous la fenêtre par laquelle s'étaient échappés les prisonniers. Une autre nouveauté qui occupa long-temps le peuple de Constantinople, fut le fameux berceau orné de pierreries, offert par la sultane favorite et sa belle-sœur, à l'épouse du kaïmakam Redjeb, au sujet de son heureuse délivrance; le kaïmakam reçut les félicitations de tous les grands de l'empire. Un pareil cadeau et un pareil empressement à l'occasion de la naissance d'une fille, enfant d'un vizir, étaient chose inouïe dans les fastes orientaux.

A cette époque, de grands changemens eurent lieu dans l'administration et parmi les juges de l'empire : il faut citer aussi une importante promotion de pages du seraï. Vingt d'entre eux passèrent dans l'armée en qualité de fourriers, d'écuyers-tranchans, ou de sipahis : le fils de Djanboulad-Houseïn, le fameux rebelle de Haleb, élevé parmi eux, reçut le titre de grand-écuyer. Les gouverneurs de Bosnie et d'Ofen furent changés; le Persan Hasan-Aga alla remplacer à Ofen Moustafa-Pascha envoyé à Ocsakov, et Mourad-Pascha dut céder le gouvernement de Bosnie à Moustafa, fils d'un moine grec. Ces mutations ne se firent pas sans exciter un mécontentement général. Moustafa-Pascha, de Prevesa, qui s'était élevé de la place d'intendant des cuisines à celle de defterdar, fut élevé au rang de vizir. Une de ses premières opérations fut d'affermer les capitations, mes

sure funeste qui livrait le pauvre peuple à l'arbitraire des fermiers toujours habiles à trouver de nouveaux noms pour leurs odieuses exactions.

Les principautés feudataires de la Porte (la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie) changèrent de maîtres par la mort de Bethlen Gabor; ce prince eut d'abord pour successeur son propre frère, Etienne Bethlen [1], et bientôt après Rakoczy [2], qui fut élu par les Etats de Transylvanie, et dont la famille fut pendant plus d'un siècle l'ame de toutes les rébellions de la Hongrie. Les affaires de Transylvanie donnèrent lieu à une active correspondance entre Vienne et Ofen [3]. La Moldavie et la Valachie furent livrées aux intrigues d'aventuriers grecs, qui prétendaient à la couronne de Dacie. Le Grec Léon Etienne, prince de Valachie, excita les plaintes du pays par sa scandaleuse condescendance envers ceux de ses compatriotes qu'il avait amenés avec lui de Constantinople. Le trône de Moldavie, resté vide par la retraite de Radoul, devenu prince de Valachie, fut occupé pour la seconde fois par le Grec Alexandre Elias, ancien receveur des douanes à Constantinople, qui dix ans auparavant

1 *Steffano Betlen eletto Prencipe Transylvano promette la dependenza dalla Porta.* 17 Ott. 1630.

2 *Rakoczy eletto Prencipe Transylvano confermato dalla Porta.* 6 Gennaro 1631. Voyez les diplômes de confirmation, dans Katona, I. C., p. 468.

3 Voyez la lettre de Mourad, pascha d'Ofen, à la date du 25 novembre 1629, et celle de son successeur Hasan, à la date du 5 novembre 1630; plus, une lettre du rebelle Abaza, gouverneur de Bosnie, sur une expédition à *Strezia del Sang. di Lacisne.* Archives de Vienne.

avait gouverné la Moldavie comme successeur de Gratiani, et qui depuis avait été prince de Valachie pendant quelques mois [1]. L'artificieux Grec supplanta le jeune Radoul qui avait cependant payé soixante mille écus pour la couronne [2], et Cicala de Messine qui espérait l'acheter à prix d'or pour son fils [3]. Ainsi ces deux principautés, qui n'avaient encore été gouvernées que par des indigènes, étaient destinées à devenir le jouet de l'avarice des vizirs et de l'ambition de quelques aventuriers étrangers [4], saxons, croates, polonais, grecs et italiens.

La paix avec la Russie et la Pologne fut violée par les Tatares et les Cosaques. Les Tatares, battus sur le territoire russe, sous les ordres du kalgha, de Kantemir et de son cousin Selmanschah Mirza, se préparaient à venger leur défaite, lorsqu'un ferman impérial leur ordonna de prendre le chemin de la Perse pour secourir le grand-vizir (1er sâfer 1040 — 9 septembre 1630). Mourteza-Pascha, nouveau gouverneur d'Ocsakov, conclut avec la Pologne un traité en sept articles; cette puissance s'engagea à purger les îles des Cosaques polonais qui les infestaient, à rendre les prisonniers tatares, à donner aide et pro-

1 *Histoire de Moldavie* par Engel, p. 263 : « Un Grec artificieux. »

2 Correspondance diplomatique de Kuefstein, qui est d'avis que l'empereur devrait profiter de l'occasion pour s'emparer des principautés.

3 *Don Carlo Cigala e per procurar il Principato di Valachia e Moldavia per il figlio, spera ottenerlo in vita col favor del Vezir e con la forza di denaro.* 13 Ott. 1630. *Rel. ven.* Archives I. R.

4 En Moldavie, le Saxon Yankoul (1580), le Croate Gratiani (1618), le Polonais Bernawski (1626), le Grec Alexander Elias (1620 et 1631).

tection au commissaire impérial Aliaga, député à cet effet, à licencier son armée et à payer le tribut accoutumé au khan de Crimée. La Porte promettait de tenir les Tatares en bride et d'envoyer des ordres en conséquence aux mirzas Kantemir, Etimir et Owak, ainsi qu'aux habitans d'Akkerman [1].

Pendant que le kapitan-Pascha Hasan perdait une partie de sa flotte vers Céphalonie et Santa-Maura, Kenaan-Pascha le vizir se mettait en course avec quatorze galères pour châtier les hordes cosaques qui insultaient les ports de Kili, Midia, Ismaïl, Baltschik, Varna, Sizeboli et toutes les côtes de la Mer-Noire. Trois cents barques, portant chacune cinquante hommes, étaient en vue de l'île de Monastir; mais elles se retirèrent précipitamment dans les marécages, et l'escadre ottomane n'eut affaire qu'à huit d'entre elles, dont sept furent conduites en triomphe à Constantinople. L'année suivante, le kapitan-pascha se rendit en personne à Ocsakov où il donna des kaftans d'honneur au gouverneur Mourteza et au mirza Kantemir;

[1] Pour l'abrégé du traité, à la date du 1er sâfer, voyez Naïma, p. 502, et *Fezliké*, f. 301; il se trouve avec tous ses développemens dans un de mes *Inschas*, qui est indiqué parmi les sources de ce volume. *Arrivò in Costantinopoli un sogetto spedito dal Re di Polonia (non ha carattere d'Ambassadore) per il negozio dei Cosachi e Tatari alla bocca del Danubio, si e abbocato con Murtesabassa.* 14 Agosto 1630. *Rel. ven.* Voyez, dans les Archives, une lettre de Wladislas à Ferdinand, dans laquelle on fait valoir, pour obtenir une lettre de l'empereur, la circonstance d'une ambassade polonaise envoyée en Perse, afin d'y porter les lettres de félicitations au sujet de l'avènement du nouveau schah. 29 janvier 1630. — Schah Sofi avait notifié son avènement à Ferdinand II par une lettre écrite de sa propre main.

dans ces parages, la flotte musulmane battit complètement les Cosaques. Vingt-cinq barques et huit cents prisonniers furent ramenés par le vainqueur dans la capitale. Pendant cette expédition du kapitan-pascha, son beau-frère Redjeb-Pascha, époux de Fatima, le kaïmakam et Mourteza-Pascha, gouverneur d'Ofen, conspiraient sa perte; son propre kiaya Serradjzadé, frère de Serradjzadé mis à mort par le vieux Mourad-Pascha, prêta les mains au complot; mais sa trahison lui coûta la vie, et Mourteza-Pascha lui-même n'évita la vengeance du kapitan que par une prompte fuite à Akkerman. Cependant les perfides projets du kaïmakam obtinrent à Constantinople un plein succès [1] (12 rebioul-ewwel 1040 — 19 octobre 1630). Le jour de la naissance du Prophète, Hasan fut solennellement déposé du commandement de la flotte, qui fut accordé au fils de Djanboulad le grand-écuyer, jeune homme d'une haute instruction et célèbre surtout par la beauté de son écriture. L'ancien kapitan-pascha, disgracié à l'étonnement général, malgré son crédit auprès de la sultane Khasseki qui venait de donner un fils au Sultan [2], fut envoyé en Roumilie avec la mission de lever

1 Naïma, p. 503. Le résident impérial, Rodolphe Schmid, fait le portrait suivant des deux vizirs, Khosrew et Redjeb, dans une relation adressée à l'empereur, en date du 9 juillet 1632 : *Dall' anno 1629 sin al presente e stato governato questo impero quasi sempre da due persone, l'uno era Usreff* (Khosrew), *l'altro Regepp* (Redjeb) *Bassa, ambidue Bosnesi allevati in Seraglio. Il primo era uomo terribile, arrogante e crudelissimo, nel resto poi d'animo aperto e liberale; il secondo era ambitioso dissimulatore, maligno e avaro.* Archives I. R. et Bibliothèque imp.

2 *Sultana, madre del figlio nato al Re, presentata dai grandi prin-*

et de rassembler des troupes. Mais il mourut subitement en route, vers Tirhala près du pont Toughan Kœprusi; suivant l'opinion générale, il fut empoisonné par son beau-frère Redjeb (août 1631). Vers le même temps moururent le grand poëte Azmizadé Haleti et l'astronome et astrologue Mohammed-Tschelebi. Les *Lettres* et le *Diwan* du premier, les *Ephémérides* et les *Tables généalogiques* du second sont encore des ouvrages universellement estimés. Le poëte Azmizadé, outre ses propres œuvres, laissa une bibliothèque de trois à quatre mille volumes, tous annotés de sa main [1].

L'été de l'année suivante, Khosrew-Pascha partit de Mardin pour Kotschhissar; à l'entrée du désert de Bagdad, incertain s'il devait se tourner du côté d'Erzeroum ou du côté de Mossoul (29 silkidé 1040 — 29 juillet 1631), il attendit l'arrivée de l'armée tatare. Irrités de ces honteux délais, les sipahis et les janissaires se mirent en pleine révolte au commencement de septembre : « L'année dernière, s'écrièrent-

cipalmente dal Capitanbassa, di cui ognuno predica vicino il risorgimento. Marzo 1631. *Asanbassa col mezzo della Regina madre procura di esser eletto Caimacam, ma e scoperta la trama. Mehmetaga voleva esser Defterdar, ha perduto la testa.* Aprile 1631. *Rel. ven.*

[1] Naïma, p. 504, fait en faveur d'Azmizadé une exception à la règle qu'il semble avoir adoptée, de passer sous silence la mort des savans que le *Fezliké* consigne avec tant de régularité. Il fait observer que la triste harmonie des poëmes de ce grand écrivain doit être attribuée au peu de succès avec lequel il se traîna dans la carrière de juge. Les principaux ouvrages d'Azmizadé sont : un *Diwan*, un *Inscha* et un *Reccueil* de quatrains (*Roubaïat*); des Gloses pour le *Minar* d'Ibn Melek, un Commentaire du *Moghniol lebib*, Appendices pour l'*Hedayet* et le *Miftah*.

» ils, nous avons fait une campagne laborieuse; main-
» tenant nous voici dans l'inaction depuis des mois
» entiers; aujourd'hui il est trop tard pour entrer en
» campagne. Il faut attendre à l'année prochaine. »
(12 rebioul-ewwel 1040 — 8 octobre 1631). Cédant à la nécessité, le grand-vizir dirigea ses troupes sur Diarbekr. Au village de Tscharikaï, l'armée vit paraître les auxiliaires si long-temps attendus; les soldats ottomans considéraient avec étonnement ces hommes moitié nus, moitié vêtus de grossières couvertures, sans ordre et sans discipline, et se répandant sur la contrée comme un torrent dévastateur.

Dans les premiers jours de novembre, Khosrew transporta ses quartiers d'hiver à Haleb, et assigna aux Tatares la contrée de Hasankalaa, dans les environs d'Erzeroum (13 rebioul-akhir 1041 — 8 novembre 1631). En même temps que le grand-vizir écrivait à la Porte pour annoncer ces nouvelles dispositions, les sipahis, au nom de leurs frères d'armes, suppliaient le diwan d'envoyer au camp Hafiz-Pascha, le dernier grand-vizir, et le defterdar Moustafa-Pascha (tous deux ennemis de Khosrew et du kaïmakam Redjeb, alors au timon des affaires) [1]. Hafiz et Moustafa, se doutant

[1] *Fecero li soldati giuramento di non voler proseguire la guerra, se prima non fossero levati gli emuli e gli inimici di Usref* (Khosrew), *deliberarono li Spahi, di andarsene a Costantinopoli e non partire di la finche sieno estinte e sradicate quelle persone, ch' havevano domandato prima, e quando bisognasse di mutare anco il medesimo Re. Ars cioè rebellione al G. S. significandoli a nome di tutti qualmente la militia havea grandemente bisogno d'alcune persone che furono habili di comandare com' anco in dare consiglio, a cio esser giudicati molto a*

bien que cette demande secrètement encouragée par Khosrew n'était qu'un piége adroit pour avoir leurs têtes, commencèrent de leur côté à conspirer contre le grand-vizir et le kaïmakam, avec le secours du moufti et de Hasan, favori du Sultan. On représenta au Grand-Seigneur le caractère de Khosrew comme celui d'un sanguinaire oppresseur, ses talens guerriers comme la fougue irréfléchie d'une tête folle qui dispersait l'armée de Schehrzor à Hellé, de Derteng à Mossoul, et devenait ainsi la cause des défaites partielles de ces vaillantes troupes, et de la levée honteuse du siége de Bagdad [1]. Alarmé par ces représentations, le Sultan prononça la déposition du grand-vizir, élevant pour la seconde fois à la plus haute dignité de l'empire son beau-frère Hafiz-Pascha (20 rebioul-ewwel 1041 — 16 octobre 1631). Hasan fut nommé aga des janissaires [2], et Moustafa chef des defterdars ou ministre des finances.

Un tschaousch se rendit au camp avec l'ordre de la destitution de Khosrew. La lecture des dépêches mit toute l'armée en rumeur. « Quel est le motif » de cette injuste déposition? s'écrièrent les soldats.

proposto Hafisbassa, il Defterdar grande et alcune altre persone che nominavano, le quali servivano di poco in Costantinopoli; però si supplicava la Ma. del Re a volere concedere e mandar quanto prima quelle persone al campo. Schmid, Archives I. R. et Bibliot. imp. *Rel. del Residente Imp.*

[1] Naïma, p. 502 et 503, contient une plainte longue et détaillée sur ses violences et ses méfaits.

[2] Naïma, p. 507. Les *Relations* de Schmid font à tort de Moussahib, confident du Sultan, son précepteur.

» Nous ne voulons pas d'autre serdar que toi ; quel » est celui qui a porté un pareil ferman? » Et de toutes parts on cherchait le tschaousch pour le mettre en pièces. Khosrew, qui favorisait sous main la révolte, adressa aux troupes des paroles conciliatrices : « Gardons-nous de devenir rebelles au Padischah, » leur disait-il, c'est de lui que vient l'ordre qui vous » irrite. Il élève et dépose à sa volonté. Rentrez donc » dans le devoir. — Puisqu'il en est ainsi, s'écrièrent » les chefs du mouvement, nous allons adresser une » supplique au Padischah. » C'était tout ce que demandait Khosrew. Il scella le trésor et le mit sous bonne garde ; puis, après avoir confié le gouvernement de Diarbekr à Tayyar Mohammed-Pascha et celui de Mossoul à Bekir-Pascha, il s'éloigna du camp avec Ali et Souleïmanaga, son neveu et son ancien kiaya. A Malatia, où il se préparait à passer l'Euphrate, il fut rencontré par le grand-chambellan Ahmed, porteur du ferman impérial, qui lui redemandait le sceau de l'empire. Après quelques instans de réflexion, Khosrew mit la main dans son sein, et, en retirant le symbole de la toute-puissance, il le présenta au chambellan avec ces paroles : « J'obéis à » l'ordre de mon maître [1]. » Le chambellan, encore tremblant de sa mission, fut revêtu d'une riche four-

[1] Naïma, p. 508. Le *kapidjiler-kiaya*, grand-chambellan, et non pas le grand-écuyer, comme l'écrit à tort la *Relation* de Schmid : *Alli ultimo del mese d'Ottobre fu spedito per parte del Re l'Ibrahor grande* (Bouyouk Emirakhor) *cioè il Cavalerizzo maggiore al campo, acciò significhi a Usrefbassa la risoluzione del Re e ripigli da lui il bollo Imperiale.*

rure de peaux de martres et reçut une bourse d'or avec un cheval richement enharnaché. Et en effet le messager d'un ferman impérial, soit qu'il apporte la faveur ou la disgrâce, la vie ou la mort, est également digne d'honneurs et de respects ; car l'esclave qui veut sauver sa tête doit baiser non seulement la main qui le frappe, mais aussi la verge dont cette main se sert pour le frapper.

La déposition de Khosrew-Pascha devint le signal d'une rébellion générale des troupes à Diarbekr et dans l'Asie-Mineure. A Diarbekr, les soldats ayant inutilement demandé leur solde au defterdar Omer, qui prit la fuite faute de pouvoir les satisfaire, tournèrent leur fureur contre les maisons et les marchés, et se livrèrent à un pillage général. Les sipahis de Begschehri, de Sidischehri, de Bozkir et de Larenda, étaient alors commandés par Deli Hali qui avait succédé à Souleïman, ancien chef des rebelles de l'Asie-Mineure. Le puissant sipahi de Koniah, Moustafa-Tschelebi, qui s'était enfermé dans la ville et semblait disposé à la livrer à l'ennemi, venait de terminer sa carrière aventureuse. Mais un autre Moustafa-Tschelebi avait épousé sa veuve, s'était emparé de ses trésors, et, marchant sur les traces de son prédécesseur, il s'attirait tous les ressentimens de la contrée. Baba Omer à Karahissar, Kinalioghli à Aïdin, Kœr Ali à Eskischehr et à Inœni, Kœse Schâban à Iskilib, avaient suivi l'exemple des révoltés, et fait le serment de ne pas se reposer avant d'avoir obtenu le rétablissement de Khosrew. Afin de donner une espèce de

satisfaction aux requêtes qui arrivaient de toutes parts, le Grand-Seigneur convoqua un conseil-général de vizirs qui décida qu'on enverrait des lettres à l'armée, pour autoriser les troupes qui avaient fait la campagne de Schehrzor, de Hamadan et de Bagdad, à rentrer dans leurs foyers [1] (23 rebioul-akhir 1041 — 18 novembre 1631). Profitant de ce prétexte et alléguant l'époque prochaine de la solde, les rebelles de l'Asie reprirent le chemin de Constantinople. Ils campèrent dans le voisinage de la Monnaie, près du khan de plomb (Kourschounlikhan), dont l'enceinte servit de point de réunion à leurs assemblées tumultueuses. Après trois mois de sourdes menées, la rébellion éclata dans la lune de redjeb, dont le proverbe arabe dit : « Le mois de redjeb ne se passe pas sans évé- » nemens extraordinaires. » (15 redjeb 1041 — 6 février 1632). Durant trois jours consécutifs, les sipahis se portèrent sur l'hippodrome, demandant les têtes du grand-vizir Hafiz, du moufti Yahya, du defterdar Moustafa-Pascha, de Hasan, le nouvel aga des janissaires, du favori Mousa-Tschelebi et de tous les autres favoris du Sultan. Les boutiques furent fermées; la terreur régna dans la ville et dans le seraï. Le second jour les factieux pénétrèrent jusqu'aux portes du

1 Naïma nomme les chefs; c'étaient : Saka Mohammed, Djinn Ali, Mahmoudagaoghli, Salik Efendi, Emir Khalife, Djadou Osman, Bitschakdjioghli, Koutahieli Kalembeg, Mazli Mossli, Roum Ahmed. Les rebelles de Bosnie et d'Albanie étaient Salik Efendi et Saka Mohammed. *Così parlavano quei Spahi ch' arrivavano a poco in Costantinopoli, ne altro aspettavano per far il colpo, si non d'esser congregati tutti all' arrivo d'Usrefbassa. Relation* de Schmid.

palais, et ne se retirèrent que sur la promesse qu'on leur rendrait justice le lendemain. Le jour suivant, dès le matin, la première cour du seraï était remplie de rebelles. Le vizir Beïram-Pascha ayant fait dire au grand-vizir, déjà en route pour le diwan, de se tenir caché jusqu'à ce que la foule fût écoulée, Hafiz se contenta de répondre en souriant : « J'ai vu ma destinée » en songe aujourd'hui, je ne crains pas de mourir, » et il continua son chemin. Lorsque le cheval du grand-vizir entra dans le seraï, la foule s'ouvrit comme pour lui donner passage ; mais c'était le signal convenu pour le massacrer. Une pluie de pierres le renversa ; ses coureurs voulurent le relever et le transporter dans l'intérieur du seraï à travers l'infirmerie ; mais les sipahis, se précipitant sur ses deux fidèles serviteurs, massacrèrent l'un et blessèrent l'autre. Au milieu du désordre, Hafiz avait perdu son turban d'Etat et son kaftan ; il en redemanda de nouveaux au bostandji-baschi, et se présenta devant le Sultan pour lui remettre le sceau de l'empire. Mourad, l'effroi peint sur le visage, se contenta de lui répondre tristement : « Va, aga, et que Dieu te protége ! » Ainsi congédié, le grand-vizir monta dans une barque qui devait le mener à Scutari.

Cependant les factieux avaient pénétré dans la seconde cour du seraï, jusqu'aux portes de la salle du diwan, et ils réclamaient impérieusement la présence du Grand-Seigneur. Déjà les gardes du seraï avaient pris les armes, craignant de voir se renouveler les terribles scènes de la déposition du sultan Osman. Enfin

le Sultan parut; il tint un diwan à pied, et demanda aux factieux ce qu'ils voulaient de lui. Leur réponse fut remplie d'insolence; ils exigèrent avec fureur les dix-sept têtes qu'on leur refusait depuis deux jours. « Il faut nous livrer les traîtres, s'écriait la foule me- » naçante, afin que nous les mettions en pièces; sans » cela il arrivera malheur. » A ces mots ils se pressèrent autour du Sultan, se montrant prêts à mettre la main sur lui. « Vous êtes incapables d'entendre mes » paroles, répondit Mourad, à quoi bon m'avoir fait » venir? » En achevant ces mots, il rentra dans l'intérieur du palais environné de ses pages. Les rebelles s'élancèrent sur ses pas comme un flot furieux; mais les pages eurent le temps de fermer la porte derrière eux. Cependant le tumulte et les clameurs prirent un caractère de menace terrible: « La tête des traîtres, » s'écriait-on de toutes parts, ou que Mourad des- » cende du trône! »

Alors Redjeb-Pascha, instigateur secret du mouvement, représenta au Sultan qu'il était indispensable de céder aux factieux pour mettre un terme à la révolte; que de temps immémorial les commandans des troupes avaient été les victimes obligées de toutes les rébellions; qu'après tout, il valait mieux abandonner aux esclaves déchaînés la tête du grand-vizir que celle du Sultan. Mourad, poussé à bout, finit par dépêcher le bostandji-baschi pour ramener Hafiz de Scutari; le messager le rejoignit en route.

La porte des appartemens intérieurs s'ouvrit une seconde fois, et le Sultan monta lentement sur son

trône. Il fit un signe et quatre principaux d'entre les factieux, deux sipahis et deux janissaires, s'approchèrent de lui. Alors il commença à les haranguer, les suppliant de ne pas ternir l'honneur du khalifat en persistant dans leurs projets sanguinaires. Pendant ce temps Hafiz-Pascha, placé derrière la porte intérieure, faisait en silence les ablutions des mourans. Voyant que les paroles du Sultan n'étaient point écoutées, le généreux vieillard s'approcha et parla en ces termes : « Grand Padischah, que mille esclaves comme Hafiz » périssent pour le salut de ton trône. Seulement, je » t'en prie, ne me frappe pas toi-même ; livre-moi à » ces furieux, afin que je meure en martyr et que mon » sang innocent retombe sur leurs têtes. Je demande » que mon corps soit enseveli à Scutari. » A ces mots, il baisa la terre en ajoutant : « Au nom de Dieu le » tout-miséricordieux, il n'y a d'autre force et d'autre » puissance que celle de Dieu le très-haut et le très- » puissant ; nous sommes venus de Dieu et nous re- » tournons à lui. » En achevant ces paroles, il s'avança d'un pas ferme vers ses bourreaux. Le Sultan sanglottait, les pages étaient en pleurs, les vizirs baissaient vers la terre leurs yeux pleins de larmes. Les sipahis furent les seuls qui osèrent venir au-devant de leur victime. Résolu à expirer en martyr, Hafiz terrassa le premier qui se présenta d'un violent coup sur la tête ; alors les autres s'élancèrent sur lui avec leurs poignards et le renversèrent criblé de dix-sept blessures ; un janissaire s'agenouilla sur la poitrine du mort et lui coupa la tête (18 redjeb 1041 — 9 février

1632). Les pages du seraï recouvrirent le cadavre de voiles de soie verte, pour qu'il fût enterré à Scutari, selon sa prière. Le Grand-Seigneur rentra lentement dans l'intérieur du palais, après s'être écrié : « Si Dieu le permet, vous éprouverez une terrible » vengeance, infâmes assassins, qui ne craignez point » Dieu, qui ne rougissez pas devant le Prophète. » Avant de le laisser partir, les factieux avaient exigé de lui le serment de faire cesser les abus, de supprimer la vénalité des offices, de ne plus déposer les innocens, de ne pas laisser tomber les fiefs en décadence, et de supprimer les impôts exorbitans qui accablaient le peuple. Il fallut tout promettre à ces furieux qui étaient eux-mêmes la première cause du mal.

Dans un second soulèvement, les rebelles demandèrent la tête du moufti, l'ami et l'intendant d'Elias-Pascha, objet de leur haine. Il fut déposé, et sa place donnée à Akhizadé Houseïn-Efendi. Tschesmi-Efendi, grand-juge d'Anatolie, fut nommé grand-juge de Roumilie; mais il ne tarda pas à perdre sa place, sur la requête des juges d'Europe et d'Asie qui se plaignaient hautement de sa vénalité. Le defterdar Moustafa-Pascha avait pris la fuite; Hasan, aga des janissaires, dont les sipahis voulaient la tête, fut défendu par ses soldats, et devint la cause d'une rixe sanglante entre les deux troupes.

Cependant le Grand-Seigneur, convaincu que l'instigateur caché de toutes ces rébellions n'était autre que l'ancien grand-vizir Khosrew-Pascha, avait secrètement résolu sa perte. Mais l'éloignement et la

puissance du coupable rendaient l'entreprise difficile. Mourteza, gouverneur d'Ocsakov, fut appelé près du Sultan [1] qui, en lui accordant le gouvernement de Diarbekr, remit entre ses mains l'arrêt de mort de Khosrew. Le gouverneur s'excusa d'accepter cette périlleuse mission, par la crainte que les immenses richesses de Khosrew ne devinssent le sujet d'une accusation de concussion pour celui qui exécuterait la sentence de mort. « Je ne veux que sa tête, lui répondit le Sultan ; quant à ses richesses, elles sont à toi. » Mais Redjeb-Pascha, qui venait de s'assurer la plus haute dignité de l'empire par ses intrigues, donna avis à Khosrew du danger qui le menaçait. L'ancien grand-vizir, malade de la goutte à Tokat, se hâta d'envoyer au-devant de Mourteza ses deux kiayas, Souleïman-Aga et Ali le Hongrois. Les volontaires et les lewends de Mourteza, croyant qu'ils s'approchaient avec des projets hostiles, les attaquèrent avec fureur et un sanglant combat s'engagea. Le bostandji Laz Ahmed, envoyé à la suite de Mourteza avec un second ferman de mort, lut la sentence au juge

[1] 1632 *arrivò in Costantinopoli Mortaza Bassa, il quale fece una entrata solenne e molto pomposa, condusse con lui 6 pezzetti d'artiglieria, ove erano sopra l'armi con i titoli delli Conti di Mansfeld, hebbe quel Bassa in tempo che governava Buda quei pezzetti in dono dal ribello Mansfeld, che mori l'anno indietro in Bossina mentre era di passagio per Venezia.* Rodolphe Schmid, Archives I. R. *Mortaza Bassa in quei pochi giorni che stette in Costantinopoli diventò intrinsechissimo del Re e fu per mezzo del nuovo Vezir* (Redjeb), *ambidue trattavano alla gagliarda per far morire Usref, tanto fecero che il Re condescese, donò il Hatyscherif.*

de Tôkât, qui cessa de s'opposer à ce que l'artillerie du château, appelé le Tschardak des Bédouins, fût dirigée contre la maison de Khosrew. Aux premiers coups de canon, les habitans déposèrent les armes, et les troupes de Mourteza ayant entouré l'habitation, on fit la proclamation suivante : « La tête du coupable » appartient au Padischah, ses biens aux exécuteurs » de la sentence. » A l'instant même, la maison du kiaya Souleïman fut livrée au pillage; au moment où Ali le Hongrois s'avançait vers Mourteza pour lui baiser la main, un des pages de ce dernier voulut le frapper, mais il fut retenu par son maître. Cependant Khosrew fit dire aux assaillans que Mourteza pouvait venir, qu'il était prêt à recevoir les ordres du Padischah; en même temps il mit ses gardes en embuscade derrière la porte pour massacrer l'envoyé du Grand-Seigneur au moment où il franchirait le seuil. Mourteza, soit par hasard, soit par prudence, envoya le ferman par son kiaya Soulfikar. Après en avoir pris lecture, Khosrew dit froidement : « Nous venons » de Dieu et nous retournons à Dieu; le pouvoir appartient au Padischah. » Puis il murmura dans sa barbe : « L'insensé, puisqu'il avait un ferman de l'empereur, pourquoi ne pas le montrer? Qu'avait-il » besoin de canonner ma maison pour me faire passer » pour un rebelle? Le ciel nous en préserve! Dieu est » tout-puissant; mais s'il plaît à Dieu, la vengeance » n'est pas loin, et il tombera encore bien des têtes. » En achevant ces mots, le grand-vizir fit ses ablutions et sa prière; puis se tournant plein de repentir vers

la kibla, il livra sa tête au fatal cordon. Son corps fut enterré le même jour, après qu'on eut prononcé pour lui les prières des morts dans la grande mosquée. Mourteza mit les scellés sur ses biens. Quatre-vingt mille ducats [1], dix mille piastres, tout le mobilier et la tête du coupable furent envoyés à la Porte par Feridoun-Efendi; le sanglant message arriva un mois après le meurtre de Hafiz-Pascha (19 schâban 1041 — 11 mars 1632).

Mourteza, récompensé par la main de la veuve de Hafiz [2], avait continué son chemin vers Diarbekr, le siége de son gouvernement. La garde d'Erzeroum avait été confiée à Khalil; le gouverneur de Karamanie, Tscherkesse Ahmed-Pascha, fut remplacé par Dilawer-Pascha, occupé jusqu'à ce jour à faire fleurir la justice à Koniah et à alléger les charges qui pesaient sur le peuple.

Le jour qui suivit l'arrivée de Feridoun-Efendi à Constantinople fut signalé par une nouvelle rébellion militaire (20 schâban 1041 — 12 mars 1632). Les marchés demeurèrent fermés pendant trois jours. Secrètement excitées par le grand-vizir Redjeb, les troupes demandèrent en expiation du sang de Khosrew injustement répandu, les têtes du defterdar Moustafa-Pascha, de Hasan, aga des janissaires, et du favori Mousa, jeune homme particulièrement chéri du Sultan

[1] *Mortesa dal Re premuto per denari manda a S. M.* 80,000 *zecchini della facolta di Cosref, ma mostra non contentarsene.* Rel. ven.

[2] *Sultana di Cafis maritata a Murtesabassa, voce mossa esser fatto lui G. Vezir.* Marzo 1632. *Rel. ven.*

(22 schâban 1041 — 14 mars 1632). Le second jour, une neige épaisse dispersa la multitude ; le lendemain, l'insolence des révoltés dépassa les bornes d'une rébellion ordinaire. Non contens d'exiger les trois têtes qu'on leur refusait, les factieux voulaient qu'on leur fît voir les princes frères du Sultan, afin de s'assurer s'ils étaient encore en vie. Le Grand-Seigneur, forcé de se montrer, vint les haranguer en personne, leur disant que Hasan et Moustafa étaient cachés on ne savait où. « Nous voulons les princes, » répondit la multitude. Toute résistance étant inutile, les quatre princes parurent derrière la porte de la Félicité ; c'étaient les sultans Bayezid, Souleïman, Kasim et Ibrahim ; les deux aînés s'étant avancés, parlèrent à la multitude en ces termes : « Que voulez-vous de nous ? » Laissez-nous dans la paix et dans l'obscurité ; gardez-vous de prononcer nos noms, car vous allez » attirer le soupçon sur nos têtes innocentes ; vous » n'avez aucune crainte de Dieu, aucun respect pour » le Padischah votre maître. Le ciel nous protégera » sans vous. » Toutefois, les rebelles s'obstinèrent à demander une caution pour la sûreté des princes. Alors le moufti Akhizadé Houseïn et le grand-vizir lui-même ayant engagé assez imprudemment leur parole en garantie de celle du Sultan, les princes furent ramenés dans l'intérieur du palais. Sur ces entrefaites, Redjeb-Pascha, dont les odieux projets n'étaient pas encore accomplis, donna au Sultan le perfide conseil d'envoyer Mousa dans sa maison, afin de sauver les trois têtes menacées. Selon lui, la vue du favori devait

suffire pour calmer la fureur des troupes; il prétendait même s'en servir pour sauver la vie du defterdar et de l'aga, en représentant aux factieux que s'ils étaient réellement au pouvoir de l'autorité, on les leur amènerait comme le favori. Mourad hésita long-temps à se séparer du jeune homme qu'il chérissait. Mais le grand-vizir ayant fini par amener à son opinion le kapitan-pascha Djanbouladzadé, le Sultan céda à leurs prières à condition qu'ils répondraient sur leur vie de la vie du favori. « Ainsi je le confie à votre garde, » leur dit Mourad; mais souvenez-vous que, s'il perd » un cheveu, votre tête m'en répondra. »

Le jour suivant, les factieux se rassemblèrent devant le palais du grand-vizir, demandant impérieusement le favori. « Mon enfant, lui dit Redjeb, pour » sauver la vie du Sultan, mille vies comme la tienne » et la mienne ne sont rien : cependant nous allons » voir ce qu'il y a à faire. » A ces mots, il fit emmener le malheureux jeune homme, après avoir ordonné secrètement à ses gens de le pousser par derrière et de le précipiter du haut de l'escalier; à peine tombé, son corps fut percé de mille coups de poignard, tandis que Redjeb-Pascha s'écriait avec un perfide désespoir : « Arrêtez, j'ai garanti sa vie. »

L'aga des janissaires, réfugié au fond de son magnifique palais de Bebek, fut tiré de la chapelle de musique (mehterkhane) où il s'était caché, placé sur un cheval et massacré au milieu de l'hippodrome, malgré ses prières pour fléchir les rebelles. Son cadavre, pendu à un arbre par les pieds, demeura ex-

posé aux insultes de la populace. Le defterdar Moustafa, découvert dans une maison voisine du palais de Wefa Meïdan, fut amené au seraï du grand-vizir sur l'hippodrome. Redjeb s'étant rendu près du Sultan pour lui demander un ferman de mort, Moustafa fut conduit sur la place, les mains liées derrière le dos, et eut la tête tranchée de la main du bourreau. Les sipahis ayant attaché une corde aux pieds du supplicié, le traînèrent jusqu'à un arbre, où il fut pendu de la même manière que l'infortuné Hasan. Les trésors de la victime revinrent au fisc, à l'exception de son palais près de la Souleïmaniyé qui fut laissé à son fils [IV].

Désormais la licence de la soldatesque n'eut plus de frein, et l'on crut voir renaître les derniers temps du règne d'Osman. La déposition du sultan Mourad fut mise publiquement en délibération par les principaux chefs des sipahis, et, selon toute apparence, les choses en seraient venues à cette extrémité, sans l'énergique résistance de Kœsé Mohammed, aga des janissaires, et du sipahi Roum Mohammed. Ce Grec artificieux, l'un des chefs les plus influens des rebelles, trouva plus prudent d'assurer sa fortune par l'affermissement de Mourad, que de compromettre son avenir par l'élévation d'un de ses frères : car il avait éprouvé la constance du caractère de Mourad, et il y comptait avec raison. Kœsé Mohammed et Roum Mohammed, s'étant accordés pour repousser les projets révolutionnaires de la multitude, n'hésitèrent pas à concerter leur résistance avec le seraï.

Cependant la lune de Schâban avait fait place à

celle de Ramazan. Durant ces nuits consacrées, comme on le sait, à tous les plaisirs des sens, en dédommagement des jeûnes de la journée, la conduite des rebelles dépassa toutes les bornes de l'extravagance. Ils se promenèrent en longues mascarades avec des images de carton représentant toutes sortes d'animaux; et, armés de longues torches, ils allaient de maison en maison, exigeant de chacun une contribution pour cet étrange spectacle : au moindre refus, on mettait le feu aux balcons. Les mêmes désordres se renouvelèrent pendant toutes les nuits du Ramazan. Le premier jour du Beïram, les rebelles établirent une foule de balançoires, et envoyèrent de tous côtés des porteurs de palmes de noces pour inviter les grands à venir partager leur amusement. A chaque palme était attaché un billet, et chacun se vit forcé d'envoyer à la balançoire désignée l'argent ou les marchandises demandées.

Lors de la paie des troupes qui eut lieu après le Beïram, au lieu de quelques centaines de factieux dont le vizir Redjeb fomentait sous main la rébellion, on en vit paraître plusieurs milliers; et, au jour de la distribution solennelle des places de moulazims, une multitude immense se présenta avec de nouveaux candidats et un nouveau prétendant à la place de chef des moulazims. On peut se représenter la confusion d'une foule semblable où le voisin, étranger à son voisin, ne reconnaissait que la supériorité de son propre mérite [1].

[1] *Menem digher nist*. Naïma, p. 523.

On gagna cependant quelques chefs, comme le Grec Mohammed qui avait commencé par se faire inscrire dans l'ordre des Mewlewis, et qui reçut plus tard la dignité de beglerbeg de Meràsch en récompense de ses services secrets. Mais chaque jour voyait naître de nouveaux meneurs, et la contagion de la révolte, d'abord concentrée dans les rangs des janissaires et des sipahis, menaçait de s'étendre au reste des troupes de l'empire. Les cadavres des deux victimes de la dernière émeute étaient encore pendus au milieu de l'hippodrome, lorsque les djebedjis voulurent attacher au même arbre le corps d'un de leurs chefs qu'ils venaient de massacrer. Mais les sipahis ne le souffrirent pas, disant avec ironie : « Quoique le tschorbadji des » djebedjis soit un homme considérable, cependant il » n'est pas encore digne d'être pendu en si bonne » compagnie? » Les djebedjis, irrités du sarcasme, s'écrièrent : « Ne sommes-nous pas des hommes, et » sommes-nous donc assez misérables pour n'oser pas » massacrer aussi notre aga, et devenir comme eux » d'importans rebelles? » A ces mots, poussés par une honteuse émulation qui leur faisait envier les crimes des sipahis, ils s'élancèrent en tumulte dans la maison de leur aga Sahib, et l'étendirent mort à leurs pieds.

Durant deux mois, la tourmente militaire continua de se déchaîner dans la capitale, sans qu'on essayât de l'apaiser. Enfin le Sultan porta la hache aux racines de l'arbre révolutionnaire, en ordonnant l'exécution du grand-vizir Redjeb-Pascha. Il n'ignorait pas que ce dernier était l'instigateur des troubles de la

capitale aussi bien que de ceux de l'Asie-Mineure, et particulièrement de la rébellión d'Elias-Pascha dans l'Aïdin : il avait également appris par Roum et Kœsé Mohammed la honteuse participation de Redjeb au meurtre de son favori Mousa-Khalifé. Redjeb avait garanti la vie de Mousa avec le kapitan-pascha Djanboulad, et celle des princes avec le moufti. L'une et l'autre de ces promesses était un crime de lèse-majesté que l'esprit vindicatif de Mourad ne devait pas oublier. Il ne pouvait pardonner à son beau-frère la manière dont celui-ci l'avait arraché de son harem pour le traîner au milieu des révoltés qui demandaient les têtes de ses amis : « Mon Padischah, lui avait-il » dit, prenez l'eau des ablutions ! » faisant ainsi allusion aux ablutions par lesquelles les bons croyans se préparent à la mort [1].

Ces pensées de vengeance et la crainte de perdre le trône et la vie comme le sultan Osman, avaient excité au plus haut point l'énergie du Grand-Seigneur. Un jour de diwan, Redjeb, au moment où il venait de rentrer dans sa maison, vit paraître un chambellan qui le rappela au seraï [2] (28 schewal 1041 — 18 mai

[1] *Abdest alün*. Naïma, p. 524.

[2] Rodolphe Schmid se trouvait au palais du grand-vizir pour l'entretenir des affaires publiques, lorsque le chambellan vint rappeler Redjeb au seraï. Au reste, sa relation du 9 juillet ne donne pas les circonstances exactes de l'exécution, où il fait figurer les eunuques noirs, tandis que Naïma, p. 524, nomme expressément les eunuques blancs (*Sülflü baltadji*, les porte-haches bouclés). *Alli 18 di Maggio alla matina a punto mi trovai la, quando venne esso Vezir; — come usciva di camera sua il mio Interprete eravi in Cappuggibassa* (kapoudji-baschi) *ch' entra per*

1632). Arrivé à la seconde salle, les eunuques lui montrèrent, à gauche de la porte du milieu, une petite porte donnant sur un appartement où, disaient-ils, le Sultan l'attendait; en y entrant, sa vue ne rencontra que des eunuques noirs dont les figures sinistres lui parurent déjà du plus mauvais présage. Ralenti par la goutte qui le tourmentait, il finit par se traîner avec peine jusqu'à la salle voisine où était le Sultan : « Ar» rive ici, rebelle boiteux! » lui cria Mourad du plus loin qu'il l'aperçut. Et comme le grand-vizir se répandait en protestations d'innocence, il fut interrompu par ces terribles paroles : « Demande l'eau des ablu» tions, infidèle. » Et, sans lui donner le temps d'obéir, il ajouta : « Que l'on coupe la tête du traître, » sans plus tarder. » Comme le bourreau ne se trouvait pas là, son office fut rempli par les eunuques blancs. Les rebelles, dont une foule considérable l'avait accompagné jusqu'au seraï, se dispersèrent consternés à la vue de son cadavre jeté devant la porte du palais impérial.

Avec le dernier soupir de Redjeb-Pascha commence le véritable règne de Mourad, affranchi désormais du joug des vizirs. Durant dix années, Mou-

dire al Vezir come il Re lo domanda. Regepp montò subito a cavallo e se n'andò in serraglio, arrivato che fù alta seconda porta, ove e solito di entrarsi, li dissero alcuni Eunuchi, che stanno sempre la per guardia che debba andare per un altra portella, ivi appresso a manca li troveria il Re. Voltossi il Bassa, andò ove li fu mostrato, entratone per quella, trovassi ivi una gran quantita d'Agalari cioè di quelli Ethiopi, che servono il Re, etc. Rapport de Rodolphe Schmid. Archives I. R. et à la Bibliothèque I.

rad n'avait eu qu'une ombre de puissance sous la tutelle de sa mère, de ses grands-vizirs, et sous le joug de fer des rebelles. Mais l'enfant devenu homme voulut régner par lui-même. L'inextinguible désir de vengeance profondément enraciné dans cette jeune ame opprimée si long-temps, devait faire du sultan Mourad un des plus terribles tyrans qui eussent encore ensanglanté le trône ottoman. Le Grand-Seigneur trouva une créature dévouée dans le nouveau grand-vizir, l'Albanais Tabaniyassi Mohammed, ancien protégé du kislaraga Moustafa, sorti du seraï en qualité de grand-écuyer, et récemment rappelé de son gouve nement d'Egypte.

Le 29 mai fut le jour mémorable où l'astre de Mourad, dégagé des sombres vapeurs de la révolte, commença à planer au milieu d'un horizon plus serein (10 silkidé 1041 — 29 mai 1632). Ce jour fut marqué par la distribution solennelle de places de moulazims, dont les sipahis s'étaient mis en possession par la violence. Les troupes étaient rassemblées pour cette cérémonie dans l'hippodrome, lorsque le projet de nomination dressé par le grand-vizir revint avec la note suivante tracée de la propre main du Sultan : « Les offices dont les sipahis se sont em-» parés sans aucun droit, sous les sultans mes prédé-» cesseurs, doivent leur être retirés. » En même temps un diwan à pied fut convoqué dans le kœschk de Sinan sur le rivage de la mer. Le grand-vizir, le moufti, les deux grands-juges Allamé-Efendi, le chef des émirs, Kazizadé, prédicateur d'Aya-Sofia, les ou-

lémas, l'aga et les officiers des janissaires et les agas des six escadrons des gardes-du-corps à cheval, comparurent en présence du Grand-Seigneur. Mourad prit place sur le trône qui lui était destiné, et prononça ces paroles : « Si mes sipahis sont dociles et sou- » mis, ils enverront vers moi quelques-uns de leurs » anciens. » Ensuite il parla aux janissaires comme à des serviteurs fidèles, obéissant à leur seigneur, selon les paroles du Koran et de la tradition, et leur expliqua le vers : « Obéissez à Dieu et au Prophète et à » vos supérieurs [1]. » A ces mots les janissaires lui souhaitèrent une longue vie et un règne prospère, protestant de leur fidélité pour lui. « Vous connaissez, » continua le Sultan, le passage de la tradition qui » commande une obéissance aveugle envers le prince, » fût-il un esclave éthiopien [2]. Cessez donc de pro- » téger les rebelles, afin que votre sultan puisse mettre » un terme aux calamités de l'empire, et que vous » puissiez, comme vos pères, vous vanter d'avoir bien » mérité du trône. — Nous sommes les esclaves du » Padischah, s'écrièrent les janissaires tous d'une voix, » nous ne protégeons pas les rebelles ; ses ennemis » sont nos ennemis. » A l'instant même un Koran fut apporté, et sur le livre sacré les janissaires jurèrent *par Dieu*, *avec Dieu*, au *nom de Dieu* [3]. Leur déclaration et leur serment furent enregistrés. Alors Mourad se tourna vers les députés des sipahis qui ve-

1 *Outioullahé we outiour-resoule we oulioul-babe.*
2 *We laou abden habeschien.*
3 *Wallahi! billahi! tallahi!* Naïma, p. 525.

naient d'envoyer au diwan les plus sages et les plus paisibles d'entre eux, de peur que, s'ils choisissaient des factieux reconnus, on n'en profitât pour retenir leurs députés prisonniers [1]. « Vous autres sipahis, leur » dit le Sultan, vous êtes une singulière troupe, à la» quelle il est difficile de faire comprendre ce qui est » juste; vous êtes quarante mille et vous voulez tous » des offices, tandis que le nombre des places ne va » pas à cinq cents dans tout l'empire. Vos exigences » ont bouleversé le royaume, vos exactions l'ont » épuisé. L'appât des places a augmenté parmi vous » le nombre des méchans qui, refusant d'entendre la » parole des anciens et des sages de la troupe comme » vous voilà, passent leur temps à opprimer le peu» ple, à dévorer les fondations pieuses, à se faire une » funeste renommée de tyrannie et de rébellion. »

Les sipahis répondirent : « Nous ne prenons pas le » nom de rebelles, nous sommes les amis de tes amis » et les ennemis de tes ennemis. Nous n'approuvons » pas la licence qui méprise les ordres du Padischah ; » mais nous sommes hors d'état d'y mettre un frein. » — Vous avez raison, continua le Sultan ; vous n'êtes » pas assez puissans contre le grand nombre des mé» chans. Si vous êtes sincères dans vos paroles, chas» sez-les de vos rangs, cessez de demander des offi» ces, et jurez-le par le saint livre du Koran comme » vos frères les janissaires. »

[1] Naïma, p. 527 et 528, d'après Hadji Khalfa, témoin occulaire du choix de la députation dans la mosquée du Sultan Ahmed, près de l'hippodrome. *Fezliké*, f. 307.

Les anciens des sipahis, seuls au milieu des janissaires réunis, ne pouvaient qu'obéir. Quelques turbulens qui s'étaient glissés dans la foule, ayant tenté d'élever une voix désapprobatrice, furent accablés par le nombre et expulsés de l'assemblée. Le chef des émirs reçut le serment des sipahis. Les juges furent ensuite appelés devant le Sultan. Quelques-uns des plus anciens juges de Roumilie et d'Anatolie s'étant avancés au pied du trône, Mourad leur parla en ces termes : « Vous êtes accusés de vendre vos suffrages » à prix d'argent et de ruiner les sujets de l'empire. » Qu'avez-vous à répondre? — Dieu nous est té» moin, répliquèrent-ils, que pas un de nous ne fait » trafic de la justice, que pas un de nous n'opprime » le peuple. Mais nous n'avons aucun moyen d'as» surer à la justice un cours libre et indépendant; si » nous voulons protéger tes esclaves contre les vio» lences des sipahis et des collecteurs, on nous ac» cuse d'être corrompus par le peuple. Nous som» mes destitués sans enquête, et il ne nous reste au» cune ressource contre le pouvoir des méchans. — » Pour avoir voulu m'opposer aux exactions des si» pahis, reprit alors un juge de Roumilie, j'ai vu le » tribunal envahi et ma maison livrée au pillage. — » J'en ai été informé, » répondit le Sultan. Alors un vaillant juge d'Asie, Arabe de naissance, tira son sabre et dit : « Mon Padischah, le seul remède contre » ces abus, c'est le cimeterre. » A ces mots énergiques, le Sultan et l'assemblée tournèrent leurs regards vers le juge qui, le visage enflammé, remit son

sabre dans le fourreau sans ajouter une parole. Les déclarations des juges furent enregistrées après avoir été confirmées par leur serment. On dressa un écrit qui fut signé par l'empereur, le grand-vizir, le moufti, les vizirs Beïram et Behadir-Houseïn et les chefs des émirs, et qui supprimait les survivances des sipahis aux places d'administrateurs, d'inspecteurs, de collecteurs et d'écrivains, et consacrait solennellement le serment prêté par les sipahis, les janissaires et les juges, de maintenir l'ordre public, sous peine d'attirer sur leurs têtes la malédiction de Dieu, du Prophète, des anges et des vrais croyans.

Trois jours après, le Sultan convoqua à son diwan les deux généraux des silihdars et des sipahis [1], Djâfer et Ahmed-Aga, pour leur demander de livrer les chefs des rebelles ; la résistance d'Ahmed, punie sur l'heure par la main du bourreau, assura l'obéissance de son collègue. Le jour suivant, les vizirs, les oulémas et les anciens des janissaires s'étant rassemblés chez le grand-vizir, le moufti représenta que toutes les tentatives essayées pour faire rentrer les sipahis dans le devoir avaient été infructueuses, et il finit par conclure à l'entière destruction de cette milice turbulente. Mais les anciens des janissaires et des sipahis s'oppo-

[1] *Alli 12 Giugno si sono visti prencipi di disordini, s'erano congregati in una piazza gran numero di Spahi, li quali pretendono alcuno officio oltre il dovere. Il Re ne fu avertito, consultò sopra con li suoi principali ministri, e terminosi di far venire avanti il Re li capi per sentir la loro domanda, fu mandato per essi, ma nessun venne temendo di morte.* Schmíd, *Rapport,* Archives I. R. et Bibliothèque imp.

sèrent à une mesure aussi violente, s'engageant à assurer l'exécution des ordres du Grand-Seigneur par l'abandon et l'extradition des chefs de la révolte. Sur cette promesse, un décret fut rédigé au nom du Sultan; les têtes de Saka Mohammed, de Gourdji Rizwan et des autres rebelles devaient tomber devant les portes du palais impérial. Saka Mohammed, appelé sur l'heure en présence du grand-vizir, accourut plein de confiance dans la faveur populaire et dans la puissance des factieux. A l'instant même on s'empara de lui; il voulut parler, mais le grand-vizir s'écria : « Vite, qu'on abatte le traître, » et il tomba mort avec Djanin Ali. Les deux cadavres furent jetés à la mer. Djadou Osman, saisi dans sa maison au moment où il était à table, fut impitoyablement mis à mort. Yemischdji Moustafa disparut; Salih-Efendi s'enfuit en Egypte où il devait trouver plus tard le châtiment de sa rébellion. Mahmoudoghli, Sari Moustafa, Gül Abdi surent se dérober aux poursuites; Bitschakdjioghli Mohammed se réfugia à Ilbessan, lieu de sa naissance. Le perfide Koumri fut pendu.

Grâce à ces énergiques mesures, l'empire fut débarrassé des rebelles les plus redoutables, sans compter tous les obscurs factieux enveloppés dans la proscription de leurs chefs. Pour le moment, quarante à cinquante des offices les moins importans furent accordés aux escadrons de l'aile droite et de l'aile gauche. Toutefois les rôles des impôts cessèrent de leur être confiés, et on leur distribua une gratification de six piastres par homme à titre de taxe des garçons,

Mais cette haute solde elle-même ne tarda pas à être supprimée et les troupes furent réduites à la paie ordinaire. C'est ainsi que Mourad, après dix ans de règne, sut reconquérir son trône sur la rébellion, et devenir l'empereur le plus redouté des Ottomans. Les premiers pas de son autorité naissante furent fermes, mais tracés en sanglans caractères. On était alors au milieu du onzième siècle de l'hégire [v].

Un des rebelles les plus influens était Deli Ilahi, neveu de Taghlardelisi qui, se faisant l'organe de la révolte au camp de Bagdad, était devenu une des principales causes de la levée honteuse du siége. Au moment où les sipahis se préparaient à l'assaut, Deli Ilahi s'était présenté devant eux, leur criant à haute voix : « Où courez-vous? Si les Ottomans se rendent maîtres de Bagdad, ils n'auront plus besoin » de vous, et ne tarderont pas à vous exterminer. » Ces perfides paroles avaient retenu le zèle des sipahis et décidé la retraite de l'armée. Deli Ilahi se montrait le digne neveu de son oncle Taghlardelisi; résidant à Sidi et à Begschehri comme au centre de ses opérations, il faisait trembler toute la Karamanie sous son joug tyrannique. Il était à la fois juge et exécuteur. Son kiaya Sari Moustafa fit bâtonner le khodja Redjeb, un des principaux habitans de Sidischehri, pour ne s'être pas levé devant lui; Deli Ilahi le condamna en outre à une amende de mille aspres. Quelques jours après, il fit pendre un janissaire coiffé de son bonnet de feutre. La puissance du rebelle devint si formidable que le gouverneur de Karamanie,

Tscherkesse Ahmed-Pascha, se vit contraint de s'adresser à lui et de s'en remettre à sa merci pour le recouvrement des impôts. L'avide Deli, profitant de l'occasion, fit une ronde par toutes les villes de la province, exigeant le double et le triple de la taxe habituelle [1]. Mais bientôt ce Turc grossier [2], sourd aux sages avis de Roum-Mohammed, son ancien camarade, se mit dans l'idée d'aller à Constantinople pour y chercher sa récompense, selon ses propres expressions. A peine arrivé dans la capitale, un grand nombre de gens de sa province, victimes de sa tyrannie et de ses exactions, l'entourèrent en tumulte et le traînèrent au tribunal pour en obtenir justice. Son procès fut instruit régulièrement au diwan devant les juges d'armée; mais, comme il ne pouvait payer ses créanciers ni satisfaire aux condamnations prononcées contre lui, on lui signifia son arrêt de mort. Les sipahis ayant demandé que l'exécution n'eût pas lieu pendant le jour, le lieutenant de police attendit la nuit pour se transporter dans le cachot, et accomplir son sanglant office.

Non loin de Sidischehri, dans le village de Derekœyi, voisin de Bozkir, vivait un vieux rebelle nommé Dereli Khalil, déjà en révolte ouverte au temps du sultan Osman, et devenu l'ennemi irréconciliable de Deli Ilahi. Aussitôt après le supplice de

1 Naïma, p. 552, en donne la liste et les noms : Koniah, Sidischehri, Bozkir, Larenda, Nikdé, Akseraï, Heraklié, Karabinar, Eskiyé, Kaïssariyé, Ishaklü, Akschehr.

2 *Türki Sitürki*. Naïma, p. 553.

ce dernier, le proverbe turc qui dit : *La mort de l'âne est la fête du chien* [1], trouva une application parfaite. En effet, à peine la nouvelle de l'exécution était-elle parvenue à Derekœyi que Dereli Khalil tomba sur les propriétés de Deli Ilahi, dans la vue d'en déposséder son fils Hedayet. Ce dernier, suivi de Schah Anssar, du tschaousch Nourallah, et de plusieurs autres compagnons de son père, alla chercher un asile à Koniah, où le Grec Mohammed, encore en bonne intelligence avec la Porte, attendait toujours son diplôme de gouverneur de Merâsch. Touché de l'infortune du jeune homme, Mohammed envoya une supplique à Constantinople, pour prier le diwan de ne pas rendre le fils responsable de la faute du père. En effet, Ahmed-Pascha, gouverneur de Karamanie, toujours arrêté à Boulawadin, reçut l'ordre de marcher contre Dereli Khalil. Les partisans de Deli Ilahi, Schah Anssar et les autres, avaient déjà ouvert la campagne contre l'ennemi de leur ancien maître. Les crieurs publics de Sidischehri firent la proclamation suivante du haut des minarets : « Khalil-Aga » va se battre à Kawak contre Schah Anssar; que » toute la population prenne les armes pour marcher » avec lui. Celui qui refusera d'obéir est un infidèle, » et sa femme lui doit être ravie. » L'historien ottoman qui raconte ce fait se trouvait alors à Sidischehri chez un de ses oncles; ayant demandé à ce dernier sur quelle loi était basé le fetwa qui déclarait

[1] *Himarüm mewti kelbe dougoundür*, Naïma, p. 534.

infidèle tout homme qui refuserait de suivre Khalil, le vieillard lui répondit en souriant d'aller le demander à Khalil lui-même [1]. Le neveu sut se dérober à l'obéissance en partant pour Koniah, et l'oncle en fut quitte pour une vive altercation avec Khalil. La même nuit, Ahmed-Pascha fit son entrée dans la ville et les troupes cernèrent la maison du rebelle; il fut écartelé, et les quatre quartiers de son corps jetés au milieu du marché de la cité. Un de ses compagnons, Yaïdji Hasan, saisi vers la même heure, eut la tête tranchée sans autre forme de procès. Ahmed-Pascha prit possession des trésors du rebelle et de la main de sa veuve.

Les factieux dont il a été question jusqu'ici n'étaient que des sipahis, des palefreniers ou des gens qui ne valaient guère mieux. Mais l'empire renfermait un rebelle plus dangereux et plus redouté des sipahis eux-mêmes qui reconnaissaient en lui un rival des plus dangereux. Nous voulons parler du vizir Elias-Pascha, gouverneur de Karasi. Né à Balikesri où il était connu sous le nom de Solakhogli, le jeune Elias avait commencé sa carrière militaire par la défaite des rebelles de Karasi, et par d'éclatans services rendus à Hafiz-

[1] Comme Naïma copie souvent textuellement Hadji Khalfa, Hasanbegzadé et Petschewi, sans même se donner la peine de faire observer que c'est son auteur qui parle comme témoin oculaire, ce n'est que par la comparaison des originaux qu'il est possible de s'assurer si c'est Naïma ou l'un des trois auteurs ci-dessus qui s'exprime en témoin oculaire. Ce passage est probablement de *Scharihoul-minarzadé;* car l'ouvrage de Hasanbegzadé ne va pas jusque-là, et ni Petschewi, ni le *Fezliké* ne disent un mot de ce voyage.

Pascha dans la première campagne de Bagdad, où il avait figuré en qualité de beglerbeg d'Anatolie. Disgracié sous le grand-vizirat de Khosrew-Pascha, il s'était retiré et fortifié dans la contrée de Pergame, à Karasi et au mont Ida, avec une troupe de lewends et de saridjs qu'il avait entraînés à sa suite; bientôt devenu puissant pendant l'anarchie militaire de Constantinople, il avait obtenu le rang de vizir à trois queues avec la chaîne d'or, symbole ordinaire de cette haute dignité. Encouragé par le succès, Elias-Pascha avait envoyé à Mitylène deux de ses lieutenans, Kara Mahmoud et Sari Osman, avec une troupe nombreuse pour soumettre ces îles à sa nouvelle puissance. Mais les habitans ayant pris le parti de la résistance, les deux lieutenans furent taillés en pièces avec tous leurs gens. Elias fut plus heureux contre le sandjakbeg de Magnésie, Ibrahim Bitschakdjioghli, qui avait refusé d'obéir à un de ses commandemens. Les troupes du vizir firent le siége de Magnésie et s'emparèrent de la ville qui fut livrée au pillage durant trois jours. A partir de cette mémorable journée, Elias se considéra comme invincible; il passait les nuits à lire ou à traduire le *Schahnamé* et l'histoire de Timour. Le moufti Yahya-Efendi lui avait envoyé Omer-Efendi, un des premiers médecins de Constantinople, pour le soigner dans une maladie qui menaçait ses jours; il congédia Omer après sa guérison avec de riches présens pour le moufti et plusieurs autres grands de l'empire. Cette circonstance excita les clameurs des troupes contre le moufti et devint un des

griefs les plus graves qui lui furent imputés lorsqu'il fut question de sa déposition. Plus tard, Elias-Pascha fut nommé au gouvernement de Damas; mais au lieu de s'y rendre en personne, il y envoya Yousouf, un de ses gens, en qualité de moutesellim, c'est-à-dire de lieutenant-commissaire, pour prendre possession du gouvernement en son nom. A cette nouvelle, le vizir Koutschouk Ahmed-Pascha, et Tscherkessé Dilawer-Pascha, gouverneur de Karamanie, reçurent l'ordre de marcher contre le rebelle. Elias-Pascha confia à son aga Latschin la défense de Pergame, où il avait renfermé ses trésors; lui-même et ses compagnons [1] s'occupèrent de recruter sous le nom de *cavaliers* (djebelli) et de chasseurs à cheval (atlü seghban), une dizaine de mille hommes avec lesquels ils allèrent tenir la campagne dans la plaine d'Alaschehr. Attaqué et battu par les beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, Elias-Pascha se vit contraint de se jeter dans le château de Pergame avec ses plus fidèles partisans. Ainsi la ville de Pergame, renommée dans l'antiquité sous le titre d'*Asile d'Esculape*, devint le refuge des rebelles qui se retranchèrent parmi les ruines magnifiques de cette grande cité, ancienne résidence de Nimrode, selon la tradition ottomane.

Les deux vizirs, voyant qu'il ne fallait pas songer à réduire le château par la force, prirent le parti des négociations, et envoyèrent à Elias-Pascha des cerises

[1] Kodja Khizr Kiaya, Mahim Schahinoghli, Koulleli Seferaga, Mohammed Semanaga, Schemsipaschaoghli Mourad. Naïma, p. 538. *Fezliké*, f. 311. *Raouzatoul-ebrar*, f. 398.

et des rafraîchissemens dont l'intérieur de la citadelle devait être mal pourvu. Ils dépêchèrent en outre un courrier à Constantinople, afin d'obtenir un ferman de pardon pour le rebelle. Les trois paschas, réunis dans une conférence solennelle, signèrent un traité par lequel les gouverneurs d'Anatolie et de Karamanie s'engageaient, au nom du Grand-Seigneur, à garantir à Elias-Pascha un entier oubli du passé. Cette transaction rendit le repos à Magnésie, à Karasi, au pays de l'Ida, à Pergame, Balikesri, Adramid (*Adramytum*), Ayazmend, Alaschehr, Philadelphie, Menemen (*Mainomenos*) et Fodja (*Phoçœa*). Un grand nombre des révoltés fugitifs allèrent tomber entre les mains de Tscherkessé Ahmed-Pascha, résidant à Boulawadin[1], qui se hâta d'en faire bonne et prompte justice.

Cependant Dilawer-Pascha était parti pour la Karamanie, tandis que Koutschouk Ahmed-Pascha se rendait à Constantinople avec Elias-Pascha pour le faire recevoir en grâce auprès du Sultan. Le Grand-Seigneur les attendait au palais d'Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore. « Infidèle, dit Mourad à Elias, » pourquoi n'es-tu pas allé à Damas, dont je t'avais » conféré le gouvernement? » Et, comme le rebelle s'excusait sur une maladie : « Détestable menteur, s'é» cria le Sultan, tu n'étais pas malade pour dévaster

[1] Naïma, p. 539, raconte comment un des rebelles haranguait son cheval devant les portes de Boulawadin : « O mon noble coursier, si tu es vrai» ment de bonne race (*kohaili*), montre-le aujourd'hui en me tirant des » mains de mes ennemis. » A ces mots, il s'élance et disparaît sans qu'aucun pût l'atteindre.

» Magnésie, la résidence de mes ancêtres. Qu'on tran- » che la tête à ce traître! » A ces mots, les bostandjis s'emparèrent du coupable, et l'un d'eux, nommé Toulouzdji, lui coupa la gorge avec un couteau. Koutschouk Ahmed, qui avait garanti la vie du prisonnier, en était maintenant réduit à trembler pour la sienne; car il savait que le peuple de Keronian avait élevé des plaintes contre lui. Après quelques minutes de silence, le Sultan lui adressa enfin la parole en ces termes: «Infidèle, j'ai reçu des plaintes contre toi; pourquoi » opprimes-tu nos sujets? — Tout-puissant seigneur, » lui répondit Koutschouk Ahmed, gracieux empe- » reur et roi, que Dieu tout-puissant protège votre » précieuse vie! Je reconnais que j'ai opprimé le peu- » ple; mais ce que j'ai pris, je l'ai dépensé à l'armée. » Sans cet argent, jamais je n'aurais pu réussir à ras- » sembler des troupes, et jamais le rebelle n'eût expié » ses forfaits en votre présence. Outre les sommes que » j'ai levées sur le peuple, je suis encore redevable de » soixante-dix mille piastres, pour lesquelles je me » suis porté garant au nom de l'armée. Fais-moi mourir » ou pardonne-moi: l'un et l'autre sont en ton pou- » voir. C'est à mon glorieux empereur et roi qu'il » appartient de commander. »

Sa harangue lui réussit. Après quelques recommandations pour l'avenir, Mourad le fit revêtir du kaftan d'honneur, et lui conféra le gouvernement de Damas en récompense de ses services. A la suite de ces événemens, Hadji Aïwad [vi] Souleïman-Aga, ancien kiaya du grand-vizir Khosrew-Pascha, fut nommé

gouverneur de Temeswar, et Dilawer-Pascha gouverneur de Siwas; Tscherkessé Ahmed-Pascha et Noghaï-Pascha furent confirmés dans leurs gouvernemens de Karamanie et de Haleb.

Vers le même temps, les voïévodies de Valachie et de Moldavie devinrent le théâtre d'importans changemens. En Valachie, l'ancien rebelle Abaza, appelé du gouvernement de la Bosnie à celui d'Ocsakov (25 octobre 1633), soutint ouvertement son protégé, le Valaque Matthias Bessaraba, contre Radoul, fils d'Elias, nommé prince par la Sublime-Porte. Les deux partis en étant venus aux mains dans une grande bataille, à la suite de laquelle Radoul se vit contraint de chercher un asile en Moldavie, le vainqueur s'empara des insignes princiers envoyés à son ennemi, et se fit proclamer voïévode de Valachie.

En Moldavie, Miron Bernawski, Polonais naturalisé, qui s'était assis sur le trône trois ans auparavant, fit ses efforts pour arracher le pouvoir au Grec Alexander Elias. Venu à Constantinople pour suivre ses ambitieux projets, le Polonais fut jeté dans le château des Sept-Tours, et sa tête factieuse tomba sous la hache du bourreau.

Dans la capitale comme dans les provinces, le glaive et le cordon travaillaient sans relâche à l'anéantissement des rebelles. Tscherkessé Ali, l'un des chefs des sipahis, fut pendu sur l'hippodrome en face la ménagerie des lions. Le nouveau defterdar, Nikdeli Moustafa-Pascha, s'étant attiré la disgrâce du Sultan par sa rudesse envers ses subordonnés, fut trouvé

mort un matin devant la boulangerie impériale. Mahmoudoghli, complice du meurtre de Hafiz-Pascha, fut étranglé et son cadavre jeté dans les flots (12 silhidjé 1042 — 20 juin 1633). Mohammed, aga des janissaires, purgea les cadres de sa milice de tous les factieux. La terreur qu'il inspirait était si grande, que personne n'obéissait à l'ordre de comparaître en sa présence avant d'avoir fait les ablutions des mourans. Chaque matin la mer rejetait les cadavres qu'on lui avait confiés pendant la nuit, et qu'il était facile de reconnaître pour des janissaires ou des sipahis. Le courage personnel du Sultan et son énergie politique inspiraient aux mutins une terreur salutaire. Chaque jour il se promenait par les rues de la ville, couvert d'une bonne armure, et suivi d'une troupe de cavaliers sûrs, poussant bravement son cheval au milieu des sipahis et des rassemblemens tumultueux qu'il dissipait par sa présence. On le voyait continuellement sur l'hippodrome s'exercer à l'arc et au djirid. Excellent archer lui-même, il récompensait les bons tireurs par une augmentation de solde.

Kœsé Ali et Feridoun Efendi, tous deux grands artisans de rébellion, ne tardèrent pas à recevoir la récompense de leurs fautes passées. Feridoun fut chargé de porter un présent de châles à Mourteza-Pascha, gouverneur du Diarbekr; l'un des châles contenait un ferman impérial ordonnant la mort du porteur : le commandement fut impitoyablement exécuté.

Koutschouk Ahmed, gouverneur de Damas; ayant

reçu la mission d'étouffer la révolte des Druses du mont Liban, nettoya sur son passage les défilés de Syrie des rebelles qui les infestaient. Tschalik-Derwisch perdit la vie sous la hache à Laodicée. Dans les environs de Kaïssariyé, les révoltés turcomans, Boyouni Indjelibegi, Hadji-Ahmed et son fils Omer, perfidement arrachés de leurs retraites dans la montagne d'Ardjisch (Argæus), furent crucifiés à Haleb, après avoir été ignominieusement promenés sur des chameaux. La tête de Baba Omrewi fut envoyée de Karahissar à Constantinople. Roum Mohammed-Pascha fut moins facile à réduire. Ce chef, que nous avons vu figurer au premier rang dans la révolte des sipahis, avait reçu le gouvernement de Meràsch pour avoir trahi ses anciens compagnons. Originaire du village de Keskin, dans le voisinage d'Eskischehr, il avait commencé par accompagner le collecteur Karakaschzadé dans ses tournées provinciales; puis il était devenu un des principaux fauteurs de l'insurrection au temps de Khosrew-Pascha. Lorsque Khosrew résigna une partie de l'administration entre les mains des sipahis, Roum Mohammed reçut la voïévodie de Sila, qu'il abandonna bientôt pour la place d'inspecteur-général des mines de cuivre. C'est en cette qualité qu'il désola la province de Kastemouni, livrée sans défense à ses partisans, parmi lesquels on nomme Ouroudj Ghazi, qui parcourut long-temps le pays à la tête de soixante-dix ou quatre-vingts archers en levant partout des contributions. Après le meurtre de Hafiz-Pascha, Roum Mohammed, s'étant vivement

opposé au projet qu'avaient formé ses anciens compagnons de déposer le Sultan, avait fini par se fortifier à Koniah avec une troupe d'insurgés qui avaient échappé à la proscription générale. Pour éloigner ce dangereux voisin, on lui avait accordé le gouvernement de Meràsch; depuis on l'avait vu s'établir à Aïntab. Lorsque Deli Yousouf-Pascha, autre rebelle qui fut nommé au gouvernement de Damas, s'approcha des frontières de la Karamanie, Roum Mohammed lui envoya un parlementaire avec l'invitation de changer sa marche, afin d'éviter une collision entre les troupes du Sultan et les lewends. Yousouf-Pascha ayant prêté l'oreille à cet avis prudent, le même messager alla porter un avertissement semblable à Koutschouk Ahmed-Pascha, alors en route pour la Syrie; mais celui-ci en prit l'occasion d'écrire à la Porte que, si l'on voulait se débarrasser de Roum Mohammed, personne n'était plus propre à cette mission qu'Alibeg de Behesni, connu sous le nom de Beïtharoghli, vaillant guerrier qui s'était acquis une haute réputation à la bataille d'Imam-Houseïn dans la guerre persique; Alibeg accepta cette dangereuse mission. Ayant reçu de Roum Mohammed le même message que les deux autres paschas, Alibeg lui dépêcha deux de ses gens avec des paroles conciliatrices : il ne voulait aller qu'à Behesni, disait-il, sans inquiéter en rien le gouverneur de Merâsch. Roum Mohammed commença par mettre à mort les messagers, et courut se fortifier à Aïntab, où Alibeg ne tarda pas à venir l'assiéger avec le secours des habitans du pays. La ville fut prise :

le rebelle et tous les siens eurent la tête tranchée. Le vainqueur reçut pour récompense le gouvernement de Meràsch, devenu vacant par la mort de Roum Mohammed. Sur ces entrefaites, Deli Yousouf-Pascha, que Koutschouk Ahmed-Pascha venait de remplacer dans le gouvernement de Damas, était arrivé à Constantinople (7 ramazan 1042 — 18 mars 1633). C'était un brave et vaillant guerrier, mais ses exactions et sa qualité de client de Khosrew-Pascha l'avaient mis en mauvaise renommée. Appelé en présence du Sultan pendant une des nuits du Ramazan, il reçut le coup fatal de la main du bourreau. Ceux qui furent chargés de porter son cadavre au parvis d'Aya-Sofia, pour lui faire donner la sépulture, assurèrent que la blessure qu'il avait reçue au bras à la bataille de Schehrzor, contre Lori Houseïnkhan, n'était pas encore entièrement fermée.

Tandis qu'on exterminait les rebelles de Constantinople et de l'Asie-Mineure, l'Arabie était livrée aux horreurs de la guerre civile, qui désolait en même temps l'Yémen et l'Hedjaz. Les Arabes venaient d'abandonner Aïdin-Pascha, ancien gouverneur d'Ethiopie, nommé depuis peu au gouvernement de l'Yémen, et qui s'était fortifié à Mokha pour aller combattre l'imam des Seïdis, le schérif Kasim, fils du schérif Mohammed. Nous avons raconté plus haut qu'Ahmed-Pascha, après avoir installé à la Mecque le schérif Ahmed dans la dignité de schérif de la sainte ville, avait perdu la vie par la perfidie de Beïram-Pascha, beglerbeg d'Egypte. Sans appui par le meurtre de son

protecteur, le schérif Ahmed fut mis à mort à son tour par le beg Kanssou-Pascha, nouveau beglerbeg de l'Yémen, et eut pour successeur l'ancien schérif. Kanssou se mit en marche vers Sébid, après avoir également fait massacrer Aïdin-Pascha. Les troupes de l'imam et l'armée ottomane, sous les ordres de Kanssou-Pascha, en vinrent aux mains dans la vallée de Djanan. Cent mille Arabes avaient pris les armes : leur aile droite était commandée par le nègre Sünbül, la gauche par les deux frères de l'imam, Hasan et Houseïn; l'imam s'était réservé le centre. Kanssou-Pascha avait placé à l'aile droite son kiaya Yousouf, et à l'aile gauche Idrisaga, chef de la troupe levée à Constantinople, sous le nom de candidats sipahis; le général ottoman commandait en personne son corps de bataille.

L'issue du combat devint funeste à l'armée impériale. Yousouf s'enfuit jusqu'à Sébid, où Kanssou, qui soupçonnait ce kiaya de vouloir le supplanter dans son commandement, le fit poignarder par un assassin envoyé sur ses traces. Mais bientôt les partisans d'Yousouf, soulevés à cette nouvelle, s'emparèrent du pascha et l'enfermèrent dans les murs de Sébid, en demandant avec fureur les têtes de Deli-Pascha et du secrétaire, accusés d'être les auteurs de l'assassinat. Le pascha se voyait contraint de les livrer, lorsque la troupe des candidats sipahis les prit sous sa protection et leur sauva la vie. La révolte ne tarda pas à être apaisée par des présens.

Idrisaga étant venu à mourir, Kœr Mahmoud, qui le remplaçait comme aga de la bannière rouge, reçut

l'ordre de marcher avec un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie contre les Arabes de la tribu de Seranik, qui vont au combat armés de longues lances et de boucliers recouverts de peaux de poissons [1]. Les Arabes furent mis en déroute, et le vainqueur prit possession de Sébid et de Taaz; Kanssou fit de vains efforts contre Sanaa. Au bout de trois années de combats sans résultat et de fatigues inouïes, à peine restait-il neuf cents hommes de la troupe des candidats sipahis. Hors d'état de leur payer leur solde, le général les renvoya à Constantinople pour y réclamer les places qui leur étaient promises.

Pendant ce temps, Kœr Mahmoud marchait sur Djidda et menaçait la Mecque. A l'approche des troupes ottomanes, le schérif Seïd sortit à leur rencontre avec une armée de vingt à trente mille Arabes, faisant combler tous les puits sur la route de Djidda à la Mecque. Cette mesure devint fatale à l'aga et à ses neuf mille guerriers, presque épuisés de soif avant qu'ils eussent pu réussir à retrouver les puits et à les déblayer. On allait en venir enfin à une bataille générale, lorsque par l'inexpérience des Arabes leurs provisions de poudre sautèrent au moment du combat. L'explosion ayant coûté la vie au schérif Mohammed, qui était le bras droit du schérif Seïd, celui-ci prit le parti de se réfugier dans le Désert. Kœr Mahmoud et ses guerriers, entrés en triomphe à la Mecque; commencèrent par livrer la ville au

[1] Ces boucliers portent le nom de *hadjze*, et les lances celui de *nakouk*. Naïma, p. 546.

pillage; puis, en pieux pélerins, ils accomplirent sept fois le tour de la Kaaba, selon l'usage de leur religion (schâban 1040 — mars 1631).

A la suite de cette révolution, la dignité de schérif fut rendue pour la troisième fois au schérif de l'Yémen. Le vainqueur, sachant bien que le pillage de la Mecque n'était pas fait pour lui assurer un accueil favorable à Constantinople, avait pris la route de Bassra, suivi seulement d'une partie des siens. Trois cents hommes, sous les ordres de Moustafabeg, avaient quitté leur général pour suivre le chemin de Constantinople.

A la nouvelle des désordres de l'Arabie, Khalil-Pascha, gouverneur d'Egypte, avait détaché Khodja Kasimbeg avec un corps d'armée pour ramener le schérif Seïd dans les murs de la Mecque. Kasimbeg, guerrier plein d'expérience, qui voulait avant tout éviter le combat avec les trois cents hommes déterminés de Moustafabeg, leur envoya l'émiroulhadj Ibrahimbeg pour entamer les négociations. A la suite de cette conférence, Moustafabeg, revêtu du kaftan d'honneur, continua sa route vers Constantinople par la Syrie, et le schérif Seïd alla s'installer à la Mecque.

Cependant Kœr Mahmoud, poursuivi par une armée arabe, s'était jeté dans le château de Tourbe, au milieu de la vallée de Wadiol Abbas. Là six cents des siens l'abandonnèrent encore pour aller rejoindre Moustafabeg : l'émiroulhadj Ibrahimbeg leur servit de guide vers la Syrie, qu'ils ne tardèrent pas à atteindre heureusement. Quant à leur ancien général, qui vou-

lait poursuivre son chemin vers Bassra, il ne tarda pas à être accablé par les Arabes, et conduit prisonnier à la Mecque. Ses partisans furent mis à mort, et lui-même jeté aux gémonies de la ville, après avoir eu les pieds écrasés par la torture (moharrem 1041 — août 1631). En même temps, un certain schérif fut condamné juridiquement à la mort avec son frère, comme meurtriers du dernier beg de Djidda.

Les troupes ottomanes qui se rendaient en Syrie furent d'un grand secours à la caravane des pélerins contre les attaques des Arabes du Désert, qui avaient entrepris d'arrêter les pieux voyageurs, en comblant les puits et en interceptant les routes par de grands abattis d'arbres épineux. Les Arabes furent dispersés et leurs barricades livrées aux flammes. Ces bons offices, rendus aux sujets de l'empire, ne contribuèrent pas peu à faire oublier la conduite des soldats dans l'Yémen et au sac de la Mecque, et leur chef Moustafa reçut la dignité de sandjak de Kastemouni. Toutefois, lorsque le reste de la troupe se présenta à Constantinople pour réclamer les places de sipahis qui lui avaient été promises avant l'expédition d'Arabie, le grand-vizir Mohammed chassa honteusement les pétitionnaires du diwan sans vouloir écouter leurs réclamations (1043 — 1633). Sur ces entrefaites, Kanssou-Pascha était revenu à Constantinople, et désormais l'Yémen fut livré sans défense à la domination des Seïdis.

Tandis que ces événemens se passaient dans les provinces de l'empire, Constantinople célébrait avec

enthousiasme la naissance d'un jeune prince; mais les illuminations et les feux de joie ne tardèrent pas à être suivis d'un des plus terribles incendies qui eussent encore désolé la capitale. Le feu se manifesta au milieu du port, du côté de la porte de Djüb-Ali, par l'imprudence des calfateurs d'un navire en armement (1er sâfer 1043 — 7 août 1633). La flamme gagna rapidement les bâtimens voisins, et, suivant le rivage jusqu'à la porte d'Aya-Kapou, elle envahit le marché de Moustafa-Pascha et les magnifiques palais de Hamza-Pascha, de Yahya-Pascha, d'Aschik-Pascha et de Tscheschmi-Efendi (27 sâfer 1043 — 2 septembre 1633). De là l'incendie se divisant en trois branches formidables, l'une prit la direction de la mosquée du sultan Sélim; l'autre s'étendit le long du rivage, vers le palais de Haïder-Pascha, la mosquée d'Ouskoublü, à la porte d'Ounkapan et le Coteau du Vizir, dévorant sur son passage la riche demeure de Kourschoundjizadé Moustafa; la troisième prit le chemin de la mosquée du sultan Mohammed, envahissant avec rapidité les deux rues à droite et à gauche du temple, les palais, le grand et le petit Karaman, et le marché aux selliers jusqu'à Sarigürz.

Tandis que le Sultan, suivi des bostandjis et des vizirs, s'efforçait d'arrêter l'incendie du côté de la mosquée du Sultan-Sélim, la flamme gagnait derrière eux les vieilles et les nouvelles casernes des janissaires, ainsi que la mosquée du centre, ce foyer permanent de l'insurrection militaire. De là la ligne de dévastation s'étendait en longueur depuis le port

jusqu'à Molla Kourani, c'est-à-dire dans toute la largeur de Constantinople, et en longueur depuis la porte du Fanar jusqu'aux mosquées de Baki-Pascha et de Loutfi-Pascha, et jusqu'au seraï de Schah Schâban et au marché aux chevaux, au-dessus des magasins aux farines. Dans ce vaste circuit, qui embrassait deux quartiers de la ville, deux maisons seulement demeurèrent debout : le nombre des bâtimens consumés fut évalué à vingt mille [1].

Ce grand désastre répandit le mécontentement parmi le peuple, qui exprima hautement ses sentimens dans les cafés publics. Craignant que cette funeste disposition des esprits ne devînt le prétexte d'une nouvelle sédition, l'autorité fit paraître une ordonnance qui commandait la suppression immédiate de tous les cafés (rebioul-ewwel 1043 — septembre 1633). La mesure fut exécutée impitoyablement. Déjà, sous le règne des sultans Mourad III et Ahmed Ier, on avait eu l'exemple d'ordonnances semblables; mais elles n'avaient eu pour effet qu'une sévérité de quelques jours. Cette fois, au contraire, les cafés de la capitale et des autres villes de l'empire demeurèrent fermés durant tout le règne du sultan Mourad et de son successeur Ibrahim. Ce fut seulement sous le sultan Mohammed IV qu'on obtint la permission de les rouvrir.

La fermeture des cafés fut immédiatement suivie

1 Cette évaluation est de Rycaut; mais, comme toutes celles de cet auteur, elle ne doit être adoptée qu'avec circonspection : il place cet incendie en 1634, c'est-à-dire un an trop tard. Rycaut, dans Knolles, p. 25.



d'une seconde ordonnance qui proscrivait l'usage du tabac sous peine de mort. Le prétexte était le danger d'un nouvel incendie; mais au fond c'était une mesure de haute police destinée à prévenir les rassemblemens des désœuvrés, et à supprimer tous les lieux de réunion où l'on pouvait s'entretenir des affaires publiques. Le despote craignait, non sans raison, qu'au milieu des tasses et des pipes, l'esprit de trouble et de résistance ne prît un développement qu'il deviendrait difficile d'arrêter.

Ces mesures de police rigoureusement observées attirèrent à leur auteur plus d'une remarque maligne et plus d'une épigramme : « Chassez les eunuques » noirs qui nous font des nuits sans sommeil, disait la » voix populaire; avant de proscrire le nègre (le café), » et avant de condamner l'innocente fumée de tabac, » dissipez la vapeur sanglante qui s'élève des cœurs » opprimés. »

Les bons mots avaient leur cours : mais le glaive n'en sévissait pas moins contre les transgresseurs des deux ordonnances. Chaque nuit le Sultan faisait la ronde en personne; quiconque était trouvé sans lumière dans les rues, quiconque était rencontré avec une pipe ou une tasse de café, était livré au bourreau. Chaque matin les cadavres des victimes, abandonnés au milieu des rues, venaient témoigner de l'impitoyable justice de la nuit. Sur la nouvelle qu'il se trouvait encore à Andrinople un café rebelle aux ordonnances, le bostandji-baschi partit en toute hâte pour fermer la maison et faire pendre le propriétaire.

Chaque jour quelques amateurs imprudens des denrées prohibées payaient de leur tête leur fatale passion. Pendant le jour, Mourad parcourait déguisé la capitale et les faubourgs, sans cesse à la piste des rassemblemens qu'il dissipait par sa présence. Un jour que le scheïkh des scheïkhs, le célèbre mystique Siwasizadé, était assis sous le kœschk du grand-écuyer, dans la *Vallée des Eaux douces,* s'entretenant avec ses amis de sujets spirituels, le Sultan parut tout-à-coup au milieu de l'assemblée, et lui fit demander ce qu'elle avait à lui présenter. On lui apporta des livres et des rosaires : « Ceci, dit le Sultan en ouvrant le » volume; ceci est le diwan de mon maître Yahya-» Efendi; » et, après avoir parcouru les autres, il ajouta : « Je ne veux déranger en rien les oulémas, les » écrivains et les derwischs qui se promènent et se » réunissent avec leurs livres, leurs plumes, leurs ro-» saires, leurs tapis et leurs frocs. »

Ce scheïkh Siwasizadé-Efendi était le chef des mystiques de Constantinople depuis la mort du grand-scheïkh Mahmoud de Scutari, comme le scheïkh Kazizadé était le chef des dogmatiques. L'un était le champion de l'orthodoxie pure, et l'autre le défenseur des sofis, partisans d'une interprétation moins rigoureuse de la loi. A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prophète (27 septembre 1632 — 12 rebioul-ewwel 1042), célébré comme à l'ordinaire le douzième jour de la lune de rebioul-ewwel dans la nouvelle mosquée du sultan Ahmed à l'hippodrome, les deux scheïkhs, chefs des deux sectes dissidentes, prêchèrent solennel-

lement l'un après l'autre. Siwasizadé occupa le premier la chaire où il fut remplacé par Kazizadé, qui, tout-puissant de la faveur particulière du Sultan, en profita pour se permettre mainte parole pleine de liberté. Ce fut surtout en s'élevant contre les grands qu'il donna carrière à son éloquence. Il raconta du haut de la chaire une des plaisanteries de Nasireddin Khodja (l'Esope des Musulmans), qui, labourant un jour un champ avec un gros bœuf et un petit, se mit à battre le gros, parce que son compagnon refusait de tirer la charrue. Interrogé sur le motif de cette singulière action, il répondit : « J'ai agi de la sorte, parce que » le petit n'aurait jamais tiré tant qu'il n'aurait pas eu » devant les yeux l'exemple d'un plus grand que lui. » Quelques seigneurs et quelques oulémas, se sentant offensés par la parabole du prédicateur, voulaient l'arracher de la chaire; mais le moufti, parent de Kazizadé, s'opposa à leur violence, en leur représentant l'inconvenance d'une pareille action en présence du Grand-Seigneur.

Trois mois auparavant (6 silhidjé 1042 — 14 juin 1633), les oulémas avaient perdu un des membres les plus distingués de leur ordre dans la personne du grand-juge de Roumilie, Mohammed Karatschelebizadé, fils de Hosam Karatschelebizadé, juge d'armée de Roumilie sous le sultan Mourad III. Le père de Hosam était le juge Karatschelebi, et son grand-père Mewlana Hosameddin, frère de Roum Mohammed, grand-vizir sous le règne de Mohammed le Conquérant, et allié à l'une des premières familles de

Karamanie. Hosam avait eu deux fils : le premier, Mohammed, grand-juge de Roumilie ; le second, Abdoulaziz, devenu moufti, et dont il sera question plus d'une fois dans la suite de cette histoire. Mohammed a laissé un volume de poésies sous le nom de *Souhouri* : il est le fondateur d'une mosquée et de plusieurs autres établissemens pieux à Brousa et à Andrinople [1].

Pendant que ces événemens se passaient dans la capitale de l'empire, Mourteza-Pascha, gouverneur de Diarbekr, venait d'achever les fortifications de Mossoul avec l'aide du seghban-baschi Mousa, qui fut récompensé par le gouvernement de Wan. Ce grand ouvrage achevé, Mourteza s'occupa de rassembler l'armée ottomane sur les Alpes du Sultan, dans le voisinage de Mardin, tandis que les Persans chassaient de Géorgie Tahmouraskhan, trop faible pour leur résister. La Perse était alors déchirée par des discordes intestines. Imam Koulikhan, gouverneur de Schiraz,

[1] Naïma, p. 550. *Fezliké.* Voyez la biographie de Mewlana Karatschelebi, dans le *Schakaïkoun-naamanyé,* et celle de son fils, dans Attayi, n° 488. Il ne faut pas confondre ce dernier avec le juge Hosameddin Hasan Efendi, dans Attayi, n° 440. Voyez ensuite la biographie de Mohammed Karatschelebizadé (petit-fils de Karatschelebi), dans Attayi, n° 960. — Le frère de Mohammed Karatschelebizadé, le moufti Abdoulaziz Karatschelebizadé, parle avec assez de détails de la mort de son aïeul Karatschelebi, en 1006 (1597), f. 328 de mon exemplaire, et de la mort de son frère, en 1042 (f. 399). Voici donc la généalogie de cette illustre famille d'oulémas : 1° Hosameddin bisaïeul, sous Mohammed II et Sélim Ier, mort en 920 (1514) ; 2° Karatschelebi, sous Souleïman le Grand ; 3° Hosameddin Karatschelebizadé, juge d'armée sous Mourad III, né en 940 (1533), mort en 1064 (1597) ; 4° Mohammed Karatschelebizadé, juge d'armée sous Mourad IV, et son frère Abdoulaziz devenu moufti.

auquel vingt ans auparavant Schah Abbas le Grand avait fait présent d'une esclave devenue mère d'un enfant qui passa pour héritier naturel du trône, avait été massacré avec ce même Abbas et vingt-trois de ses fils. Dans le Ghilan, sur la frontière septentrionale de l'empire, province autrefois indépendante et renommée pour ses archers, accusée d'entretenir des intelligences avec les Ottomans depuis la première expédition du sultan Souleïman le Grand, et dont le dernier khan était mort dans les fers sous le règne du sultan Mohammed III, deux frères s'étaient élevés successivement au pouvoir suprême. Le premier se nommait Gharibschah et le second Aadilschah. Un jour Schah Safi avait fait couper les muscles des bras à quatre cents des meilleurs archers du Ghilan : « Car, disait-il, » à quoi bon garder ces ennemis, ces archers, dont » dix derrière un arbre se défendent avec succès » contre dix mille Persans? » Tout récemment, Arslanbeg, gouverneur au nom du schah dans le Ghilan, avait fait pendre un derwisch, et répandu le bruit qu'il venait de se défaire d'Aadilschah.

Sur la nouvelle que les Persans marchaient contre Wan, le grand-vizir Mohammed-Pascha reçut l'ordre de se diriger sans perdre de temps vers les frontières de la Perse. Le kapitan-pascha Djanbouladzadé devait tenir la campagne en Roumilie avec un nombreux corps d'armée; Djâfer-Pascha prit de nouveau le commandement de la flotte, et Omer-Efendi fut nommé à la place de defterdar.

Vers le milieu d'octobre, le grand-vizir se mit en

route pour Scutari (11 rebioul-akhir 1043 — 15 octobre 1633). A Kawak, le khan de Schirwan s'étant présenté comme transfuge du roi de Perse avec deux cents cavaliers, on commença par lui accorder Kanghri, puis le sandjak d'Alayé. A Maldépé, où le Sultan passa une dernière fois l'armée en revue, quatre vizirs encoururent sa disgrâce pour n'avoir amené au camp qu'un contingent incomplet et mal équipé. Le bostandji-baschi les fit monter tous quatre sur une galère, et, après avoir confisqué leurs biens, il alla les déposer dans le lieu de leur exil.

Mahmoud-Pascha le nischandji fit le pèlerinage de la Mecque, Semin Mohammed-Pascha fut exilé dans l'île de Rhodes, et Moustafa-Pascha envoyé de Mostar à Selefké, dans l'Itschil, en qualité de sandjak; Yousouf-Pascha partit pour Klis en Bosnie avec les mêmes fonctions, et Hasan-Pascha le Calligraphe, l'ancien aga des janissaires, reçut le gouvernement de Bosnie. Le lendemain, la nouvelle que les Persans se retiraient de Wan vint remplir le camp d'allégresse. Le Sultan accompagna l'armée jusqu'à Kaziklü au-delà de Nicomédie, d'où il reprit le chemin de Constantinople, après avoir laissé au grand-vizir les ordres les plus sévères pour le maintien de la discipline (25 rebioul-akhir 1043 — 29 octobre 1633).

Une troupe nombreuse de janissaires, ainsi que les soldats de cinq sandjaks, furent expédiés, par un ordre daté d'Yenischehr, dans leurs quartiers d'hiver. Bientôt après, Koniah fut témoin de l'exécution de deux anciens compagnons de Roum Mohammed,

Berik Hasan et Gourdji Ali-Aga, et de la mort subite d'Islambeg de Karabounar, dont les jours furent abrégés par la crainte du supplice.

Deux mois après son départ de Constantinople (15 djemazioul-akhir 1043 — 17 décembre 1633), le grand-vizir fit son entrée à Haleb, dont le beglerbeg, Noghaï-Pascha, était venu à sa rencontre jusqu'à Bakrass. Le septième jour de l'arrivée de Mohammed-Pascha à Haleb, il y eut un diwan solennel comme à Constantinople. Trois jours plus tard, le ferman impérial qui ordonnait la mort de Noghaï-Pascha reçut son exécution. Il était accusé de mollesse dans la poursuite des rebelles, et d'indulgence dans la confiscation de leurs biens (25 djemazioul-akhir 1043 — 27 décembre 1633). Sa tête, blanchie au service de la Sublime-Porte, fut envoyée à Constantinople. A cette occasion, le gouvernement de Haleb passa, avec la dignité de vizir, entre les mains du silihdar Ahmed-Pascha, nouvellement sorti du seraï; le beglerbeg d'Anatolie, Tayyar Mohammed-Pascha, reçut le gouvernement de Diarbekr, et Mourteza-Pascha fut rappelé à Constantinople.

Au commencement de décembre, le Grand-Seigneur s'était rendu à Brousa, au-dessus de Nicomédie, suivi du kapitan-pascha Djâfer, du vizir Gourdji Mohammed-Pascha, du grand-écuyer Houseïn d'Yenischehr et du grand-chambellan Houseïn-Aga, fils du grand-vizir Nassouh-Pascha. En passant à Nicomédie, le Sultan, jaloux de témoigner sa satisfaction au juge Gümischzadé au sujet de la réparation des murailles

et du palais de la ville, lui avait fait remettre une lettre de sa main, dans laquelle il s'engageait à ne jamais le déposer de sa charge. Mais ayant trouvé les routes en mauvais état du côté de Nicée, Mourad renvoya le chambellan à Nicomédie avec l'ordre de faire pendre le juge. Toutes les représentations furent inutiles; l'exhibition même de la sauve-garde impériale ne put rien contre la tyrannie du Sultan. Avant l'exécution de l'arrêt, la victime, se tournant vers le peuple assemblé, prononça ces paroles solennelles : « Musulmans, je vous prends à témoin que je meurs » innocent. »

Durant trois jours, le cadavre de l'infortuné Gümischzadé, revêtu de son turban et des insignes de sa dignité, se balança à la potence dressée devant la porte de la ville. Le quatrième jour, le corps fut descendu, lavé et enseveli; le sang de la victime marqua le chemin jusqu'au lieu de la sépulture, signe infaillible de son innocence aux yeux du peuple consterné.

Mourad continua, en passant par Aïnegœl, sa route vers Brousa, où il reçut un brillant accueil : son premier soin fut d'aller visiter les tombeaux de ses ancêtres, la sépulture d'Emir-Sultan et les eaux thermales. Pendant le séjour qu'y fit le Grand-Seigneur, un riche marchand, Mohammed de Hossnkeïf, que ses richesses et son ambition avaient rendu depuis longtemps l'objet de l'envie universelle, accusé par ses ennemis du crime d'usure, fut déclaré digne de mort. Son frère Osman, qui avait employé ses trésors à se

faire des amis et qui s'était ménagé la faveur du chambellan, eût la vie sauve.

Cependant la nouvelle du supplice du juge de Nicomédie, parvenue à Constantinople, répandit l'alarme parmi les oulémas, et devint le texte de mille discours peu favorables à l'autorité. A l'instant même le moufti Akhizadé écrivit à la sultane Walidé pour la supplier d'adresser des représentations à son fils, afin de lui faire comprendre combien il était dangereux de s'attirer les malédictions des oulémas, surtout dans la disposition fâcheuse des esprits depuis les derniers événemens. Malheureusement pour le moufti, dans un repas de réconciliation qui lui avait été donné par Allamé-Efendi, chef des émirs, la conversation était venue à tomber sur ce tragique événement, et la médisance rapportait qu'Akhizadé s'exprimant à ce sujet en termes peu mesurés avait été jusqu'à laisser échapper le mot de déposition. La sultane envoya donc au Grand-Seigneur la lettre du moufti accompagnée de ce billet laconique : « Hâtez votre retour, mon lion, » on parle de déposition. »

Mourad était à la chasse lorsqu'il reçut le message de sa mère, dont le contenu remplit son esprit de trouble. Sans dire un mot à personne, sans rentrer dans la ville, il piqua des deux, suivi de quelques bostandji-baschis, et alla d'une seule traite jusqu'à Samanlü, où il prit quelques heures de repos. Le lendemain, il arriva à Katirlü, et ne trouvant aucune galère prête à mettre à la voile, il se jeta dans une barque qui le transporta à Ghebizé au milieu d'un

violent orage. Le soir du troisième jour, il était dans son palais de Scutari, d'où il se hâta de dépêcher le bostandji-baschi à Constantinople, avec la mission de saisir le moufti et son fils, le juge de la ville, et de les embarquer pour Chypre. L'ordre fut exécuté dans la nuit. A la suite de cette mesure énergique, Yahya-Efendi fut élevé pour la troisième fois à la dignité de scheïkh de l'Islamisme, tandis qu'Abdoulaziz-Efendi, fils de Karatschelebizadé, fut nommé juge de Constantinople. Le lendemain matin, le bostandji-baschi se mit sur les traces des bannis, avec injonction de renoncer à les poursuivre s'ils avaient déjà dépassé les limites de la capitale, et de les mettre à mort s'il les atteignait avant cet instant. Arrêt inouï dans les fastes de l'empire à l'égard des premiers dignitaires de la loi, et qui ne peut s'expliquer que par la tyrannie du jeune Sultan et son impitoyable soif de vengeance! Il n'avait pas encore pardonné au moufti son crime de lèse-majesté, lorsque celui-ci avait osé se porter caution de la vie des princes avec le grand-vizir Redjeb, dans la dernière insurrection qui avait menacé le trône.

La fortune permit que le fils du moufti, Emir-Tschelebi, se trouvât déjà en pleine mer lorsque l'ordre sanguinaire partit de Scutari. Mais le vaisseau de son père, retardé par les vents contraires, avait été obligé de relâcher dans les environs de San-Stefano, où il ne tarda pas à être rejoint par le bostandji-baschi. Le Sultan, qui était sorti par la porte des Sept-Tours, avait suivi le bord de la mer, et était arrivé vers l'en-

droit où le navire était à l'ancre; aussitôt qu'il eut aperçu son bostandji-baschi, il lui fit signe de la main d'exécuter sans plus tarder l'ordre qu'il lui avait transmis. L'infortuné moufti, placé sur un chariot de paille, fut conduit à travers Aya-Stefano jusqu'au village de Kalabria, où l'arrêt s'exécuta dans la maison d'un janissaire. Le cadavre fut enterré dans le sable du rivage, et le tombeau qu'Akhizadé s'était fait élever à Constantinople demeura vide, nouvelle preuve de l'incertitude des choses de ce monde et de l'ignorance des hommes sur le lieu qui doit être celui de leur sépulture. Au reste, Akhizadé est le seul moufti qui ait été mis à mort par l'ordre d'un sultan; après le meurtre du sultan Osman, l'injuste trépas du plus haut dignitaire de la loi peut être regardé comme une des plus sanglantes taches qui aient flétri les annales de l'empire ottoman (1er redjeb 1043 — 1er janvier 1634).

Au commencement du printemps, la Syrie fut le théâtre d'une nouvelle insurrection militaire. Les janissaires de Haleb, sous prétexte d'obtenir leur paie en piastres au lieu d'aspres, se mutinèrent et demandèrent la déposition de l'aga, du kiaya et du secrétaire. Les factieux entourèrent la maison de l'aga en criant : « Nous ne voulons plus de toi. — Et moi je » ne veux plus de vous, » répondit l'aga, du haut d'une fenêtre, en envoyant quelques flèches au milieu de la multitude. Alors la troupe furieuse se porta au-devant du grand-vizir qui se rendait au diwan, coiffé du turban d'Etat, et qui s'efforça, mais vainement,

de faire entendre des paroles de conciliation. « Nous » ne voulons plus de ces traîtres! » Tel était le cri général, et le grand-vizir se vit forcé de nommer l'aga des sipahis aga des janissaires, et d'élever le saghardji-baschi à la dignité de kiaya. Non contens de cette concession, les rebelles demandèrent les têtes de l'aga et du kiaya destitués, qui avaient frappé quatre des leurs à coups de flèches. « Ils ont pris la fuite, » répondit le grand-vizir, mais nous les ferons cher- » cher. » A ces mots, une pluie de pierres tomba sur lui et une sanglante mêlée s'engagea entre ses gens et les rebelles; les deux partis laissèrent plus de cinquante morts sur la place. Toutefois, le combat finit par la déroute des factieux. Ceux qui n'avaient pas pris part au mouvement envoyèrent des députés à Mohammed-Pascha pour se disculper et se laver par serment de toute participation à cette criminelle tentative (1er ramazan 1043 — 1er mars 1634). Le grand-vizir n'en confisqua pas moins les biens des trois proscrits fugitifs, et il écrivit à Constantinople pour démontrer la nécessité de leur supplice. La lettre accusait surtout l'aga Mohammed, qui, à la vérité, était devenu la terreur des rebelles, mais auquel on reprochait aussi la mort de plus d'un innocent, et entre autres celle de l'ortatschaousch. Le Sultan, dont ce rapport favorisait les vues, se hâta de faire partir son grand-chambellan pour l'Asie-Mineure avec l'ordre de mettre à mort l'aga partout où il le rencontrerait [vii]. Toutefois, le proscrit persuada à son geôlier de l'amener vivant à Constantinople, refusant de croire

que le Sultan pût se résoudre à récompenser tant de fidèles services par une sentence de mort. Arrivé dans la capitale le jour de l'équinoxe du printemps, il fut immédiatement conduit en présence du Grand-Seigneur qui renouvela l'ordre fatal (21 mars 1634). L'aga versait des pleurs au souvenir de ses services passés, représentant à Mourad que sa mort n'était ni juste, ni même politique, attendu que personne ne voudrait désormais dévouer sa vie au service de son seigneur, après une semblable récompense. Mais le Sultan irrité l'interrompit en s'écriant : « Infâme men- » teur, c'est toi qui excitais l'orage de la révolte, et » aujourd'hui tu veux surnager comme l'huile au- » dessus des flots. Vite, qu'on lui coupe la tête. » Le bourreau fit son office.

Le kiaya Moustafa, saisi à Samanlü, ne tarda pas à subir le même sort que son maître, et sa tête fut envoyée à Constantinople. Quant au secrétaire, il sut échapper pour cette fois au glaive suspendu sur sa tête. L'ancien kiaya de Khosrew-Pascha, Hadji Aïwad Souleïman, n'eut pas le même bonheur. Considéré comme auteur de l'insurrection qui avait éclaté pendant le grand-vizirat de son ancien maître, il reçut la récompense de ses forfaits si long-temps différée. A Constantinople, le sipahi Sari Moustafa, l'un des meurtriers de Hafiz, dont le Sultan avait conservé un souvenir personnel, fut livré impitoyablement au bourreau. Le sipahi Ekschi Ouzoun Hasan, l'ancien janissaire, celui qui s'était écrié en présence du Sultan : « Nous ne voulons plus de l'aga, » et qui avait pré-

senté le petit écuyer en qualité de nouvel aga, fut conduit au lieu du supplice par ordre du Grand-Seigneur; son compagnon Gülabdi, qui jusqu'alors avait échappé aux recherches en laissant croître ses cheveux et en se tenant caché dans le cloître de Mahmoud-Efendi de Scutari, fut enfin saisi par Beïram-Pascha, et ne tarda pas à suivre son complice au tombeau (ramazan 1043 — mars 1634). Allamé, chef des émirs, connu dans la littérature sous le nom de Scheïkhi, exilé à la Mecque en raison du fatal repas de réconciliation offert au moufti Akhizadé, mourut à Yenbouou [1], sans que le fetwa contre le tabac, accordé au bon plaisir du Grand-Seigneur, eût eu le pouvoir de prolonger son séjour dans la capitale, sans que la décoction de cosses qu'il avait inventée pour remplacer la liqueur proscrite eût eu le pouvoir de prolonger ses jours. En même temps, on vit rentrer en faveur un homme disgracié depuis quelque temps, le médecin Seïd Mohammed de Galata, auteur d'une petite encyclopédie des douze sciences. Constantinople, Scutari et Galata illuminèrent leurs rues durant trois nuits pour célébrer la naissance d'un jeune prince, dont la mort

[1] Naïma, p. 566, raconte comme un bruit populaire (*menkoul*) que Mourad, s'étant arrêté une nuit à la porte de la maison de Scheïkhi, l'avait fait appeler pour l'entretenir de ce qui s'était passé à ce repas. Scheïkhi, ayant juré qu'il ne s'agissait que d'un festin de réconciliation, le Sultan lui avait permis de rentrer dans sa maison. Scheïkhi, hors d'haleine pour avoir été obligé de courir à côté du cheval de son maître, tandis que Mourad tenait une masse d'armes levée sur sa tête, eut grand'peine à refaire en deux heures et demie le chemin qu'il venait de parcourir en une demi-heure. Naïma, p. 575.

prématurée vint bientôt interrompre les réjouissances publiques.

Vers le milieu de janvier (19 redjeb 1043 — 19 janvier 1634), Koutschouk Ahmed-Pascha, gouverneur de Damas, était arrivé au camp de Haleb, où il reçut les derniers ordres du grand-vizir relativement à l'expédition qu'il allait diriger contre Fakhreddin Maan-oghli, prince des Druses du Liban, depuis trente ans en rébellion ouverte contre la Porte. Après la révolte de Djanboulad et l'alliance conclue avec le grand-duc de Toscane, Fakhreddin s'était rendu à Florence en personne pour resserrer les liens politiques entre les deux royaumes, et s'était efforcé d'adopter la vie et les mœurs européennes. Depuis lors, il avait habilement profité de la guerre persique et des troubles militaires de Constantinople pour affermir sa puissance dans la plaine de Baalbek et dans les montagnes de l'Anti-Liban [1]. Il avait nommé son fils Ali pour successeur; lui-même avait établi sa résidence à Daïrol-Kamr (Mondkloster) sur le Liban.

La manière hostile dont Fakhreddin avait reçu les sipahis envoyés en quartiers d'hiver dans la Syrie par le grand-vizir Khosrew-Pascha, et le massacre général qu'il en avait fait, avaient rallumé contre lui le courroux du Grand-Seigneur. En conséquence, le gouverneur de Damas et le kapitan-pascha, avec une flotte de quarante vaisseaux, reçurent l'ordre d'aller étouffer cette nouvelle rébellion. Koutschouk Ahmed

1 Naïma, p. 556, nomme ces montagnes *Alyetem* et *Nedem*.

commença par détacher contre Fakhreddin son kiaya Ibrahim avec quelques troupes qui furent battues à Mizereb et laissèrent leur général prisonnier. A la suite de ce premier échec, le commandement de l'armée d'expédition fut confié à l'émiroulhadj Ferroukhoghli qui ne tarda pas à se trouver en face de dix mille fusiliers commandés par Emir-Ali, fils de Fakhreddin (15 octobre 1643). Les Arabes furent battus, et leur chef grièvement blessé fut tué sur le champ de bataille. Le janissaire Deli Houseïn de Damas, qui lui coupa la tête, reçut une somme de cent ducats, cent têtes de bétail et le gouvernement de Tripoli en Syrie. Ahmed-Pascha, consterné de la perte de son kiaya qui était demeuré sur le champ de bataille, se décida à marcher en personne contre Fakhreddin qu'il mit en déroute à Safed, où les fils de Schehbab avaient déjà péri.

Le vaincu alla se réfugier dans les cavernes inaccessibles de Schouf, où Ahmed-Pascha ne tarda pas à le cerner. Pour se frayer un chemin à travers les rochers, le général musulman employa le moyen d'Annibal : après les avoir fait rougir par le feu, il les fit arroser de vinaigre pour les rendre plus faciles à tailler. Les rochers s'ouvrirent enfin, et l'incendie des broussailles coupées dans la montagne ayant rempli les cavernes de fumée, le rebelle se vit contraint de faire sa soumission. Ahmed-Pascha confisqua ses trésors, et lui laissant la vie, ainsi qu'à ses deux fils Houseïn et Mesoudbeg, il les envoya tous les trois à Constantinople avec la nouvelle de sa victoire. Amené

en présence du Sultan, Fakhreddin fut placé sous une garde spéciale; ses deux fils furent mis au nombre des pages du seraï de Galata. Houseïnbeg ne tarda pas à entrer dans la chambre intérieure du Sultan; plus tard, il devint kiaya du trésor et fut envoyé comme ambassadeur dans les Indes sous le règne du sultan Mohammed IV. Nous avons de lui un recueil de bons mots [1] et une histoire contemporaine. Dans sa vieillesse, il était devenu l'ami de l'historien Naïma, qui lui doit la connaissance de la plus grande partie des événemens qui ont signalé les règnes du sultan Ibrahim et du sultan Mohammed IV. Telle est l'histoire du dernier des fils de Fakhreddin, dont le nom était devenu populaire en Europe par les contes d'Hamilton intitulés: *les quatre Facardins*, bien avant que l'histoire se fût occupée de celui qui l'avait porté [VIII].

Le nom de Fakhreddin remplissait à cette époque l'Europe et l'Asie comme autrefois celui d'Abaza dont la longue rébellion avait été récompensée par le gouvernement de Bosnie. Toujours armé de l'inflexible rigueur qu'il avait déployée jadis contre les janissaires d'Arménie, le nouveau gouverneur de Bosnie continua de tenir en respect cette milice turbulente dans les sandjaks de Taschloudjé, de Hersek et de Perepoul. De leur côté, les janissaires ne manquaient pas de faire tous leurs efforts pour entraver l'administration d'Abaza par la levée violente d'impôts illicites et par les autres excès auxquels ils se livraient. Cette con-

[1] *Mouhazerat*. Le titre de l'ouvrage est *Temyiz*, c'est-à-dire la *distinction*.

duite des troupes excita contre le gouverneur la haine d'une des premières familles du pays, celle des Loboghlis. Un jour qu'Abaza chassait dans la plaine de Gatschka, Moustafabeg Loboghli et le janissaire Osman se jetèrent sur lui à l'improviste. Le gouverneur et sa suite, excellens archers, firent reculer les assaillans sous une grêle de flèches; Osman tomba percé de part en part. Loboghli ayant réussi à se sauver, vit tous ses biens confisqués; les janissaires de Perepoul furent traités avec la dernière rigueur. Abaza se réjouit de les voir ainsi rompre le serment de bonne intelligence prononcé jadis entre eux et lui, et il en profita pour rouvrir un libre cours à la soif de vengeance qui le dévorait.

Cependant Hadji Souleïman Loboghli, frère de Moustafabeg, s'était fortifié dans le château de Novi, d'où son persécuteur ne tarda pas à le tirer par de perfides manœuvres et grâce aux machinations de la famille des Schaabanlüs, une des premières et des plus puissantes de Bosnie. Les Schaabanlüs avaient promis à Abaza une somme de cinq cent mille aspres pour payer la solde arriérée de la garnison de Novi, s'il voulait les débarrasser des Loboghlis leurs ennemis. Abaza, qui s'était emparé de la personne d'Omer Loboghli, fils de Souleïman, sut si bien le séduire, ainsi que son père, par de spécieuses promesses de sûreté et d'amitié, que les trois Loboghlis, Souleïman, son fils Omer et son oncle Moustafa, consentirent à se remettre entre ses mains. Une fois arrachés de leur retraite, il ne fut pas difficile de trouver de faux témoins

pour les accuser de scandaleuses exactions, et Abaza n'eut que la peine de prononcer leur arrêt de mort. Quelques heures avant l'exécution, comme Souleïman pleurait la mort prématurée de son fils, celui-ci le consola en s'écriant: « Pourquoi pleurer? N'est-ce pas » aujourd'hui le 10 moharrem (jour anniversaire du » martyre de Houseïn)? Songe que nous aussi, nous » tombons sous les coups d'un tyran semblable à » Yezid. » (10 moharrem 1040 — 19 août 1630).

Après l'exécution des trois victimes et la confiscation de leurs biens, la garnison de Novi s'empressa de demander à Hadji Hasan Schaabanlü le paiement de la solde arriérée. A peine avait-il répondu que le gouverneur s'était emparé de la somme, que Hasan Schaabanlü fut lapidé par les mutins.

A la suite de cette émeute, Abaza alla se présenter devant les murs de Klis près de Zara, jadis assiégée par Aïnekhan, et demanda au commandant vénitien l'entrée de la forteresse qu'il se proposait de visiter. Sur le refus du commandant, qui redoutait une aussi dangereuse visite, Abaza avait déjà mis le siége devant Zara, lorsque les plaintes du baile vénitien à Constantinople le forcèrent de suspendre ses ambitieux projets.

Déposé de son gouvernement de Bosnie par suite de ces réclamations, Abaza commença par se rendre à Belgrade où il demeura quelque temps ; c'est à cette époque qu'il fit élever le kœschk qui porte son nom [1], sur la colline dite *de l'Empereur* au sud de la ville [2],

[1] *Abaza Koschki.* — [2] *Khounkar depesi.*

Après s'être donné beaucoup de peines inutiles pour obtenir le gouvernement d'Ofen, il finit par partir pour les bords du Danube en qualité de gouverneur de Widin, avec le commandement des troupes cantonnées sur les frontières de Silistra et d'Ocsakov. Les premiers jours de sa nouvelle administration furent signalés par de grands préparatifs de guerre contre la Pologne. L'ouverture des hostilités fut hautement réclamée par une ambassade russe qui demanda avec instance à la Porte de faire attaquer la Pologne par Abaza, pendant que l'empereur d'Allemagne était hors d'état de lui prêter secours [1] (1633). Dans sa réponse, le Sultan invita le grand-prince Mikhaïl Romanof à continuer d'entretenir une correspondance amicale avec la Suède, et à conserver des apparences de paix avec la Pologne jusqu'à ce qu'il fût lui-même en état de l'appuyer.

C'est à cette époque que la Sublime-Porte entama ses premières relations diplomatiques avec la Suède. L'internonce suédois, Paul Strassbourg [2], qui était arrivé à Constantinople l'année précédente, s'engagea à maintenir les anciennes capitulations signées entre la Porte et la Hongrie, si le roi de Suède venait à placer sur sa tête la couronne de Hongrie, et il demanda en outre, au nom de son souverain, la per-

[1] *Relation* de Schmid. *Arrivo del nuovo amb. Moscovita con richi presenti per ricercare l'assistensa della Porta contra la Polonia.* 14 Giugno 1632.

[2] On trouve dans les Archives I. R. la copie d'une lettre du patriarche Cyrille au roi de Suède, en réponse à celle apportée par l'ambassadeur Paul Strassbourg : elle est datée du 11 juin 1632.

mission d'envoyer à Constantinople une ambassade extraordinaire. Les négociations de l'internonce furent entravées par le résident impérial Schmid, qui en même temps rendit infructueuse la mission d'un autre envoyé suédois près du khan des Tatares. Sur ces entrefaites, le khan entré en Pologne avec la cavalerie feudataire de son gouvernement, les Tatares Dobroudja, les coureurs de Moldavie et de Valachie, et les Noghaïs sous la conduite des mirzas Orak et Houseïn et des fils de Kantemir, alla camper aux lieux même où le sultan Osman avait établi ses tentes lors du siége de Kamieniec [IX] (15 rebioul-akhir 1043 — 19 octobre 1633). Trois jours après, l'armée tatare, ayant opéré sa jonction avec les troupes d'Abaza, passa le Dniester sans bagage et sans artillerie pour aller attaquer le camp fortifié de Koniecpolski sur une des hauteurs de Kamieniec. Repoussés d'abord jusque dans la vallée de Moukscha avec une perte de cinq cents hommes, les assaillans retournèrent à l'assaut avec une fureur nouvelle (18 rebioul-akhir 1043 — 22 octobre 1633). L'aile droite était formée par les Tatares, l'aile gauche par les Moldaves et les Valaques. Abaza occupait le centre avec les saïms et les timarlüs. Affaiblis par un assaut de cinq heures, les Tatares furent vivement ramenés par le prince Wiesniowiecki, et les Ottomans reculèrent devant Koniecpolski. Abaza, voyant l'inutilité de ses efforts, se dirigea sur la rive droite du Dniester, vers la palanque de Stoudzienniec, dont la garnison avait harcelé l'armée. On aperçut bientôt les huit tours de la

palanque, qui s'élevait dans une des îles du Dniester[1]. Les Cosaques, forcés d'abandonner les sept premières tours, continuaient à se défendre avec acharnement dans la huitième. Afin de les en chasser, Souleïman-Aga et Ipschir Moustafa-Pascha furent détachés pour ramasser une grande quantité de paille et de chaume; on l'amoncela au pied de la palanque, et on y mit le feu. Les Ottomans, qui avaient déjà pénétré dans l'intérieur, furent repoussés une troisième fois par la bravoure des défenseurs de la place. Paschabeg, kiayayeri des janissaires d'Andrinople, demeura parmi les morts. Le quatrième jour, Abaza se retira chargé de butin, envoyant de tous côtés ses Tatares au pillage et à l'incendie. Il se préparait à attaquer la nouvelle palanque et Raskov au-delà du Dniester, lorsque les Polonais ayant promis, par l'entremise des voïévodes de Moldavie et de Valachie[2], d'envoyer une ambassade solennelle à Constantinople pour demander la paix, une trève fut conclue en attendant le résultat des négociations. En même temps, Abaza fit partir pour Constantinople cent prisonniers magnifiquement vêtus qu'il disait être nobles polonais; parmi eux se trouvait une jeune fille qu'il voulait faire passer pour la fille de l'hetman, quoiqu'il n'en eût jamais eu. Les cent prisonniers furent décapités devant le Sultan, et leurs têtes furent jointes

[1] Naïma nomme cette palanque aux huit tours *Oustourikh*, ce qui n'est peut-être bien qu'une corruption du mot *Stoudziennies*.

[2] *Principi di Valachia e Moldavia s'interpongono per la pace fra Polachi e Turchi*. 18 Nov. 1633. *Rel. ven.*

à celles envoyées dès l'ouverture de la campagne [1].

L'ambassadeur polonais Alexandre Trzebinski, reçu avec bienveillance par le voïévode de Moldavie, Moïse Moghila, fut retenu par Abaza sous prétexte qu'il ne pouvait continuer sa route sans présens pour le Schah, ni traiter sur d'autres bases que celles de la paix conclue avec Osman, laquelle stipulait le paiement d'un tribut, et non pas sur les bases du traité signé par Souleïman. Toutefois, Trzebinski finit par trouver moyen d'obtenir un ferman impérial pour la continuation de son voyage. Abaza fut rappelé lui-même à Constantinople, et il marchait aux côtés du Grand-Seigneur, le jour où, passant par la porte du château des Sept-Tours, Mourad prononça la sentence de mort du moufti (1er redjeb 1043 — 1er janvier 1634).

Trzebinski parut enfin devant le Grand-Seigneur qui lui demanda brusquement pourquoi il était venu. Lorsque l'ambassadeur eut exposé sa demande pour le renouvellement de l'ancienne alliance sur les bases de la paix de Souleïman, Mourad l'interrompit avec violence : « Ce n'est pas de paix et d'alliance que vous » devez me parler, lui dit-il, mais de guerre et de » combats. Il ne peut y avoir d'amitié entre nous et » le roi de Pologne, s'il ne consent à payer tribut, » à détruire les fortifications du Dniester, à anéantir » les Cosaques [2]. » L'ambassadeur ayant répliqué avec

[1] Naïma, p. 571. 84 *Polachi presi da Abasa decapitati per ordine del Re*. 11 Dec. 1633, *Rel. ven.*

[2] Selon la relation des historiens polonais, Mourad aurait exigé, comme première condition, la conversion du roi et de tout son peuple à l'Islamism ,

hardiesse que la guerre était préférable à de si honteuses conditions, Mourad porta la main à son sabre en s'écriant : « Ne reconnais-tu pas en moi le seigneur » devant le cimeterre duquel tremblent les nations? ». — Je reconnais en toi un grand monarque, reprit » l'ambassadeur, mais le maître qui m'envoie est un » monarque comme toi. » (Ramazan 1043 — mars 1634). « Dans ce cas, interrompit Mourad, mes innombrables armées vont envahir la Pologne et la » mettre à feu et à sang. — Tu en es le maître, ré» pondit Trzebinski, mais Dieu seul est le maître de » la victoire. Le roi Wladislas aussi va tirer son épée » victorieuse, et il est plein de confiance dans la for» tune qui ne l'a pas abandonné à Khocim. » Le Sultan, plein d'admiration pour la noble fierté de l'ambassadeur, se tourna vers les assistans en leur disant : « Voilà les serviteurs qu'il me faudrait. »

Le Grand-Seigneur résolut de se rendre à Andrinople pour pousser les préparatifs de la guerre contre la Pologne. Mourteza-Pascha, gouverneur de Diarbekr et ancien gouverneur d'Ofen et d'Ocsakov, fut mandé à Constantinople pour donner des renseignemens sur les frontières de Pologne qu'il connais-

ce qui serait en contradiction formelle avec la seconde clause, c'est-à-dire la capitation qui n'est exigée que des infidèles. Il est impossible que Mourad ait fait à la fois ces deux demandes qui se contredisent. La version de Rycaut est plus exacte : *That all Christian Kings ought either to receive the Ottoman Laws or pay him tribute*, p. 24. Dans la *Relation* de Schmid, à la date du 15 mai 1634, on lit que le Sultan répondit à l'ambassadeur : *Von deinem Konig will ich haben Tribut, Sæbel, Glauben, so viel finde ich in mein Büehernen geschrieben.*

sait parfaitement; des chambellans partirent pour Belgrade, avec mission de rassembler des provisions et des pontons. Le jour même où le nouveau kœschk du palais de Scutari venait d'être achevé (20 ramazan 1043 — 20 mars 1634), l'étendard à trois queues fut planté devant les casernes des armuriers, et trois semaines après le Sultan sortit de la capitale par la porte d'Andrinople, après avoir congédié Trzebinski avec une déclaration de guerre (9 schewal 1043 — 8 avril 1634). Kenaan-Pascha, en qualité de kaïmakam, Karatschelebizadé Abdoulaziz, en qualité de juge, furent chargés de veiller à la sûreté de la capitale. La suite du Sultan se composait des quatre vizirs, Beïram, Mourteza, Khalil et Djâfer, du moufti et des deux kadiaskers, du defterdar Omer et des seghbanbaschis Moustafa et Abaza; ce dernier était honoré maintenant de la confiance intime de Mourad. Le 15 avril 1634 (16 schewal 1043), le Sultan partit de Daoud-Pascha, et arriva à Andrinople à la fin du même mois.

A son entrée dans cette ville, Schahinaga, l'ancien grand-écuyer, envoyé comme ambassadeur en Pologne, où il était arrivé en même temps que Trzebinski, vint annoncer au Sultan que ses ennemis, vivement attaqués par la Russie, n'avaient d'autre désir que celui d'une prompte paix [1]. A la fin de juillet, Moustafa-Pascha, nommé serdar, se mit en marche contre la Pologne à la tête de vingt mille hommes

[1] On lit dans Naïma, p. 572 et 580, que les Polonais étaient prêts à l'obéissance et à la soumission.

de troupes bosniaques sous les ordres de Souleïman-Pascha et du fils de Djanboulad; le vizir Moustafa ne tarda pas à le suivre avec les troupes de Roumilie et vingt-cinq pièces d'artillerie (1er safer 1044 — 27 juillet 1634). A Rousdjouk, Moustafa-Pascha jeta un pont sur le Danube; il s'arrêta ensuite à Giurgewo, où il fut joint par le voïévode de Valachie, sur la nouvelle apportée par l'envoyé Etienne, que la Pologne était de nouveau disposée à signer la paix.

De nombreux et rapides changemens eurent lieu dans les gouvernemens de l'empire. Le kapitan-pascha Djâfer, déposé à la suite d'un échec éprouvé à Kesenderé, sur le rivage de Selanik [1], fut remplacé par le grand-écuyer Houseïn d'Yenischehr. Houseïn-Aga, fils de Nassouh, fut nommé grand-écuyer, et Hasan-Aga, kiaya des baltadjis, grand-chambellan. Le silihdar Houseïn sortit du seraï pour aller prendre possession du gouvernement d'Ofen, laissant sa place de silihdar à Moustafa Bazirganzadé, un des confidens intimes du Grand-Seigneur. Peu de temps après, le nouveau gouverneur d'Ofen fut appelé en Bosnie, et le gouvernement de cette province accordé au vizir Beïram-Pascha. Houseïn, mécontent de sa place en

[1] Naïma, p. 573 et 574. *Histoire des Guerres maritimes*, f. 61. Naïma mentionne une perte de six cents morts et de deux cents blessés, et l'incendie du vaisseau amiral. Les deux vaisseaux étaient les bâtimens anglais *le William* et *l'Hector*. Rycaut, dans Knolles, p. 21. Le récit de cet événement, dans Rycaut, donne une nouvelle preuve de la défiance que doit inspirer la véracité de cet auteur, qui fait périr le kapitan-pascha dans cette rencontre : *Killed the Captain pashaw himself!* Il élève la perte des Ottomans à douze cents hommes.

Bosnie et ne pouvant réussir à rentrer dans celle d'Ofen, reçut en dédommagement les revenus de Kastemouni, à titre d'argent d'orge, et l'ancien kapitan-pascha Djâfer, arrivé sur ces entrefaites, fut investi du gouvernement d'Ofen, tandis que Beïram-Pascha allait reprendre sa place au diwan parmi les vizirs de la coupole [1].

Mourad ne tarda pas à se remettre en route pour Constantinople; accompagné des vizirs et d'Abaza, il fit son entrée solennelle par la porte d'Andrinople (5 août 1634). Son turban d'État étincelait de diamans; il tenait à la main un fouet dont le manche était garni de perles, et dont la lanière était d'or pur. Grands et petits sortirent à la rencontre du Grand-Seigneur jusqu'à Siliwri. Son retour fut signalé par une nouvelle ordonnance qui proscrivait l'usage du vin. Les cabarets furent fermés et détruits comme auparavant les cafés, et le vin fut défendu sous peine de mort comme le tabac [x]. Mourad poursuivait les buveurs nuit et jour, transperçant les hommes ivres de sa propre main (djemazioul-ewwel 1044 — novembre 1634).

Au mois d'octobre, Schahinaga, ambassadeur de la Porte en Pologne, envoyé par Mourteza-Pascha, près de qui se trouvait Trzebinski, vint chercher à Constantinople la ratification du Sultan à la nouvelle paix en sept articles conclue avec la Pologne. En

[1] Naïma, p. 180. Ainsi, dans l'espace de quelques semaines, nous voyons quatre gouverneurs d'Ofen : Mousa-Pascha, Houseïn, Beïram-Pascha et Djâfer-Pascha.

vertu de ce traité, la Porte s'engageait à éloigner les Tatares établis sous Kantemir dans les steppes de Bialgrod, et le roi de Pologne à tenir en bride les Cosaques Zaporogues. La démolition des châteaux-forts sur le Dniester cessa d'être exigée; les voïévodes actuels de Moldavie et de Valachie furent confirmés dans leurs gouvernemens; les prisonniers devaient être restitués de part et d'autre, les anciennes relations de commerce maintenues; enfin, le tribut habituel devait continuer à être payé aux Tatares [1]. Schahin ramena avec lui le prince tatare Islam-Ghiraï, remis en liberté par l'entremise de Mourteza, après une captivité de sept ans chez les Polonais [2]. Islam-Ghiraï fut envoyé à Yanboli, et Schahin-Ghiraï, l'ancien perturbateur de la Crimée, qui s'était enfin décidé à demander son pardon, reçut l'ordre de se rendre à Rhodes. Mourteza-Pascha, rappelé à Constantinople, reçut pour récompense la main de la veuve de l'ancien grand-vizir

[1] *Dzieje narodu Polskiego za panowania Wladyslawa IV. Kròla. Pol.* § 87. *Fezliké,* f. 318. Selon Naïma, les sept articles de cette paix seraient les mêmes que ceux du traité conclu par Mourteza en 1630, dont il donne les sept articles à la page 502; ils se trouvent également dans l'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed, comme les principaux articles de la paix conclue en 1627. Ces mêmes clauses se retrouvent aussi dans la paix actuelle; seulement les documens polonais passent sous silence le septième article, celui qui a rapport au tribut. Rycaut, dans Knolles, II, p. 27.

[2] *Raouzatoul-ebrar,* f. 408. On lit dans Naïma, p. 585, que Schahin avait traité directement avec le roi, et que, pour cacher cette circonstance au Sultan, Mourteza l'avait tenu éloigné de son maître, aussi bien que son compagnon Islam-Ghiraï, dans la crainte qu'il ne trahît le secret par mégarde. *Partenza del Ambassadore di Polonia con pocha sodisfazione.* Nov. 1634. *Rel. ven. Rimproveri fatti alli ambassadori Moscoviti per la pace fatta con Polachi.* Rel. ven.

Nassouh; mais celle-ci ne se résigna qu'avec répugnance à ce nouveau mariage [1].

Cette même année, signalée par le départ du Sultan de Constantinople et par le rétablissement de la paix avec la Pologne, avait vu aussi se conclure, avant le départ du Grand-Seigneur pour Andrinople, le renouvellement de la capitulation entre la Porte et les Provinces-Unies [2]. Le pascha de Kanischa avait été désigné pour aller porter à l'empereur la ratification de la dernière paix de Szœn. Mais le moufti ayant protesté contre ce choix en raison de l'importance du personnage, on se contenta de faire partir pour Vienne Rizwanaga [3], ancien kiaya de Redjeb-Pascha, le seul de tous les gens du grand-vizir à qui sa prudente conduite eût conservé la vie.

Le comte Jean Rodolphe de Puchaimb, conseiller de la chambre de la Basse-Autriche, fut nommé ambassadeur près de la Porte [4]. Ses instructions lui prescrivaient de demander la déposition du gouverneur d'Ofen, dont la correspondance entamée avec Christine de Suède avait été communiquée à la Porte par le résident Schmid; d'insister sur la cession définitive des villages qui, depuis la conquête de Fülek, de Somaokœ, de Szeczen, de Gyarmat, ne devaient

1 *Si duole con S. M. la Sultana sua sorella d'averle dato un marito così infermo.* Marzo 1635. *Rel. ven.*

2 Le 20 février 1634. Martens, *Guide diplom.* — *Documens de la Collection de l'Académie impériale orientale.*

3 *Riswanaga amb. al Imp. per la confirmazione della capitulazione.* Rel. ven.

4 Rycaut, IIe partie, p. 25, le nomme *The Count Puchen.*

plus être tributaires de l'empire ottoman, en vertu du quinzième article de la paix de Sitvatorok; enfin de mettre un terme aux pillages et aux enlèvemens d'esclaves qui désolaient la frontière. Parti de Vienne le second jour de l'année 1634 avec ses pleins pouvoirs, l'ambassadeur autrichien rencontra à Szœn l'ambassadeur ottoman, au lieu même où avait été conclue la paix que leur ambassade solennelle devait confirmer. A Ofen, selon la coutume, on échangea inutilement de longs discours au sujet des incursions mutuelles sur les frontières et de la cession des villages en litige. L'ambassadeur autrichien n'en continua pas moins sa route, traversant les villes et les palanques, enseignes déployées et musique en tête. Mais il fut contraint de replier ses étendards et de faite taire sa musique aux portes de la capitale (26 mars 1634), se conformant en cela aux réclamations de son mihmandar et de son interprète, Ernest Hazy de Raab. Il ne tarda pas à recevoir les messages des ambassadeurs de Venise, de France, de Hollande et de Pologne. Celui d'Angleterre se fit excuser sur le motif que ses gens ne pouvaient paraître convenablement, ayant été désarmés depuis peu. Le comte de Puchaimb reçut de la Porte pour son entretien neuf mille aspres par jour comme ses prédécesseurs, et de plus mille aspres pour les fourrages; en tout dix mille aspres.

Huit jours après son arrivée (4 avril 1634), il fut admis en présence du Grand-Seigneur, auquel il adressa un discours en allemand qui fut traduit par l'interprète Joseph Barbati. Les présens qu'il appor-

qui furent transportés solennellement dans la cour du diwan sur un char doré (8 avril 1634). Deux jours plus tard, le Sultan se mit en route pour Andrinople. Les ambassadeurs assistèrent au départ; à cette occasion, un des ministres turcs força l'ambassadeur français Marcheville d'ôter son chapeau, en lui faisant observer qu'il aurait dû se découvrir et saluer; le Français répondit avec un sourire diplomatique qu'il le remerciait de l'avoir éveillé. Ce même ambassadeur voulut disputer au comte de Puchaimb le premier rang à l'église, sous prétexte que son vêtement hongrois pourrait le faire passer pour le simple envoyé de la couronne de Hongrie, et non pas pour l'ambassadeur de l'empereur; cette prétention toute nouvelle repoussée par Puchaimb ayant attiré à Marcheville une réprimande du kaïmakam, il fut obligé d'avoir recours à une maladie feinte pour se soustraire à l'ordre formel de la Porte apporté par un tschaousch et six janissaires, qui lui prescrivait de céder le pas à l'ambassadeur autrichien à l'église le jour du dimanche de Pâques.

Après avoir visité les vizirs et les ambassadeurs ses collègues, le comte de Puchaimb alla rejoindre le Sultan à Andrinople, et lui présenta ses griefs dans un rapport rédigé en treize articles [1]. Au sortir de son audience de congé qui eut lieu peu de temps après, l'ambassadeur quitta la ville sans musique et sans

[1] Pour l'exposition et la réponse, voir les *Annales Ferdinandei*, b. XII, p. 1436.

déployer ses drapeaux, à cause de la présence du Grand-Seigneur à Andrinople (16 avril 1634). Il partit avec les assurances les plus pacifiques, mais au fond sans aucune satisfaction réelle [1].

Pendant le séjour de Mourad à Andrinople, une troupe de brigands avait envahi le sandjak de Kodja-Ili, infestant les routes de Nicomédie et de Nicée, de Zemlik et de Kirkgetschid; tout récemment encore, ils avaient mis en déroute près de Kara Moursal le commandant d'une troupe de janissaires. Un détachement de bostandjis, sous les ordres du bostandji-baschi Doudjé, ne tarda pas à purger la contrée de leur présence. Vers cette époque, une disette subite de beurre avait excité le mécontentement du peuple de Constantinople, et par contre-coup la colère du Sultan contre le juge de la ville, l'ancien moufti Karatschelebizadé Abdoulaziz-Efendi, chargé par son office du soin des approvisionnemens du marché. Un ferman impérial ordonna au bostandji-baschi Doudjé de jeter le juge sur un vaisseau et d'aller le noyer dans une des îles. Déjà le bâtiment approchait d'une des îles des Princes, lorsque, par bonheur pour la victime, un second ferman arraché au Sultan par les instances du vizir Beïram-Pascha, protecteur d'Abdoulaziz-Efendi, arriva à temps pour suspendre l'exécution.

[1] La réponse à la lettre de l'empereur, rapportée d'Andrinople par Puchaimb, à la date du 15 mai 1634, se trouve dans la traduction italienne dans les Archives I. R. — Consultez la même source pour les lettres de Djâfer-Pascha, gouverneur d'Ofen, à la date du 18 juillet 1635, et de Housein-Pascha, à la date de J. 1636.

La peine de mort fut commuée en un bannissement dans l'île de Chypre.

Bientôt après, la colère du Sultan fut excitée contre le gouverneur de Bosnie, le calligraphe Hasan, ancien kapitan-pascha, par son nouveau favori Moustafa, fils d'un marchand de Bosnie, dont l'influence était souveraine dans la distribution des honneurs, et qui décidait à son gré, comme naguère Mousa, de la vie ou de la mort des sujets de l'empire. Moustafa, autrefois au service de Hasan-Pascha, avait juré la perte de son ancien maître. Il obtint un arrêt de mort contre lui, et le gouvernement de Bosnie pour Souleïman-Pascha, qui fut chargé en même temps d'exécuter les ordres du Sultan [1]. Un des serviteurs de Hasan, nommé Schâban, instruit, immédiatement après le départ de Souleïman, du péril qui menaçait son maître, s'empressa de voler sur ses traces, afin de l'avertir. Déjà il désespérait de l'atteindre, car à chaque poste les chevaux étaient enlevés par le nouveau gouverneur, lorsqu'il eut le bonheur de gagner l'avance à la dernière poste avant Seraï, dans le village de Ghalazindjé; Souleïman, pressé par les offres hospitalières d'un sipahi, n'avait pu refuser de s'y arrêter pour célébrer la nuit du carême. Le fidèle serviteur ayant trouvé son maître dans la mosquée, où il assistait à la prière de nuit de la lune de ramazan (terawih), lui annonça rapidement, en se penchant à son oreille, que sa sentence de mort était

[1] *Suleimanbassa spedito con 40 uomini per levar la vita al Bassa di Bosnia.* 24 Febr. 1634. *Rel. ven.*

prononcée et que l'exécuteur était sur ses traces. Sans perdre une minute, Hasan alla se réfugier dans la maison de sa sœur. Une heure après, Souleïman arriva, trouva le palais vide, s'empara des trésors et fit toutes sortes de perquisitions inutiles; il fouilla jusqu'à la maison de la sœur de Hasan, où le fugitif, déguisé sous des vêtemens de femme, sut se dérober aux recherches les plus minutieuses. Toutefois, ne se croyant pas en sûreté dans sa retraite, Hasan alla chercher un refuge dans la maison du juge Reïszadé Ali-Efendi. Lorsque les gens de Souleïman-Pascha s'y présentèrent, le juge leur ouvrit la porte en disant: « Il n'est pas ici; toutefois entrez si cela vous plaît. » Mais quant à moi, je me réserve de demander satisfaction aux vizirs et aux kadiaskers de la Porte, qui » ne sauraient voir avec indifférence la demeure d'un » juge souillée par la violence. Nous verrons alors, vils » oppresseurs, comment vous déroberez vos têtes au » courroux de Mourad? » La hardiesse du juge et sa présence d'esprit sauvèrent la vie au protecteur et au protégé; les soldats se retirèrent sans visiter la maison. Peu de temps après, Hasan, réfugié dans une caverne du mont Arighan, fut trahi par un berger valaque que le hasard avait amené dans sa retraite. Le Valaque étant revenu pour montrer le chemin aux gardes qui marchaient sur ses pas, Hasan, toujours sur le qui-vive, le perça d'une flèche et s'enfuit dans le plus épais de la forêt. Après avoir erré pendant trois mois d'hiver au milieu de périls continuels, il réussit à atteindre Constantinople, où il sut se dérober à toutes

les recherches. Pour châtier la négligence du gouverneur qui venait de laisser échapper sa proie, le ferman suivant lui fut adressé de la main même du Grand-Seigneur : « Souleïman-Pascha, je fais serment » que si tu parais en campagne avec moins de vingt » mille hommes, ta tête tombera. » Effrayé de la menace, Souleïman fit rassembler toute la population au-dessus de sept ans, et parut ainsi à Andrinople avec le nombre de soldats exigé.

Avec la disparition de Hasan le Calligraphe coïncida celle du prince indien Baïsankor, fils de Daniel[1] et petit-fils de Schah-Ekber. Après la mort de Daniel, le trône de Mongolie avait été occupé par Schah-Sélim, surnommé Djihanghir, dont les vertus sont hautement célébrées par son savant vizir Khodja et par les poëtes Ourfii de Schiraz et Thalib Amouli; Schah-Sélim avait établi sa résidence à Lahor; ses deux fils, Khosrew-Mirza et Khourrem-Mirza, occupaient Agra et Behrampour en qualité de gouverneurs. Khosrew était tendrement aimé de son aïeul Ekber, qui songeait à le nommer son successeur. Jaloux de cette préférence, Khourrem attaqua son frère, à la tête de ses troupes, et le mit en déroute. Arrêté dans sa fuite sur les bords du Sind ou Mahran, Khosrew fut envoyé à son père. Aussitôt Khourrem s'empressa de réclamer son prisonnier; Sélim le lui refusa d'abord, mais il finit par le livrer sur la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal, promesse qui ne fut pas rem-

[1] Les Mongols l'appellent Danschah.

plie. Au crime du fratricide Khourrem joignit bientôt celui de la rébellion. Profitant d'une excursion de son père à Kischmir et à Kaboul, il tenta un coup de main sur Behrampour. La résistance de deux fidèles mirzas sauva la ville, et le rebelle fut contraint de se retirer au-delà de l'Indus, où son père ne tarda pas à le poursuivre et à le mettre en pleine déroute. Toutefois, Schah-Sélim finit par se réconcilier avec son fils, et son règne de trente ans s'acheva dans la tranquillité; il eut pour successeur Schahriyar, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Mais une partie de l'armée ayant voulu élever au trône un des cinq fils de Daniel, cette téméraire entreprise coûta la vie à quatre d'entre eux; le cinquième, Baïsankor-Mirza, mis en fuite après un règne de quelques mois, était venu réclamer près du sultan Mourad un secours en hommes et en argent pour remonter sur le trône de son père. Mais il s'aliéna l'esprit du Grand-Seigneur par ses demandes ridicules et par son stupide orgueil sur sa descendance de la race souveraine de Timour. Il distribua aux porteurs de bois et aux portiers du seraï l'or qu'il reçut du Sultan à son audience solennelle. Toutes les fois qu'il paraissait en présence du Grand-Seigneur, il faisait apporter une peau de cerf pour s'asseoir, conduite qui força le Sultan à ne plus se lever devant lui. Aussi Mourad ne tarda pas à lui déclarer sans détour, qu'ayant reçu de Schah-Khourrem un ambassadeur chargé de riches présens pour le maintien de la bonne intelligence entre les deux empires, il ne pouvait rompre un engagement aussi solennel, ni en-

voyer l'armée ottomane à une pareille distance des frontières, sur l'espoir d'un succès aussi incertain. « En supposant même que l'habit soit donné, ajouta- » t-il, ne faut-il pas un corps pour le vêtir [1] ? » Profondément blessé de cette déclaration, le prince quitta l'audience et ne reparut plus. Il mourut derwisch, selon quelques-uns; selon d'autres, il fut massacré en route par des émissaires.

Pendant la paix comme pendant la guerre, à Andrinople comme à Constantinople, les cruautés de Mourad suivaient impitoyablement leur cours. C'était une triste uniformité de massacres et de supplices; les motifs connus ou cachés seuls variaient, l'issue demeurait toujours la même. La gravité et la légèreté, la sagesse et l'imprudence, le crime et l'innocence, le pouvoir et la faiblesse, étaient justiciables du glaive et du cordon, et la mort ne cessait d'exercer ses ravages, tantôt par le supplice d'un seul, tantôt par un massacre général, toujours prompte comme l'éclair, toujours inexorable comme la peste. Dans son voyage à Andrinople, le Sultan traversait à cheval un pont, sous les arches duquel trente derwischs indiens, désireux de voir l'empereur, s'étaient tenus cachés afin de n'être pas éloignés par les gardes comme des mendians et des vagabonds. A l'approche du Sultan, les malheureux étant sortis trop brusquement de leur retraite, le cheval de Mourad en prit de l'effroi et jeta son cavalier par terre. Quelques instans après, les

[1] Naïma, p. 576. *Gerem Choda djame dehed gou endam.*

têtes des trente derwischs jonchaient la route (juin 1634)[1]. Une plainte en exactions ayant été portée contre le naïb de Koumouldjina, le bostandji-baschi d'Andrinople reçut l'ordre de partir et de rapporter la tête du coupable. Le naïb avait été changé dans l'intervalle; néanmoins le nouveau naïb fut mis à mort sans autre enquête.

A son retour à Constantinople, le Sultan remit en vigueur les perquisitions du bostandji-baschi, les rondes de jour et de nuit qu'il guidait en personne, les exécutions de ceux qu'il saisissait enfreignant les ordonnances sur le café, le tabac, l'opium et le vin. Un diamant s'étant trouvé perdu dans le seraï, un tschaousch fut empalé sur le simple soupçon qu'il pouvait l'avoir dérobé[2]. Un page ayant osé esquiver un coup du Sultan dans l'exercice du djirid, et s'étant dérobé à son courroux par la fuite, les portes de Constantinople furent fermées jusqu'à ce que le fugitif eût été découvert et mis à mort[3]. Enfin, le feu ayant pris par accident au seraï des pages de Galata, l'aga fut conduit à la potence et le voïévode du faubourg n'évita le même sort qu'en se résignant à payer le dommage causé par l'incendie[4].

[1] *Continua il Re in Adrianopoli nei soliti rigori. Caduta di S. M. da cavallo impaurito della mossa di certi pelegrini Indiani.* 24 Giugno 1634. *Rel. ven.*, et Rycaut, p. 38.

[2] *Un Ciaus strazzato al Seraglio per un diamante smarrito.* Rel. ven.

[3] *Chiuse le porte di Costantinopoli per cercare un giovane che scansò un colpo di zagaglia di S. M.* 8 Marzo 1035. *Rel. ven.*

[4] *Raouzatoul-ebrar*, f. 403. *Fuoco nel Seraglio dei Azemoglani; Aga Governator fatto impiccare d'ordine del Re. Ali Celebi Voivoda di Ga-*

Le mois de juin fut signalé par un nouvel incendie à Scutari et par un tremblement de terre (14 juin 1635). Si, pour cette fois, ces deux accidens de la nature ne devinrent pas la cause immédiate de nouveaux supplices, on peut néanmoins les considérer comme ayant été les avant-coureurs des deux plus mémorables exécutions qui aient ensanglanté le règne de Mourad. La tyrannie du Sultan se répandait sur l'empire comme un sanglant météore dont la sombre lueur laissait à peine percer quelques clartés plus pures; et dans cette déplorable série de supplices, l'attention de l'historien ne saurait s'arrêter que sur les principaux massacres ou sur les exécutions rendues remarquables par le nom de la victime. Tels furent, sans contredit, les meurtres du poëte Nefii et du vizir Abaza. Nefii, né à Hasan-Kalaa, le plus grand poëte satirique des Ottomans, avait joui de l'intime familiarité du Sultan jusqu'au jour où, cédant à un prétendu avertissement du ciel, Mourad, effrayé par la foudre qui tomba à ses pieds, pendant qu'il lisait les *Traits du destin* dus à cet auteur, l'avait éloigné de sa personne. Toutefois, Nefii n'avait pas tardé à recevoir une place à la chambre des comptes et à être rappelé dans la société du prince. Une violente satire contre le vizir Beïram-Pascha, récemment revenu de son exil de Rhodes avec les trois autres vizirs disgraciés au départ du Sultan pour Andrinople, coûta la vie au plus grand poëte turc de l'époque; l'offensé ayant demandé sa-

lata per sottrarsi dal supplicio s'obliga di rifare tutti i danni del fuoco. 14 Genn. 1635. *Altro Incendio a Scutari, terremoto.* Rel. ven.

tisfaction, on lui accorda la tête du coupable. Les oulémas, contre lesquels étaient dirigés la plupart des traits de son ouvrage, délivrèrent avec joie le fetwa; suivant eux, c'était justice que d'ordonner la mort de ce satiriste, naguère menacé par le feu du ciel, et dont la plume, semblable à un glaive acéré, frappait sans distinction tous les vizirs [xi]. L'infortuné poëte, enfermé dans le magasin au bois du seraï, y fut égorgé, et son corps devint la proie des flots. En le conduisant au lieu de son supplice, le tschaousch-baschi lui avait dit avec un sourire farouche: « Suis-moi, Nefii, » nous allons trouver un bois dont tu pourras tailler tes » flèches. — Turc maudit, lui avait répondu le poëte, » veux-tu donc aussi te mêler de satire? » Et il commença à proférer contre le vizir un torrent d'imprécations qui ne s'arrêta qu'avec son dernier souffle.

Le supplice imprévu d'Abaza eut encore plus de retentissement dans l'empire. Depuis son retour du Danube, l'ancien gouverneur de Bosnie, d'un esprit inculte mais chevaleresque, avait joui du plus grand crédit près du Grand-Seigneur. Mourad ne pouvait sortir ni à pied ni à cheval, sans l'avoir à ses côtés. Le Sultan, et après lui toute la cour, prenait Abaza pour modèle dans la coupe des vêtemens, dans la manière d'agrafer le cimeterre et de rouler le turban. Les kaftans, les turbans, les harnais étaient *à l'Abaza;* Abaza était le roi de la mode. Ses plans pour la campagne projetée contre la Perse avaient complètement séduit le Sultan. « Mon Padischah, lui disait Abaza, » faites marcher l'armée sur Erzeroum, comme à l'or-

» dinaire ; à la tête de trois mille cavaliers je cours à » Astrakhan et à Derbend dans le Schirwan, et je vous » rends maître de l'Iran en une seule campagne. » Autant ces projets étaient agréables au Grand-Seigneur, autant ils déplaisaient à Beïram-Pascha, vizir-kaïmakam, au moufti Yahya-Efendi et au favori Moustafa. Ce dernier, en particulier, avait juré une haine mortelle à Abaza qui, durant son gouvernement de Bosnie, avait fait subir à son père tous les genres de persécutions à cause de ses immenses richesses. Le triumvirat, qui régnait à l'ombre du glaive toujours ensanglanté de Mourad, ne négligea rien pour exciter contre son ennemi l'esprit naturellement ombrageux du souverain. Les soupçons du Grand-Seigneur ne tardèrent pas à se manifester d'une manière peu rassurante pour celui qui en était l'objet. Un jour que Mourad faisait sa promenade habituelle hors des murs de la ville près de la Porte du Canon [1], Abaza ayant été à sa rencontre près de la Porte-Courbée [2], voulut mettre pied à terre pour lui baiser l'étrier. Le Sultan lui dit de rester à cheval, comme à l'ordinaire, criant en même temps à l'officier des gardes du jardin qui le suivait à quelque distance : « A moi, bostandji ! » Et lorsqu'il fut arrivé près de lui : « Faites descendre Abaza » de cheval, continua Mourad, et demandez-lui son » sabre. » Abaza, mettant pied à terre à l'instant, présenta lui-même son cimeterre. « Ne sais-tu pas, lui dit » le bostandji, qu'il est contraire à l'étiquette d'ac- » compagner le Padischah avec un sabre? »

[1] *Top kapou.* — [2] *Egri kapou.*

Alarmé par ces paroles, Abaza s'empressa d'envoyer secrètement quarante ou cinquante chevaux à Scutari pour préparer sa fuite en Asie. Comme c'était son habitude lorsqu'il était préoccupé de quelque important dessein, il passa la nuit à se promener de long en large dans un lieu solitaire, froissant entre ses doigts les grains de corail de son chapelet. Ces détails rapportés au Sultan ne firent qu'augmenter sa défiance naturelle et les soupçons qu'on avait su lui inspirer. La querelle des Arméniens et des Grecs pour la possession de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem vint porter le dernier coup au favori. Les Arméniens avaient envoyé vingt mille piastres à Abaza pour le gagner à leurs intérêts; Mourad en ayant été instruit, fit venir Abaza, et lui demanda combien il avait reçu des Arméniens pour la promesse de ses bons offices. Abaza balbutia et répondit douze mille piastres. Ce mensonge mit le comble au courroux du Sultan. Le jour où la décision relative à l'affaire des saints lieux devait être prononcée au diwan par le vizir-kaïmakam Beïram et les kadiaskers, Mourad partit avant l'aurore du château d'Anatolie où il avait passé la nuit dans la demeure du bostandji-baschi Doudjé, et s'embarqua seul avec son hôte pour le château de Roumilie; il monta ensuite à cheval et se dirigea sur Constantinople. A Beschiktasch, ils rencontrèrent un paysan qui embarrassait la route avec un chariot traîné par des bœufs : à l'instant même, Mourad lui décocha une flèche, et le voyant tomber, il ordonna au bostandji-baschi de lui couper la tête.

« Longue vie à mon Padischah! répondit ce dernier; » l'ame de l'insolent s'est envolée de son corps lors- » qu'il a reçu votre flèche. » Ce mensonge officieux sauva la vie à l'infortuné paysan qui n'était que blessé.

Avant le lever du soleil, Mourad était au portique d'Aya-Sofia. De là il ordonna à son compagnon de s'introduire déguisé dans le diwan, pour porter au grand-vizir l'ordre de faire décapiter tous les Arméniens qui se présenteraient à l'audience. Doudjé s'éloigna, changea de vêtemens avec un soldat de Roumilie qu'il rencontra et qu'il plaça sous bonne garde, se fit écrire à la hâte une supplique, et entra dans le diwan sous les habits du soldat, sa pétition à la main. Beïram-Pascha, qui avait parfaitement reconnu le bostandji-baschi, prit la supplique d'un air indifférent, et la remit au maître-des-requêtes; tandis que celui-ci en faisait la lecture, il demanda au messager, dans le langage des muets du seraï, avec un regard rapide du coin de l'œil : « Qu'y a-t-il de nouveau? » Doudjé lui répondit de la même manière, en serrant les dents, ce qui signifiait : « Grand courroux du maître. » Alors le grand-vizir ordonna au prétendu soldat de s'avancer vers lui, et Doudjé lui rendit compte à voix basse de son sanglant message. Beïram, l'ayant communiqué immédiatement aux kadiaskers qui l'écoutèrent avec terreur, donna l'ordre aux bourreaux et au lieutenant de police de couper la tête à quelques-uns des nombreux Arméniens qui se trouvaient à l'audience. Le commandement fut exécuté sur l'heure.

Sur ces entrefaites, le Sultan était arrivé au seraï.

Ayant fait appeler Abaza, il donna l'ordre de l'emprisonner dans le jardin, non loin de la volière. A son retour du diwan, Doudjé reçut de la main du Sultan un ferman de mort, qu'il fit porter à Abaza par un bostandji. « C'est la volonté de mon Padischah, » répondit avec résignation le noble vengeur du sang d'Osman. A ces mots, il fit sa prière de mort, abandonnant son ame à Dieu et son corps au bourreau (29 sâfer 1044 — 24 août 1634). Le lendemain, on lava le cadavre, qui fut placé dans le cercueil avec le turban d'Etat des vizirs : le moufti, les vizirs, tous les grands accompagnèrent le convoi funèbre. Les prières d'usage furent prononcées sous le portail de la mosquée du sultan Bayezid, et le cercueil alla prendre place dans le caveau du vieux grand-vizir Mourad, le Creuseur de Puits.

Ainsi périt le fameux Abaza, qui, pris les armes à la main dans les rangs des troupes du rebelle Djanboulad et sauvé de la mort dans un puits par l'intercession de Khalil-Pascha, devait finir par devenir le voisin du grand-vizir Mourad-Pascha dans sa dernière demeure; et telle fut la récompense accordée par Mourad au vengeur du sang de son frère, au destructeur des janissaires, à l'intrépide champion de l'empire contre la Perse et la Pologne. Le tyran brisait ainsi par le glaive le puissant instrument qui avait triomphé de la révolte par la révolte même.

LIVRE XLVIII.

Marche sanglante de Mourad sur Erzeroum. — Conquête d'Eriwan. — Massacre des frères du Sultan. — Sac de Tebriz. — Entrée à Constantinople. — Exécution des interprètes. — Les clefs du Saint-Sépulcre. — Supplice de Sari Katib et du defterdar. — Mort de Kazizadé. — Chute d'Erivan. — Exécution du secrétaire des janissaires et de Djanboulad. — Trépas héroïque de Koutschouk Ahmed. — Événemens mémorables à Belgrade et à Ofen. — Apparition de Rakoczy. — Déposition du grand-vizir Mohammed et des khans de Crimée Djanibek et Inayet-Ghiraï. — Ambassade persane. — Nouveaux supplices. — Peste et fratricide. — Marche de Mourad sur Bagdad, signalée par de nouvelles exécutions, et mort du grand-vizir Beïram. — Siége de Bagdad. — Mort du grand-vizir Tayyar-Pascha. — Massacre de trente mille Persans. — Meurtre du scheïkh d'Ourmin. — Ambassade indienne et ambassade persane. — Entrée de Mourad à Constantinople. — Réception des ambassadeurs. — Mort du sultan Moustafa. — Supplice du kaïmakam. — Marche du grand-vizir. — Paix avec la Perse. — Retour du grand-vizir. — Campagne de Pialé-Kiaya contre les Cosaques. — Exécution du gardien du tombeau de Meschhed et d'un alchimiste. — Rébellion des Albanais dans les montagnes de Clemente. — Troubles sur les frontières de Bosnie. — Rupture de la paix avec Venise et réconciliation. — Kœschk de Mourad. — Mort de Mourad; détails sur son caractère.

Pendant les douze premières années de son règne, Mourad n'avait jamais dépassé, dans ses excursions, Brousa et Andrinople; il s'était contenté d'activer les préparatifs de la guerre de Pologne sans se mettre à la tête de l'armée : aujourd'hui nous allons le voir diriger en personne la grande expédition destinée à

reconquérir sur les Persans les forteresses frontières de l'empire. Au mois de février (4 ramazan 1044 — 21 février 1635), la tente du Sultan fut dressée à Scutari. Toute la population de Constantinople, répartie en quarante-huit communautés et en six cents corporations, vint solenniser le départ du Grand-Seigneur. Ce spectacle guerrier avait un but de haute politique : on voulait ainsi connaître la force réelle de la population, et savoir quel secours on pourrait attendre des communautés et des corporations de la capitale, si les circonstances, devenant plus difficiles, forçaient à les réclamer. L'institution des corporations, plus ancienne que l'empire ottoman, se rattache aux florissantes années du khalifat [1], dans ce siècle où les idées de fraternité religieuse, que les traditions faisaient remonter jusqu'au temps du Prophète et de ses quatre premiers disciples et successeurs, passaient des ordres monacaux dans les corporations civiles. Chaque communauté avait pour patron un prophète ou un saint, et le tablier de peau, grossier symbole du tablier de soie blanche offert par Gabriel au Prophète dans son voyage nocturne à travers les sept cieux, était pour les corporations un signe de ralliement aussi sacré que la ceinture et le tapis pour les confréries et les ordres religieux [2].

[1] Le mot allemand *zunft* (corporation) n'est autre chose que le mot arabe *ssinf*.

[2] Pour l'ordonnance des quarante-huit communautés et des six cents corporations, voyez la relation des voyages d'Ewlia, et l'ouvrage intitulé *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 394-423. Il est à remarquer que les

Mourad sortit donc de Constantinople accompagné des troupes des corporations, et de celles des gardes-du-corps, des vizirs, des oulémas, des agas de la cour extérieure et de la cour intérieure.

Le dix-neuvième jour après que la tente du Sultan eut été dressée à Scutari, Mourad se mit en marche pour l'expédition projetée. On était alors au commencement de mars [1] (22 ramazan 1044 — 11 mars 1635). Beïram-Pascha demeura en arrière en qualité de kaïmakam. La place d'aga des janissaires fut accordée au seghban-baschi Moussliheddin, le même qui, député quatre fois de suite vers Abaza, avait fini par conclure avec lui le traité par lequel il s'engageait désormais à épargner les janissaires. Durant la marche, parut une sévère ordonnance portant qu'à l'avenir aucun janissaire ne pourrait demeurer en arrière de l'armée comme invalide (otourak) ou comme licencié (kouridji) sans que le Grand-Seigneur en eût connaissance. A Kaziklüderbend, entre Nicomédie et Nicée, la première transgression à cette ordonnance fut impitoyablement punie de mort dans la personne de Galatali Tschelebi, un des meilleurs et des plus anciens soldats de l'armée. A partir de ce jour, commence cette longue suite de supplices qui devait signaler la marche de Mourad à travers son empire. Chaque

quinze premiers détachemens portent, dans Ewlia, le nom de communautés qui leur appartient, tandis que les trente-trois autres sont appelées *corporations*, probablement par suite d'une faute de typographie.

[1] Naïma, p. 585, s'exprime ainsi : « Le samedi du ramazan. » Le 22 ramazan correspond au 11 mars ; mais le 11 mars de l'année 1635 (la lettre dominicale est *G*) était un dimanche et non un samedi.

halte était une boucherie, et chaque coup de la verge terrible du Sultan faisait jaillir une source de sang. A Sidi-Ghazi, Karayílanoghli ou *fils du serpent noir*, ancien chef des rebelles, fut appelé devant le Grand-Seigneur et mis à mort immédiatement; ses fils, les plus paisibles des hommes, avaient aussi reçu l'ordre de se rendre au camp ottoman. L'un d'eux, Sefer-beg, se prit à pleurer, du plus loin qu'il aperçut Mourad, pour émouvoir sa pitié. Mais le Grand-Seigneur, sans attendre sa prière, donna le signal du supplice en ouvrant et refermant les deux premiers doigts de la main; lui et son frère Deli Hamza suivirent leur père au tombeau. A Bardakhli, Toutidji Hasan-Pascha, l'ancien beglerbeg de Karamanie, alors sandjak de Magnésie, vint rejoindre l'armée avec deux mille soldats bien équipés et marchant en belle ordonnance. Se souvenant que, dans les derniers troubles de Magnésie, Toutidji n'avait pas développé l'activité convenable, Mourad le reçut avec ces paroles : « Ah! maudit! Toi qui ne pouvais pas venir à » bout d'une demi-douzaine de rebelles, voilà qu'au» jourd'hui tu fais des marches triomphales. Qu'on » lui coupe la tête. » L'ordre fut exécuté.

L'armée venait d'atteindre Ilghoun au-delà d'Eskischehr, lorsqu'on vit arriver le beglerbeg de Karamanie Djelboghli Ali-Pascha, qui subit le dernier supplice à Arkidkani, pour avoir pris part autrefois à la rébellion. A Boulawadin, le même sort menaça d'atteindre Hamidbeg, fils de Gourdji Mohammed-Pascha, et le fils de Noghaï-Pascha, beg d'Aïdin;

mais ils furent sauvés par la puissante intercession des confidens du Sultan (1er silkidé 1044 — 18 avril 1635). En revanche, le juge de Karaaghadj fut livré au bourreau à Ishakli, sur un simple soupçon de négligence.

Une marche avant Koniah, Mourad prit les devans. Son arrivée dans la ville fut un signal de mort pour Areboghli Moustafa, retenu prisonnier dans le château, et pour ses compagnons de captivité. Les cadavres des victimes furent jetés devant les pieds des chevaux impériaux comme une offrande de bienvenue.

A peine entré à Koniah, Mourad visita le château nommé Ahmedek, dont la fondation remonte au règne du sultan Azeddin Keïkawous, fils de Keïkhosrew le Seldjoukide; il se fit conduire ensuite au cloître des Mewlewis qui était le premier dans l'empire, près du tombeau de Mewlana Djelaleddin Roumi, le grand poëte mystique. En reconnaissance du frugal repas qui lui fut offert par le scheïkh, Mourad fit donation au cloître de nouveaux revenus, et entre autres d'une somme de dix mille piastres à prendre sur le budget du voïévode de Soghla.

Ismaïlaga fut envoyé à Begschehr en qualité de commissaire, avec ordre de rapporter la tête de Khodja Arslanaga, kiaya du fils de Noghaï-Pascha; le sipahi Gourdji Osman fut condamné à mort comme complice du meurtre du sultan Osman. A Nakaresen tschaïri (*prairie des trompettes*), près de Bor, le tschaousch feudataire Djewherizadé fut impitoyable-

ment livré au bourreau pour avoir fumé une pipe de tabac. A Kaïssariyé, le juge Gœkderelizadé reçut une vive réprimande pour sa négligence à fournir des vivres; mais comme il se plaignit hautement de la sévérité déployée à son égard, et qu'il donna toute carrière à sa langue, le glaive lui imposa silence. Le sandjak de Begschehr, Keskinli Ali-Pascha, ne tarda pas à être puni de ses exactions et de ses cruautés.

Mourad, passant en voiture à Dewlikarahissar, vit un bouc sauvage s'élancer au-devant des chevaux. A l'instant même il sauta en selle, et poursuivant l'animal au grand galop, il le terrassa d'un coup de bâton. « Le bras de Dieu est avec toi, » s'écria tout d'une voix l'armée émerveillée. La force gigantesque de Mourad le mettait en état de lutter avec l'athlète le plus robuste. Un jour, il enleva par son ceinturon le vizir Moustafa-Pascha, un des hommes les plus grands et les plus forts de l'armée, et le tint suspendu en l'air pendant plusieurs minutes [1].

Autant Mourad répandait par ses cruautés la crainte et l'effroi parmi les soldats, autant il leur inspirait de confiance en partageant avec eux toutes les fatigues de la campagne. Pendant plusieurs mois, il n'eut d'autre coussin que sa selle, d'autre couverture que la housse de son cheval [2] (6 silhidjé 1044 — 23 mai 1635).

[1] Petschewi, f. 514. Recueilli de la bouche de Mousa-Pascha, témoin oculaire.

[2] *For several months he made use of no other pillow for his head than his saddle, no other blanket or guilt than the covering or footcloth of his horse.* Rycaut, p. 30.



A Siwas, le silihdar favori reçut les félicitations de l'armée au sujet de sa promotion au grade de second vizir; nouveauté inouïe jusqu'à ce jour, car jamais on n'avait vu un écuyer du Sultan cumuler cette dignité avec celle de vizir. Dans la même ville, un bostandji qui avait osé contrefaire la signature du Grand-Seigneur et s'en servir pour extorquer de l'argent aux begs et aux beglerbegs, fut écorché vif. Houseïn-Aga, fils de Nassouh-Pascha, nommé beglerbeg d'Ofen, reçut avec son diplôme la sentence de mort de son prédécesseur Djâfer-Pascha, dont la tête ne tarda pas à être déposée devant l'étrier impérial. A Koniah, le juge Schehla Mohammed-Efendi fut condamné à être pendu au milieu du marché de la ville.

Après une halte de quatorze jours à Siwas, l'armée se remit en marche sur Erzeroum. La plaine d'Yasin fut le théâtre d'une revue solennelle et de grands exercices militaires auxquels le Sultan ne dédaigna pas de prendre part. C'est là que Mourteza-Pascha, qui, en l'absence du grand-vizir, en remplissait au camp les fonctions, comme Beïram-Pascha, demeuré à Constantinople avec le grade de kaïmakam, les exerçait dans cette capitale, obtint l'arrêt de mort du juge de Smyrne, Tewzekizadé.

Le jour où la tente du Sultan avait été dressée à Scutari, l'émir des Druses était arrivé prisonnier à Constantinople avec ses deux fils, Mesoud et Houseïn. Il avait été placé sous bonne garde et ses deux fils avaient été mis au nombre des pages du seraï de Galata. Deux mois après le départ du Sultan (13 avril

1635), le kaïmakam reçut par un kapidji-baschi [1] l'ordre d'en finir avec l'émir et l'aîné de ses fils. On avait appris au camp que Melhem, petit-fils de Fakhr-eddin, venait de mettre en déroute Ahmed [2], pascha de Damas, et de livrer au pillage les villes de Saïda, de Beïrout, d'Akka et de Tyreh. La tête de Fakhreddin fut exposée au bout d'une pique, à la porte du seraï, avec l'inscription suivante : « Ceci est la tête » du rebelle Fakhreddin. » Son fils aîné Mesoud fut étranglé et jeté dans la mer; son frère Houseïn passa du seraï de Galata dans la chambre intérieure des pages du seraï de Constantinople.

Le grand-vizir Mohammed, qui avait hiverné à Haleb, et était parti de cette ville en même temps que le Sultan de Scutari, avait été forcé de construire des ponts pour passer le Mouradtschaï débordé. A la fin de mai, il vit arriver près de lui le grand-chambellan Schahinaga (dernier ambassadeur en Pologne), porteur d'un ferman impérial qui ordonnait l'exécution de Khalil-Pascha, beglerbeg d'Erzeroum. Le kaïmakam du camp, Mourteza-Pascha, avait obtenu ce ferman pour se venger d'un différend survenu l'année précédente entre lui et le vaillant beglerbeg. A cette époque, Khalil-Pascha, en sa qualité de gouverneur d'Erzeroum, avait été nommé serdar contre les Per-

[1] Mariti, p. 238, change ce kapidji-baschi en un kapitan-pascha.

[2] Battu, mais non pas tué, comme le prétend Mariti, p. 287; car, un mois plus tard, nous voyons ce même Ahmed, gouverneur de Damas, recevoir le gouvernement d'Erzeroum. Naïma, p. 591. Son successeur à Damas fut le silihdar Moustafa-Pascha et non pas Ilif-Pascha, comme on le lit dans Mariti, p. 287. *Ilif* n'est pas un nom turc.

sans, tandis que Mourteza-Pascha avait reçu l'ordre de demeurer à Diarbekr. Mourteza, se confiant dans l'appui de la sultane son épouse et dans le crédit de ses protecteurs à Constantinople, eut l'audace d'intercepter le ferman impérial, et de lire à l'armée un ordre supposé qui lui conférait le commandement en chef. Les troupes crurent à la réalité de cette nomination, et Mourteza, voulant légitimer son usurpation, envoya en toute hâte un exprès à Constantinople pour obtenir son diplôme de serdar. Cependant l'armée était en présence de l'ennemi; le jour de la bataille, les deux rivaux se disputèrent vivement le titre de serdar qui en réalité devait appartenir à Khalil. Pendant le combat, arriva le messager député à Constantinople, portant la confirmation de Mourteza dans la place qu'il avait usurpée. A son tour, Khalil retint le courrier jusqu'à l'issue de la bataille, et le renvoya au diwan avec la nouvelle de la victoire, se plaignant hautement des prétentions arrogantes de Mourteza et de ses manœuvres clandestines. Le courroux de Mourad fut grand, et sans la puissante intercession de ses amis c'en était fait de la tête du coupable. Le Sultan fut circonvenu, et plus tard, lorsque Mourteza devint kaïmakam, il ne laissa pas échapper cette occasion de renverser son rival. Le grand-vizir, chargé de l'exécution de la sentence, arriva bientôt à Erzeroum où le beglerbeg, sans défiance, se hâta de courir à sa rencontre. A peine introduit dans le cabinet du grand-vizir, où il s'attendait à un entretien particulier, les gens de Mohammed se précipitèrent sur lui et lui passèrent

au cou le fatal lacet. Le grand-chambellan confisqua les trésors de la victime, et rapporta sa tête au Sultan. Le gouvernement d'Erzeroum fut accordé au vainqueur de Fakhreddin, Koutschouk Ahmed-Pascha, et celui de Damas au silihdar Moustafa-Pascha (28 silhidjé 1044 — 14 juin 1635).

Cette sentence exécutée, le grand-vizir envoya son kiaya et celui des janissaires au camp impérial, et se rendit lui-même à Baïbourd avec les généraux, pour y faire la distribution des vivres. Le prix du kilo d'orge fut fixé à vingt aspres, celui du kilo de farine à trente aspres. Chaque homme reçut cinq minots d'orge et deux minots de farine. Trois jours après (1er moharrem 1045 — 17 juin 1635), le grand-vizir s'avança à la rencontre du Sultan jusqu'à Sinorowa. Introduit dans la tente du silihdar-pascha par le kapitan-pascha, par Djanbouladzadé Moustafa-Pascha et par le grand-chambellan Schahin, il fut congédié par le Sultan avec l'ordre de reprendre la route de Baïbourd, d'où il retourna à Erzeroum.

A l'arrivée du Sultan à Ilidjé (16 moharrem 1045 — 2 juillet 1635), en avant d'Erzeroum, un trône fut élevé à l'entrée de sa tente, devant lequel on vit défiler par rang de dignité les seigneurs du diwan, les généraux des troupes, les beglerbegs et les begs, donnant et recevant le salut. Quand le grand-vizir, précédé du porteur de la sainte bannière, s'approcha, le Sultan fit quatre ou cinq pas en avant, et après avoir tenu quelques instans la bannière de sa propre main, il la remit à un des agas de l'intérieur, puis

il alla reprendre sa place sur son trône. Le grand-vizir baisa le pied du Grand-Seigneur, demeura quelques momens la face prosternée contre terre, et reçut, en signe de satisfaction, la poignée de main de son maître. Le moufti, les kadiaskers, les mouteferrikas et les tschaouschs coiffés de leurs turbans d'Etat, rentrèrent dans leurs tentes après avoir rendu l'hommage accoutumé à la majesté du souverain.

Le jour suivant (17 moharrem 1045 — 3 juillet 1635), eut lieu l'entrée solennelle de Mourad à Erzeroum. D'Ilidjé à cette dernière ville, les janissaires et les sipahis formèrent, sur une distance de deux lieues, la haie de chaque côté du Sultan : derrière eux étaient placés les beglerbegs et les begs avec les troupes de leurs provinces [1]. Le lendemain, on fit la distribution du *présent de guerre,* gratification d'usage toutes les fois que le Sultan commandait l'armée en personne. Le montant devait être de mille aspres par homme; mais cette somme fut en réalité réduite de moitié, parce qu'on la paya en monnaie qui avait une valeur fictive double de la valeur réelle [2] (18 moharrem 1045 — 4 juillet 1635). Le 19 moharrem (5 juillet), le grand-vizir fut admis à offrir son présent de bienvenue, qui consistait en cinquante bourses de pièces

[1] Hadji Khalfa, qui fit aussi cette campagne, remarque que jamais depuis on ne vit si nombreuse et si belle ordonnance, parce que l'armée, diminuée et désorganisée par les cruautés de Mourad, ne se trouva plus en état de donner un pareil spectacle.

[2] Naïma, p. 594. Par conséquent cinq ducats au moins, d'après l'évaluation contemporaine, et non pas un ducat, comme l'affirme Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 412.

d'or, quatre chevaux richement enharnachés, trente-quatre chevaux de main, trente-cinq ballots de riches étoffes, et deux poignards ornés de pierres précieuses. Le lendemain (20 moharrem 1045 — 6 juillet 1635), Ahmed-Pascha, nouveau gouverneur d'Erzeroum, fut reçu au baise-main, et Ali-Pascha, beglerbeg de Siwas, tiré de prison pour être livré au bourreau [1]. Le trésorier borgne Ibrahim-Pascha fut nommé au gouvernement de Siwas. Le sipahi de Siwas, Aschik Yahya, qui avait autrefois figuré dans les désordres où les rebelles avaient imposé aux principaux habitans de Constantinople des taxes sur leurs balançoires, et qui espérait encore s'enrichir par le même moyen, fut condamné à faire le grand voyage de l'éternité [2]. L'officier des janissaires Tschaouschzadé le Porteur d'Outres fut exécuté le même jour, et Ali-Pascha de Behesni, qui avait répandu lé sang de tant de victimes, périt sous le fer du bourreau.

Le nouveau gouverneur d'Erzeroum, auquel on laissa entendre qu'il pouvait racheter du silihdar-pascha son ancien gouvernement de Damas moyennant vingt mille ducats, s'estima trop heureux de sortir à ce prix de l'enceinte fatale du camp impérial. Il partit donc le jour même où le Grand-Seigneur, sorti d'Erzeroum (24 moharrem 1045 — 10 juillet 1635), se mit en route pour Eriwan. Sept jours après, le camp impérial était devant Karss, où l'armée fit une halte de quarante-huit heures, et où chaque beglerbeg eut à

[1] *Ahmedpaschaye tenbih.*
[2] *Launched into eternity.*

fournir quatre mille fascines et vingt pieux (1er sâfer 1045 — 17 juillet 1635). Le lendemain on traversa la rivière, qu'il fallut repasser le jour suivant. Cette fausse marche faillit coûter la vie au quartier-maître-général. Au défilé de Mesihiyé, le Sultan se vit obligé de s'abriter sous un dais léger, en attendant qu'on eût élevé sa tente. Le grand-vizir, les vizirs, les kadiaskers, les mouteferrikas, les tschaschneghires et les tschaouschs l'entourèrent à cheval, ayant derrière eux les généraux des six escadrons et des gardes de la sainte bannière avec leurs corps respectifs; le reste de l'armée manœuvra sur les hauteurs au son de la musique militaire, jusqu'à ce que la tente du Grand-Seigneur eût été dressée (5 sâfer 1045 — 21 juillet 1635). Le lendemain arrivèrent les présens du prince de Gouriel.

A Outsch Kilisé, les troupes reçurent l'ordre de fabriquer un grand nombre de fascines de roseaux (10 sâfer 1045 — 26 juillet 1635), et, dix jours après, l'armée partie de Gœkkünbed arriva sous le canon d'Eriwan. Une épaisse poussière, soulevée par un vent violent, rendait la ville et l'armée invisibles l'une à l'autre. Lorsque les Ottomans furent parvenus au pied des fortifications, le guide qui marchait devant le Sultan s'arrêta en lui disant: « Mon Padischah, nous » voici devant Eriwan; mais la poussière nous em» pêche de voir les murailles. Arrêtez-vous ici jus» qu'à ce que l'armée nous ait rejoints. — Lâche! lui » répondit Mourad, que crains-tu? Un homme peut-il » mourir avant le jour marqué par le destin? » (12 sâ-

fer 1045 — 28 juillet 1635.) Dans ce moment même, un violent coup de vent dissipa la poussière; l'artillerie des remparts fit une décharge générale, et les boulets volèrent par-dessus la tête des archers gardes-du-corps et des chevaux de main du Sultan. Mourad, obligé de tourner bride, rejoignit l'armée, et, après avoir traversé à pied le Sengi, il alla camper sur le Khounkardepé (colline impériale), où il ordonna une distribution générale de pelles, de pioches, de poudre et de plomb; la nuit suivante, la tranchée fut ouverte au clair de la lune, et elle fut terminée avant le coucher du soleil. Quelques centaines de janissaires blessés à cette occasion reçurent une gratification de trente piastres par homme.

L'enceinte d'Eriwan n'étant pas plus grande que celle du vieux seraï de Constantinople, les boulets des assiégeans allaient souvent retomber de l'autre côté de la ville. Le commandant persan de la place était Emirgoune, qui, après la mort de son père, avait reçu le gouvernement d'Arran à titre héréditaire. Le schah lui avait envoyé comme auxiliaires douze mille fusiliers de Mazenderan commandés par l'émir Fettah, le vaillant défenseur de Bagdad contre les Ottomans. Le kapitan-pascha Houseïn et Ahmed-Pascha, gouverneur de Damas, foudroyèrent la ville des hauteurs de Gœzedjidepé. La garde de la rive du fleuve, au nord de la place, fut confiée aux beglerbegs d'Erzeroum et de Tschildir; celle du pont, aux troupes de Roumilie; les forces du grand-vizir et de l'aga des janissaires s'étendaient le long du rivage opposé. L'autre

bord était occupé par le saghardji-baschi; les troupes d'Anatolie formaient l'arrière-garde. Mourteza-Pascha, avec les contingens de Siwas, de Meràsch et d'Adana, était chargé de battre en brèche le château nommé Toprak Kalaasi.

Le septième jour du siége (19 sâfer 1045 — 4 août 1635), le serdar passa la rivière et se rendit au-delà du coteau de Gœzedji, pour occuper la tête du pont qui réunit les hauteurs d'un ravin profond. L'étroit passage, par lequel on descend du château sur le bord du fleuve, était protégé par une muraille. Il fallait l'emporter. Mourad commença par haranguer chacun de ses généraux en particulier : « Ahmed-» Pascha, dit-il au gouverneur d'Erzeroum, ce n'est » rien que d'avoir fait prisonnier le rebelle Elias, que » d'avoir tiré Fakhreddin de ses cavernes; voici le jour » de déployer toute ta vaillance. » — « Montre au-» jourd'hui ce que tu sais faire, fils de l'ame d'airain, » dit-il à Djanbouladzadé; que ton ame soit d'airain » en ce jour, afin qu'elle achève de te mériter le vi-» zirat. » Puis se tournant vers Mourteza : « Mourteza-» Pascha! s'écria-t-il, aie soin que la jeune cavalerie » confiée à tes soins ne recule pas d'un pouce; mon-» tre-toi, c'est le jour de bien faire. » Enfin il s'adressa en ces termes à l'aga des janissaires : « Ecoute, aga, » les rondes de nuit de Constantinople et les baston-» nades données aux ivrognes ne sont pas œuvres de » vaillance; voici le lieu de montrer le cœur d'un » brave. Je veux voir comment tu vas combattre dans » la tranchée avec mes janissaires. »

Auprès des troupes, Mourad employait une autre éloquence. Des bourses d'or et d'argent étaient ouvertes à ses côtés. Les soldats recevaient de trente à quarante piastres par chaque tête ennemie qu'ils apportaient; ceux qui avaient perdu leur cheval sous eux, cinquante ducats; les blessés, vingt-cinq piastres; ceux qui ramassaient les boulets envoyés des batteries ennemies, un ducat. « Ne vous lassez pas, mes loups! » l'heure est venue de déployer vos ailes, mes fau- » cons! » s'écriait le Sultan; et sa générosité ajoutait une nouvelle force à ses paroles. Les pages l'entouraient avec des sorbets sucrés destinés à rafraîchir ceux qui apportaient des têtes. Les chirurgiens se tenaient debout en groupes nombreux, prêts à prodiguer aux blessés les secours de leur art.

Pendant une semaine, l'artillerie des assiégeans fit pleuvoir sur la ville et sur les remparts une grêle de projectiles. La grande tour était abattue et de larges brèches s'ouvraient de toutes parts, lorsqu'un envoyé de Tahmasp Koulikhan parut au camp, demandant une trève de huit jours, au bout desquels il s'engageait à livrer la place s'il n'était pas secouru. Mourad, irrité d'un tel message, ordonna la mort du parlementaire, qui ne dut la vie qu'à l'intercession du grand-vizir (21 sâfer 1045 — 6 août 1635). Pendant que les Persans travaillaient activement à combler les brèches, l'armée assiégeante se préparait à l'assaut avec non moins d'ardeur. Le jour suivant, Mouradaga, kiaya d'Emirgoune, vint trouver Ahmed-Pascha qui le conduisit au grand-vizir, et celui-ci au

Sultan. A l'instant même, un diwan général (ghalebe diwan) fut convoqué, et le Sultan apostropha l'envoyé en ces termes : « Pourquoi n'avez-vous pas livré la place? » Mouradaga, Persan rusé et sunnite dans le cœur, lui répondit par ces paroles conciliantes : « Pauvres fourmis, si nous avons résisté au Salomon » du siècle, c'est pour que la renommée guerrière du » Padischah aille frapper les oreilles du schah, et » parvienne jusqu'aux frontières les plus reculées de » la Perse. — Si vous voulez votre pardon, livrez la » place sur l'heure, » reprit Mourad d'une voix impérieuse.

Le lendemain, le grand-vizir revint trouver le Sultan pour convenir encore une fois avec lui des clauses de la capitulation qu'il conviendrait d'accorder à la garnison (23 sâfer 1045 — 8 août 1635). Enfin, les portes d'Eriwan s'ouvrirent, et on vit paraître le khan Emirgoune, qui s'avança de la porte de la place jusqu'à la tente du Grand-Seigneur, au milieu des troupes rangées sur deux haies de sept hommes de profondeur; venaient ensuite Tahmasp Koulikhan, général des fusiliers de Mazenderan, et Emir Fettah, leurs sabres pendus autour du cou. « Je te donne ce qui t'appar» tient, » dit gracieusement Mourad à Emirgoune, en le saluant du titre d'Yousouf-Pascha, et en lui présentant trois kaftans d'honneur, l'étendard à trois queues, de riches colliers ornés de joyaux, un sabre et un poignard magnifiquement montés. « D'où vient, » lui demanda-t-il en même temps, que depuis quatre » lunes que je tiens la campagne, votre schah est de-

» meuré caché comme une femme? — Mon Padischah,
» répondit le nouveau pascha, c'est parce que votre
» épée est tranchante et votre coursier de noble race :
» comment le schah résisterait-il au dominateur de son
» siècle? » Quinze cents fusiliers, qui formaient la garde particulière de Mir Fettah, obtinrent la permission de s'éloigner avec le bagage de leur maître et quatre de ses femmes; la même faveur fut accordée à son fils, qui emmena deux mille hommes avec armes et bagages. Emirgoune remit au vainqueur l'état de tous les approvisionnemens et de tous les trésors amassés dans la ville depuis trente années; le même jour, les janissaires prirent possession de la place. Emirgoune Yousouf-Pascha reçut le gouvernement de Haleb avec le rang de vizir, et son kiaya Mourad fut nommé gouverneur de Tripoli. Néanmoins ils se contentèrent l'un et l'autre d'envoyer des commissaires pour administrer en leur absence les deux provinces.

Il était évident à tous les yeux qu'Eriwan avait été livrée par la trahison d'Emirgoune : toutefois plusieurs, trouvant mauvais qu'on eût accordé aux Persans une libre retraite avec armes et bagages, osèrent conseiller au Sultan de faire massacrer les vaincus. Mourad commença par repousser ces perfides insinuations; mais ayant appris bientôt que, dans leur retraite, les Persans tuaient les habitans du pays et enlevaient les chevaux, il envoya à leur poursuite les paschas de Damas et de Karamanie; ceux-ci attaquèrent l'ennemi dans un défilé; mais complètement battus, ils revinrent au camp avec une grosse perte.

Le vendredi qui suivit la conquête d'Eriwan, le grand-chambellan Salihaga et le favori Beschiraga partirent pour Constantinople, avec l'ordre de faire illuminer la ville pendant sept jours en honneur de la victoire des armes impériales (25 sâfer 1045 — 10 août 1635). Outre leur mission officielle, les deux messagers étaient porteurs d'instructions secrètes qui prescrivaient au kaïmakam Beïram-Pascha et au bostandji-baschi Doudjé de profiter de la solennité pour mettre à mort les princes Bayezid et Souleïman. Le tyran n'avait pas oublié le jour où ses frères avaient été demandés par les troupes en insurrection, et où le moufti et le grand-vizir s'étaient portés garans de leur sûreté : seulement il avait différé sa vengeance jusqu'à l'heure où la victoire rendrait l'accomplissement de ses désirs plus sûr et moins dangereux, pensant que les gémissemens des victimes se perdraient dans les cris joyeux du triomphe. Mais il s'était trompé : l'allégresse publique, étouffée par la nouvelle du supplice des princes, fit place à une consternation générale. Le funeste sort de ces deux jeunes gens pleins d'espérances arracha des larmes même à leurs bourreaux, et l'illumination de la ville pâlit devant les torches funéraires de leur convoi [1].

Après le départ des messagers porteurs du ferman qui ordonnait cette sanguinaire mesure, Mourad vint s'asseoir sous un pavillon élevé devant sa tente, où il reçut les félicitations du moufti, du grand-vizir, des beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, du kapitan-pascha, du nischandji-pascha, des kadiaskers et du

juge du camp, du ministre des finances et du defterdar d'Anatolie, des begs, defterdars et alaïbegs de Roumilie et d'Anatolie, des agas des six escadrons, et des begs déposés qui se présentèrent, suivant l'ordre établi par l'étiquette, pour baiser la main impériale. La musique de l'armée joua l'air du premier verset du Koran, et on lut solennellement la prière de guerre pour la conquête de la Perse. Mourteza-Pascha, appelé dans la tente intérieure, fut investi du gouvernement d'Eriwan. Après l'audience, le Sultan se rendit à la grande mosquée pour y assister à la prière du vendredi qui fut prononcée en son nom. Ewlia-Efendi, imam du Grand-Seigneur, étant mort quelques jours auparavant, les fonctions d'imam impérial furent remplies par le moufti. Quelle prière le tyran pouvait-il adresser au ciel, lui, qui le matin même venait de signer l'arrêt de mort de ses frères! Comment l'Éternel eût-il pu exaucer les prières publiques prononcées à Constantinople par les Turcs et les Chrétiens pour la prospérité du fratricide [1]!

Au sortir de la mosquée, Mourad alla à pied jusqu'au seraï d'Emirgoune, où il passa le reste de la journée : il ne rentra que le soir dans sa tente. Le lendemain, la tranchée fut comblée, et l'on s'occupa de réparer les brèches. Les murailles avaient dix-neuf mille sept cent soixante aunes de circonférence. Neuf mille deux cent quatre-vingts aunes furent confiées

[1] *Orazioni pubbliche fatte da Turchi, Greci, Hebrei e Franchi e Perotti per la felicità del Sigr.* 21 Luglio 1635.

aux troupes de Roumilie et de Haleb, aux silihdars et aux sipahis; huit mille cinq cent soixante aux troupes d'Anatolie et aux janissaires, et dix-neuf cent vingt aux troupes d'Erzeroum, de Karss et de Karamanie. Au bout de huit jours, le travail fut achevé, et le Sultan s'éloigna, après avoir laissé dans la place une garnison de douze mille hommes, pourvue de provisions, d'artillerie et d'un matériel considérable (6 rebioul-ewwel 1045 — 20 août 1635).

La ville de Keschischkhan, à une marche d'Erzendjan, devint le théâtre d'une tragique aventure. Emirgoune, Persan ivrogne et débauché, qui avait su se concilier les bonnes grâces du Grand-Seigneur, fit une scène violente à son ancien kiaya, devenu, sous le nom de Mourad, pascha de Tripoli, et lui reprocha hautement d'avoir été la première cause de la capitulation d'Eriwan; il finit même par le frapper d'un coup mortel. Mourad, si prompt à verser le sang, épargna celui du coupable sans cependant pardonner le crime; il accorda le gouvernement de Tripoli à son ancien valet de chambre Moustafa, sandjak de Kastemouni, et celui de Haleb à Ahmed-Pascha, qui fut en même temps chargé de conduire Emirgoune et son fils à Nicomédie, pour y attendre des ordres ultérieurs.

Le Grand-Seigneur passa l'Araxe dans le but d'aller battre la campagne aux environs de Tebriz. L'eau du fleuve montait jusqu'au poitrail des chevaux. Un des archers gardes-du-corps, que le courant emportait, dut la vie au Sultan lui-même, qui lui tendit la main

pour l'aider à lutter contre les flots. Sur la rive opposée du fleuve, mille familles de la tribu de Seïnelli et d'autres tribus furent enlevées et transplantées dans les campagnes dépleuplées d'Erzendjan, de Terdjan et de Pasin. Arrivée au bord du Bakou, l'armée reçut de Constantinople l'heureuse nouvelle de la naissance d'un prince, qui fut nommé Alaeddin.

Après le passage de l'Araxe, le Sultan continua sa route, dévastant la contrée jusqu'à la ville de Djewres dont les murailles tombèrent sous les coups des Ottomans. Les portes de la place étaient d'un bois si dur, qu'à peine la hache y pouvait mordre [1]. Mourad, dont la force gigantesque s'augmentait chaque jour par un exercice constant, saisit un arbre que plusieurs hommes venaient d'apporter à grand'peine, et le lança contre la porte avec une telle vigueur qu'elle tomba en pièces.

De Djewres, l'armée se dirigea sur Koumla et sur Merend, où elle vécut dans l'abondance; car on se trouvait précisément dans la saison des fruits. Tous les arbres de la contrée furent abattus et brûlés. Le Sultan, qui se trouvait légèrement incommodé, se rendit à Khoï, porté dans une litière. A Hadji Haram (7 rebioul-ewwel 1045 — 21 août 1635), au-delà de Sofiané, un messager d'Ahmed-Pascha apporta la nouvelle que Roustemkhan venait d'écrire à Mourteza, et de lui faire faire des ouvertures de paix par l'entremise du Turcoman Khizrbeg. L'armée,

[1] Naïma, p. 602, nomme ce bois *Taban* ou *Kitran*.

continuant sa marche, alla camper dans la plaine de Saadabad en avant de Tebriz; la défense des avant-postes fut confiée à Koutschouk Ahmed-Pascha. Des janissaires ne tardèrent pas à apporter la nouvelle que le schah n'était plus qu'à cinq marches de l'armée, et que les prétendues propositions de paix de Roustem-khan n'étaient qu'une ruse (28 rebioul-ewwel 1045 — 11 septembre 1635).

Le lendemain, Mourad fit son entrée dans Tebriz. Après avoir visité la mosquée du sultan Ouzoun-Hasan, il donna l'ordre de détruire le palais du schah et la ville entière. Les boiseries des maisons, incrustées de tablettes d'azur et richement dorées, servirent aux soldats pour couvrir leurs tentes ou pour alimenter les feux du camp. Schenb Ghazan, où se voyait le tombeau de Ghazankhan, empereur des Tatares, et où le grand-vizir Ibrahim avait élevé un château sous le règne du sultan Souleïman, fut détruit de fond en comble. Mourad voulait aussi livrer aux flammes la belle mosquée du sultan Ouzoun-Hasan; mais elle fut épargnée, grâce aux représentations du moufti, qui fit observer que sa fondation était l'œuvre d'un bon sunni. Les édifices dépouillés par le pillage furent livrés aux flammes. L'incendie dévora les palais et les maisons de campagne : c'était comme une mer de feu et de fumée qui s'étendait sur toute la contrée. Malgré toute leur diligence, les soldats ne purent ravager que la dixième partie des magnifiques jardins des environs.

Cependant Osmanaga, député près de Roustem-khan, avec la réponse du général ottoman à ses pro-

positions, était revenu au camp, accompagné de Kamran, envoyé du général persan; mais les conditions de ce dernier furent rejetées comme inadmissibles. L'hiver approchait, et l'armée ottomane ayant anéanti toutes ses ressources par ses dévastations, Mourad résolut la retraite (2 rebioul-akhir 1045 — 15 septembre 1635). Les troupes passèrent par le grand village de Schebister, dont les habitans firent une défense désespérée; puis elles traversèrent les bourgs de Gœzekünan et de Benoui (9 rebioul-akhir 1045 — 22 septembre 1635). Sur la route de Selmas, déjà pénible par les montagnes qui la hérissent et devenue dangereuse par les attaques des Kurdes, une foule d'hommes et de chevaux demeurèrent en arrière. Après avoir franchi la colline qui, à cette époque, formait la frontière persane, l'armée traversa Elbak et Kouyounkalaasi, et s'arrêta sous les murs de Koutour, dont le siége fut abandonné à cause des neiges qui commençaient à tomber (17 rebioul-akhir 1045 — 30 septembre 1635).

Dilawer-Pascha, gouverneur de Wan, arrivé au camp sur ces entrefaites, reçut de Mourad un accueil gracieux et une gratification de cent mille aspres; il obtint en outre de la munificence de son souverain l'autorisation d'ajouter à sa dignité de grand-vizir le gouvernement de Roumilie à titre d'argent d'orge, faveur accordée à plus d'un vizir avant lui, spécialement sous le règne de Souleïman. En même temps, le Sultan lui donna l'ordre de demeurer sous les murs de Wan avec l'aga des janissaires pour y passer l'armée

en revue. Il continua lui-même sa route sur Diarbekr, où il fit son entrée après une marche de dix-sept jours (21 rebioul-akhir 1045 — 4 octobre 1635). Son séjour dans cette ville fut signalé par la nomination au gouvernement de Damas du kapitan-pascha, auquel il fut enjoint de faire périr le juge destitué de Damas, Mantiki-Efendi, qui avait été noirci aux yeux du Sultan par le kiaya de l'écuyer favori; le malheureux juge subit le supplice de la potence (9 djemazioul-ewwel 1045 — 21 octobre 1635).

Une violente attaque de goutte retint le Sultan quatorze jours à Diarbekr (23 djemazioul-ewwel 1045 — 4 novembre 1635). Kamranbeg, ambassadeur du schah, prit congé de Mourad qui lui fit présent de quatre mille piastres, et retourna vers son maître, accompagné de l'alaïbeg de Doukagin. A Sultanmenzil, le Grand-Seigneur accorda à Seïnelkhan le territoire des Kurdes de la tribu Hakari, à titre de fief héréditaire, et lui donna l'ordre de se rendre à Eriwan pour y tenir garnison. Après avoir accompagné le Sultan jusqu'à Hossn Batrik, à deux marches au-dessus de Malatia, le grand-vizir reprit le chemin de Diarbekr. Il fit son entrée dans cette ville à la fin de novembre (14 djemazioul-akhir 1045 — 25 novembre 1635).

Tandis que Malatia devenait le théâtre du supplice de Nouh-Khalife, l'un des plus fameux rebelles de l'empire [1], Emirgoune rentrait en grâce à l'arrivée de Mourad à Nicomédie. Pendant le séjour qu'il y fit, le

[1] Naïma en fait mention, p. 506, après l'exécution des princes.

Sultan reçut la nouvelle que Kenaan-Pascha, chargé, après la conquête d'Eriwan, de faire le siége d'Akhiska, venait de s'emparer de cette place et des châteaux-forts situés dans les environs. La prise d'Akhiska fut suivie du rappel de l'ancien juge de Constantinople, Karatschelebizadé Aziz-Efendi, exilé dans l'île de Chypre quelques mois auparavant (15 redjeb 1045 — 25 décembre 1635).

La nuit de Noël fut témoin de l'embarquement de Mourad pour Scutari, et le jour suivant eut lieu son entrée triomphale à Constantinople. Seul de tous ceux qui entouraient le prince, le kaïmakam-pascha portait le turban d'Etat de forme cylindrique; tous les autres grands de la cour, d'après l'ordre exprès du Grand-Seigneur, étaient coiffés de simples turbans de soie ou de cachemire. L'aga des janissaires, couvert d'une cuirasse, portait un turban de soie jaune autour de son casque. Le Sultan, armé de pied en cap, s'avançait majestueusement; autour de son casque d'or était roulé un léger turban blanc en forme de diadème [1]; sur le turban s'élevait un panache de plumes de héron d'un noir éblouissant, attaché par une agrafe de diamans. Ce costume guerrier, emprunté aux anciens héros du *Schahnamé* et inconnu jusqu'alors aux descendans d'Osman, ne s'est plus renouvelé depuis.

[1] *Il S. faceva la sua entrata armato d'un giacco con le manopole e gambiere di ferro, portava in testa una piccola colatina indorata ed intorno avolto un piccolo turbante alla persiana col panachione d'aironi, il cavallo bardato con lame di ferro.* Schmid.

Moustafa, le brave et superbe écuyer du Grand-Seigneur, n'avait pas été oublié. Avant même son retour, Mourad avait envoyé l'ordre de préparer pour son favori le palais des deux Ibrahim (le premier, conquérant de Bagdad sous Souleïman; le second, vainqueur de Kanischa sous Mohammed III). L'or et les riches tapis de l'Orient furent prodigués pour exécuter dignement la volonté du souverain. Après avoir suivi le Sultan jusqu'aux portes du seraï, les vizirs et le kaïmakam accompagnèrent l'heureux favori qui reçut leurs félicitations au sujet de son entrée dans sa nouvelle et magnifique demeure. L'orgueilleux Moustafa portait une riche cotte d'armes recouverte d'un manteau de pourpre, comme les triomphateurs romains; son casque d'or était enveloppé d'un turban écarlate; son costume guerrier brillait d'acier, d'or et de pourpre. Les réjouissances et les illuminations durèrent sept jours et sept nuits [1].

Pour que la capitale reçût son maître triomphant dans ses vêtemens de fête, Mourad avait envoyé d'Eriwan au kaïmakam Beïram-Pascha l'ordre de faire blanchir et réparer les murailles de la ville, et, pour obéir à cette injonction, le kaïmakam avait mis à contribution tous les propriétaires voisins de la muraille, et les administrateurs des fondations pieuses.

C'est encore durant la campagne persique que Mourad promulgua la fameuse ordonnance qui en-

[1] Petschewi, f. 316. Ici finit mon exemplaire de Petschewi. Le magnifique exemplaire de la Bibliothèque archi-épiscopale d'Olmutz a quelques feuilles de plus.

joignait à tous les habitans de Kaïssariyé et des autres provinces asiatiques (Arméniens pour la plupart), établis à Constantinople depuis trente ou quarante ans pour échapper aux troubles civils de leurs provinces, d'avoir à retourner dans leur patrie. L'exécution de l'ordonnance, confiée au kaïmakam Beïram-Pascha. devint pendant plusieurs mois la source des vexations et des perquisitions les plus insupportables et les plus inutiles ; car elles aboutissaient uniquement à remplir la bourse des commissaires, sans diminuer la population de la ville.

La tyrannie de Mourad ne pouvait s'arrêter avant d'avoir atteint les Chrétiens et les Francs, les habitans de Péra et les ambassadeurs étrangers. Tandis que ceux-ci adressaient au ciel des prières publiques pour la conservation des jours du tyran, leur existence était sans cesse menacée par celui pour lequel ils imploraient la protection divine. Un interprète de l'ambassadeur français Marcheville fut empalé pour avoir défendu vivement les droits et les franchises garantis par les traités, à l'occasion d'un bâtiment français injustement mis sous séquestre et de l'emprisonnement du fils de l'ambassadeur [11]. Mourad, au moment de s'embarquer pour son palais de Scutari, ne voulut pas mettre le pied sur la barque avant d'avoir vu la sentence exécutée (1632). Un marchand vénitien qui, du balcon de sa demeure, avait dirigé une lunette d'approche sur le seraï, fut condamné au gibet, accusé par Mourad d'avoir osé jeter un regard audacieux sur les beautés du harem. L'infortuné fut pendu en

chemise à son balcon avec un voile rouge, afin que le Sultan, alors au seraï, pût s'assurer, par ses propres yeux, de l'exécution de la sentence (1634). Tous les biens de la victime furent confisqués, et quelques ballots à son nom s'étant trouvés dans les magasins de plusieurs marchands anglais et français ses confrères, ceux-ci se virent tous emprisonnés, sans distinction de nation, et ne purent obtenir leur élargissement qu'en payant quarante mille écus au trésor. Une seconde somme de la même valeur leur fut arrachée, sur la nouvelle du dommage que les bâtimens anglais *le Ralph* et *l'Hector* venaient de faire éprouver aux navires ottomans dans le golfe de Vola. Cette fois encore, les négocians français et vénitiens ne furent pas plus épargnés que les autres. D'après les idées de justice de Mourad, tous les Francs, sans distinction, étaient solidaires dans leurs propriétés et dans leurs personnes pour celui d'entre eux qui avait excité son courroux. Sous prétexte qu'ils pouvaient entreprendre de s'opposer à main armée à la perception des quarante mille écus, une perquisition générale eut lieu non seulement chez les négocians, mais jusque dans les demeures des ambassadeurs; toutes les armes furent saisies, au mépris des lois et des traités. L'ambassadeur anglais, sir Peter Wych, se vit dépouillé de l'épée avec laquelle le roi d'Angleterre l'avait armé chevalier. L'ambassadeur français, Marcheville, arrivé à Constantinople pendant que son prédécesseur, M. de Césy, y était encore retenu à cause de ses dettes, avait déjà vu à Khio son pavillon insulté par

le kapitan-pascha, et la conduite de l'amiral était devenue le sujet de ses plaintes réitérées. Le kapitan-pascha, en haute faveur depuis son retour de la Mer-Noire, d'où il avait ramené quelques chaloupes cosaques [1], ne manqua pas de profiter de son nouveau crédit pour tirer vengeance de l'ambassadeur, et Mourad lui promit la tête de l'interprète français à titre de satisfaction. Quelques heures après, l'infortuné drogman était suspendu à la potence, son kalpak de martre-zibeline sur la tête. Les réclamations de l'ambassadeur n'obtinrent d'autre réponse, sinon que le Sultan avait le droit de laisser libre cours à la justice dans ses Etats, sans en demander préalablement la permission au roi de France ou à son ambassadeur. A l'heure même et sans qu'il pût retourner dans sa maison, l'ambassadeur français, au sortir du seraï, fut embarqué sans suite et sans bagage, et avec les seuls vêtemens qu'il portait sur lui. Le bâtiment, retenu par les vents contraires, fut obligé de se faire remorquer par deux galères jusqu'à la pleine mer.

Marcheville s'était attiré encore l'inimitié du résident impérial Rodolphe Schmid par ses prétentions au patronage exclusif de toutes les églises catholiques du Levant. Le premier de tous les ambassadeurs, il avait donné l'exemple de faire célébrer des prières dans les

[1] Naïma, p. 591, à la date de l'année 1044 (1634), mentionne une tentative malheureuse de la flotte cosaque sur Keresoun (Cherson); et à la date de 1045 (1635), p. 607, il parle de la prise de quelques chaloupes cosaques qui, accourues d'Ocsakov au nombre de douze, désolaient les environs de Kaffa, lorsque Pialé, kiaya de l'arsenal, s'empara de quelques-unes d'entre elles.

églises pour le roi son maître [1]. Le résident impérial ayant voulu l'imiter, l'ambassadeur français avait fait une protestation, arguant que son souverain était le seul protecteur des églises d'Orient; et depuis, lorsque Schmid avait envoyé à Constantinople des franciscains par la Valachie, Marcheville avait fait tous ses efforts pour l'en empêcher, prétendant remplacer les franciscains par des capucins français. Cette mésintelligence entre les agens des puissances chrétiennes ne pouvait manquer de devenir funeste aux Chrétiens, et particulièrement aux catholiques. Déjà le kaïmakam Redjeb en avait profité pour faire fermer deux églises à Constantinople, celle de la Vierge et celle de Saint-Jean, et il annonçait tout haut l'intention de les transformer en mosquées (1634). A Jérusalem, les Grecs expulsèrent les franciscains de la possession des saints lieux, leur enlevant l'église du Saint-Sépulcre, la crèche de Bethléem, le cloître de Nazareth et le jardin de Gethsemané (avril 1636). Deux ans plus tard, à la vérité, un berat victorieux [III] et un solennel ferman de possession vinrent rétablir les franciscains dans leurs droits usurpés. Mais, l'année suivante, les Grecs surent obtenir à leur tour un ferman de possession et un privilége formel qui leur rendait la garde des saints lieux. Et, ce qui paraîtra assez étrange, c'est que ce nouveau ferman, aussi bien que celui qui avait été obtenu par leurs adversaires, se fondait sur une prétendue lettre

[1] Ce fut aussi Marcheville qui, le premier, fit élever un catafalque à Péra lors de la mort de Henri IV ; exemple suivi depuis par Schmid pour le trépas de Ferdinand II, en 1637.

de franchise du khalife Omar. Au reste, l'édit du Sultan portait ces expressions énergiques tracées de sa propre main : « Tu dois agir d'après mes nobles com» mandemens ; si tu fais le contraire, je te coupe la » tête ; tu l'auras pour entendu [1]. »

L'application de cette formule sacramentelle, ajoutée à tous les commandemens de Mourad, continuait d'ensanglanter l'empire. Après avoir vu empaler un interprète français et pendre un de ses collègues, nous n'avons plus sujet de nous étonner en voyant Kurd (Wolf), chargé d'affaires du prince de Valachie, « le » chien d'un raya [2], » suivant l'expression de l'historien ottoman, attaché à la potence par ordre supérieur [3] ; non plus qu'en voyant le douanier Mohammed-Tschaousch livré au bourreau pour avoir voulu solder la paie des sipahis en marchandises au lieu de numéraire. Dans le même temps, Sari Katib, collecteur de l'impôt sur les moutons, déjà une fois exilé à Rhodes avec confiscation de tous ses biens évalués à deux millions d'aspres, était mis à mort pour avoir osé faire la proposition de liquider de ses propres deniers cinquante millions d'aspres de taxes non encore perçues, si le Sultan lui accordait la place de defterdar. Une ambition semblable perdit le defterdar Ibrahim-Efendi. D'intelligence avec l'aga des sipahis,

[1] La copie turque se trouve parmi les *Documens d'État* des Archives I. R., vol. I ; elle est datée du mois de djemazioul-ewwel 1047 (21 septembre 1637). Le kattischérif porte : *Emri scherifüm moudjebindjé amol edesün khilaf edersen baschüni keserim, schoïle bilesün.*

[2] Naïma, p. 607. *Birkelb zimmi.*

[3] *Masslahati müllke binaen.* Naïma.

Mataradji-Mohammed, Ibrahim, dans le camp même du grand-vizir, avait fait l'offre de sommes immenses pour obtenir le grand-vizirat. Mourad ayant renvoyé à Beïram-Pascha la supplique des deux coupables, celui-ci les convoqua sur l'heure et les fit décapiter en sa présence. Aussitôt après l'exécution, le grand-vizir appela le contrôleur, ami et confident du defterdar, et lui montra la pétition de son imprudent ami. « Il l'a voulu, il l'a trouvé, » répondit celui-ci en rendant le papier fatal. Le defterdar, homme de tête et de grand renom, faisait un jour la remarque que son père et son frère avaient péri de mort violente, et que sa mère était morte en lui donnant le jour; puis en arrivant à lui-même, il avait gardé le silence, comme pour se prophétiser le même sort. « Quiconque se prophétise sa destinée, dit Naïma, ne tarde pas à l'accomplir lui-même [1]. »

Le substitut du juge d'Andrinople, Yahya-Tschelebi, condamné à être pendu pour sa coupable négligence dans le recouvrement des impôts, et déjà arrêté par les bostandjis, eut le bonheur de s'échapper sous le déguisement d'un berger bulgare, et de trouver une retraite à Constantinople. La hache et le billot étaient tellement à l'ordre du jour, que le derwisch Koyoundedé rêva qu'il voyait le Prophète couper la tête de sa propre main au prédicateur favori du Sultan, Kazizadé d'Aya-Sofia, pour le punir d'avoir renié les saints et condamné les danses pieuses

[1] Naïma, p. 613 et 614. *Her kes gendüye tefaoul eiledügi maanaye elbette mafher olour.*

et la sainte musique des derwischs mewlewis et khalwetis. Sans perdre un instant, le derwisch vint trouver Karatschelebizadé Mahmoud-Efendi en le priant d'enregistrer son rêve. Kazizadé étant mort six jours plus tard, fut enterré sans pompe et sans cérémonies, suivant les règles de sa secte. Peu de jours après, Mahmoud, neveu d'Abdoulaziz Karatschelebizadé, fut nommé à la place de grand-juge d'armée d'Anatolie; car depuis quelque temps, les deux places de grand-juge d'armée d'Anatolie et de Roumilie étaient réunies dans la personne d'Ahmedzadé Nouh-Efendi. Les fonctions de juge de Constantinople furent accordées, par le crédit du grand-vizir, à son favori Mouïd Ahmed-Efendi.

Le jour même de l'entrée triomphale de Mourad à Constantinople, l'armée persane parut devant les murs d'Eriwan. A cette nouvelle, quatre vizirs furent envoyés dans les provinces pour rassembler des troupes. Le grand-vizir dépêcha des émissaires aux beglerbegs d'Anatolie, de Karamanie, de Siwas, de Meràsch, de Haleb, de Damas, de Tripoli, d'Erzeroum, de Tschildir et de Karss, avec injonction de sortir de leurs quartiers d'hiver et de venir le joindre à Erzeroum (14 redjeb 1045 — 24 décembre 1635). Il partit lui-même de Diarbekr en toute hâte; et chemin faisant, un courrier lui apprit que le siége d'Eriwan était commencé. Accompagné seulement de vingt ou trente cavaliers, il traversa Kharpout, Portok, Tschemischgezek, Koumakh et Erzeroum, d'où il se rendit à Hasankalaa, mais il n'y trouva que quelques troupes

de Siwas et de Trabezoun : à peine y avait-il à Erzeroum vingt hommes de toutes les autres provinces; les neuf janissaires qui le rejoignirent à Hasankalaa étaient arrivés les pieds et les mains gelés (9 ramazan 1045 — 16 février 1636).

Cependant plusieurs khans et soltans persans avaient réuni à Selmas un corps de six mille hommes; quelques milliers de Persans étaient renfermés à Bayezid, et le frère de Roustemkhan occupait Khoï avec quatre mille guerriers. A Constantinople, le nouvel aga des janissaires, Schahin, fit tous ses efforts pour rassembler les troupes sous ses ordres : à la porte de Parmak fut élevée une potence où plus d'un janissaire récalcitrant expia sa résistance aux ordres de l'aga.

L'avant-dernier jour de mars (22 schewal 1045 — 30 mars 1636), le grand-vizir, à l'issue d'un conseil de guerre tenu avec les gouverneurs de Siwas et d'Anatolie, résolut de marcher immédiatement sur Karss. L'après-midi du même jour, on reçut la nouvelle qu'Eriwan n'était pas en état de tenir plus de cinq jours, et que le gouverneur Mourteza-Pascha, mort des suites de ses blessures, avait laissé le commandement à son kiaya Soulfikar. Les paschas d'Anatolie et de Karamanie se mirent en route à l'instant même; mais, dans l'intervalle, la ville, pressée de tous les côtés, avait capitulé (24 schewal 1045 — 1er avril 1636). Le corps de Mourteza-Pascha fut envoyé à Constantinople, accompagné du reïs-efendi Bekir et de Mohammed-Kiaya. La garnison s'était vaillamment défendue tout l'hiver, malgré la rigueur inouïe de la

saison. Le schah vainqueur ne retint près de lui que Soulfikar, Sewindik-Pascha et Memi-Pascha, laissant les autres begs se retirer librement.

Le grand-vizir opéra sa retraite sur Erzeroum, et le gouverneur de Haleb demeura à Hasankalaa. Mourad reçut la fatale nouvelle avec un calme apparent et une politique indifférence. Il alla même jusqu'à écrire gracieusement au grand-vizir qu'il ne méritait aucun blâme, et que l'échec qu'il venait d'éprouver ne devait en aucune manière lui inspirer l'idée de se démettre de ses fonctions.

La colère du Grand-Seigneur retomba sur Osman-Efendi, secrétaire des janissaires, qui, pressé de remplir les cadres de sa milice, avait enrôlé les premiers venus, et jusqu'à des enfans. Pour éprouver sa probité, Mourad lui envoya un de ses affidés, qui lui promit cent piastres s'il voulait l'inscrire sur les contrôles. Le secrétaire ayant fait quelque résistance, Mourad lui adressa le même agent, avec l'offre de cent ducats, qui cette fois ne furent pas refusés. Aussitôt le Sultan se présenta à la porte de l'aga des janissaires, et s'étant fait apporter les rôles, il demanda quel était le nouvel inscrit. L'aga ayant fait serment qu'il ne savait rien à cet égard, le secrétaire fut appelé devant le Sultan, et son nom, suivant l'expression des historiens ottomans, fut effacé du registre des vivans par la main du bourreau. La place de secrétaire des janissaires revint à un vieil écrivain du kapitan-pascha, qui en avait déjà rempli les fonctions à trois reprises différentes.

Le gouverneur d'Egypte, Kara Ahmed-Pascha, qui avait attiré sur lui le courroux du Sultan en envoyant son contingent trop tard et sans augmentation de solde, fut donné en garde au bostandji-baschi à son arrivée à Constantinople. Ses biens furent confisqués, et, comme il répondait avec hauteur aux questions qu'on lui faisait sur ses trésors, la main du bourreau lui ferma la bouche. En revanche, le Sultan ne tarda pas à recevoir en grâce les deux juges de Haleb et d'Andrinople, exilés l'année précédente, l'un à Koumouldjina, et l'autre dans l'île de Chypre, pour un prétendu délit relatif au tabac.

Le grand-vizir reçut l'ordre de faire construire dix-sept vastes écuries destinées à recevoir soixante-dix ou cent chameaux : la partie supérieure du bâtiment devait servir de logement aux chameliers, et les magasins à fourrage s'élever de chaque côté de l'édifice (10 moharrem 1046 — 14 juin 1636).

Pendant que ces événemens se passaient dans la capitale, Djanbouladzadé Moustafa-Pascha, arrivé à Erzeroum, fut invité par l'aga des janissaires à un banquet solennel à Sultansikisi : ce fut son repas de mort; car l'ordre du Sultan, qui ordonnait son supplice, fut exécuté dans la même journée. Malgré ses nombreux services militaires, malgré son alliance récente avec la sultane Aïsché, veuve de Hasan-Pascha, jamais Mourad n'avait pu lui pardonner l'irrémissible offense dont il s'était rendu coupable, lorsque, de concert avec le grand-vizir Redjeb, il avait osé se porter garant de la vie du favori Mousa pour l'aban-

donner perfidement à la fureur des factieux. L'accusation, aux termes de laquelle Djanbouladzadé aurait ordonné en Karamanie le supplice de maint innocent, servit de prétexte au Sultan pour satisfaire une vengeance long-temps différée (28 moharrem 1046 — 2 juillet 1636).

Dans le Kurdistan, le khan persan Roustem s'était porté avec vingt mille hommes contre Schehrzor et Kerkouk. Quant au schah de Perse, il avait repris la route d'Isfahan, après avoir remis le gouvernement d'Eriwan à Kalb Alikhan, et confié la reconstruction des remparts de la ville aux khans du Schirwan et de Ghendjé, qui reçurent à cet effet quatre mille hommes de troupes et dix mille tomans d'argent. A Mossoul, le vaillant Albanais Koutschouk Ahmed-Pascha, qui sous les murs de Chocim s'était exposé tant de fois à une mort glorieuse [1] en qualité de commandant des janissaires, qui depuis avait rendu de si importans services à l'empire, comme voïévode de Mardin et comme chef des Turcomans, en détruisant le dangereux rebelle Elias-Pascha, en anéantissant à Kaïssariyé le Turcoman Hadji Ahmedoghli Ahmedbeg, et en soumettant l'émir des Druses en Syrie, et à qui ces trois éclatans exploits avaient valu les trois queues du vizirat, continua d'entretenir une correspondance amicale avec Ahmedkhan, fils de Houlawkhan, de la race d'Eyoub, beg du territoire des Kurdes d'Ardelan. Schah Abbas avait commencé par allier Ahmedkhan

[1] *Hayasi maoute ghaouss*, mot à mot *menstruis mortis se immergens*. Naïma, p. 614.

à sa famille, en lui donnant la main de sa nièce. Mais Schah Safi, sans cesse occupé à conspirer la perte des begs installés par son grand-père, trama de telles intrigues contre Ahmedkhan, que celui-ci se vit contraint de se jeter entre les bras des Ottomans. Cinq khans persans s'étaient mis en marche contre Ahmed-Pascha, pour le punir d'avoir enlevé un éléphant que Seïnelkhan amenait des Indes au schah; Ahmedkhan, instruit à temps de cette nouvelle, la communiqua à Ahmed-Pascha. Sur la proposition de ce dernier, il venait de recevoir de la Porte la dignité de beglerbeg, deux kaftans d'honneur, deux queues de cheval et un sabre orné de pierreries; il se réunit au chef ottoman, et les deux généraux, marchant au-devant de Roustemkhan, lui offrirent le combat dans la plaine de Mihreban, malgré l'infériorité de leurs forces (18 rebioul-akhir 1046 — 19 septembre 1636). A la suite d'une bataille acharnée, qui dura deux jours et deux nuits, l'armée kurdo-ottomane finit par être mise en déroute. Ahmed-Pascha, que la maladie rendait incapable de se tenir à cheval, fut forcé dans sa fuite de mettre pied à terre et de s'asseoir sur le sable. Après avoir fait les ablutions des mourans, il se remit en selle, en disant : « J'attends ici le martyre; il ne me » reste aucun vœu à faire en ce monde. Vous autres, » songez à votre sûreté. » La plupart de ses gens s'étant dispersés, le pascha, toujours à cheval, s'approcha d'un porte-étendard, et s'appuya sur la lance du drapeau. Un soldat persan ayant abattu d'un seul coup la bannière et son défenseur, Ahmed tomba de cheval,

Massacré à l'instant même par les Persans, la tête de l'infortuné pascha fut portée au khan, qui s'empressa de l'envoyer à son maître, enveloppée dans de la soie. Celui-ci, honorant les restes d'un si vaillant guerrier, remit le sanglant trophée à l'ambassadeur Saridjé Ibrahim, qui le fit ensevelir à Damas. Ahmedkhan, retourné à Mossoul après la funeste journée de Mihreban, ne survécut pas long-temps au déshonneur de sa défaite : digne descendant de son illustre aïeul Salaheddin, il mourut de chagrin. L'automne étant déjà fort avancé dans les âpres contrées de l'Arménie, le grand-vizir partit d'Erzeroum au commencement d'octobre pour aller établir ses quartiers d'hiver à Diarbekr (6 djemazioul-ewwel 1046 — 6 octobre 1636).

Si nous éloignons un instant nos regards du théâtre de la guerre persique et de la capitale, pour jeter un coup-d'œil sur les provinces hongroises, nous assisterons à de nouvelles scènes de deuil et d'oppression. La Bosnie et la Hongrie avaient été frappées d'une taxe extraordinaire destinée à racheter les habitans du service de mer contre les caïques cosaques. En Bosnie, les populations manifestèrent des dispositions à une énergique résistance, et le defterdar ayant eu l'imprudence de tirer son sabre dans un accès d'emportement, cette action devint le signal de la rébellion. Ce fonctionnaire et le juge furent déposés, et les deux places vacantes données, l'une au second defterdar de la capitale, Ibrahim Petschewi l'Historien ; l'autre à Scharihoulminar-Efendi, père de l'écrivain connu sous le nom de Scharihoulminarzadé. Dans les envi-

rons de Nissa, le nouvel impôt souleva de violentes oppositions, et amena l'incendie de la palanque de Raschna. A Belgrade, les prisonniers hongrois enfermés dans la forteresse, ayant rompu les fers qui les retenaient dans la prison dite *la Fontaine du sang*, massacrèrent leurs gardiens, fermèrent les portes du château, et commencèrent à diriger les canons des remparts sur la ville. Le moutesellim Omer envoya le juge Moustafa, originaire d'Ofen, et versé dans la langue hongroise, pour parlementer avec les mutins. Deux d'entre eux, qui ne se faisaient pas illusion sur les résultats probables de la négociation, ne voulant point entendre parler de capitulation, se précipitèrent dans le fleuve; l'un, après avoir traversé la Save à la nage, arriva heureusement en Sirmie, d'où il réussit à s'échapper à cheval; l'autre, saisi dans le Danube, fut impitoyablement empalé. Sur les huit prisonniers qui livrèrent le château, deux subirent le même sort; les six autres furent décapités.

Le fils de Nassouh-Pascha s'était mis en route pour son nouveau gouvernement d'Ofen, lorsqu'il reçut la nouvelle des événemens de Belgrade. A l'instant même, il rebroussa chemin sous un déguisement; ayant été reçu dans Belgrade par le commandant du château, ancien serviteur de son père, il ordonna immédiatement le supplice du dizdar et du moutesellim, puis il repartit pour Ofen. Arrivé dans sa nouvelle résidence, Nassouhzadé nomma un de ses gens à la place d'aga des janissaires d'Ofen, bien que cette dignité eût été accordée par la Sublime-Porte à

Khounouoghli de Bosnaseraï. En vain le gouverneur essaya d'apaiser Khounouoghli par l'offre d'un sandjak; celui-ci, bien résolu à réclamer la place qui lui appartenait, prit le chemin de Constantinople pour aller demander justice. Mais, arrêté dès la seconde halte, par un commissaire envoyé à sa poursuite, il fut ramené et conduit captif à Belgrade, où il ne tarda pas à être étranglé par les ordres de Nassouhzadé [1].

La même année, la Hongrie et la Transylvanie furent sérieusement agitées par les intrigues et l'ambition de Rakoczy, dont le nom se prononce et s'écrit en turc Rakotschi [2]. Cet homme, qui tient une place sanglante dans l'histoire de l'empire ottoman et de l'Autriche, sema la guerre civile dans les provinces de Hongrie et de Transylvanie. Après la mort de Bethlen Gabor, le Sultan s'était hâté de faire partir pour Vienne le mouteferrika Ahmed, avec une lettre dans laquelle il rappelait à l'empereur que Bethlen, roi de Transylvanie et seigneur de Hongrie, étant mort [3], c'était à la Porte qu'il appartenait de nommer un nouveau maître à ces contrées; il ajoutait: « Il vient un temps où une

[1] Naïma, p. 519, avec cette réflexion : *Her halde wouzeraï ousamé belki saïr houkkamé karschou komak khataï azimdür* : « Il y a toujours » grand risque à résister aux grands-vizirs et aux autres commandans. »

[2] *Ra* ou *Rai*, le mot indien *Radja*, prince. *Kotschi*, mot turc qui signifie *bouc*.

[3] *Erdel Kirali we Madjar Hakimi*. Voyez la lettre dans les Archives, à la date du 15 rebioul-akhir 1039 (2 décembre 1629). Ahmed-Mouteferrika y est désigné comme le porteur du message ; mais une note en caractères allemands, écrite sur l'enveloppe de l'original et de la traduction, nous apprend que la lettre fut remise par Moustafabeg.

» avarice ridicule peut occasioner de grands maux; » souvent, au contraire, un sacrifice apparent devient » la source de précieux avantages. » Trois concurrens transylvaniens briguaient alors la souveraineté de leur patrie, tous les trois protégés par l'influence étrangère. Etienne Bethlen avait pour lui la Sublime-Porte, Seckel Moses l'appui de la Suède; Rakoczy comptait à la cour de Vienne un parti puissant à la tête duquel figurait Annibal Gonzaga [1]. Les envoyés de Rakoczy s'étaient présentés à la Porte avec de riches présens; cependant ils n'obtinrent pas l'honneur de baiser la robe du Grand-Seigneur, comme c'était l'habitude pour les autres ambassadeurs; ils durent se contenter de baiser la terre à trois pas du trône, selon la loi du nouveau cérémonial. Rakoczy, ne se sentant pas suffisamment soutenu par la Porte, non plus que par l'empereur, avait commencé par conclure avec Etienne Gabor un arrangement amical; mais au moment où il devait céder le pays à son compétiteur, il tenta de s'emparer de sa personne. Etienne se réfugia d'abord à Erlau, puis à Ofen, où il trouva un protecteur dans la personne du gouverneur Nassouh-Paschazadé. Celui-ci, en ayant écrit à la Porte, reçut l'ordre de rétablir Etienne Bethlen en Transylvanie par la force des armes. Après avoir convoqué le gouverneur de Temeswar, Bekir-Pascha, et celui de Bosnie, Salih-Pascha, Nassouh-Pascha se dirigea avec eux sur Szolnok dans la plaine de Gyula. De cette ville, il détacha

[1] Voyez, dans Rycaut, p. 29, l'avis de Gonzaga à l'empereur sur ce sujet.

vers les frontières de Transylvanie, les beglerbegs de Temeswar et de Szolnok avec douze mille cavaliers, douze mille janissaires et quelques pièces de campagne. Après une marche pénible à travers un pays coupé de lacs et de marécages, l'avant-garde ottomane se trouva en présence de l'armée rassemblée par Rakoczy à Slatina, entre Gyula et Temeswar. Les troupes hongroises et transylvaniennes formant leurs rangs en demi-lune, selon l'ordonnance accoutumée, marchèrent à l'attaque, décidées à vaincre ou mourir [1]. Bethlen avait commandé à six cents Hongrois de s'attacher un mouchoir au bras droit, afin de ne pas se confondre dans la mêlée avec leurs compatriotes qui combattaient dans l'armée ennemie. Rakoczy, instruit de cette précaution, fit prendre le même signe de ralliement à un même nombre de ses Hongrois (3 djemazioul-ewwel 1046 — 3 octobre 1636). Cette ruse de guerre lui permit d'approcher sans danger la troupe de Bethlen et de la disperser; la nuit vint encore augmenter le désordre et la confusion. L'armée turque éprouva une déroute complète; le gouverneur d'Ofen repassa la Marosch, et l'armée victorieuse demeura à Slatina. A la faveur d'un stratagème, Nassouhzadé réussit à la vérité à surprendre le camp de Rakoczy et à le piller en partie; mais il n'en dut pas moins opérer sa retraite sur Ofen, tandis que Bekir retourna à Temeswar, et Salih à Banyalouka.

[1] Naïma dit, à ce sujet, avec l'élégance particulière aux historiens : « Ils formèrent leurs rangs en cornes de bœufs, et marchèrent à l'attaque » comme des pourceaux. »

Bekir-Pascha, sur qui les rapports de Nassouhzadé rejetèrent toute la faute de la première défaite, fut conduit prisonnier à Constantinople par un kapidji-baschi; au moment où il entra dans le diwan, sa tête roula à terre. Son dénonciateur fut déposé, et Mousa-Pascha nommé pour la seconde fois gouverneur d'Ofen. Le saïm Ateschi Mohammed de Belgrade avait récemment apporté, avec le rapport de Nassouhzadé, une pétition des Etats de Transylvanie demandant Bethlen pour souverain; sur la dénonciation de l'interprète de la Porte, Soulfikar, qui prétendait, à tort ou à raison, que cette pétition était fausse, il ne tarda pas à éprouver tout le courroux du Sultan.

A la suite de ces événemens, Rakoczy fut confirmé par la Sublime-Porte dans la dignité de prince de Transylvanie. Salih, gouverneur de Bosnie, fut destitué en partie parce qu'on fit peser sur lui la responsabilité des troubles excités par la perception de la nouvelle taxe des caïques, et de la récente défaite de Slatina; en partie parce qu'il s'était permis de prélever l'impôt des fusiliers (tüfenkdji-akdjé) sans autorisation impériale. Sa place fut donnée au bostandji-baschi Doudjé, l'instrument intelligent et muet à qui le Sultan avait confié jusqu'alors l'exécution de ses commandemens sanguinaires. Le service rendu par Salih, porteur de l'ordre fatal dans cette dernière occasion, eut à peine assez de crédit pour lui sauver la vie. On exigea de lui une somme de quarante mille piastres; il en paya une partie comptant, et donna sa signature pour le reste. On lui abandonna, par pitié,

le sandjak de Karaschahin, où il mourut peu de temps après, empoisonné, selon l'opinion générale.

Comme l'empereur romain Tibère, Mourad avait l'habitude de semer long-temps d'avance les germes de la haine dont il se promettait de faire bientôt paraître les fruits. C'est ainsi que le grand-vizir ne tarda pas à expier la perte d'Eriwan, si gracieusement pardonnée en apparence. Le grand-écuyer Khalilaga se mit en route pour Diarbekr avec la mission de rapporter le sceau de l'empire et de sceller les coffres du trésor; le kaïmakam Beïram-Pascha fut élevé à la première dignité de l'empire (7 ramazan 1046 — 2 février 1637).

A son arrivée dans les murs de la capitale, le dernier grand-vizir fut placé sous bonne garde près de la grande volière des jardins, prison habituelle des vizirs déchus [1]. Le 17 schewal 1046 (14 mars 1637), le nouveau grand-vizir Beïram-Pascha se rendit à Scutari avec l'étendard à trois queues; après être demeuré trois jours dans cette ville, il prit le chemin de Haleb.

Le kapitan-pascha, qui venait de rentrer à Constantinople, de retour d'une croisière de six mois dans l'Archipel, avec deux vaisseaux capturés à la hauteur de l'île de Crète, reçut au sortir de l'audience la place de kaïmakam qu'il cumula avec les fonctions d'amiral.

Après une captivité de trois mois dans la volière,

[1] Naïma, p. 619 et 620. *Mousafirkhanei wousera olan ssirtsche seraï:* « dans la volière des moineaux, qui était l'hôtellerie des vizirs. » *Fezliké*, f. 331. *Raouzatoul-ebrar*, f. 413.

lorsqu'enfin tout son bagage et tous ses biens furent passés dans le trésor impérial, l'ancien grand-vizir rentra en grâce. Quelques jours plus tard, il reçut sa nomination au gouvernement d'Oksakov, où les dernières révolutions de Crimée exigeaient impérieusement la présence d'un homme actif (17 moharrem 1047 — 11 juin 1637). Il y avait deux ans que Schahin, alors encore grand-chambellan, avait été député au khan Djanibek-Ghiraï avec l'*argent de bottes* habituel de quarante mille ducats pour le déterminer à prendre part à la campagne contre les Persans [1]. Djanibek, prince efféminé et d'un caractère peu guerrier, n'avait pas obéi et avait refusé l'argent. Déposé pour prix de sa résistance et exilé dans l'île de Rhodes, il vit s'asseoir à sa place Inayet-Ghiraï, fils aîné de Ghazi-Ghiraï [2], dont le second frère Hasan-Ghiraï devint kalgha, et le troisième frère Seadet-Ghiraï, noureddin, c'est-à-dire second successeur au trône. Le nouveau khan, élevé à Islamiyé dans sa jeunesse, ne tarda pas à démentir l'espoir qu'on avait mis en lui; au lieu de marcher contre les Persans, il troubla les frontières par ses sanglans démêlés avec Kantemir, prince des Noghaïs. Les Noghaïs se divisent en trois tribus: les grands Noghaïs, habitans de la Grande-Tatarie,

[1] Voyez, dans le *Recueil des Pièces d'État* du reïs-efendi Sari Abdoullah, nº 87, une lettre d'exhortation du gouverneur d'Ofen à Djanibek-Ghiraï, et la réponse au nº 88.

[2] On lit dans Naïma, p. 585, Inayet-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, tandis qu'il faut dire neveu de Selamet-Ghiraï. Naïma est plus exact, p. 620, où il appelle Inayet-Ghiraï, fils de Ghazi-Ghiraï. *Les sept Étoiles errantes*, et Tabiibegzadé, f. 239.

qui ne reconnaissent l'autorité d'aucun khan; les petits Noghaïs, soumis en apparence aux khans de Crimée, mais irréconciliables ennemis de leur domination; enfin, les Manssours, les plus pillards de tous, dont le prince, Kantemir, célèbre par ses hauts-faits dans la dernière campagne de Chocim, vivait en hostilités constantes avec les khans tatares. En Crimée, le parti contraire aux fils de Manssour, était celui des Schirinbegs, alliés à la famille des Ghiraïs et qui pouvaient lever jusqu'à trente mille cavaliers lorsque le khan se mettait en campagne. Les khans savaient habilement tirer parti de ces dispositions hostiles pour affaiblir la tribu Manssour. Le nouveau kalgha Hasan-Ghiraï, jeune homme d'un esprit bouillant et aventureux, excita le khan contre la tribu de Kantemir, de telle sorte qu'au lieu de marcher contre les Persans, l'armée de Crimée alla camper à Akkerman, d'où elle traversa le Dniester, afin d'anéantir la race ennemie. Kantemir fit demander à Constantinople l'autorisation de repousser la force par la force; mais les Polonais s'étant plaint, précisément à cette époque, des graves infractions aux traités commises par les Noghaïs, la permission fut refusée, et Kantemir reçut l'ordre de se rendre à Constantinople; il se hâta d'obéir, laissant ses trésors et sa famille à Kili. Bientôt ses deux frères, Selmanschah et Orak, ainsi que les autres mirzas de sa famille [1], se virent contraints de reconnaître la su-

[1] Naïma, p. 521, nomme Selmanschah Mirza, Orak Mirza, Welischah Mirza, Nebrid Mirza, Kotloughschah, Inayetschah, Alibeg, Aïtimour, Kelimbeg.

périorité du khan des Tatares, qui ravagea, sans pitié, les environs d'Akkerman, enleva de Kili la famille et les trésors de Kantemir, prit d'assaut Kaffa, ordonna le supplice du beglerbeg Bitschakdji-Pascha et du juge Hamid-Efendi, et livra la ville au pillage. Non content de ces succès, le vainqueur transplanta en Crimée les Noghaïs du Boudjak (Bessarabie), et exigea d'eux le serment de n'obéir désormais qu'au khan des Tatares. Enorgueilli de sa facile victoire, Inayet-Ghiraï, dans une lettre adressée au moufti Yahya-Efendi, osa demander l'extradition de Kantemir, la retraite des troupes ottomanes, et la remise entre ses mains de quelques oulémas comme ôtage pour garantie de la paix [1]. Ces insolentes prétentions lui valurent une destitution immédiate, et la dignité de khan fut confiée à Behadir-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, qui se hâta de nommer kalgha et noureddin ses deux frères Islam-Ghiraï et Safa-Ghiraï; le troisième, Krim-Ghiraï, demeura près de lui avec le titre de petit sultan.

A la nouvelle de la nomination de Behadir-Ghiraï, Inayet-Ghiraï se rendit sur les côtes, tandis que ses frères, Hosam-Ghiraï le kalgha et Seadet-Ghiraï le noureddin, allèrent camper près d'Ocsakov pour fermer au nouveau khan l'entrée de la Crimée s'il venait par terre. Sur ces entrefaites, les frères de Kantemir, Orak et Selman, dont la soumission n'était qu'apparente, tombèrent sur le camp tatare avec sept

[1] La lettre se trouve tout au long dans Naïma, p. 622.

ou huit mille Noghaïs, massacrèrent le kalgha et le noureddin et firent une affreuse boucherie de leurs soldats (5 silhidjé 1046 — 30 avril 1637).

Inayet-Ghiraï, désormais sans ressources, se hâta de saisir l'unique moyen de salut qui lui restait, en prenant le chemin de Constantinople pour se porter accusateur de Kantemir. Les deux adversaires furent cités devant le Grand-Seigneur : Mourad commença par reprocher amèrement au khan son ingratitude et sa trahison ; puis après une longue énumération des griefs qu'il avait contre lui, il fit un signe au bostandji-baschi et la réplique expira sur les lèvres de l'accusé. Le cadavre d'Inayet-Ghiraï fut accompagné jusqu'au lieu de la sépulture par les vizirs et les kadiaskers.

Kantemir reçut le sandjak de Karahissar. Deux de ses fils, Tourtemir-Mirza et Djelal-Mirza étaient demeurés parmi les Noghaïs ; le troisième avait accompagné son père à Constantinople. Ce jeune homme ayant tué un musulman dans un état d'ivresse, Mourad le condamna à subir la peine du talion, et son corps fut rapporté dans la maison paternelle (11 sâfer 1047 — 5 juillet 1637). Réfléchissant bientôt qu'un vaillant guerrier comme Kantemir ne laisserait pas long-temps le meurtre de son fils sans vengeance, le Sultan prononça l'arrêt de mort du père ; le supplice de Kantemir répandit la douleur parmi les Noghaïs et l'allégresse dans la maison du khan de Crimée. Les fils de Manssour, privés de leur intrépide chef, prirent le parti de se soumettre au khan et de lui jurer obéissance.

Les troubles de la Crimée avaient eu pour résultat la perte d'Azov; cette ville avait été surprise par les Cosaques et la garnison massacrée, pendant que Hosam-Ghiraï était aux frontières avec l'armée tatare.

Le nouveau khan suivit l'exemple de ses prédécesseurs Djanibek-Ghiraï et Inayet-Ghiraï, en envoyant une ambassade à Ferdinand II, ainsi qu'au roi de Pologne et au czar de Russie, pour leur annoncer son avènement. Les lettres de créance étaient au nom du khan, de ses frères le kalgha et le noureddin, et de leur mère commune [IV].

La chute des deux illustres victimes tatares que nous venons de voir sacrifiées à la politique ombrageuse du Grand-Seigneur, fut suivie d'une longue suite de supplices qui portèrent le deuil parmi les dignitaires de la loi et les autres fonctionnaires de l'empire. Le substitut du juge de Menmen (Maïnomenos), ville sur laquelle était prélevée une partie des *revenus du voile* de la sultane Khasseki, s'étant brouillé avec le voïévode, trésorier de la favorite, ce dernier le noircit près de l'intendant Kara-Abdi. « Aussitôt, dit Naïma, » le feu du courroux du Sultan se fit passage à travers » la noire fumée de la calomnie et dévora la vie de » l'accusé. » Arab Schehab, juge de Koumouldjina, Egyptien d'origine, et auteur d'un ouvrage estimé sur l'interprétation du Koran, ayant trouvé moyen de présenter son œuvre au Sultan, par l'entremise de son protecteur le kapitan-pascha Moustafa, avait été récompensé par la place de juge de Selanik. Le percepteur des impôts à Selanik était alors Koulleli Sâfer,

ancien partisan du rebelle Elias-Pascha, et qui après la mort de son maître avait trouvé un protecteur dans le grand-vizir Beïram-Pascha. Le nouveau juge, Arab Schehab, ayant été gravement insulté par le percepteur, adressa un rapport contre lui au Grand-Seigneur; des émissaires furent envoyés avec l'ordre d'arrêter Koulleli Sâfer et de le conduire à Constantinople. Arrivé aux portes de la capitale, le prisonnier demanda à être délivré de ses fers pour entrer dans la ville; à peine libre, il saisit sa masse d'armes, et la brandissant avec menace, il s'élança au galop vers le jardin du seraï, au milieu de la foule accourue de toutes parts sur son passage. Instruit de la cause de ce tumulte, le Sultan le fit conduire en sa présence, et sans laisser le temps à Beïram-Pascha d'accourir pour parler en sa faveur, il s'écria d'une voix menaçante : « Que l'on tranche la tête à cet infidèle! » En vain le coupable invoquait-il en sa faveur le témoignage des habitans de Selanik dont il tira la preuve écrite de son sein; rien ne put sauver une vie condamnée d'avance. Le scheïkh de Kaïssariyé, revenu depuis peu à Constantinople, et toujours animé du même fanatisme dont il avait communiqué jadis quelques étincelles au malheureux Abaza, fatiguait alors le Sultan du récit de ses songes de mauvais augure. Convaincu désormais de l'impossibilité d'anéantir la milice des janissaires, il voulait la réformer en changeant son uniforme et sa coiffure. Le remuant vieillard finit par mourir victime de ses plans dont le germe sanglant ne devait éclore que deux siècles plus tard. Peu s'en

fallut que la cruauté de Mourad n'allât jusqu'à violer les droits les plus sacrés des nations dans la personne de l'ambassadeur persan Makssoudkhan. L'envoyé du schah venait d'arriver dans la capitale avec des propositions de paix et de riches présens. Huit chevaux indiens du plus grand prix, quarante dromadaires, cent cinquante miskales du musc le plus pur, et une pareille quantité d'ambre fin, renfermée dans des sacs au cachet du schah de Perse, trente ballots de riches fourrures de martre, huit grands tapis d'étoffe d'or et d'argent, une foule de tapis de soie, de turbans, de mousseline, de cachemires et d'étoffes précieuses, enfin huit arcs d'un travail exquis : telles étaient les richesses que Makssoudkhan était chargé d'offrir à Mourad.

Le palais impérial de Daoud-Pascha fut assigné pour logement à l'ambassadeur persan, qui, quelques jours après, fut conduit à l'audience du Sultan (17 rebioul-ewwel 1047 — 9 août 1637). Mais ses propositions ayant semblé inadmissibles, il fut enfermé dans ses appartemens et soumis à la plus étroite captivité. Portes, fenêtres, cheminées, furent soigneusement closes, de sorte que le palais impérial devint pour lui un véritable palais de ténèbres [1]. Toutefois, lorsque le nouveau gouverneur de Haleb, Mohammed, partit pour son gouvernement, l'ambassadeur trouva moyen de glisser parmi la suite du pascha deux de ses gens déguisés en lewends. Découverts par Mohammed qui

[1] Οἶκος τοῦ σκότου, Theoph. ann. XVII. *Heraclii*. Vieille tradition populaire de la Perse.

s'empara de leurs dépêches au schah, ils furent ramenés à Constantinople sous bonne garde. Mourad, irrité contre l'ambassadeur, mais n'osant violer dans sa personne les principes sacrés du droit des gens, se vengea de cette contrainte sur ses messagers. Les malheureux furent pendus en face de leur demeure, après avoir eu le nez et les oreilles coupés. Les fatales dépêches, cousues sur leur visage mutilé, proclamèrent assez haut la cause de leur supplice.

Comment ce tyran sanguinaire, audacieux profanateur du droit des nations, aurait-il respecté le saint caractère du pasteur de l'Eglise grecque? Le patriarche Cyrille, le grand ennemi des jésuites, arraché de son siége par la violence, fut égorgé dans le château des Sept-Tours. Cependant son supplice n'eut pas lieu à la face du jour, le dimanche de Pâques, au milieu d'un peuple avide de contempler un condamné revêtu des insignes du sacerdoce. Cet excès de tyrannie et de profanation était réservé à d'autres temps et à d'autres victimes. Le nouveau patriarche Carfila, protecteur déclaré des jésuites, dut compter au trésor cinquante mille écus pour son diplôme d'installation [1].

Dans l'audience solennelle accordée à l'ambassadeur persan, Mourad lui avait annoncé que le siége de Bagdad était résolu. Il s'occupa activement des pré-

[1] *At the expense of* 50,000 *crowns, one moiety whereof was paid from Rome, the whole design against Cyrillus being managed by the Jesuits and other religious living at Galata, who accused him before the Turks of keeping a secret correspondence with the Moscovites and Cossacks.* Rycaut, p. 38. D'après Sagredo, p. 694 : *Per la quale mutazione anche di Roma furono pagati 40,000 scudi.*

paratifs de la campagne, qu'il comptait ouvrir en personne l'année suivante. Le grand-vizir Beïram-Pascha reçut l'ordre de prendre les devans; il se dirigea sur Tokat par la route de Nicomédie, de Nicée et d'Akschehr. Le sandjak de Tokat, Serkosch Mohammed, ancien partisan d'Abaza et irréconciliable ennemi des janissaires, étant venu rendre visite au grand-vizir, eut la tête tranchée sur la place. A Amassia, où l'armée fit une halte, Beïram-Pascha donna quinze mille piastres de sa bourse pour la construction d'un aqueduc; il ajouta plus tard à son premier don une nouvelle somme de la même valeur; la piastre valait alors neuf drachmes d'argent. Il fonda en outre un cloître de derwischs mewlewis, et affecta au traitement du scheïkh une somme quotidienne de soixante-quinze aspres; l'entretien des derwischs fut réglé avec la même munificence. A Nikdé, le généreux grand-vizir reconstruisit à ses frais le khan tombé en ruines et fonda un bazar.

Le premier jour de la nouvelle année de l'hégire (1er moharrem 1047 — 26 mai 1637) surprit l'armée à Siwas, où les troupes reçurent leur solde. De là on se dirigea sur Aïntab. Le grand-vizir y prit les devans sur l'armée, afin de se rendre à Biredjik (Birtha), où il inspecta les deux grosses pièces de canon pour la fonte desquelles le général de l'artillerie avait reçu dix-huit mille ducats. Après avoir pourvu à la sûreté des frontières de Karss et d'Erzeroum, Beïram-Pascha retourna dans ses quartiers d'hiver à Amassia (1er safer 1047 — 25 juin 1637).

Les gouverneurs révoqués d'Ofen et d'Ocsakov, Nassouh-Paschazadé et Kenaan-Pascha, vinrent prendre place au diwan en qualité de vizirs. Mathias Bessaraba, voïévode de Valachie, avait obtenu de la Porte qu'on coupât le nez et les oreilles à son rival Radoul Stridia, qui avait offert une plus forte somme que lui pour la possession de la Valachie [1]; mais Mohammed, pascha de Silistra, reçut l'ordre de faire mourir Bessaraba lui-même. Le pascha, pour s'assurer de sa victime, l'invita à venir le visiter à Touldja; mais Bessaraba, informé en route, suivant toute apparence, de la trahison qui se tramait contre lui, eut la prudence de rebrousser chemin. Alors Mohammed jugea plus sage d'envoyer à Bessaraba un diplôme qui le confirmait dans sa dignité, et de retourner lui-même à Silistra [2]. Le gouverneur de Chypre, Eski Yousouf-Pascha, accusé d'exactions par Adjemzadé Moustafa-Efendi, juge de l'île, fut mandé à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite; l'interrogatoire fut confié au kosbegdjisi, officier chargé de porter l'aiguière au Sultan lorsqu'il sort à cheval. Fort de l'appui du kosbegdjisi, qui se trouvait être son compatriote, l'accusé fit retomber la faute sur l'accusateur, et il obtint non seulement sa liberté, mais de plus le gouvernement de Kaffa, tandis que le juge de Chypre expia, par la mort, son imprudente dénonciation.

Cependant une grande activité régnait dans l'admi-

[1] Dans Naïma, au lieu de *Mati* (Mathias), on lit *Jani*; c'est une faute d'impression.

[2] On ne trouve aucune trace de tout ceci dans Engel.

nistration militaire; on forma à Constantinople un nouveau corps de cinq mille janissaires, et des émissaires furent envoyés dans toutes les provinces pour faire des enrôlemens de jeunes chrétiens. Depuis deux années environ, plusieurs fonderies étaient sans cesse occupées à fabriquer des boulets. Beïram-Pascha, gouverneur de Bosnie, avait reçu l'ordre de faire couler cinq mille boulets de vingt-cinq okhas, c'est-à-dire de cinquante-six livres, et de les tenir prêts pour le siége de Bagdad [1]. La peste exerça ses ravages tout l'automne et tout le printemps. Moins cruel toutefois que l'impitoyable Mourad, le fléau se déchaîna au hasard, frappant sans choix le jeune homme et le vieillard, le riche et le pauvre, tandis que le tyran choisissait ses victimes avec un raffinement inouï de cruauté; c'est ainsi qu'il fit périr un de ses frères, le sultan Kasim, dont il redoutait les heureuses dispositions [2] (2 schewal 1047 — 17 février 1638).

Le septième jour après que Mourad eut pourvu à sa tranquillité par le meurtre de son frère, l'étendard impérial fut arboré devant le djebekhané et devant l'arsenal, puis successivement devant les portes des paschas et des généraux qui devaient faire partie de

[1] Petschewi en parle comme témoin oculaire, étant defterdar de Bosnie en l'année 1045 (1636), lorsque l'ordre arriva. A l'époque où Mousa-Pascha était gouverneur d'Ofen, en 1633, il montra à Petschewi des boulets de trente-six à quarante okhas, c'est-à-dire de quatre-vingt à quatre-vingt-dix livres, que les Allemands avaient envoyés dans la place lors du dernier siége d'Ofen.

[2] Voyez Tabiibegzadé, p. 230, comme témoin oculaire. Il était page à cette époque.

l'expédition (8 schewal 1047 — 23 février 1638). Quelques jours plus tard, vingt quintaux de poudre renfermés dans la poudrière de Kiagadkhané, près des Eaux douces, firent explosion, emportant la toiture et blessant dix hommes plus ou moins grièvement. Mousa, gouverneur d'Ofen, appelé à Constantinople en qualité de kaïmakam, fut remplacé par l'ancien grand-vizir Mohammed, dernier gouverneur d'Ocsakov ; Nassouh-Paschazadé fut nommé au gouvernement de Silistra (15 schewal 1047 — 2 mars 1638). Sept jours après que l'étendard impérial eut été arboré à Constantinople, l'armée passa à Scutari, et un mois après le Grand-Seigneur fit son entrée dans ce faubourg, accompagné de toute sa cour [1]. Mourad montait un cheval bardé de fer ; il portait un casque d'acier entouré d'un turban rouge dont les deux bouts flottaient derrière ses épaules à la manière arabe (16 silkidé 1047 — 1er avril 1639).

L'armée campa vingt-neuf jours à Scutari ; le kapitan-pascha et le moufti dont la présence avait eu les plus heureux résultats dans la dernière campagne, reçurent l'ordre d'accompagner les troupes. Le contingent de Roumilie marchait sous le commandement du beglerbeg Ali-Pascha, fils d'Arslan-Pascha ; celui

[1] Naïma, p. 633. Ici on lit jeudi ; mais plus loin, le texte porte faussement le 8 schewal comme équivalant au mercredi 4 février. Le 8 schewal répond au 23 février qui, dans l'année 1638 dont la lettre dominicale est *C*, tombe un mardi et non un mercredi ; et, dans tous les cas, ce jour ne répond pas au 4 février, mais au 23 (nouveau style) ou au 13 (vieux style).

d'Anatolie suivait les bannières du gouverneur Ali-Pascha de Wardar. Le kapitan-pascha Kiaya-Pialé dut se rendre dans la Mer-Noire avec la flotte ottomane.

Le samedi (23 silhidjé 1047 — 8 mai 1638), l'armée prit la route de Scutari à Bagdad, laquelle avait été divisée en cent dix marches. Nicomédie était au cinquième du chemin; c'est dans cette ville que les mollas et les mouderris qui avaient accompagné le Sultan jusque-là, reçurent leur audience de congé et reprirent le chemin de Constantinople. Avant leur départ, un examen solennel des juges-candidats eut lieu en présence du Sultan, qui avait coutume d'éprouver leur science et leur capacité en les interrogeant lui-même. Deux juges déposés de Brousa, et ceux du Kaire et de Yenischehr également destitués, se présentèrent pour la place vacante d'Andrinople, et parurent devant le redoutable examinateur. Mourad leur posa les deux questions suivantes : « La foi est-elle » une substance ou un attribut, et dans laquelle » des dix catégories de l'intelligence doit-elle être » placée ? — Celui qui a renoncé par serment à la » viande est-il parjure en mangeant du poisson? » — Trois des candidats demandèrent à consulter les livres de la loi ; le quatrième, Edhemzadé, répondit en ces termes à la seconde question : « La foi adopte » généralement ce qui est consacré par l'usage, dans » la langue comme dans le reste ; or, la langue mu» sulmane n'a jamais compris le poisson parmi les » viandes. Par conséquent, celui qui a renoncé à la

» viande et qui mange du poisson, ne saurait être » appelé parjure. » Quant à la première question, il offrit de la traiter à part dans une thèse écrite. La réponse subtile du candidat arracha un sourire au Sultan et lui valut la place vacante. Un pareil langage était plus de son goût que la parole rude et incorruptible du juge d'armée d'Anatolie, Ahmed Mouid-Efendi, qui adressant une réprimande méritée à un juge adjoint protégé du moufti, en prit occasion de s'élever hautement contre la faveur et la vénalité, sans aucun égard pour les grands de l'empire. Le silhidar Moustafa-Pascha et le favori Houseïn-Pascha s'étant hâtés de présenter la chose au Sultan sous un point de vue défavorable, celui-ci prononça l'exil du juge à Belgrade. Puis, au sortir de sa tente, son regard s'étant porté sur celle du condamné, ce rapide coup-d'œil suffit pour redoubler son courroux, et se tournant vers le favori, il s'écria : « Que fais-tu là, » insensé ? Va renverser la tente du coupable sur sa » tête, afin qu'il s'éloigne au plus tôt. » A l'instant même les cordes de la tente furent coupées, le pavillon tomba à terre, et le juge d'armée ne sortit de ses débris que pour se rendre au lieu de son exil [1].

A peine Mourad avait-il quitté Nicomédie, qu'il reçut un message d'après lequel la sultane aurait mis au monde un prince dans cette ville même où elle avait accompagné son époux ; mais on s'était trompé sur le

[1] Isa, juge de Constantinople, fut nommé kadiasker d'Anatolie, et remplacé à Constantinople par Kourd Kasim. Naïma, p. 635. *Fezliké,* f. 355. Tabiibegzadé, f. 241. *Raouzatoul-ebrar,* f. 416.

sexe de l'enfant. Le malencontreux courrier fut mis sous bonne garde jusqu'à confirmation de la nouvelle, et empalé en punition de son faux avis [1]. A Inœni, la quatorzième halte depuis Scutari, le grand-vizir arriva en toute hâte de Koniah pour saluer le Sultan, et descendit dans la tente du silihdar-pascha. Il reçut une chaîne d'or, de riches fourrures de martre-zibeline, plusieurs chevaux magnifiquement enharnachés et un poignard étincelant de pierreries; vingt-quatre agas de sa suite furent revêtus de kaftans d'honneur. A Eskischehr, l'ancienne Dorylæum, si célèbre dans l'histoire des croisades, Mourad alla visiter le tombeau de son ancêtre maternel le scheïkh Edebali, dont la fille, la belle Malkhatoun, était devenue la mère d'Osman, fondateur de l'empire ottoman. A Seïd-e-Ghazi, le Grand-Seigneur rendit pareillement visite au tombeau de Sid Battal, l'invincible guerrier, le premier Cid arabe, le champion de l'Islamisme contre les Grecs dans l'Asie-Mineure et sous les murs de Constantinople [2]. Dans le lieu appelé Kizel-Kilisé, et connu depuis sous le nom de Khosrew-Pascha, du khan que ce vizir y avait fait construire, Tschiftelerli Osmanaga, kiaya du silihdar-pascha, donna l'hospitalité au Sultan et au grand-vizir, et leur offrit de riches présens.

[1] *Veggasi se sono crudeli i Prencipi di questa casa mentre cagionano la morte anco prima di nascere.* Sagredo, p. 706. Rycaut, p. 41. Le mot *Mostallouk* doit se prendre pour *Mouschdelik*, c'est-à-dire *la récompense pour un joyeux message.*

[2] Resté sur le champ de bataille en l'année 122 (739). *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa.

Les supplices, interrompus depuis quelque temps dans le camp impérial, reprirent leur cours à Boulawadin, dans la contrée de l'antique Synada, dont le marbre tacheté de rouge doit, si l'on en croit l'antique tradition, sa couleur au sang d'Atys [1]. Des plaintes ayant été élevées contre le substitut du juge de Mikhalidj, il fut mandé devant le Sultan, entendu dans sa défense, et condamné à mort. A Akschehr, lieu de sépulture de l'Esope ottoman Nassireddin Khodja, où l'armée fit une halte de deux jours, le Sultan alla visiter le cloître situé au sud de la ville, et qui renferme une chute d'eau artificielle. Mourad, inspiré par la beauté du site et la fraîcheur des eaux, écrivit quatre vers sur une fenêtre, et donna l'ordre au moufti de composer un pendant avec le même mètre et les mêmes rimes. Le moufti, jaloux de plaire à son maître, satisfit à son désir avant le coucher du soleil, en y inscrivant quelques strophes louangeuses.

A la halte suivante nommée Akidtschaïri, deux pages, qui avaient pris la fuite avec une somme d'argent, furent ramenés au camp et exécutés. Le lendemain l'armée alla camper à Ilghoun, qui, au temps des Seldjoukides, portait, ainsi qu'Eskischehr, le nom d'Abigerm, c'est-à-dire *les Eaux chaudes*. Le sultan Ghayasseddin le Seldjoukide, père du sultan Alaeddin, avait enfermé les eaux sous de riches coupoles

[1] *Sola cavo Phrygiæ quam Synnados antro*
Ipse cruentavit maculis lucentibus Atys.

Stat., l. I.; Sylv. Carm., V, 36; et *Géographie des Grecs et des Romains*, de Mannert, VI, 3, p. 97.

dont un certain nombre était encore debout. Mourad se donna le plaisir de visiter ces bains avec ses favoris.

A Ilghoum, le Grand-Seigneur reçut du juge d'Eskischehr un rapport sur les désordres occasionés par le délire d'un derwisch fanatique de Sakaria qui se donnait pour le Mehdi, c'est-à-dire *le précurseur du dernier jour*. Le kiaya du silihdar fut envoyé contre lui avec quatre begs et quatre à cinq cents soldats. Le fanatique avait ramassé dans les districts de Sakaria, de Modreni et de Kodja Ili une troupe indisciplinée de quelques milliers d'hommes qui prenaient le nom de derwischs, et avec laquelle il n'avait pas hésité à livrer combat au beglerbeg d'Anatolie; les sandjaks de Tirhala et de Karahissar étaient demeurés sur le champ de bataille. Le kiaya du beglerbeg, ayant rassemblé trois à quatre mille hommes de troupes non réglées, battit le rebelle, et l'amena prisonnier au quartier-général de Koniah, avec douze de ses disciples. Afin de détruire la croyance répandue parmi ses partisans que leur chef était invulnérable, les bourreaux commencèrent par lui arracher la peau par lanières, puis ils lui coupèrent les doigts l'un après l'autre. L'intrépide martyr ne donna aucun signe de douleur, se contentant de dire au bourreau : « Ne te hâte » pas. » Mourad lui ayant demandé s'il était vrai qu'il voulait se faire passer pour Jésus : « Que Dieu me soit » en aide! répondit-il, je suis du peuple de Mohammed » et j'attends la venue du seigneur Jésus. » Le jour même où le camp impérial avait été établi à Koniah

(4 sâfer 1048 — 17 juin 1638), les accusateurs des begs de Boli et d'Yenischehr, Abdi-Pascha et le fils de Schemsi-Pascha, avaient reçu satisfaction par le supplice des coupables. Le scheïkh Bekir, supérieur du cloître des Mewlewis de Koniah et chef de tout l'ordre dans l'empire, que Mourad avait comblé de faveurs lors de son premier passage à Koniah, en lui assignant entre autres, sur les revenus de Soughla, une subvention annuelle de cent mille aspres pour ses cuisines, encourut justement la disgrâce de son maître pour avoir opprimé sans pitié les habitans de Soughla, et versé dans ses coffres l'argent de la fondation, au lieu de l'employer selon les vues du fondateur. Mourad allait prononcer la sentence de mort de Bekir, lorsque l'intercession du moufti et des autres grands de l'empire fit commuer la peine en un simple bannissement. Par suite de cet événement, Aarif-tschelebi de Karahissar devint scheïkh de l'ordre. Les envieux et les ennemis de Bekir l'accusaient de tenir encore de grands trésors cachés dans sa maison. Pour s'assurer de la vérité, Mourad fit comparaître en sa présence Schirzad Khatoun, épouse du scheïkh, femme d'un haut mérite, qui, interrogée à cet égard, répondit avec une grande présence d'esprit : « Mon » Padischah a tout vu, excepté les fourrures dont il » a fait présent au scheïkh lors de la campagne d'Eri» wan; que mon Seigneur l'ordonne, et je vais les » faire apporter. » Le Sultan, honteux de reprendre ses présens, se tut et pardonna. Quant au scheïkh, il termina paisiblement sa carrière à Constantinople,

dans la maison de Beïram-Pascha le grand-vizir.
Un jour, pendant le séjour de l'armée à Koniah, le fils de Fakhreddin (de la bouche duquel Naïma tient ce fait) se trouvait à quelque distance du camp avec le lieutenant de police Khosrew, lorsque le Sultan passa près d'eux sous un déguisement, en jetant de leur côté un regard terrible. Le soir du même jour, Khosrew fut mandé par un tschaousch dans la tente du kiaya Begtasch. L'heure inusitée, le souvenir du sinistre regard du Sultan, lui inspirèrent de funestes pressentimens que l'événement ne devait pas démentir; en effet, un billet impérial avait porté l'ordre de sa mort à l'aga des janissaires, et le kiaya s'était chargé de l'exécution. Par une sage précaution, Khosrew cacha sous ses vêtemens un sabre à courte lame, et se rendit à l'invitation du kiaya. Trouvant à son entrée les tschaouschs réunis dans la tente, il leur donna le salut; un ou deux seulement y répondirent, les autres gardèrent un silence de mauvais augure; car lorsque le musulman ne répond pas à la formule sacramentelle *prospérité et salut*, par les paroles *salut et prospérité*, c'est qu'il souhaite malheur à son frère, ou qu'il désespère de lui. Sans perdre une minute sa présence d'esprit, Khosrew tira son sabre, en frappa le chef des tschaouschs au moment où il donnait l'ordre fatal, et s'ouvrant un passage à travers la toile de la tente, il s'échappa avant que les assassins consternés eussent eu le temps de se reconnaître. L'obscurité de la nuit et le secours de quelques amis fidèles favorisèrent sa fuite. Ce Khosrew avait été jadis le porteur

d'outres du grand-vizir Redjeb. Le Sultan, qui ne l'avait pas vu depuis les scènes sanglantes de la grande rébellion, l'avait reconnu en passant près de lui, et, son ancienne haine s'étant réveillée, il avait prononcé son arrêt de mort [1].

A la halte de Tschakidkhan, le beg déposé de Tripoli, Boulgar Ahmed-Pascha, élève de Koutschouk Ahmed-Pascha, vainqueur du prince des Druses, vint rejoindre l'armée avec sa suite. Au moment où il se prosternait aux pieds du Sultan, sa tête roula sur le sable en présence de ses compagnons saisis de terreur. Il était accusé d'abus de pouvoir dans l'exercice de son autorité. C'est à Tschakidkhan que le grand-vizir reçut Mourad dans le khan qu'il avait fondé de ses propres deniers, et dont il fit présent à son maître. A l'arrivée du Sultan dans les murs d'Adana, huit personnes se précipitèrent du haut des remparts dans l'eau du fleuve, pour indiquer de cette manière leur désespoir et demander justice de Djâfer-Pascha, beg d'Adana. Mandé en présence du Sultan, Djâfer-Pascha en fut quitte pour la perte de son gouvernement. Au port de Payas, le Grand-Seigneur était attendu par deux galères remplies de présens, que le gouverneur d'Egypte lui envoyait pour la campagne. A Antakia, le pont de l'Oronte que le Sultan devait traverser était couvert d'une multitude empressée qui attendait son passage. Mourad, craignant peut-être une répé-

[1] *Prorupere concepta pridem odia et summum supplicium decernebatur.* Tacit. Ann., VI, 3.

tition de la scène d'Adana, alla passer à la nage le fleuve à une autre place. Les porte-étendards, les agas de l'étrier et les gardes-du-corps qui ne doivent pas s'éloigner de la personne du Grand-Seigneur, le suivirent au risque de leur vie. Quant au grand-maréchal de l'empire, qui aurait dû veiller à ce que personne ne se trouvât sur le passage du Sultan, il reçut le soir même la bastonnade.

Après la vingt-cinquième marche (14 rebioul-ewwel 1048 — 26 juillet 1638), l'armée fit une halte de seize jours à Haleb qui se trouve à moitié chemin de Bagdad. C'est dans cette ville que Seradjioghli, moutesellim de Karahissar, accusé de s'être éloigné du camp impérial en emmenant un jeune garçon d'une grande beauté échappé de la maison du silihdar-pascha, fut appelé devant le Sultan pour payer de sa vie sa coupable passion. Ce sévère châtiment fut suivi d'une distribution de places de juges. Au-dessus de Merdj Dabik, le célèbre champ de bataille de Sélim II et du sultan Ghawri, près du tombeau qui passe pour celui du prophète David, le sandjakbeg d'Okhri, Deli Piri-Pascha fut livré en holocauste à l'impitoyable justice de son maître. Il était accusé, non seulement de s'être mis trop tard en campagne, mais d'avoir commis plusieurs actes de violence, parmi lesquels nous nous contenterons de signaler l'injuste supplice d'Atluzadé Soulfikar-Pascha. A Nizibin, Mourad fit mourir son médecin Emir-Tschelebi, en le forçant d'avaler toutes les pilules d'opium qui se trouvaient dans son laboratoire. Le silihdar-

pascha, devenu l'ennemi mortel du médecin dont il n'avait pu obtenir la place pour une de ses créatures, l'avait accusé auprès du Sultan d'être un mangeur d'opium; il avait appris en effet par un des serviteurs du médecin que son maître prenait de l'opium toutes les fois qu'il s'éloignait sous prétexte de faire les ablutions commandées par la loi. Mourad avait d'abord refusé d'ajouter foi à ce rapport. Mais à son arrivée à Nizibin, le silihdar ayant renouvelé son accusation au moment où le médecin se préparait à sortir, le Sultan ordonna à Emir-Tschelebi de lui montrer la dose d'opium qu'il cachait dans sa poitrine, et lui demanda brusquement: «Qu'est-ce que cela? — Une innocente » préparation d'opium, répondit le médecin. — Alors, » mange-la, » répliqua Mourad. Après en avoir avalé quelques pilules, le médecin s'arrêta en représentant au Padischah que c'en était assez, et qu'à plus haute dose le bezoar lui-même deviendrait un poison. Mais le tyran eut la barbarie de lui faire avaler le reste et de lui proposer ensuite une partie d'échecs, afin de pouvoir contempler, avec le féroce plaisir du bourreau, la cruelle agonie de sa victime. Au bout de trois parties, le médecin mourant fut rapporté à sa demeure, où ses gens s'empressèrent de lui préparer des médicamens. « Je n'ai besoin de rien, leur dit-il; » lorsqu'on a un ennemi puissant comme le silihdar, » il vaut mieux mourir que vivre. » En achevant ces paroles, il se fit servir un sorbet à la glace qui, après une forte dose d'opium, opère comme un poison, et rendit paisiblement son ame à Dieu. Seïnoul-Rabidin,

le protégé du silihdar, devint médecin du Grand-Seigneur.

A Biredjik (Birtha), l'armée passa le fleuve sur des ponts de bateaux; le Sultan s'embarqua dans une chaloupe, où il fit asseoir près de lui le moufti pour lui rendre honneur. Dans cette même ville, le général de l'artillerie fit couler cinq canons, dont deux de cinquante et trois de quarante livres. A son arrivée à Feloudjé, l'armée trouva dans le port huit cents bâtimens de transport chargés de provisions.

Les sanglantes poursuites dirigées contre les consommateurs de tabac n'avaient pas cessé leur cours. Quatorze fumeurs arrêtés à Outschbinar, dix à Roha, vingt à Haleb, vingt autres à Hadjegœz, furent condamnés à subir le dernier supplice. Les uns furent décapités, les autres pendus, plusieurs écartelés, quelques-uns jetés à l'entrée de la tente impériale, les pieds et les mains brisés à coups de marteau.

A Roha, l'on vit revenir au camp le commissaire envoyé à Tripoli en Syrie pour enlever le juge Insi-Efendi accusé, par le gouverneur Schahin-Pascha, de magie et de mépris pour les ordonnances relatives au tabac. Pendant la marche du Sultan, et dès les premiers jours de son entrée dans son nouveau gouvernement, Schahin-Pascha avait appelé près de lui l'émir Ousaf, l'un des deux fils du célèbre Seïfoghli, jadis si puissant dans ces contrées, et, après l'avoir massacré avec sa suite, il avait dispersé les Arabes fidèles à la cause de sa victime, rendant, par cette lâche trahison, un service signalé à l'empire. Le juge Insi-Efendi

ayant désapprouvé plusieurs des violentes mesures du nouveau gouverneur, Schahin prit le parti de le perdre aux yeux de son maître en le représentant comme fumeur et sorcier. Sa descente imprévue chez le juge, de concert avec le commissaire de Mourad, ne put lui faire découvrir aucune trace de tabac et l'on ne trouva parmi ses livres qu'une table cabalistique, dont un seul carré était encore vide; elle fut perfidement placée au-dessus des autres livres pour attirer l'attention du Sultan. Insi arriva précisément à l'instant où les dix-huit cadavres des fumeurs suppliciés étaient étendus devant le pavillon impérial. Mourad se promenait de long en large dans sa tente une masse d'armes à la main. Lorsqu'on lui annonça le commissaire et le juge, il dit au silihdar avec un sourire farouche : « Nous » allons voir si le drôle ne va pas trembler [1] ! — Mon » Padischah a raison, reprit le silihdar, la seule vue » des dix-huit cadavres est plus que suffisante pour » glacer l'ame de terreur. — Qu'il revienne demain, » reprit Mourad. En attendant, je visiterai ses livres. » Aussitôt que son regard tomba sur la table cabalistique : « Voilà qui est étrange, s'écria-t-il, à qui peut » être destiné ce carré vide? Sans doute, reprit le » silihdar, que le juge l'a laissé vide afin d'y inscrire » son pronostic pour le salut de Votre Majesté, et d'y » tracer ensuite votre nom en lettres d'or. Qu'il aille » le remplir! » s'écria Mourad. Insi combla le vide de sa table par la prédiction de la conquête de Bagdad;

[1] *Herif korkmisch dür Ha!*

la prophétie étant venue à s'accomplir, il acquit un tel crédit sur l'esprit du Sultan, que celui-ci, durant la peste qui suivit son retour à Constantinople, se hâta de consulter la cabale pour le salut de sa fille, envoyant au prétendu sorcier deux cents ducats pour le récompenser de ses peines. C'est ainsi que pour l'heureux juge de Tripoli le prétexte même de son accusation devint l'origine de sa fortune.

Le grand-vizir Beïram-Pascha mourut à Djoulab de mort naturelle (6 rebioul-akhir 1048 — 17 août 1638); singularité remarquable dans un poste si élevé et sous le règne du tyran le plus sanguinaire. Beïram-Pascha était un homme plein de douceur et de modération, ennemi déclaré des mesures cruelles, et toujours prêt à adoucir les rigueurs des sentences de son maître. Il était inscrit dans l'ordre des derwischs Seïni; il avait fondé pour eux à Constantinople un cloître et une académie, près desquels s'élève son tombeau. Mourad s'étant rendu dans la tente du grand-vizir après sa mort y trouva bon nombre de caisses avec les noms des lieux de halte où elles devaient être ouvertes; c'étaient autant de présens de fourrures, d'armes et d'habillemens destinés à être offerts au Sultan à son arrivée dans chacun de ces lieux. Mourad versa des larmes d'attendrissement. « Ah! » s'écria-t-il, en soupirant, j'ai perdu un grand-vizir » formé aux affaires comme il y en a peu. » Puis il se mit à prier pour le repos de l'ame du défunt. La place laissée vacante par la mort de Beïram aurait dû revenir au kapitan-pascha Moustafa, mais les in-

trigues du rouznamedj Ibrahim, alors en grande faveur près du Sultan et du silihdar, l'emportèrent sur le bon droit, et le sceau de l'empire fut envoyé par le grand-chambellan au gouverneur de Mossoul, Tayyar Mohammed-Pascha [1].

Vers le même temps, cinq prisonniers persans envoyés au camp avec cent dix têtes ennemies par Gourdji Mohammed-Pascha, ancien gouverneur d'Erzeroum, au retour d'une battue dans les environs de Djewred, furent interrogés et mis à mort. A Karadjatagh, deux fumeurs eurent le ventre ouvert. A Diarbekr, l'armée fit une halte de dix jours [2], et le nouveau grand-vizir arriva en grande pompe auprès du Grand-Seigneur, qui lui fit présent de quatre tentes magnifiques [3]. Le même jour, Mourad opéra divers changemens administratifs, et les troupes de Haleb et de Tripoli, désignées comme avant-garde, prirent la route de Mossoul, sous les ordres du commandant du Désert, l'émir arabe Abourisch et de Derwisch-

[1] Naïma, p. 644. Dans l'*Histoire* de Nouri, p. 90, se trouve le kattischérif de sa nomination. Tebiibegzadé, f. 257.

[2] Nouri mêle à son récit des passages tirés de l'arabe. Ainsi, f. 112, il s'exprime de la manière suivante au sujet du départ de Diarbekr avec le lever de l'aurore :

Èsa ess-ssabah weddik lilssoubouhi kad ssahe we nadi
El mounadi Haïalel-felahi bi aouwni falikil-assbahi.

« La rougeur matinale monte au front des montagnes; déjà le coq pousse » son cri aigu à la lueur naissante du jour. Le crieur crie : Debout! à la » prière! avec l'aide de Dieu qui sème dans l'espace les rayons du jour! »

[3] *Khaïme*, la simple tente du Bédouin; *kharagh*, la tente à écurie; *otagh*, la tente du camp; *bargah*, la tente d'État.

Pascha, gouverneur de Diarbekr. Le Sultan passa en personne la revue des janissaires, et renvoya les invalides avec une pension de quatre aspres par jour. A Djerrah, première halte au-delà de Nissibin, l'armée eut à déplorer la mort du rousnamedji Ibrahim, qui depuis quinze ans jouissait de la plus haute influence auprès du Grand-Seigneur, tant par lui-même que par les deux favoris, le silihdar et Deli Houseïn-Pascha, et qui, simple khodja du diwan, avait voix décisive dans toutes les délibérations importantes. Il s'était contenté du titre de khodja sans jamais prétendre à une place plus élevée, parce que, disait-il, il aimait mieux être que paraître, et agir paisiblement dans l'obscurité, qu'attirer les yeux de l'envie dans un poste important. Devenu le conseiller de Mourad, dont il dirigeait tous les actes pour l'extirpation des rebelles, il passait généralement pour le confident du prince et le soutien du trône [1].

A Kezrzeman, où l'armée traversa le Tigre, on perdit le beglerbeg de Meràsch, Biiklü Moustafa-Pascha, et Abazali Koutschoukbeg, beg de Begschehri, condamné à mort sur le soupçon de nouvelles exactions, ou plutôt en souvenir de son ancien attachement pour Abaza. Le jour de l'arrivée des troupes à Mossoul (29 djemazioul-akhir 1048 — 7 novembre 1638), le tournadji-baschi Derwisch-Aga, un des lieutenans-généraux des janissaires fut décapité

[1] *Moutemededdewlet rouknes-saltanet.* Naïma, p. 646. L'auteur du *Raouzatoul-ebrar*, f. 417 et 418, déclame contre lui, aussi bien que Hadji Khalfa : Naïma le défend contre leurs accusations.

pour avoir perçu des sommes d'argent sans motif légitime. Il avait été envoyé sur les frontières de Roumilie pour enlever des jeunes garçons chrétiens, avec le yahya-baschi Kazghandjizadé Moustafa; Derwisch-Aga remplissait les mêmes fonctions sur l'aile droite, c'est-à-dire sur les rives du Danube; Moustafa était chargé des enrôlemens du centre, c'est-à-dire dans la Bosnie et l'Albanie; Dewedji Moustafa parcourait dans le même but l'aile gauche, c'est-à-dire la Grèce. Lorsque le tournadji-baschi parut devant le Sultan au retour de sa mission, celui-ci s'écria: « Maudit, il est » temps d'apaiser les plaintes élevées contre toi. A » moi, kiaya! » Begtasch, kiaya des janissaires, ignorant que l'appel le regardait, demeurait immobile, lorsqu'enfin averti par ses compagnons que c'était à lui d'agir, parce qu'aucun autre n'avait le droit de mettre la main sur un lieutenant-général, il arrêta le coupable pour le livrer au bourreau. L'arrêt de mort du second envoyé, Kazghandjizadé, partit pour Constantinople; le troisième émissaire ne dut la vie qu'à l'intercession du grand-vizir. Cette levée de jeunes chrétiens est la dernière dont l'histoire ottomane fasse mention [1], et c'est sous le plus grand tyran de l'empire ottoman que cessa l'odieuse coutume d'arracher les

[1] Tullo Miglio mentionne en ces termes l'époque où cessa cette barbare coutume ainsi que son mode d'exécution, et les motifs qui amenèrent sa fin : *Oggidi* (1669) *ogniuno procura d'esaltar a quel posto* (*di Janizaro*) *li servitori bene meriti e li giovini che sogliono servir nel loro bestial appetito — si spediscono tre Aga, uno verso Bosna, il secondo in Grecia, e il terzo in Asia. Questa raccolta da Sultan Amurat in qui non si e fatta piu.*

enfans chrétiens à la croyance de leurs pères pour en faire des esclaves d'autant plus fidèles, que la différence de religion leur faisait oublier leurs familles.

A Mossoul parut un ambassadeur indien porteur d'un message qui annonçait la marche de son souverain sur Kandahar; il apportait de riches présens, parmi lesquels on distinguait une ceinture ornée de pierreries de la valeur de cinquante mille piastres, et un bouclier d'oreilles d'éléphant, recouvert de peau de rhinocéros, à l'épreuve du sabre et de la balle. Mourad ayant fait placer le bouclier devant lui, le frappa d'un si vigoureux coup de sa hache d'armes que l'impénétrable armure fut traversée de part en part; le bouclier fut renvoyé à l'ambassadeur avec un présent de cinq cents ducats. L'Indien avait aussi apporté de riches aumônes pour les pauvres de la Mecque.

Avant de quitter Mossoul, les janissaires et les sipahis reçurent une gratification de mille aspres. A la suite d'un conseil de guerre tenu pour le transport de l'artillerie, il fut résolu que l'armée emmènerait vingt canons avec elle, et que le reste serait embarqué sur le Tigre. Les boulets furent distribués aux saïms et aux timarlüs. Le beglerbeg de Meràsch reçut le commandement de l'arrière-garde; l'avant-garde fut confiée au gouverneur de Diarbekr, et la surveillance du transport de l'artillerie à Noghaï-Pascha. A la première halte après Mossoul, l'armée fut témoin d'une violente altercation survenue entre deux vieux feudataires, au sujet de la possession d'un fief resté vacant : la chose en vint au point d'être portée devant

le grand-vizir et devant le Sultan lui-même. Comme les deux rivaux s'écriaient : « Il ne saurait y avoir de » paix entre nous, tant qu'un de nous deux n'aura pas » disparu du nombre des vivans, » le Grand-Seigneur les réunit dans la paix du tombeau. Vis-à-vis Hali-Hamami, un saïm, convaincu par un de ses compagnons de cumuler deux fiefs, fut condamné à la peine de mort. Au pont des Roseaux, l'armée fut employée à couper des roseaux pour faire des fascines et des gabions. Pendant cette halte, on reçut l'heureuse nouvelle que Safer-Pascha d'Akhiska, dans une expédition contre Eriwan, avait mis en fuite et blessé dangereusement Kelb Alikhan, qui était sorti de la place pour attaquer les troupes musulmanes. Quatre cents têtes, quelques prisonniers, les trompettes et les timbales des vaincus, furent les trophées de cette victoire. Quelques heures après, le Sultan apprit que le corps d'armée envoyé dans les environs de Schehrzor, revenait au camp avec des prisonniers et un riche convoi de provisions [1]. A Kerkouk, les porte-étendards refusèrent de continuer à marcher à la tête des troupes, invoquant l'ancien usage selon lequel les queues de cheval ne doivent précéder l'armée que jusqu'à la frontière ennemie, et s'arrêter là pour marcher à sa suite. Le kapitan-pascha ayant représenté au Sultan que Khosrew-Pascha, dans son expédition contre Bagdad, n'avait fait retirer les étendards qu'en

[1] Voyez, dans Nouri, p. 121, un chapitre qui fait mention d'une victoire remportée par Kenan-Pascha, gouverneur d'Erzeroum, commandant d'un corps de Kurdes et de Tatares.

vue de l'ennemi, et que, dans la circonstance actuelle, l'observation de l'antique usage pourrait passer pour crainte et lâcheté, les porte-étendards reçurent l'ordre de reprendre leurs rangs. Le cent quatre-vingt-dix-septième jour à dater du départ de Scutari, après cent dix marches et quatre-vingt-six jours de halte, l'armée ottomane dressa ses tentes sous les murs de Bagdad (8 redjeb 1048 — 15 novembre 1638) [1].

Lors de la première conquête de Bagdad par Ibrahim-Pascha, sous le règne de Souleïman le Grand, nous avons parlé avec assez de détails des fondateurs et des conquérans de cette importante cité, de ses palais et de ses merveilles : il ne nous reste donc plus qu'à donner en quelques mots des notions sur la situation de la ville, l'enceinte de ses murailles, et la position de ses portes par rapport aux assiégeans. Bagdad, située sur la rive orientale du Tigre, est entourée de murailles et de tours, même du côté qui regarde le fleuve; cette partie des remparts comptait alors quatre-vingt-dix-sept tours, et les trois autres cent quatorze, en tout deux cent onze. Selon Nouri, fils de Siaeddin et historien du siége de Bagdad, l'enceinte des murailles peut être évaluée à dix mille pas [v], en comptant cinquante créneaux d'une tour à l'autre, et en estimant à un pas la distance entre chaque créneau. Sur la rive occidentale du Tigre, et en face de la ville s'élève le faubourg de Kouschlar-Kalaasi; plus loin, en remon-

[1] Naïma, p. 651. Dans ce passage, une faute d'impression a amené une erreur grave de calcul : Naïma parle de cent quatre-vingt-dix-sept jours, cent dix de marche et soixante-six de halte, au lieu de quatre-vingt-six.

tant la rive droite, on aperçoit le tombeau de l'imam Kazim [1]. Vis-à-vis de ce dernier monument, sur la rive gauche du fleuve, et par conséquent du même côté que Bagdad, s'élève le château d'Imami-Aazem [2], construit par Souleïman, et qui renferme le tombeau de l'imam Abou-Hanifé. La première porte de la ville de ce côté s'appelle la porte du Grand-Imam; tout près d'elle, à l'angle nord-ouest de la place, est le palais du gouverneur. En droite ligne de cette même porte, à l'angle sud-ouest de Bagdad, se trouve la porte des Ténèbres (Karanlouk-kapou) [3]. Enfin, sur le troisième côté, parallèle au Tigre, on voit la porte Blanche (Ak-kapou), et sur le quatrième, celui qui regarde le fleuve, la porte du Pont, ainsi nommée du pont qui joint la ville au faubourg de Kouschlar-Kalaasi. Dans les deux derniers siéges, conduits par Hafiz-Pascha et par Khosrew-Pascha, Bagdad avait été attaquée à son extrémité nord-ouest, vers la porte du Grand-Imam, puis à son extrémité sud-est du côté de la porte des Ténèbres. Depuis, les brèches ouvertes par l'artillerie musulmane avaient été réparées, et ces deux parties des murailles avaient été for-

[1] Dans Niebuhr, *Imam Kadem*. D'après le *Geographical memoir* de Kinneir, p. 252, l'enceinte de Bagdad est aujourd'hui de cinq lieues; elle compte six portes, trois sur chaque rive du fleuve; dix-sept grosses tours et cent treize petites. La porte Blanche (Akkapou), par laquelle le sultan Mourad fit son entrée, est fermée aujourd'hui et porte le nom du Talisman, et la nouvelle porte ouverte du côté de la campagne s'appelle Woustani ou porte du milieu.

[2] Dans Niebuhr, *Maadem*.

[3] Dans Niebuhr, *Karaolog Capi*.

tifiées avec un nouveau soin comme étant les plus menacées; tandis qu'au contraire on avait négligé le côté de la porte Blanche, qui s'ouvrait sur la campagne. Mourad tenait tous ces détails du Persan Mir-Mohammed, qui, fait prisonnier avec ses deux frères et destiné à la mort comme eux, avait dû la vie et la liberté aux prières du silihdar-pascha.

La tente du Grand-Seigneur avait été dressée vis-à-vis le château du Grand-Imam, sur une colline voisine du Tigre. Mourad se considérait comme indigne de passer le seuil du tombeau de ce saint vénéré avant d'avoir remporté la victoire. Au lieu de descendre dans sa tente ce jour-là, il retourna au milieu de l'armée, afin d'assigner à chaque corps la place qu'il devait occuper; le soir même, les troupes reçurent une distribution de pelles, de pioches et d'autres instrumens de siége, pour faire ouvrir la tranchée dans la même nuit.

Le grand-vizir, l'aga des janissaires et le beglerbeg de Roumilie campaient devant la porte Blanche. De la porte Blanche à la porte des Ténèbres [1] étaient

[1] *Porte des Ténèbres*, ainsi traduit dans l'excellente Relation du siége de Bagdad, d'accord en tout point avec l'histoire ottomane jusqu'au dernier massacre des Persans, et qui se trouve en turc et en français dans les *Voyages* de Du Loir, ouvrage peu connu, mais précieux à cause de ses dates. *Les Voyages du sieur Du Loir contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec plusieurs particularités qui n'ont point encore été remarquées touchant la Grèce et la domination du Grand-Seigneur, la religion et les mœurs de ses sujets, ensemble ce qui se passa à la mort du feu sultan Mourat dans le Serail, les cérémonies de ses funérailles, et celles de l'avènement à l'Empire de sultan Hibraïm, son frère, qui lui suc-*

échelonnés le kapitan-pascha, le beglerbeg de Siwas et le samsoundji-baschi, le quatrième lieutenant-général des janissaires avec quarante officiers, le beglerbeg d'Anatolie avec les troupes égyptiennes, et le sagardji-baschi (le troisième lieutenant-général) avec quarante autres officiers. La garde des avant-postes était confiée à Gourdjibaschi et à Noghaï-Paschazadé. Bagdad était défendue par le gouverneur Begtaschkhan, qui avait sous ses ordres Khalefkhan, général des fusiliers, avec douze mille de ses meilleurs soldats, et ce même Mir-Fettah, auquel Mourad avait garanti une libre retraite lors de la conquête d'Eriwan [VI].

La tranchée ayant été ouverte dans la première nuit, l'artillerie qui arriva le lendemain fut distribuée de la manière suivante. Dix canons furent donnés au grand-vizir, six au kapitan-pascha, et quatre à Houseïn-Pascha. Tous trois commencèrent le feu aussitôt. Le quatrième jour, le silihdar-pascha et Schahin, pascha de Tripoli, passèrent le Tigre avec douze mille hommes pour aller ravager le territoire de Schehrban, dont les grenades sont renommées pour leur grosseur; on apporta au Sultan un de ces fruits pesant quatre cents drachmes. A la suite de cette excursion, le silihdar-pascha alla occuper le château de l'Oiseau (Kuschlar-Kalaasi) sur la rive occidentale du Tigre, afin de canonner la ville de ce côté; il laissa tout le soin de l'attaque à son kiaya, et inséparable de la personne du Sultan, il se contenta de venir inspecter

céda, avec la Relation du siége de Babylone fait en 1639 par Sultan Mourat. Paris 1654.

pendant les premiers jours les dispositions de son lieutenant.

Le huitième jour du siége (16 redjeb 1048 — 23 novembre 1638), la tranchée fut poussée jusqu'au bord du fossé, et les tours ébranlées par l'artillerie ottomane; les assiégés comblèrent la brèche avec des fascines faites de branches de palmier et remplies de terre. Sur douze prisonniers persans envoyés au camp par Kenaan-Pascha comme trophée d'une victoire remportée sur l'ennemi, huit furent décapités immédiatement; les quatre autres qui se trouvaient être des trompettes furent amenés dans la tranchée, et contraints d'y sonner la fanfare de guerre des Persans pour jeter l'effroi parmi les assiégés en leur annonçant ainsi la défaite de leurs frères. Lorsqu'ils eurent fini, le bourreau fit son office, et les douze têtes furent plantées en avant de la tranchée. Les troupes ayant reçu une distribution de sacs de peaux de mouton, pour se protéger contre le feu meurtrier des assiégés, furent alternativement employées à transporter au camp des palmiers des environs et à travailler aux retranchemens. L'armée entière était occupée à construire les lignes de circonvallation qui s'élevaient rapidement au milieu des nuages de poussière comme les montagnes dans les nuages du ciel [1]. Le Sultan ranimait par sa présence le courage des soldats : « Montrez-» moi ce que vous savez faire, leur disait-il, gardez-» vous de manquer de zèle pour la vraie foi. »

[1] D'après le proverbe arabe : *Tera el-djebal tahsibeha hamidet we hiyé temermeret-sahab.* Naïma, p. 653.

Le grand-vizir avait renversé la tour de la Porte Blanche et le kapitan-pascha celle qu'avait élevée Cicala à l'époque de son gouvernement; deux autres grandes tours venaient de tomber sous l'artillerie de Houseïn-Pascha, et la muraille était au niveau du sol dans un espace de huit cents aunes, lorsqu'un assaut général fut résolu. Mais ce projet ne tarda pas à être abandonné; car on apprit qu'à l'intérieur l'espace compris entre les maisons et les remparts était sillonné de fossés et de coupures; il fut donc résolu de pousser les approches avec une nouvelle vigueur. Neuf pièces de canon arrivées récemment par le Tigre furent réparties entre les différentes batteries, tandis que les Persans célébraient par des feux de joie l'heureuse nouvelle de l'arrivée du schah sur la Diala, avec une armée de douze mille hommes.

Abourisch, l'émir du Désert, revint au camp ottoman avec dix mille chameaux chargés de provisions de bouche, et un important prisonnier, le khan persan Ali. Il fit son entrée selon la coutume arabe, c'est-à-dire au milieu des lances guerrières, et porté dans une litière de femme (2 schâban 1048 — 9 décembre 1638). Mourad s'avança quelques pas au-devant de lui, le reçut avec la plus grande distinction, et fit distribuer des kaftans d'honneur à quarante-sept personnes de sa suite.

Quatre jours plus tard, l'armée reçut une nouvelle distribution de deux cent soixante mille sacs qui furent placés remplis de sable, en face du fossé déjà comblé avec de la terre et des fascines (6 schâban 1048 —

13 décembre 1638). A la première nouvelle de la marche du schah, Mourad envoya sur la Diala le gouverneur de Haleb et de Tripoli avec le padischah du Désert, pour livrer bataille à l'armée persane. A leur approche, l'ennemi se retira. Le lendemain, une sanglante mêlée s'étant engagée, l'aga des volontaires et l'alaïbeg de Tschermen restèrent sur le champ de bataille [1]. Irrité de ces revers, le Sultan adressa au grand-vizir de vifs reproches sur sa lenteur à ordonner l'assaut général, quoique les fossés fussent comblés (16 schâban 1048 — 23 décembre 1638). Celui-ci répondit : « Plût à Dieu, mon Padischah, » qu'il fût aussi facile à toi de prendre Bagdad qu'il » est facile à ton esclave Tayyar de rendre son ame » pour te servir. » L'assaut fut commandé pour le jour suivant. Durant toute la nuit, le sommeil n'approcha pas des yeux des braves qui, au cri répété de *Allah Ekber!* Dieu est grand! s'élancèrent à l'assaut avant la naissance du jour. Les vizirs, l'aga des janissaires et les beglerbegs, abandonnant la tranchée, montèrent les premiers sur les parapets. Le grand-vizir, toujours au premier rang, faisait voler les têtes persanes sous le tranchant de son cimeterre, lorsqu'il fut frappé d'une balle qui lui traversa le front et ressortit par l'occiput. Les agas le rapportèrent aux tentes des volontaires, sur le bord du fossé (17 schâban 1048 — 24 décembre 1638). « L'oiseau de son esprit, dit

[1] Naïma, p. 653, place au 15 schâban (22 décembre) une éclipse de lune qui eut lieu le 21 décembre.

» Naïma, s'envola de sa cage terrestre dans les bos-
» quets de roses du paradis. Il avait vécu en heureux
» de la terre et mourut en martyr [1]. » Tayyar fut enseveli dans le tombeau du Grand-Imam, aux pieds de son père, l'ancien gouverneur de Bagdad. C'est le second grand-vizir des Ottomans, mort sur le champ de bataille les armes à la main. Mourad s'écria en soupirant : « Ah! Tayyar, ta vie était plus précieuse
» que cent forteresses comme Bagdad. Que Dieu t'ac-
» corde l'éternelle lumière de sa miséricorde! » A ces mots, il remit le sceau de l'empire au kapitan-pascha Moustafa, en ajoutant : « Montre-toi digne de cet hon-
» neur, j'attends de toi la conquête de Bagdad, et des
» services pour lesquels il faut me dévouer ton ame.
» Que Dieu soit avec toi! » Moustafa baisa la terre en disant : « Je supplie mon noble Padischah de m'ac-
» corder sa bienveillance et ses vœux tout-puissans. » Puis il s'élança sur la brèche pour enflammer de nouveau le courage des assiégeans, un instant ralenti par la chute de Tayyar-Pascha. En le voyant se précipiter ainsi au-devant de la mort, à la tête de ses lewends et de ses agas, l'armée entière le suivit comme un torrent avec le cri national : « Qui sait quel jour est le
» jour de la mort [2]? » En vain Moustafa vit-il son kiaya (ministre de l'intérieur) et une foule d'agas de la cour intérieure et extérieure tomber à ses côtés ; il ne s'arrêta que lorsque toutes les tours furent emportées jusqu'à la dernière.

[1] *Aasche saïden we mate schehiden.*

[2] *Olmek ne gün itschündour?*

Le jour suivant (18 schâban 1048 — 25 décembre 1638), qui était le quarantième du siége et l'anniversaire de la mémorable journée où cent seize ans auparavant Souleïman le Législateur avait conquis Rhodes, ce boulevard de la chrétienté et de la chevalerie de l'Occident, Mourad vit la ville de Bagdad, le boulevard des frontières persanes et du khalifat, se rendre à ses armes victorieuses. Après avoir subi pendant quinze ans la domination persane, cette importante cité revint à l'empire ottoman, dont elle n'a plus cessé de faire partie jusqu'à nos jours [1].

Le khan de Bagdad ayant envoyé à Mourad ses offres de capitulation par un Persan de la garnison, le tschaousch-baschi et Hasan-Pascha de Nikdé se rendirent auprès de lui pour l'amener au camp. A son arrivée, le khan fut conduit de la tente du grand-vizir à celle du Sultan, au milieu d'une double haie de silihdars et de sipahis. Ibrahim était assis sur un trône d'or, la tête couverte, à la manière des lewends, d'un cachemire, au-dessus duquel flottait un panache de

[1] Le siége avait commencé le 15 novembre. Le quarantième jour était donc le 25 décembre, c'est-à-dire le 18 schâban, et non pas le 8, comme on le lit dans Naïma, p. 655, par suite d'une faute d'impression. On remarque une faute non moins grave à la première ligne de la page suivante, où on lit *djoumaa*, c'est-à-dire le vendredi, au lieu de *djoumaa irtesi*, c'est-à-dire samedi. En effet, le quarantième jour du siége, le 25 décembre de l'année 1638, était un samedi et non point un vendredi. Dans Nouri, f. 185, il est dit expressément que Bagdad se rendit le 17 schâban (24 décembre), et que l'armée ottomane en prit possession le 18. Nouri ne donne pas moins de neuf *chronographes*, de neuf poëtes différens, sur la conquête de Bagdad, f. 188 et 189. Sagredo : *Il giorno del Santissimo Natale*, p. 714. Mézeray dit, par erreur, du 6 novembre au 22 décembre.

héron retenu par une aigrette de diamans; sur ses genoux reposait un cimeterre orné de pierreries; à sa droite et à sa gauche se tenaient les jeunes pages du seraï avec leurs ceintures d'or garnies de pierres précieuses, le moufti et les vizirs; l'aspect pompeux du diwan semblait être la paraphrase de ce verset du Koran : « Nous t'avons donné un triomphe éclatant [1]. » Le grand-vizir s'avança précédant le khan qui vint baiser la terre aux pieds du Sultan, en demandant pardon de sa longue résistance : « Je te pardonne, » répondit majestueusement Mourad, mais à la con- » dition que tu remettras la ville aujourd'hui même. » Si tu étais venu plus tôt, nous aurions eu moins » de peine; mais puisque tes efforts avaient pour but » le service de ton maître, nous te déclarons excu- » sable. » Le Persan reçut un collier de pierres précieuses, un riche poignard et un kaftan d'honneur garni de zibeline au-dedans et au-dehors. « Les khans » et les soltans quitteront la ville aujourd'hui, reprit » Mourad; que chacun prenne le chemin qu'il vou- » dra; qu'on vienne à moi, ou qu'on aille au schah; » je ne prétends imposer de lois à personne. » A ces

[1] *Ena fetahna fethen moubinen.* Naïma, p. 656. Les vers suivans étaient dans toutes les bouches, dit Naïma : « Jamais le cercle du monde n'a vu » un pareil schah : — de l'œuf de son sabre sort l'oiseau de la victoire; — » la tête de l'ennemi tombe aux pieds de son étrier. » Le mot persan *tscherkh* (cercle), qui répond au mot latin *circulus*, se prononce presque comme le mot italien *cerchio*. Naïma place encore les vers turcs suivans dans la bouche de Bektaschkhan : « Mille ans de vie au vainqueur! maître puissant de » dix-huit mille mondes, — que ton épée repose : il n'y a plus rien à punir » avec du sang. »

mots, Begtaschkhan se retira dans la tente du grand-vizir pour écrire à Mir-Fettah, à Yar-Ali, à Khalef et Nakdalikhan, aux commandans et aux officiers, qu'il fallait abandonner la place avant l'heure de midi. Il avertit le grand-vizir de se défier des tours, de peur qu'elles ne fussent minées à l'intérieur et prêtes à sauter sous les pieds des vainqueurs.

Cependant, la garnison fit mine de ne pas vouloir abandonner ses retranchemens, et le combat recommença sur les tours et sur les murailles. Dès les premiers coups, les khans Mir-Fettah, Yar-Ali et Khalef s'étaient jetés dans la tour de Narin, tandis que les Ottomans pénétraient de tous les côtés dans la ville. Les Persans, qui devaient opérer leur retraite par la porte des Ténèbres, se pressaient tumultueusement à cet étroit passage, pendant que les vainqueurs tombaient sur le seraï du pascha et sur le besestan. Le meurtre devint bientôt général ainsi que le pillage, malgré les clauses de la capitulation qui garantissaient la vie et la propriété des vaincus. Le grand-vizir accourut en personne pour rétablir l'ordre, mais ses efforts furent inutiles. Les assiégés, les armes à la main, se défendirent encore dans quelques tours. Le reïs-efendi Ismaïl tomba aux pieds du grand-vizir percé d'une flèche; le silihdar, sur la tête duquel le sabre d'un Persan était déjà levé, dut la vie au dévouement d'un de ses pages.

Pendant que Bagdad était le théâtre de ces scènes sanglantes, un jeune soldat de l'armée de Roumilie se présenta devant le Sultan et lui dit: « Mon Padi-

» schah, tu as garanti la sûreté des vaincus, mais » nous n'avons pas joint notre parole à la tienne. — » Que veux-tu dire? répondit Mourad. — Mon Padi- » schah, continua le jeune soldat, cette guerre a coûté » la vie à mon père, à mon oncle, à mes frères et à » mes parens; je n'ai plus personne sur la terre, et » voici l'occasion de venger tant de sang répandu. » Pourquoi veux-tu arrêter le cours de la vengeance? » Si tu pardonnes à ces maudits, nous ne leur par- » donnons pas, je le jure! » Mourad le laissa aller en poussant un grand éclat de rire. Un scheïkh de Bagdad ayant amené deux Persans enchaînés, le Sultan lui dit avec colère: « Je leur ai pardonné; pourquoi » les enchaînes-tu? » Le scheïkh répondit: « Ils ont » repris les armes après la capitulation, refusant le » pardon qui leur était offert. » En entendant ces mots, Mourad fit monter à cheval un jeune enfant tatare pour lui rapporter des nouvelles de ce qui se passait dans la ville. L'enfant étant revenu avec le récit du nouveau combat livré à la porte des Ténèbres, de la mort du reïs-efendi et du péril couru par le silihdar, Mourad fit partir le beglerbeg d'Anatolie avec l'ordre de rétablir le calme parmi les Persans, et de les massacrer jusqu'au dernier s'ils résistaient. Houseïn-Pascha et le silihdar s'avancèrent pour sommer les khans renfermés dans la tour de Narin de mettre bas les armes. Mir-Fettah, Khalef et Ali-Yar, qui se rendirent sans résistance, furent conduits devant le Sultan et confiés à la garde du silihdar. Les deux fils de Mir-Fettah ayant continué à se défendre, l'artillerie

ottomane fit une horrible boucherie des Persans; ceux que l'on prit vivans furent décapités jusqu'au dernier devant la tente du Sultan. Mourad fit proposer aux fils de Mir-Fettah un sauf-conduit qu'ils acceptèrent cette fois, et le beglerbeg d'Anatolie entra dans la tour de Narin, dont les Persans furent chassés à coup de crosses. L'armée ottomane, altérée de sang et ne voulant point entendre parler de pardon, massacra tout ce qui s'offrit sur son passage. Quelques centaines de Persans ayant réussi à s'échapper par la porte des Ténèbres et à gagner les bords de la Diala, les troupes égyptiennes se mirent à leur poursuite et en taillèrent en pièces la plus grande partie. Quelques-uns se réfugièrent à Schehrban dans une vaste grotte dont la chute inopinée les ensevelit sous ses débris. Des trente mille guerriers [1] qui avaient formé la garnison de Bagdad, trois cents à peine réussirent à regagner le camp du schah; dix mille avaient succombé pendant le siége; le reste fut massacré le jour de la capitulation.

Maître de la ville, le grand-vizir fit publier l'ordre d'épargner la vie et la propriété des habitans paisibles, afin de ne pas dépeupler la cité de Bagdad. Mourad, vainqueur, accomplit enfin son pélerinage au tombeau du Grand-Imam, où il tint un diwan de victoire. Le grand-écuyer Khalil-Aga fut revêtu de la dignité de vizir, et chargé de porter à Constantinople l'heureuse nouvelle de la conquête de Bagdad.

[1] Sagredo, p. 712, dit quatre-vingt mille.

Khanedanagazadé partit pour Vienne avec la même mission [1].

Sur ces entrefaites, Begtaschkhan, Arménien de naissance, mourut subitement, empoisonné par sa propre femme, qui n'avait nulle envie de le suivre à Constantinople [2]. La coupable fut remise avec tous ses trésors à son père, Lor Houseïnkhan, seigneur du territoire de Mendeli, au-delà de la Diala. Le jour de la capitulation, Begtaschkhan avait envoyé à Mourad, par le Kurde Kartschghaï, un de ses familiers, un beau sabre persan avec un baudrier brodé d'or. Le messager, tenté par la richesse du baudrier, l'avait changé adroitement. Mais l'écuyer du Sultan ayant fait demander au khan s'il n'avait pas quelque baudrier digne du sabre, la fraude fut découverte et le voleur livré au bourreau.

Le gouvernement de Bagdad fut confié à Hasan le Petit, aga des janissaires, et l'aga Begtasch reçut le commandement de la garnison composée de huit mille hommes [3]. Le silihdar-pascha fut nommé kapitan-pascha. Melek-Ahmed fut appelé à la place vacante de silihdar, et marié avec la sultane Kia, qui lui apporta une dot unique dans l'histoire ottomane, c'est-à-dire le double des revenus de l'Egypte ou quatre-vingt mille ducats [4]. Quarante jours après (20 schâban

[1] Naïma, p. 659. Voir dans son Recueil, au nº 86, la lettre originale du reïs-efendi Sari Abdoullah.

[2] Hadji-Khalfa et le *Fezliké* ne disent rien de ce meurtre; mais Nouri en donne un rapport circonstancié, f. 196 et 197.

[3] Dans Nouri, f. 205, douze mille hommes.

[4] Tabiibegzadé, f. 238, avec les vers suivans : « Ce que Dieu décide n'a

1048 — 27 décembre 1638), Melek-Ahmed, qui devint plus tard grand-vizir, sortit du harem en qualité de gouverneur de Diarbekr et de vizir à trois queues, et Siawousch, qui fut élevé deux fois au grand-vizirat sous Mohammed IV, fut nommé à la dignité de silihdar.

Dans les jours qui suivirent la prise de Bagdad, une inondation subite, prophétisée, dit-on, par un derwisch, emporta la tranchée et tous les ouvrages du siége, et vint hâter la retraite des Ottomans. Le moufti Yahya avait été chargé de la restauration du tombeau du grand-scheïkh Abdoulkadir-Ghilani; il le fit orner de lampes d'or et d'argent, et fit recouvrir le cercueil d'une étoffe de laine verte et d'un riche turban.

L'humeur sanguinaire de Mourad paraissait assouvie par le massacre de la garnison et par quelques exécutions particulières, telles que celles de l'ancien juge et de l'ancien defterdar, condamnés à mort, le premier comme hérétique, le second sur un simple soupçon de concussion. Toutefois ce repos apparent n'était que le sommeil du tigre; Mourad fut bientôt éveillé par l'explosion de la poudrière de Bagdad. Huit cents buffles et autant d'individus furent tués ou blessés, une foule de maisons détruites ou endommagées. Le tyran furieux ordonna un massacre général des Persans, et les crieurs publics firent la proclamation suivante dans les rues du camp : « Quiconque a un

» pas besoin des décrets de la sagesse humaine; — ce qui est écrit sur la » table n'a encore manqué d'arriver à personne. »

» Persan près de lui est engagé à le tuer, s'il ne veut » être tué lui-même. » Un grand nombre de ces malheureux s'étaient réfugiés dans le camp, espérant y trouver pleine sécurité; il y avait en outre une foule de prisonniers et trois cents pélerins persans qui se rendaient du tombeau d'Imam-Ali à celui d'Imam-Mousa. Mourad se fit amener mille captifs, chacun accompagné d'un bourreau. Après que ces victimes dévouées à la mort se furent rangées devant la tente, les portes s'ouvrirent, le Sultan monta sur son trône, et mille têtes roulèrent ensemble, abattues par le tranchant de mille cimeterres. Les historiens ottomans portent à trente mille le nombre des personnes exécutées par ses ordres dans la ville et dans le camp [1]. Les scènes d'horreur qui désolèrent Bagdad ne trouvent de comparaison que dans les terribles carnages des Timour et des Gengiskhan. Mais si l'historien ne peut considérer sans frémir le massacre de trente mille hommes après la conquête d'une ville livrée par capitulation, et les torrens de sang répandus par un désir insatiable de meurtre et de pillage ou par l'aveugle délire des haines nationales et religieuses, quelles paroles trouvera-t-il pour flétrir le supplice de quarante mille Anglais exécutés deux ans plus tard par le fanatisme catholique en Irlande [VII]? Le siècle de la

[1] *Histoire d'Abdourrahman*, dernier volume, f. 78 : *Yaoumi mesbourde otouz bin kizilbasch bedmouaschin kelleï bi dewletleri dendani tighi ser tizile trasch oloundi*, c'est-à-dire : « Le même jour (celui du mas» sacre général des Persans) les malheureuses têtes de trente mille Persans » qui ne savaient pas vivre ont été rasées par le tranchant de l'épée. »

guerre de trente ans fut un âge sanglant non seulement pour l'Europe, mais pour l'Asie : le torrent empesté de la révolte et de la tyrannie, de la guerre civile et de la guerre religieuse, empoisonnant l'air de l'orient à l'occident, se précipitait comme une mer de sang des rives du Tigre aux bords du Shannon.

Vers le milieu de janvier, Mourad abandonna les murailles de Bagdad pour reprendre la route de Diarbekr (12 ramazan 1048 — 17 février 1639). A Tebriz, l'ambassadeur indien, qui arrivé avant le siége en avait attendu l'issue pour emporter avec lui la lettre de victoire, fut admis au baise-main, et repartit pour l'Inde suivi du chambellan Arslanaga, qui l'accompagnait en qualité d'ambassadeur. Quant à l'envoyé persan Makssoud, d'abord enfermé à Scutari, puis détenu durant la campagne au château de Payas, une audience solennelle lui fut accordée à Mossoul. En le congédiant, Mourad lui fit remettre un kaftan d'honneur avec une lettre portant pour suscription : *Au Schah Safi Behadir, que Dieu le tout-puissant te garde!* Le Sultan annonçait au schah l'intention de prendre ses quartiers d'hiver sur la frontière et de se remettre en campagne au printemps, si au terme fixé les provinces encore occupées par les Persans n'étaient pas remises à des beglerbegs ottomans et les présens d'usage apportés au vainqueur (22 ramazan 1048 — 27 janvier 1639). Les termes injurieux de la fin de la lettre répondaient à ceux du commencement : « Si tu es » un homme, montre-toi sur le champ de bataille ; car » il ne convient pas que ceux qui s'arrogent la domi-

» nation demeurent cachés derrière leurs murailles ; » celui qui craint le cheval ne doit pas le monter, ni » ceindre le cimeterre. Ce qui a été arrêté de toute » éternité finit par arriver. Ne prends donc point de » souci, et montre-toi face à face avec moi. Salut à » celui qui suit la bonne voie! »

L'armée s'arrêta au village de Muderriskœi, près de Diarbekr, pour y célébrer le Baïram (1er schewal 1048 — 5 février 1639). Les orfèvres de Diarbekr étant renommés pour leur habileté, on leur commanda des portes garnies d'argent, des fenêtres, des lampes, et d'autres ornemens du même métal destinés au tombeau du grand-imam. Le grand-écuyer Ipschir Moustafa reçut le gouvernement d'Ofen, et le grand-chambellan Houseïn la place de grand-écuyer. Dans cette même ville de Diarbekr, l'exécution d'un simple scheïkh, Mahmoud d'Ourmia, souleva trente à quarante mille de ses partisans, qui étaient demeurés impassibles devant le massacre d'un nombre égal de Persans [1]. Mahmoud passait pour un saint dans tout le pays de Tebriz, d'Eriwan, d'Erzeroum, de Mossoul, de Roha et de Wan : sa mort le fit regarder comme un martyr, attendu qu'on ne connaissait aucun péché commis par lui. Toutefois les deux historiens contemporains les mieux informés, Hadji Khalfa et le fils de Fakhreddin, lui attribuent deux fautes secrètes. Le scheïkh d'Ourmia

[1] Naïma, qui raconte en quelques lignes le massacre général des Persans, consacre quatre pages in-folio au récit du sort tragique du scheïkh d'Ourmia.

protégeait hautement une fille de Fakhreddin, échappée au massacre de sa famille en Syrie et réfugiée près de lui. Lors de la campagne d'Eriwan, il avait présenté la jeune fille au Sultan comme profondément versée dans l'art de faire de l'or, soit dans l'espoir de lui sauver la vie, soit qu'il fût lui-même abusé par ses artifices. Mourad fit donner mille piastres à la jeune alchimiste, nommant en même temps un commissaire pour assister à ses opérations; mais comme, au lieu de fournir l'or promis, elle ne songeait qu'à se divertir au son des instrumens avec ses compagnes de Diarbekr, le commissaire apposa les scellés sur les appareils d'alchimie, et donna avis de tout ce qui s'était passé au Sultan, qui la fit jéter à l'eau. Ces terribles effets de son courroux ne tardèrent pas à s'étendre jusqu'au scheïkh qui l'avait trompé volontairement ou involontairement. Cependant le véritable motif de sa condamnation paraît avoir été l'influence qu'il exerçait sur les masses, et la crainte de le voir marcher sur les traces du scheïkh Bœreklüdje Moustafa ou du scheïkh de Sakaria, qui tout récemment avaient rempli l'Asie-Mineure de troubles et de rébellions. D'ailleurs n'avait-on pas l'exemple du scheïkh Tomart, qui jadis avait établi sa dynastie dans le Moghrib, et celui du scheïkh Ismaïl qui avait fondé en Perse la maison régnante de Safi, un siècle auparavant? Pour prévenir tous projets d'ambition, on fit tomber la tête dans laquelle ils pouvaient éclore [1].

[1] Petschewi (dans l'exemplaire de la Bibliothèque impériale d'Olmutz)

Le grand-vizir était demeuré sur les frontières pour traiter de la paix avec les Persans; Mourad continua sa marche vers Constantinople. A Malatia, il alla visiter le bâtiment du grand khan, achevé depuis son passage par le silihdar-pascha, qui s'empressa de déposer le tribut de sa reconnaissance aux pieds du Sultan, dont la munificence lui avait permis d'entreprendre cet important travail.

A Ilidjé, près de Siwas, le Grand-Seigneur reçut quinze têtes et trois prisonniers envoyés par Kenan-Pascha, alors occupé à ravager la contrée autour d'Etschmiazin (3 moharrem 1049 — 6 mai 1639). Pendant cette halte, le rang de vizir fut conféré au grand-écuyer Ipschir Moustafa avec le gouvernement d'Ofen, et son prédécesseur dans ces dernières fonctions, Mohammed, fut mandé en toute hâte près de la personne du Sultan [1]. Arrivé à Angora, où il joignit la cour, Mohammed fut investi de la dignité de kaïmakam (17 moharrem 1049 — 20 mai 1639). Le moufti Yahya, originaire d'Angora, eut l'honneur d'offrir à Mourad un festin somptueux, où le

attribue à cette injuste exécution les malheurs de Mourad, comme il donne pour cause de la chute de Khowarem-Schah le supplice d'un prédicateur d'Orgendj, calomnié près du prince pour avoir reçu la visite de la mère du schah, femme d'une grande beauté.

[1] On trouve, dans le *Recueil des pièces d'État* de Sari Abdoullah, parmi les lettres d'usage qui accompagnaient les présens annuels envoyés à la Mecque, celle du kaïmakam Mohammed-Pascha, aussi bien que celle du kaïmakan-pascha Mousa, au nº 10 de l'année 1048 dans le texte turc, et au nº 5 dans le texte arabe. Pour le diplôme d'installation d'Ipschir-Pascha, voyez *ibid.*, nº 90.

célèbre rôti d'Angora [1] tenait le premier rang. A la halte de Lalatschaïri, Houseïn, fils de Nassouh-Pascha, fut nommé gouverneur d'Erzeroum, et le defterdarzadé destitué; Ibrahim-Pascha, reçut le titre de defterdar.

A Nicomédie, le Sultan fut complimenté par les oulémas et les principaux habitans de Constantinople (6 sâfer 1049 — 8 juin 1639). La sultane favorite, qui avait accompagné Mourad pendant toute la campagne, prit l'avance avec six galères, et vint descendre devant le kœschk de Sinan-Pascha; durant le siége de Bagdad, elle était demeurée à Diarbekr, où, à la nouvelle du succès des armes ottomanes, elle avait fait distribuer trente bourses d'or aux pauvres de la ville. Le jour suivant, la sultane Walidé, qui était allée à la rencontre de son fils, fit sa rentrée au seraï, suivie de douze voitures, devant lesquelles marchaient les vizirs et les oulémas montés sur de magnifiques chevaux. La voiture de la sultane était tendue de drap d'or et les roues garnies d'argent; les rais étaient entièrement dorés (7 sâfer 1049 — 19 juin 1639). Le même jour, Mourad arriva de Nicomédie avec cinquante-huit galères, et son entrée solennelle eut lieu le lendemain (8 sâfer 1049 — 10 juin 1639) [2]. Cent trompettes et timbales persanes sonnaient des marches nationales;

[1] *Orman kebabi*, mets familier à tous les voyageurs qui ont visité Constantinople.

[2] Rycaut, p. 44, Du Loir et la *Relation vénitienne*, s'accordent à donner cette date. Il faut donc lire dans Naïma, p. 680, le 8 sâfer (10 juin) au lieu du 10.

vingt-deux khans de Perse marchaient enchaînés à côté de l'étrier impérial; le Sultan lui-même s'avançait revêtu d'une armure persane, et ayant sur les épaules une peau de léopard. Les trésors conquis ne faisaient pas partie du cortége : embarqués sur dix galères, ils avaient pris le chemin du seraï.

Immédiatement avant le retour de Mourad à Constantinople, le sultan Moustafa l'Imbécille avait cessé de vivre, soit par maladie, soit par le poison, comme le voulait la renommée, toujours prête à accréditer les bruits les plus fâcheux lorsqu'il s'agit du trépas des princes.

On apprit à Constantinople la conclusion de la paix avec la Perse douze jours après l'arrivée du Sultan. Mourad manifesta sa satisfaction au grand-vizir, en lui envoyant une lettre flatteuse accompagnée d'un sabre orné de pierreries. L'ambassadeur persan, Mohammed Koulikhan, fit son entrée à Constantinople au mois de septembre (21 djemazioul-ewwel 1049 — 19 septembre 1639), et repartit avec la ratification du traité de paix, par lequel la Porte restituait au schah la province d'Eriwan contre la possession incontestée de Bagdad. Le jour où il lui donna audience, Mourad présida un diwan *de triomphe* [1], et fit payer la solde des troupes égyptiennes. Parmi les représentans des puissances étrangères qui assistèrent à ce diwan, on remarqua l'ambassadeur anglais, qui avait acheté du kaïmakam, pour quinze

[1] *Ieri e stato ben trattato nel pubblico Divano l'internuntio persiano. Relation* de Schmid, 1er décembre 1639.

bourses d'or [1], la préséance sur l'internonce impérial, le baron de Kinsky [2]; ce dernier et le nouvel ambassadeur vénitien avaient été envoyés pour féliciter le Sultan sur sa dernière conquête, à l'occasion de laquelle il avait adressé de son camp de Bagdad des lettres de victoire à l'empereur et au doge de Venise. On avait élevé à Mourad un trône garni de lames d'or et à quatre colonnes d'argent massif, sur lequel étaient gravés en beaux et nobles caractères, de la main savante du calligraphe Mahmoud-Tschelebi, la khasside du poëte Djewri sur la conquête de Bagdad [3]. Le sultan reposait sur un coussin cramoisi richement brodé de perles; une chaîne de diamans jouait autour de son turban. Recevant avec une nonchalante majesté les lettres de créance de l'ambassadeur, à peine daigna-t-il l'honorer d'un regard de mépris, comme si le Persan était venu pour implorer grâce et miséricorde.

Peu après, l'influence du tout-puissant triumvirat, composé du silihdar-pascha, du moufti et de Hou-

[1] Rycaut, p. 47, essaie de nier le marché qui est confirmé par Sagredo, p. 724.

[2] Dans son audience, il fut obligé de se prosterner à terre à la suite d'indignes violences. Dans l'instruction adressée à l'internonce Isdency, on dit de Kinsky : *Inhumanamente e discortesamente ricevuto supprimendolo fin alla terra a forza de mani*. Kinsky reçut son congé le 25 novembre. Il avait apporté six cents écus pour la construction de l'église de Saint-François.

[3] Riyazi, dans sa *Biographie des Poëtes*, donne les quatre vers suivans adressés à Mourad IV par Djewri, et qui suffisent pour caractériser le tyran, le poëte oriental et l'esclave : « Tu es le pôle vers lequel se tourne l'univers; » le monde frémit devant toi comme l'aiguille de la boussole; il ne tremble pas de la crainte d'être anéanti, il tremble du désir de présenter son » esprit en holocauste devant ton trône puissant. »

seïn-Pascha, arracha à Mourad la condamnation à mort du kaïmakam Mohammed. Les trois favoris avaient conçu le projet de renverser le grand-vizir Kara Moustafa-Pascha, dont le retour à Constantinople pouvait devenir dangereux pour leur puissance; ils avaient en conséquence cherché à le noircir auprès de Mourad, en représentant le traité conclu avec la Perse comme sans gloire et sans avantages pour l'empire. Le Sultan, naturellement ombrageux, parla dans ce sens au kaïmakam, et lui demanda s'il devait mettre à mort le grand-vizir à son retour, ou simplement l'envoyer dans l'Yémen. Le kaïmakam, homme de probité et d'ailleurs ami du grand-vizir, chercha à justifier le traité conclu et à détourner le Sultan de ses projets sanguinaires. Au premier indice des nouveaux sentimens du Grand-Seigneur, le triumvirat accabla de reproches le malencontreux conseiller, l'accusant de vouloir les livrer pieds et poings liés au *noir Albanais* à son retour à Constantinople. De son côté, le grand-vizir, ayant eu soupçon des perfides manœuvres de ses ennemis, adressa de vifs reproches au kaïmakam, qui se justifia par plusieurs lettres, dans lesquelles l'affaire était dévoilée dans ses moindres détails. Secrètement instruit de cette correspondance, le triumvirat résolut alors d'ourdir de nouvelles trames, et d'attirer le kaïmakam dans ses filets par les faux-semblans d'une amitié perfide. Ils savaient que Mohammed désirait la Valachie pour un de ses protégés, fils de Lupul, voïévode de Moldavie. Le kaïmakam, donnant dans le piége, fit

partir pour la Valachie l'écuyer en second Siawousch, avec l'ordre de destituer Mathias Bessaraba. Mais ce dernier reçut sous main des triumvirs le conseil de renvoyer Siawousch avec une supplique, dans laquelle les boïards protesteraient contre sa destitution et solliciteraient sa réinstallation, demande qui devrait être accompagnée de riches présens. Le chambellan Souleïman, qui voyageait en société de l'écuyer, était chargé des instructions secrètes du silihdar au voïévode Mathias. Siawousch étant revenu sans avoir accompli sa mission, le courroux de Mourad fut habilement excité par ses perfides conseillers. « Il était à » craindre, disaient-ils, qu'une pareille tentative de » destitution demeurée sans succès ne fît de Bessaraba » un rebelle comme Michel ou Rakoczy. » Bientôt l'ordre fut donné de jeter le kaïmakam dans la prison des Sept-Tours. Mohammed avait entre les mains le billet du silihdar, par lequel celui-ci l'encourageait à la destitution de Bessaraba; il voulait l'envoyer au Sultan par le commissaire chargé de l'arrêter : mais ni ce dernier, ni aucun autre, n'eut le courage de porter le message, tant la crainte du silihdar dominait les esprits. Celui-ci cependant se rendit à Scutari, près du Sultan, pour presser le supplice de Mohammed, et le bostandji-baschi ne tarda pas à partir avec l'ordre de son exécution. Le kaïmakam fut étranglé : les gens de sa maison, Fazliaga de Pergame, son kiaya Ali le Hongrois, et le reïs-efendi Kadri, ainsi que son trésorier et son secrétaire, furent arrêtés et tous leurs biens confisqués; mais ils furent relâchés peu après :

le seul Fazliaga paya de sa tête sa fidélité à son maître. Housein-Pascha fut nommé kaïmakam en attendant l'arrivée du grand-vizir Moustafa-Pascha [1] (20 schâban 1049 — 16 décembre 1639).

Avant de poursuivre le récit des derniers actes gouvernementaux du Sultan, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur les opérations du grand-vizir dans l'Asie. Après avoir payé la solde des troupes (14 ramazan 1048 — 19 janvier 1639), Moustafa-Pascha avait confié le gouvernement de Merâsch à Arslan-Pascha, fils de Noghaï-Pascha, et celui de Karamanie à Hasan-Pascha de Nikdé. La cherté des vivres, qui jusque-là avait accablé l'armée, fut diminuée par de nombreux transports de provisions opérés à l'aide des chameaux du Désert et des radeaux d'outres du Tigre. Lorsque l'ambassadeur persan arriva à Bagdad, revenant de Mossoul où il avait été admis à l'audience du Sultan, le grand-vizir lui adjoignit le fils de Hamza-Pascha, pour l'accompagner auprès du schah.

Après avoir réparé les murs de Bagdad, l'armée se remit en marche vers le milieu de mars, et alla camper à Baschdolab (10 silkidé 1048 — 15 mars 1639), où le grand-chambellan vint remettre à Moustafa de la part du Sultan des lettres, un sabre, un kaftan

[1] Naïma donne des détails sur l'exécution du kaïmakam, p. 681-685; d'après Hadji Khalfa, Wedjihi, le garde-des-sceaux du grand-vizir, et Scharihoulminarzadé. On lit dans Schmid : *Il Caimacamo Mohametbassa strangolato li* 15 *Dec. Fasilaga suo factotum prigioniere per haver fatto cattivi officii contra il G. Vesir.*

d'honneur et quinze millions d'aspres. Le 18 silkidé 1048 (23 mars 1639), Moustafa-Pascha se rendit à Lokman Menzili; et huit jours plus tard, douze mille soldats de Bagdad, et huit mille janissaires qui devaient former la garnison de la nouvelle conquête, étaient rangés dans l'espace compris entre la porte du Grand-Imam et la porte Blanche, nommée porte du Talisman depuis l'entrée triomphale de Mourad: le grand-vizir passa dans les rangs en saluant à droite et à gauche. On s'arrêta ensuite à Tschouboukkœpri (27 silkidé 1048 — 1er avril 1639), et, après l'achèvement du pont sur la Diala, l'armée marcha sur Schehrban (10 silhidjé 1048 — 14 avril 1639). Moustafa, beg tscherkesse d'Égypte, et quelques autres, furent punis de mort pour s'être écartés de l'armée et avoir choisi leurs stations dans les villes environnantes.

Dans le voisinage de Schehrban, on vit arriver trois messagers d'Etat persans, chargés de lettres de la part de Roustemkhan; ils précédaient l'ambassadeur Mohammed Koulikhan, grand-écuyer du schah, accompagné du fils de Hamza-Pascha, à la rencontre desquels des tschaouschs furent envoyés jusqu'à Rewayé (19 silhidjé 1048 — 23 avril 1639). Admis au diwan du grand-vizir, à Kizil-Roubath, l'ambassadeur commença sa harangue par une demande intempestive, savoir la restitution de Kassr, ou du moins la démolition de cette forteresse. « Cela est impos» sible, répondit le grand-vizir; si tu es venu sans les » clefs de Derteng, tu es venu inutilement. Si tu veux » la paix, apporte ces clefs, et que Roustemkhan se

» retire du territoire de Bagdad, sans quoi nous » sommes prêts à recommencer la guerre. » Moustafa-Pascha écrivit en ce sens à Roustemkhan et au schah lui-même, et l'ambassadeur s'engagea à obtenir la réponse du premier sous trois jours, celle du second sous six jours. Lorsque le grand-vizir voulut se porter en avant, le Persan lui dit en plaisantant : « C'est en » faisant d'un ambassadeur un guide que vous avez » marché sur Bagdad; aujourd'hui sans doute vous » voulez me prendre à mon tour pour guide vers » Isfahan. Mais attendez la réponse de mon *maître*, » conformément à nos conventions. » Le grand-vizir, prêtant l'oreille à ses représentations, fit suspendre les mouvemens de l'armée (1er moharrem 1049 — 4 mai 1639). Le troisième jour, Roustemkhan partit de Derteng; le lendemain, Moustafa-Pascha, campé au village du Petit-Khankak, investit du gouvernement de Wan, Hasan, beglerbeg de Bagdad, et donna celui de Bagdad à Derwisch Mohammed-Pascha. Le 8 mai (5 moharrem), tandis que l'armée était à Kassr Schirin, dans la vallée de Rahar, où s'était tenu le schah durant le siége de Bagdad, on reçut la réponse de Roustemkhan, qui annonçait l'évacuation de Derteng et la prochaine arrivée de Saroukhan, chargé de conclure la paix. En effet, Saroukhan joignit l'armée dix jours après (11 moharrem 1049 — 14 mai 1639); il fut escorté par les tschaouschs et par quelques troupes d'Égypte et de Roumilie envoyées à sa rencontre. Les deux ambassadeurs persans, et leur suite, composée de quarante à cinquante personnes, furent re-

vêtus des kaftans d'honneur dans le diwan, et les troupes reçurent en leur présence la solde du dernier trimestre (14 moharrem 1049 — 17 mai 1639). Trois jours après, la paix fut signée solennellement dans la tente du grand-vizir en présence de tous les beglerbegs, begs, agas et des plus anciens de l'armée. Le nouveau traité assurait à la domination ottomane Hasàn, Bedre, Mendelidjin, Derné, Derteng, avec les plaines situées entre cette dernière ville et Sermenil, les différentes peuplades appartenant à la tribu de Djaf, c'est-à-dire les tribus de Siaeddin et de Harouni, tous les villages et les bourgs à l'ouest de Sindjir jusqu'au château de Salim dans les environs de Schehrzor, ainsi que les défilés qui débouchent en face de cette place, et enfin le château de Kizildjé avec toutes ses dépendances. En outre, le schah s'engageait à respecter les forteresses d'Akhiska, de Wan, de Kassr, de Schehrzor, de Bagdad, de Bassra, et les autres forts qui protègent les frontières de l'empire ottoman. En revanche, les châteaux-forts depuis Mendelidjin jusqu'à Derteng, Yere et Serdoui, nommé aussi Semerrüdema, tous les villages, bourgs, champs et forêts situés à l'est de Sindjir, ainsi que Mihreban et ses dépendances, devaient rentrer sous l'autorité du schah sans avoir rien à redouter des Ottomans. D'autre part, les Persans s'engageaient à démolir le château de Sindjir, construit sur la cime d'une montagne, et les Turcs, ceux de Kotour, Makour et Maghazberd, sur les frontières de Wan et de Kassr. Ces conventions furent passées à la quatrième heure du 4 mo-

harrem, dans le lieu appelé Sehab (dans le voisinage de Kassr Schirin) (4 moharrem 1049 — 7 mai 1639)[1]. Trois jours après, le traité, qui avait été envoyé au schah, revint signé de sa main et scellé de son sceau, et fut remis à Mohammed Kouli, chargé de le porter à Constantinople. Saroukhan retourna vers son maître, et le grand-vizir repassa la Diala, se dirigeant sur Kerkouk. C'est dans cette dernière ville que le pascha Asch Mohammed fut incarcéré par suite de graves plaintes élevées contre lui, et que les troupes égyptiennes reçurent la permission de rentrer dans leurs foyers. Tandis que l'armée était occupée à jeter des ponts sur le Zab, le gouverneur d'Aïntab, Osmanbeg, fut jeté dans les fers, et le district de Seïdkhan donné à un de ses fils. L'armée poursuivit sa route de Mossoul à Diarbekr.

Le grand-vizir Moustafa-Pascha avait quitté Mossoul le 1er mai. Au Vieux-Mossoul, il reçut des mains de Redjeb-Aga le ferman impérial par lequel le Sultan donnait son approbation à la paix conclue. Trois haltes plus loin, l'armée fut rejointe par le mouteferrika-baschi, qui avait été envoyé en Valachie et en Moldavie pour y porter la nouvelle de la conquête de Bagdad; mais, en sortant de l'audience, il subit le

[1] Voyez la ratification de Mourad, dans le *Recueil* du reïs-efendi Sari Abdoullah, nº 64, avec quelques variantes dans l'orthographe des noms. Ainsi, dans cette pièce, le lieu appelé Serdin est nommé *Dizdouli*, la tribu Djaf, *Djak*, et Sermenil, *Serhin*. Quelles sont les véritables dénominations? c'est ce que les voyageurs sont appelés à décider plus tard. Dans mon *Inscha persan*, où se trouve le traité tout entier, nº 138, f. 104, le lieu de la signature porte le nom de *Schab*.

dernier supplice, en châtiment de ses exactions dans ces deux provinces [1]. Le 16 juillet 1639 (16 rebioul-ewwel 1049), l'armée campa à Diarbekr, où les contingens de Tripoli, de Meràsch et de Haleb reçurent la permission de regagner leur patrie. Neuf jours après, arrivèrent de la Porte deux diplômes confirmant Derwisch-Pascha dans le gouvernement de Bagdad, et l'écuyer Houseïn-Aga dans celui d'Anatolie. Le ferman relatif à ce dernier fut tenu secret pendant plus d'un mois, par égard pour le précédent gouverneur Gourdji Mohammed-Pascha.

Sur ces entrefaites, parut un nouvel envoyé persan, chargé d'obtenir la ratification définitive de la paix, pour laquelle le séjour prolongé du grand-vizir à Diarbekr ne laissait pas d'inspirer quelques doutes. Il fut congédié, accompagné du silihdar Moustafa-Pascha, du gouverneur d'Orfa, Memi-Pascha, du beg destitué de Tschildir, et de quelques centaines de sipahis et de janissaires.

Gourd Ali-Pascha, chef de la tribu kurde d'Aschti, qui s'était abstenu de rendre hommage au Sultan lors de sa marche sur Bagdad, fut attiré par ruse dans le camp ottoman et mis à mort; Amadeddin, chef de la tribu kurde Hakari, vint de lui-même livrer sa tête au bourreau, grâce aux manœuvres de Hasan-Pascha, beglerbeg de Wan.

A la fin d'octobre, le grand-vizir reçut l'ordre de

[1] Dans Naïma, p. 687, au lieu du mot *illerdé* (dans les provinces), on lit *Ilerde*, ce qui n'a aucun sens. Il faut attribuer cette erreur à une faute d'impression.

reprendre la route de Constantinople (1er redjeb 1049 — 28 octobre 1639); dans la plaine de Boli, où il s'était arrêté pour relever de ses ruines le khan fondé par Mohammed-Pascha, entre Siwas et Tokat, de nouvelles dépêches vinrent presser son retour. Il se remit donc en route sans plus tarder, et rencontra à Koïnik l'ambassadeur persan Mohammed Koulikhan, qui revenait de Constantinople. Au commencement de janvier (11 ramazan 1049 — 5 janvier 1640), Kara Moustafa-Pascha atteignit les portes de la capitale : les vizirs et les oulémas s'avancèrent jusqu'à une demi-marche au-devant de lui; un cheval richement enharnaché lui fut présenté par le grand-écuyer du Sultan. Le moufti et les vizirs accompagnèrent Moustafa jusqu'au palais impérial. A son entrée, Kara Moustafa, prenant la bannière du Prophète, la remit entre les mains du Sultan; après s'être prosterné à terre, il se tint debout, les mains croisées sur la poitrine : « Lala, lui dit Mourad, sois le bienvenu : le » pain que je te donne est légitimement gagné. » A ces mots, il le fit revêtir d'une riche fourrure de martre-zibeline.

Du palais impérial, le grand-vizir se rendit au sien propre, où il reçut au baise-main les fonctionnaires de tous les grades; puis il les congédia tous avec des kaftans d'honneur et après le plus gracieux accueil. Le kaïmakam surtout fut reçu avec une faveur particulière; depuis l'exécution de Mohammed *au gros talon,* c'est-à-dire depuis vingt jours, il avait rempli la place vacante sans ouvrir le defterkhan dont les

portes étaient scellées du sceau impérial, et s'était contenté d'expédier les affaires courantes sans en entamer de nouvelles.

Dans le courant de ce même été et pendant la campagne de Bagdad, le kiaya de l'arsenal, à la tête d'une flotte de quarante galères, avait remporté quelques avantages sur les Cosaques de la Mer-Noire. Après avoir débarqué les Tatares et leur khan, Behadir-Ghiraï, dans le détroit de Sabacz, appelé le *Gué du Khan* (Khan-Getschidi), dans l'île de Taman, il s'était retiré à Kertsch. Cinquante-trois caïques, montées par dix-sept cents Cosaques, s'étaient montrées en avant de Taman et du cap Salé, à Tschotschouk, où elles avaient opéré une descente; mais les Cosaques tombèrent dans la division de Yousouf-Pascha, beglerbeg de Kaffa, qui les repoussa avec l'aide de Pialé-Kiaya. Les Cosaques vaincus se réfugièrent dans le golfe d'Arhoun, à l'embouchure du Kouban. L'infatigable Pialé, après avoir fermé l'entrée du golfe, fit venir de Kertsch quinze bâtimens de transport et quarante barques avec lesquels il attaqua l'ennemi. Cinq cents Cosaques demeurèrent sur la place ou se noyèrent, et cinq caïques restèrent au pouvoir des vainqueurs; le reste remonta le Kouban. Pialé chargea de soldats et d'artillerie vingt nouveaux bâtimens et les cinq caïques prises à l'ennemi, et courut attaquer de nouveau les Cosaques épouvantés; ceux-ci, trouvant l'embouchure du fleuve fermée par des redoutes, s'enfuirent dans les marécages qui bordent ses rives; poursuivis dans cette dernière retraite, ils y furent

anéantis, à l'exception de deux cent cinquante. Le vainqueur, accompagné de trente caïques, ramena ses prisonniers à Constantinople, où il fit son entrée peu de jours avant le Grand-Seigneur (4 rebioul-akhir 1049 — 4 août 1639). Bientôt, sur la nouvelle que les mêmes parages étaient infestés de nouveau par dix caïques, Pialé repartit de Constantinople, arriva à Ocsakov qu'il entoura de fortifications, alla à la recherche des Cosaques qu'il rencontra à l'île de Tontara, s'empara des caïques, délivra les femmes et les enfans prisonniers, et revint à Constantinople au commencement de l'automne.

Derwisch-Pascha, nouveau gouverneur de Bagdad, qui avait établi sa résidence dans le palais construit par Begtaschkhan, avait prononcé l'arrêt de mort du gardien du tombeau d'Ali, Seïd Dürradj qui, malgré sa qualité de sunnite, avait sauvé la vie à un si grand nombre de schiites, dans le massacre organisé par Schah-Abbas lors de la conquête de Bagdad. A Constantinople, on reçut de Syrie la nouvelle que le fils de Seïfoghli, Emir-Souleïman et son frère, antérieurement poursuivis par Schahin, ancien gouverneur de Tripoli, avaient été mis en déroute et anéantis par Hasan-Pascha.

Mourad, déjà abusé à Diarbekr par les chimériques promesses de la fille de Fakhreddin, n'en avait pas moins prêté l'oreille, à son retour, à un Moghrebi ou Africain de l'Occident, qui se vantait de posséder l'art de faire de l'or (redjeb 1049 — novembre 1639). Après avoir ordonné au bostandji-baschi de fournir

à l'alchimiste ce qui lui était nécessaire, le Sultan assista en personne aux expériences dans le kœschk de Sinan-Pascha, où il avait mandé le président de la corporation des orfèvres. Le Moghrebi jeta de l'argent dans le creuset et le retira couvert d'une couche d'or. Mais le métal n'ayant pas résisté à l'épreuve de la pierre de touche, Mourad, malgré les protestations de l'opérateur que la seconde expérience amènerait un meilleur résultat, fit signe à son écuyer d'aller quérir le bourreau. Celui-ci, ayant fait agenouiller le faiseur d'or au pied des degrés du sofa impérial, l'étendit à terre d'un coup de sabre. La tête et le tronc de la victime, enveloppés dans son manteau avec une lourde pierre, furent jetés dans la mer devant les fenêtres du kœschk [1]. Quelque temps auparavant, le Grand-Seigneur ayant été pris à Diarbekr d'une violente attaque de goutte, après l'exécution du scheïkh d'Ourmia [2], on avait cru voir dans ses souffrances un effet du courroux céleste, excité par le supplice injuste du scheïkh. Depuis son retour à Constantinople et à la suite d'une partie de chasse à Begkoz, sur la rive asiatique du Bosphore, la maladie se manifesta de nouveau si violemment, que pendant dix jours on eut les plus grandes inquiétudes pour ses jours.

[1] Naïma, p. 606, d'après Mouinzadé, fils de Fakhreddin, alors page du Sultan, et qui avait assisté à l'épreuve et à l'exécution; devenu kiaya du trésor, il trouva dans un tiroir l'arcanum que le Moghrebi avait donné au Sultan; il avait rongé la boîte qui le renfermait.

[2] D'après Naïma, et Ewlia, qui raconte pathétiquement le martyre du scheïkh, mais dont l'autorité est peu certaine dans cette occasion, comme dans toutes celles où il sort des détails topographiques pour entrer dans l'histoire.

Pendant la campagne de Bagdad, de graves désordres avaient désolé la frontière albanaise et menacé la frontière vénitienne. Il faut signaler d'abord les troubles suscités entre Selanik et Ouskoub par les rebelles d'Albanie et les brigands des montagnes Clémentines. Yenibazar est séparée de Wissgrad par le défilé de Rogoschna, qui conduit à Toulian et à Selanik-kawakli; maîtres de ce dangereux passage, les brigands albanais en profitaient pour piller les caravanes. Bientôt les Albanais de Podgoritsche, sur la frontière bosniaque, levèrent à leur tour l'étendard de la *révolte*. Les begs de Scutari et d'Okhri ayant négligé d'étouffer la rébellion dans son principe, elle ne tarda pas à exiger la présence d'un vizir. Doudjé-Pascha, ancien bostandji-baschi, gouverneur actuel de Bosnie, qui venait de pacifier la frontière du Danube inquiétée par les Tatares, fut chargé de cette difficile mission. Parti d'Andrinople, le nouveau général atteignit Yenibazar en passant par Philippopolis; là il apprit que les Vénitiens, déjà maîtres de Zara et de Sebenico, s'étaient mis en possession de trente-deux villages, et que sur le rapport envoyé à la Porte par Borrakoghli Moustafa, capitaine des troupes préposées à la garde des frontières, une commission d'enquête avait été nommée à Constantinople. Ayant reçu bientôt après, par le tschaousch Yousouf, l'ordre du diwan, qui lui enjoignait de faire l'enquête de concert avec le juge Molla de Bosnaseraï, Doudjé-Pascha se dirigea en droite ligne sur cette dernière ville. Mais à son arrivée, ayant trouvé le juge Molla parti pour Klis, il laissa le tscha-

ousch Yousouf continuer sa marche vers Zara, et alla camper dans la belle prairie appelée le Jardin de Koulaghouzzadé. Tandis qu'il assistait à un festin qui lui fut donné par les principaux habitans de Bosnaseraï, un terrible orage éclata sur la montagne de Trepouyek [1], qui domine la ville du côté de l'orient; l'ouragan renversa les tentes, et emporta la table élevée sous le pavillon du pascha, présage infaillible de l'issue malheureuse réservée par le ciel à son entreprise.

Cependant Yousouf-Tschaousch avait été arrêté à Zara par le général-procurateur vénitien [VIII]. Le juge de Bosnaseraï avait continué son chemin par Pesindjé dans le district de Kerschouva (Cressua). Après y avoir visité une source d'eau minérale contenant du sel neutre, il passa par Yenikhan, Netr, Akhissar, Bebouksch, la haute montagne de Kœprouzjaïlas, et s'arrêta dans la plaine d'Ahlonna, résidence ordinaire des begs de Klis, où il fut traité pendant vingt jours par deux frères qui pratiquaient l'antique hospitalité. Ne recevant aucune nouvelle du tschaousch Yousouf, le juge se décida à partir pour Klis, et de là pour Wisitesch, au bord de la mer, où jadis Ferhad-Pascha, gouverneur de Bosnie (tué depuis à Ofen dans une rébellion militaire), avait fixé la frontière en jetant sa masse d'armes en l'air, et en déclarant que tout ce qui se trouverait en-deçà de la place où elle tomberait appartiendrait à l'empire ottoman.

1 Aucun orientaliste ne peut répondre, à moins de les avoir entendus, de la véritable prononciation des noms propres, si les voyelles manquent.

Cependant les Vénitiens avaient demandé que la commission d'enquête commençât ses opérations du côté du sandjak de Kerka, où les Turcs d'Odouina et de Derlika venaient de violer la frontière; la république voulait, par ce moyen, gagner du temps et retarder la visite de la commission turque à Klis, où se trouvaient les trente-deux villages en litige. A cette occasion, le juge Molla écrivit plusieurs lettres à Doudjé-Pascha, qui, pour se soustraire à la mission désagréable dont il avait été chargé, avait demandé et obtenu le gouvernement d'Essek. Après une halte de vingt jours à Bosnaseraï, Doudjé avait gagné sa nouvelle province en traversant les châteaux-forts de Deranda et Banyalouka, dans le district de Wissoka. Sur ces entrefaites, Yousouf, enfin délivré de sa captivité, avait obtenu du juge de Kotar (Cattaro) et du juge de Klis des renseignemens judiciaires sur l'état des frontières; muni de ces pièces et des pétitions des habitans des provinces limitrophes, il avait repris le chemin de Bosnaseraï.

Doudjé-Pascha, à peine installé dans son gouvernement, fut chargé de réduire les rebelles d'Albanie; il revint d'Essek à Banyalouka, attirant à lui dans la plaine de Gatschka les contingens des sandjaks de Hersek, de Swornik et de Kerka. Arrivé à Podgoritsche, le pascha reçut la soumission des habitans des districts de Bidloubalik et de Pir. On était au cœur de l'hiver, la seule saison de l'année où il soit possible de faire une expédition dans les montagnes d'Albanie avec quelque espérance de succès. Doudjé commença

par envoyer les fusiliers de Gharka et de Schaghar dans les monts Clémentins, qui se divisent en quatre branches au milieu desquelles coule la rivière Djem, renommée pour l'excellence de ses eaux. Les habitans de ces montagnes sont des espèces de sauvages, sans organisation et sans discipline, et qui ont pour toutes armes des lances et des frondes; leurs pieds sont garnis de crampons, et des lames de coutelas brillent à leur ceinture; ils sont habitués à gravir les rochers les plus escarpés, et à descendre sans crainte au fond des précipices où aucun autre mortel n'arriverait vivant: ils ont la légèreté du chamois, et vivent dans des cavernes dont l'entrée est gardée par des sentinelles armées de fusils.

Khalil, beg destitué de Kerka, n'avait pas hésité à s'enfoncer dans ces sauvages solitudes des Alpes, dans l'espoir que Doudjé-Pascha viendrait l'appuyer en personne. Mais ce dernier, laissant ses bagages à Podgoritsche avec son kiaya, s'était porté sur Scutari; lorsqu'il revint pour opérer sa jonction avec Khalil, les Clémentins lui fermèrent la route de toutes parts, roulant sur lui d'énormes rochers du haut de leurs défilés. Mais leur knèze Wokodoud ayant été frappé à mort dans un combat, leur courage s'évanouit avec lui. Une partie se soumit moyennant des lettres de franchise et de sûreté; le reste fut réduit par la force des armes. Les habitans de la montagne Clémentine ont coutume de séparer leur chevelure en quatre tresses, attachées par des chaînes d'argent autour des oreilles et du cou; symbole tiré des quatre chaînes de

leur montagne [1]. Le vainqueur envoya à la Porte les têtes coupées, avec leurs chaînes d'argent et leurs pendans d'oreilles. A cette vue, Mourad s'arrêta, et dit aux assistans, parmi lesquels se trouvaient plusieurs grands de la cour, Albanais de naissance: « Voyez » comme Doudjé a paré les têtes de nos sujets d'Al» banie. » Une lettre flatteuse témoigna bientôt au général la satisfaction de son maître pour l'important service qu'il venait de rendre à l'empire, et pour le courage avec lequel il avait souffert la rigueur de l'hiver et le manque de vivres. On n'avait pas vu d'expédition plus pénible depuis la campagne d'Osman Ouzdemir dans le Caucase, lors de la conquête de Derbend. Doudjé lui-même n'avait vécu que de riz cuit dans l'huile; son projet de relever le château de Roschaï, construit dans la juridiction de Tirgouschna [2] et depuis la chute duquel les Clémentins désolaient de leurs brigandages la contrée de Tirgouschna, de Weltschterin, de Yenibazar et de Doukaghin, fut favorablement accueilli par la Porte. Le pascha, habitué, malgré sa goutte, à gravir, à l'aide de crampons, les rochers où personne n'osait se hasarder [3], termina la guerre par un coup hardi : il surprit le knèze Hotasch, le tua, et vendit sa femme et ses enfans et une

[1] Naïma, p. 674 : *Klementa taghiniün koullerine teschbihen*, c'est-à-dire « par comparaison avec les (quatre) cimes de la montagne Clementa. » Mais dans le même auteur, p. 673, il est question de ses quatre branches (*dort schaabe*).

[2] Dans Naïma, *Tergowischta*, par suite d'une faute d'impression.

[3] Naïma raconte comment il ramena un bœuf d'un rocher inaccessible à tous ses compagnons.

foule d'habitans comme esclaves, bien qu'il n'y eût pas été autorisé. Peu après il releva le château de Roschaï, y mit une bonne garnison et construisit un fort sur le mont Islit, afin de rétablir la sûreté des communications (moharrem 1048 — mai 1638). Après ces rapides exploits, il reprit le chemin de son gouvernement par Podgoritsche, Djerindje et Gatschka.

A son arrivée dans Akodia, Doudjé reçut des mains du chambellan Moustafabeg, fils de Daoud-Pascha, un ferman impérial dont le contenu exige quelques explications. Tirè, fils de Gaspard, commandant de Carlowitz, ayant passé la Save à la tête d'un parti de Hongrois gardiens des frontières, avait fait des courses dans la contrée de Bikhe (Bihacz), château-fort situé non loin de la rive droite du fleuve. Dans un combat contre la garnison de Bikhe, il tomba de cheval à moitié ivre; pendant que les Ottomans mettaient l'ennemi en fuite, quelques habitans qui se trouvaient sur le champ de bataille s'emparèrent du chef des Hongrois, et le conduisirent d'abord à Korowia, puis à Ostronidj, à Sasin, à Kostanidja, et enfin au château de Basin, de l'autre côté de l'Ounna. Cependant le commandant, Idris de Bikhe, redemanda le prisonnier aux habitans de Korowia, qui fermèrent l'oreille à toutes ses réclamations; il n'obtint pas de meilleurs résultats auprès des garnisons des autres châteaux-forts que nous venons de nommer. Idris, d'accord avec le defterdar de Bosnaseraï, exagéra dans son rapport la valeur du prisonnier, le représentant comme le fils du premier porte-drapeau de l'empereur, et comme le chef d'un

corps de quarante mille hommes. Sur ces faux renseignemens, Mousa, gouverneur d'Ofen, et Doudjé, gouverneur de Bosnie, demandèrent, chacun de leur côté, qu'on leur livrât un si important captif; et, sur le refus des habitans de Korowia, ils en référèrent à la Porte. Dès les premiers mots de l'affaire, le Sultan se hâta de réclamer le prisonnier pour lui-même, en vertu d'un vieux kanoun qui porte que tout captif de distinction doit être envoyé à la Sublime-Porte. En attendant, Doudjé avait traité avec Gaspard, père du prisonnier, à l'insu de Mousa-Pascha; la rançon avait *été fixée* à douze mille écus, plus quelques pièces d'argenterie, et le captif relâché. Irrités de la supercherie, Idris de Bihke et le defterdar de Bosnaseraï s'empressèrent d'écrire à la Porte que ceux de Kostanidja et des autres châteaux-forts avaient mis en liberté le prisonnier moyennant une rançon de quarante mille écus. Le Sultan, prenant l'affaire au sérieux [1], adressa un ferman à Doudjé-Pascha, lui ordonnant de faire couper la tête aux capitaines rebelles de Korowia, d'Ostronidj, de Kostanidja et à trois autres, et d'envoyer immédiatement les quarante mille écus à Constantinople. Si les garnisons refusaient et les têtes et l'argent, Doudjé avait ordre de marcher contre eux à la tête de toutes les milices de la province, de passer les garnisons au fil de l'épée et d'enrôler de nouvelles troupes. Mourad avait ajouté sur le ferman, de sa propre main : « Si tu » ne m'envoies pas les six têtes et les quarante mille » écus, je vous anéantirai tous ! »

1 *Istizam*, mot à mot *in majus acceptum*.

Tel était l'ordre que Doudjé reçut à Akodia des mains du chambellan Moustafabeg. Il se hâta de s'excuser, rejetant la faute sur son kiaya qui avait été récemment destitué, et qui se trouvait alors à Mostar. Toutefois, n'osant s'emparer par la force de cet officier, jadis partisan du tout-puissant Rousnamedji-Ibrahim, Doudjé se contenta de le mander auprès de lui; mais le kiaya prétexta, pour se dispenser de se rendre à son invitation, une maladie. Sur ces entrefaites, le secret de l'ordre sanguinaire du Grand-Seigneur, divulgué de toutes parts, alla répandre l'alarme dans les places menacées (moharrem 1048 — mai 1638). Doudjé partit en toute hâte pour Bosnaseraï, d'où il amena avec lui le defterdar Mahmoud, et descendit à Banyalouka, dans le seraï d'Ibrahim-Pascha. Afin d'intimider les rebelles, il envoya le ferman impérial aux autorités judiciaires, avec l'ordre d'en donner lecture. Mais un rassemblement de cinq à six mille hommes repoussa le porteur du ferman, et tira même le canon sur lui. Le pascha, qui était venu sans troupes et avec sa suite seulement, s'enferma dans le palais, après avoir sévèrement recommandé à ses seghbans d'éviter toute hostilité. Il avait près de lui le chambellan Moustafa, le moufti du seraï, Beschir-Efendi, frère de Houseïn-Pascha, mort depuis gouverneur de Sofia, et le juge de Banyalouka, Mourad-Efendi. Bientôt les rebelles envahirent le palais, demandant qu'on leur livrât le defterdar Mahmoud, qu'ils accusaient de les avoir calomniés auprès du Sultan. Secrètement congédié par Doudjé pendant la nuit avec une lettre, Mahmoud fit

en seize heures un trajet de deux jours et deux nuits, et se réfugia d'abord à Wizendja, sa patrie, puis à Bosnaseraï. A la nouvelle de son évasion, les révoltés mirent le feu au palais de quatre côtés différens. Presque tous les gens de la suite du pascha prirent la fuite; quelques-uns se précipitèrent dans le Werbas qui baigne les murs du seraï. Doudjé recourut au seul moyen de salut qui lui restait, celui d'armer ses seghbans et de faire une sortie à leur tête; son lieutenant Derwisch Yesouki saisit la bannière, lui-même le suivit de près. Ils furent reçus par une décharge de mousqueterie qui ne fit qu'une seule victime, et les vaillans seghbans, après un combat de quelques minutes, dispersèrent les mutins. Dès lors les habitans de la ville accoururent pour éteindre l'incendie, qui avait déjà dévoré les cuisines du seraï et le magasin des fourrures du pascha.

Doudjé avait envoyé au juge de Bosnaseraï un message par lequel il lui ordonnait de lever en toute hâte les milices du pays et de marcher à son secours. Docile aux ordres du pascha, le juge se rendit aussitôt sur les hauteurs de Gouridja, où les corporations vinrent également dresser leurs bannières (1er sâfer 1049 — 3 juin 1639). Mais lorsque la population fut rassemblée, elle commença à pousser des clameurs contre le defterdar, refusant unanimement de marcher. Tout effort pour rétablir le calme fut inutile. Le jour suivant, le juge retiré dans la mosquée de Khosrew-Efendi faillit devenir la victime des révoltés. « Viens » avec nous demander le defterdar, lui disaient-ils,

» nous voulons le livrer nous-mêmes aux troupes » des frontières, afin d'avoir la tranquillité. » Le juge, assez prudent pour ne pas jeter de l'huile sur le feu, leur répondit : « Expliquez-moi ce que vous voulez, » afin que je puisse en prendre acte. Ensuite nous ver- » rons ensemble ce qui est juste. » A ces paroles, la multitude s'apaisa. Le soir, un envoyé de Banyalouka vint apporter la nouvelle que les rebelles s'étaient dispersés et que la levée générale devenait inutile. Heureux dénouement qui tira le juge d'un grand embarras! Après avoir dressé sa tente sur les débris fumans du seraï de Banyalouka, Doudjé-Pascha avait chargé le moufti Beschir et quelques autres de rappeler aux habitans des frontières la teneur du ferman impérial. Ramenés à la raison, les insurgés commencèrent à se plaindre des calomnies du defterdar, offrant en même temps de remettre les douze mille écus ou de s'emparer de nouveau de la personne du prisonnier. La tranquillité ainsi rétablie, Doudjé reprit le chemin de Bosnaseraï, dont les habitans allèrent à sa rencontre pour le ramener en triomphe. Bientôt après, Omer Dizdar, un de ceux dont le ferman impérial demandait la tête, et Nassouh-Aga, un des principaux fauteurs de la rébellion, partirent pour Constantinople porteurs de l'enquête du juge, de la pétition des habitans et du rapport du gouverneur. Au reçu des dépêches qui lui parvinrent pendant la campagne de Bagdad, Mourad commença par déposer Doudjé du gouvernement de Bosnie, et nomma immédiatement Schahin-Pascha à sa place. Cependant Doudjé

avait ordonné le supplice des principaux rebelles, en épargnant, toutefois, le defterdar Mahmoud, protégé du silihdar-pascha. Les fêtes célébrées en Bosnie pour la prise de Bagdad touchaient à leur fin, lorsque le pascha reçut la nouvelle de sa destitution et de la prochaine arrivée de son successeur Schahin, Bosnien de naissance et originaire du district de Tschelebi-Bazari. Instruit à l'avance de sa disgrâce, Doudjé avait fait changer le croissant de ses étendards à cause d'une croyance superstitieuse répandue parmi les sandjak-begs et qui veut que le changement du croissant des étendards entraîne la déposition du sandjak.

La caravane de la foire annuelle de Radana fut attaquée et pillée par deux chefs de brigands, le voïévode Abdourrahman et Souka. Après avoir tué dix-neuf Musulmans, les pillards s'étaient retirés à Akhissar où on leur reprit vingt-quatre chevaux chargés de butin. Le premier acte administratif de Schahin fut une perquisition dans le district d'Akhissar, qui devint fatale à un grand nombre d'habitans. Puis, prenant la route de Bosnaseraï, le nouveau gouverneur alla camper à Podgoritsche, où il tint un diwan, à la suite duquel il livra, à la satisfaction générale, l'orgueilleux et puissant defterdar Mahmoud au supplice (12 rebioul-ewwel 1049 — 13 juillet 1639). Cet homme, un des fonctionnaires les plus exécrés des finances ottomanes, avait su inventer mille nouvelles exactions pour remplir les caisses de l'Etat. On lui reprochait entre autres la création d'un moufti spécial qui, sous le titre de *moufti du trésor*, décidait toutes les contestations en

faveur de l'autorité, et lui adjugeait la propriété de toutes les successions. Déjà odieux par ces mesures arbitraires, il avait achevé d'accumuler contre lui les haines publiques par ses rapports calomnieux sur la conduite des habitans des frontières. Du reste, son arrêt de mort avait encore un autre motif étroitement lié à l'histoire des événemens de Valona.

L'année précédente (1637), une escadre composée de seize bâtimens corsaires d'Alger et de Tunis, commandée par Ali Picenino, avait paru dans l'Adriatique avec le dessein de piller le trésor de Lorette. L'entreprise ayant échoué, les Barbaresques étaient allés débarquer sur les côtes de la Pouille, avaient ravagé la contrée de Nikota et s'étaient emparés d'un bâtiment vénitien en vue de Cattaro. Les escadres de Malte, de Florence et d'Espagne, se trouvant alors disséminées, une flotte vénitienne de vingt-huit galères, sous les ordres de l'amiral Marin Capello, entreprit le châtiment des corsaires (1638). Vivement pressés par les Vénitiens, les Barbaresques se jetèrent dans le port ottoman de Valona, où ils trouvèrent accueil et protection contrairement aux traités. L'artillerie d'Ali Picenino abattit un mât sur la flotte vénitienne, et celle des Vénitiens renversa un des minarets de la ville. Après avoir bloqué l'escadre barbaresque pendant un mois, Capello s'en empara dans le port même de Valona, sous le canon de la place. Quinze galères ennemies furent coulées bas à Corfou, et le bâtiment amiral envoyé comme trophée dans l'arsenal de Venise. Mourad ayant appris l'événement pendant sa marche sur Bagdad,

commença par ordonner un massacre général des Vénitiens qui se trouvaient dans l'empire. Pendant treize jours, le grand-vizir et le silihdar-pascha retinrent le messager porteur de l'arrêt sanguinaire; enfin ils réussirent à faire changer la sentence de mort en une sentence de captivité. Le baile Luigi Contareni fut d'abord détenu dans l'appartement du kiaya du kaïmakam, puis, sur les réclamations unanimes des ambassadeurs d'Europe, gardé à vue dans sa propre maison par quatre tschaouschs. En même temps, l'ordre fut donné de fermer le port de Spalatro, et de rompre toute relation de commerce entre Venise et la Bosnie. Le defterdar de Bosnaseraï s'opposa vivement à ce projet, faisant observer que les douanes de Spalatro envoyaient annuellement au trésor au moins cinq millions d'aspres. Le Grand-Seigneur, en écoutant le rapport qui lui fut adressé à ce sujet, se contenta de répondre: « Je m'inquiète peu de l'argent; je ne songe » qu'à me venger de Venise. Quiconque ose me faire » des représentations à cet égard ne peut qu'obéir à » un intérêt particulier et mérite de perdre sa tête. » Malgré cette menace, le defterdar écrivit encore une fois au kaïmakam que la funeste mesure venait probablement de Schahin-Pascha, qui pouvait être fort habile dans l'administration d'un gouvernement persan, mais qui n'entendait rien aux affaires de Bosnie; il demanda imprudemment si le Padischah pensait que cinquante charges d'argent fussent peu de chose, et hasarda plusieurs autres paroles irréfléchies. La lettre fut montrée à Schahin qui, piqué au vif de l'allusion

faite à son administration dans le gouvernement persan qu'il avait occupé, se hâta d'appuyer les plaintes des habitans de la frontière bosniaque, et obtint pour eux un ferman de pardon et un ferman de mort contre le defterdar.

La nouvelle de la perte de l'escadre barbaresque avait jeté l'alarme dans Alger. Ali Picenino, condamné à mort, se réfugia à Constantinople, où le Sultan venait d'ordonner la construction de dix galères qu'il voulait faire monter par les Barbaresques; mais Picenino, craignant de se voir engagé à perpétuité au service de la flotte, déclina la proposition et fit construire deux galères à ses frais. Au milieu de la capitale de l'empire, les pirates ne renoncèrent pas à leurs habitudes, et se livrèrent au vol et au pillage dans le port même de Constantinople; la nuit, ils dépouillaient les maisons des juifs et enlevaient les enfans grecs; ils poussèrent l'audace et la cruauté jusqu'à abattre la main à une femme turque, afin de s'emparer de son bracelet. Le baile profita de ces désordres pour représenter que des renégats, d'abord mauvais chrétiens, ne pouvaient devenir que de mauvais musulmans, également ennemis des deux religions. « Ces » pirates, disait-il, n'ont d'autre Dieu que le vol; ce » qu'ils donnent d'une main à la Porte, ils savent bien » le prendre de l'autre. »

Malgré sa captivité, le baile avait appris la naissance de Louis XIV avant le comte de Cési, ambassadeur de France (5 septembre 1638). Il se hâta de communiquer l'heureuse nouvelle à ce dernier, qui fit aussitôt

chanter le *Te Deum* et tirer le canon. Alarmées par ce fracas inusité, les sultanes envoyèrent le bostandji-baschi en demander le motif. Celui-ci rencontra le fils de l'ambassadeur, qui lui répondit en langue turque : « Nous célébrons la naissance du premier-né de notre » padischah. — Quel premier-né? quel padischah? ré» pliqua le musulman ; il n'y a qu'un padischah dans le » monde, et c'est celui des Ottomans. » A ces mots, il emmena avec lui le jeune homme ; mais il fut bientôt rejoint par l'ambassadeur, qui obtint la liberté du prisonnier, en déclarant qu'on eût à lui rendre son fils ou à lui faire partager sa captivité, et qu'alors il déclarerait la guerre à l'empire au nom de son souverain.

Les sultanes, voyant avec faveur une guerre maritime qui leur permettait de garder la personne du Sultan à Constantinople, avaient fait tous leurs efforts pour aggraver la question vénitienne. Mourad, encore à Bagdad, se montrait cependant assez disposé à accepter des réparations pécuniaires. En conséquence, un tschaousch fut expédié à Venise avec la nouvelle de la conquête de Bagdad et des dépêches conciliantes [1]. Après le retour du Sultan et quelques négociations entre le baile et le kaïmakam Mousa-Pascha, le diffé-

[1] Pour la lettre relative à la conquête de Bagdad, consulter les Archives de Venise, aussi bien que pour les lettres de récréance du baile Cornaro en 1034 (1624), et celui de Moustafa à son second avènement en 1032 (1622), et à son premier avènement en 1026 (1617). Voir au *Recueil des documents turcs*, aux Archives impériales de Vienne, la lettre de Mourad IV au sujet de réparations (15 silhidjé 1046 — 10 mai 1637), et celle qui concerne les différends relatifs aux frontières (1047).

rend fut réglé et une convention conclue, moyennant laquelle les anciennes capitulations étaient maintenues dans toute leur vigueur, et l'entrée des ports ottomans ouverte aux Barbaresques sur l'assurance que ceux-ci cesseraient d'inquiéter les sujets et les navires de la république. Les commandans qui contreviendraient au traité devaient être punis. Au reste, les Vénitiens conservaient la liberté d'attaquer les corsaires en pleine mer, et l'indemnité était fixée à cinq millions de pièces de huit aspres, c'est-à-dire à deux cent cinquante mille ducats [IX]. C'est ainsi que la bonne intelligence fut rétablie entre la république et la Sublime-Porte (15 rebioul-ewwel 1049 — 16 juillet 1639).

Le diwan ne permit pas aux chrétiens de réédifier l'église de Galata, consumée par les flammes au commencement de cette année [1]; mais en revanche Constantinople vit l'achèvement des deux kœschks, dont le Grand-Seigneur, à son départ pour Bagdad, avait ordonné la construction dans le seraï, près de la chambre intérieure et vis-à-vis des grands bassins. Le plus beau et le plus grand des deux kœschks, placé au point le plus élevé du seraï, d'où la vue s'étend sur les deux mers, fut appelé kœschk d'Eriwan parce que Mourad en avait posé la première pierre à son retour des frontières de la Perse; les murailles en furent ornées de plaques d'or et d'émail rehaussées de sculptures, et le premier calligraphe de Constantinople, Mahmoud

[1] Sagredo, p. 724. Rycaut, p. 46. Tous deux présentent à tort la date turque du 15 rebioul-ewwel comme correspondant au mois de septembre.

de Topkhana, fut chargé d'y tracer des vers tirés de la seconde soura, et entre autres le verset qui commence ainsi : *Lorsqu'Ibrahim élevait les colonnes du temple*[1].... Le Grand-Seigneur ne songeait guère, en donnant tous ses soins à l'embellissement de ce kœschk, qu'il travaillait pour les plaisirs de son frère Ibrahim, qui lui succéda bientôt sur le trône des Ottomans.

Depuis son retour de la campagne de Bagdad, Mourad souffrait beaucoup de la sciatique ; la première attaque qu'il avait ressentie avait été regardée comme un signe du courroux céleste, qu'il avait attiré sur lui par l'injuste exécution du scheïkh d'Ourmia. D'après le conseil des médecins, le Sultan avait renoncé depuis trois ou quatre mois aux excès de la table. Toutefois, pendant la lune de ramazan, il éprouva une nouvelle attaque plus violente qui fit craindre pour ses jours (1er schewal 1019 — 25 janvier 1640). Au Baïram, sa santé lui permit de recevoir les grands à la solennité du baise-main. La cérémonie terminée, il se rendit, selon sa coutume, au kœschk de Sinan, où ses pages se livraient aux exercices militaires et au jeu du djirid. Après avoir rendu une visite au silihdar-pascha, dans son palais sur l'hippodrome, il fêta son rétablissement par une débauche

[1] Verset 128 et suivans de la seconde soura : « Et tandis qu'Ibrahim » (Abraham) élevait les colonnes du temple, et qu'Ismaïl se tenait près de » lui, et qu'ils disaient : Seigneur, reçois de nous cette maison, toi qui vois » tout et qui entends tout. » — 129. « Seigneur, laisse-nous vivre obéissans » à ta loi, comme de bons musulmans, et que de notre semence sorte un » peuple qui te soit soumis, et montre-nous ta loi, et tourne-toi vers nous, » toi le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux. »

nocturne avec les compagnons ordinaires de ses plaisirs ; le premier d'entre eux était Emirgoune, l'ancien khan persan d'Eriwan ; Mourad l'avait admis dans son intime familiarité, depuis sa première campagne contre la Perse, et lui avait donné un palais à la porte des écuries de Constantinople, et celui de Feridoun qui s'élevait à l'extrémité de la baie de Stenia, au lieu jadis nommé Cyparodos, sur la place même d'un ancien temple d'Hécate. Emirgoune, enseveli au fond de cé palais décoré selon le goût de sa patrie et qui porte encore aujourd'hui son nom, consumait sa vie dans de honteuses débauches, au milieu de musiciens persans. Au retour de la conquête de Bagdad, le Sultan avait commencé à marquer sa faveur à ses compagnons de débauche par des dons multipliés ; Emirgoune avait reçu dix bourses d'or, et le Persan Yar Alikhan cinq bourses. Le silihdar-pascha, fiancé depuis peu avec la jeune fille du Sultan, un renégat, le Vénitien Bianchi, et Emirgoune, assistaient dignement le Sultan dans ses royales bacchanales. Des mets fortement salés et des épices prodiguées à foison irritaient leur soif que venaient apaiser le jus enivrant des vignes de Malvoisie et du rosoglio [1].

[1] *Rosoglio*, originairement *rosa solis*. Rycaut, p. 47. Les historiens ottomans conviennent des excès de boisson auxquels se livrait Mourad, mais avec certaines périphrases harmonieuses. Ainsi on lit dans Naïma, p. 694 : « Dans le dessein de rafraîchir les esprits vitaux et d'appeler la » chaleur qui éveille le plaisir, il se plaisait à faire courir dans la carrière » le léger coursier de la boisson du matin. » Et dans le *Raouzatoul-ebrar*, p. 425 : « Après avoir été séparé quelque temps de la fille des Vignes, qu'il » chérissait avec passion, et avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer

Depuis cette dernière orgie, la santé de Mourad ne cessa de décliner. Ses craintes superstitieuses avaient en outre été éveillées par une éclipse de soleil, qui l'été précédent avait eu lieu dans le signe même qui avait présidé à sa naissance; il avait regardé ce phénomène céleste comme le présage de sa mort prochaine; ni les protestations des astronomes de la cour, ni celles de l'imam du palais impérial, ne purent le ramener à des idées plus justes. Voyant que les remèdes ne lui apportaient aucun soulagement, Mourad menaça les médecins de la mort s'ils ne parvenaient à le sauver; commençant lui-même à douter du résultat de leurs efforts, il voulut faire périr son frère Ibrahim, soit qu'il eût l'intention de livrer à son favori, le silihdar-pascha, l'héritage du trône par l'entière extinction de la famille d'Osman, soit que, subissant l'influence de son caractère sombre et tyrannique, il voulût voir le trône et l'empire descendre avec lui au tombeau, et ne laisser après lui que le désordre et l'anarchie. Peut-être aussi que ne se croyant pas aussi près de sa fin, il craignait que sa maladie ne devînt un prétexte aux innovations et aux projets révolutionnaires, et le nom d'Ibrahim un drapeau pour les ennemis du trône. Peut-être se rappelait-il l'in-

» dans le cristal de la coupe du matin, qui depuis tant d'années avait brillé » sur la couche du plaisir, au premier jour du Baïram, le Grand-Seigneur » consentit à voir étinceler de nouveau la liqueur du matin dans la coupe » séduisante, sans doute sur la prière de quelques-uns de ses plus intimes » confidens; et sur ces pressantes invitations, il recommença à baiser les » lèvres de rubis du cristal où écumait la liqueur rosée. »

scription du kœschk nouvellement achevé et le verset du Koran qui contenait le nom d'Ibrahim; peut-être aussi l'arrêt de mort de son frère ne fut-il que le résultat d'un accès de la fièvre cruelle qui le dévorait. Quoi qu'il en soit, les dernières heures de la vie de Mourad se passèrent comme les sept dernières années de son règne; la haine et la soif du sang ne devaient s'éteindre en lui qu'avec l'existence. La tête d'Ibrahim fut secrètement sauvée par la sultane Walidé; on annonça toutefois au Sultan que son ordre avait été exécuté, et un dernier rayon de joie infernale vint briller sur son visage et lutter contre les ombres de la mort. Mourad voulait voir le cadavre de son frère; mais comme on se refusait à ce désir, et que les médecins s'efforçaient de lui représenter que ce spectacle pouvait augmenter son mal, il allait s'élancer hors du lit, lorsque le silihdar-pascha, profitant de sa faiblesse, le retint dans ses bras [1]. L'imam de la cour, Yousouf-Efendi, qui avait osé plus d'une fois exhorter Mourad au repentir, durant sa maladie, se tenait constamment dans la pièce d'entrée prêt à prodiguer au mourant les secours de son ministère (16 schewal 1049 — 9 février 1640). Le quinzième jour de la maladie [2], après le coucher du soleil, Mou-

[1] Le *Destouroul Inscha*, n° 92, renferme une donation de Mourad au silihdar-pascha, datée de l'année 1049 (1639), et fondée principalement sur ce motif que le silihdar avait été élevé avec le Sultan.

[2] Le 16 schewal 1049, indiqué également dans les lettres de notification d'Ibrahim comme le jour de la mort de Mourad, répond au jeudi 9 février 1640 (car la lettre dominicale est A. G.). La maladie dura du

rad étant à l'extrémité, les pages tout en pleurs appelèrent l'imam près du lit de leur maitre; Yousouf-Efendi prononça les prières des mourans, la soura Yes, jusqu'à ce que le Sultan eût rendu le dernier soupir [1] [x].

Mourad IV fut un tyran dans la plus large acception du mot, un tyran avide de sang et de vengeance; l'extérieur de sa personne, principalement dans les sept dernières années de son règne, était en harmonie parfaite avec ses actions. Sa taille était moyenne, mais forte [2]. Il avait la chevelure de couleur sombre, la

26 janvier au 9 février, c'est-à-dire quinze jours. Par conséquent, les deux indications suivantes de Du Loir sont inexactes; 1° p. 11 : « La maladie ne dura qu'onze jours... ; » 2° p. 118 : « Il expira vers les six heures du soir, le onzième jour de février et de sa maladie, et dans la trente-troisième année de son âge.... » (Il n'avait que vingt-huit ans.) Le baile n'était pas mieux instruit du jour de la mort et de l'âge du Sultan : *Ai 7 Febr. è morto S. Murat* 32 *anni d'età*. D'après la *Relation* de Schmid, il serait mort le 8 février.

1 A l'occasion de la dernière maladie de Mourad et de l'impuissance des secours humains en face de la mort, Naïma cite les vers suivans tirés des poëtes persans :

Ez kaza seri indjoubin ssafer efsoud
Roughani badam khouschki minoumoud.
An missri maadelet ki tou didi kharab schoud
An Nili mekremet ki schünidi serab schoud.
Wenn's Loos es will, wird durch die Manna Galle stark,
Und trocken ist der frischen Mandel Mark.
Diess Ægypten, das du sahest, ist verwüstet worden;
Dieser Nil, von dem du hœrtest, ist zum Wasserdunst geworden.

2 « C'estoit le plus bel homme et le plus vaillant soldat de son empire; » car il estoit d'une fort belle taille, et de son visage rétrisoit une majesté et » vaillance admirable. » *Stochove l'Othoman, ou l'Abrégé des Vies des*

barbe noire et touffue, l'œil sombre et flamboyant; son regard était rendu plus terrible encore par les rides profondes creusées entre ses deux sourcils [XI]. Au mouvement de ce sourcil, des milliers de bras se levaient; au froncement de ces rides menaçantes, des milliers de têtes roulaient sur la poussière. D'une force et d'une agilité peu communes, il excellait à l'exercice de l'arc et du djirid. Son bras robuste lançait des flèches plus loin qu'une balle de fusil; il pouvait d'un coup de djirid traverser des planches de quatre pouces, et briser sous sa puissante masse d'armes le bouclier indien en cuir d'éléphant et recouvert de peau de rhinocéros. Il aimait la chasse du cerf, du chevreuil, du lièvre, du sanglier, de la chèvre et du bouc sauvages. Mais son plaisir favori était la grande chasse au courre avec vingt ou trente mille batteurs; cet exercice violent lui faisait oublier la sciatique qu'il avait rapportée de sa campagne contre les Persans. Chacune de ses paroles, chacun de ses mouvemens était redouté et obéi comme un arrêt du sort. De même qu'à l'approche de l'orage les oiseaux se taisent et se cachent sous le feuillage, de même tout faisait silence et prenait la fuite à sa terrible approche. La nécessité de ne s'exprimer que par signes en présence de Mourad porta la langue des muets à son plus haut point de développement; les clignemens d'yeux, le mouvement des lèvres, le craquement des dents avaient remplacé la parole. On doit aussi à Mourad le perfectionnement de l'espion-

Empereurs turcs, depuis Othoman I jusques à Mohamet IV, p. 118. Amsterdam, 1665.

nage; il n'y avait pas pour les délateurs d'assez brillantes récompenses [1]. Toutes les fois que Mourad sortait à cheval, les janissaires écartaient le peuple à coups de bâtons et de pierres; ses pages et les gens de sa suite étaient attentifs au moindre signe, comme autrefois les assassins aux ordres du Vieux de la Montagne. Un jour Mourad laissa tomber un papier du haut de son balcon : les pages se précipitèrent vers l'escalier à l'envi l'un de l'autre; mais un d'entre eux, mieux avisé, sauta par la fenêtre, et bien qu'il se fût démis la cuisse dans sa chute, il rapporta le papier en triomphe; cet acte d'un zèle dévoué jusqu'à la témérité lui fraya ainsi un chemin aux premières dignités de l'empire.

Mourad était dévoré de la soif de l'or et de la soif du sang. L'une et l'autre de ces passions s'étaient éveillées en lui pour la première fois, lorsqu'après le supplice de son beau-frère Redjeb-Pascha, il avait vu un million de ducats passer du trésor de la victime dans le sien, et que la révolte des sipahis, signalée par la mort de son favori, était venue exciter encore son humeur sanguinaire. Ce que les prières et les supplications, la loi et la justice étaient impuissantes à obtenir, quelques présens l'arrachaient au maître de l'empire; cette insatiable cupidité fit couler des torrens de sang. La loi de l'Islamisme qui proscrit l'em-

[1] *Sic delatores, genus hominum publico exitio repertum et pœnis quidem numquam satis coërcitum, per præmia eliciebantur.* Tac. Ann. IV, 30. *E tenea spie per tutta la città, acciochè nulla gli fosse occulto.* Sagredo, XII, p. 730.

ploi de la vaisselle d'or et d'argent, et qui interdit aux hommes l'usage de la soie, fut remise en vigueur comme sous Tibère [1]. Les riches vêtemens et la brillante vaisselle durent se dérober aux regards, de peur d'éveiller les désirs et la cruauté du tyran. La barbarie de Mourad se signalait tantôt par une implacable rigueur contre la rébellion et les crimes d'Etat, tantôt par les accès d'un délire sanguinaire. Il fit noyer des femmes qui dansaient dans une prairie, parce que leur allégresse lui avait déplu; entendant d'autres femmes babiller sur un marché, il leur en défendit l'accès à l'avenir; il tua de sa propre main le fils d'un pascha qui s'était approché des murailles du seraï; une barque chargée de femmes fut coulée bas en pleine mer par ses ordres, pour avoir longé de trop près les murs du seraï. Avant de partir pour la frontière de Perse, Mourad fit décapiter son maître de chapelle en sa présence, sous prétexte qu'il avait chanté un chant persan qui célébrait la bravoure des ennemis de l'empire. En revanche, lors du massacre général des Persans à Bagdad, il épargna le musicien Schahkouli qui avait demandé à être conduit en sa présence pour lui faire une révélation importante. Amené devant Mourad, Schahkouli lui dit: « Ce n'est pas pour ma vie que je » t'implore, mais pour l'art qui descend au cercueil » avec moi. » Et demandant un instrument à six cordes qui lui fut apporté à l'instant même, il fit entendre d'abord un chant lamentable, puis un chant de vic-

[1] *Ne vasa auro solida ministrandis cibis fierent, ne vestis serica viros fœdaret.* Tacit. Ann., II, 33.

toire sur le massacre et la conquête de Bagdad; son talent fut apprécié par Mourad qui le ramena avec lui à Constantinople. C'est de Schahkouli que date l'introduction de la musique persane dans la capitale de l'empire.

Peu après avoir renouvelé l'édit qui interdisait l'usage du vin, sous peine de mort, Mourad rencontra dans une de ses rondes nocturnes Moustafa Bekri [1], homme du peuple, qui lui offrit dans son ivresse d'acheter Constantinople et *le fils de l'esclave* (c'est-à-dire le Sultan). Appelé le lendemain devant *Mourad* qui lui rappela son offre de la veille, Bekri tira un flacon de vin de sa poitrine, assurant au Sultan que c'était là l'or liquide qui l'emportait sur tous les trésors de l'univers, qui faisait du mendiant un conquérant du monde, du dernier fakir un Alexandre à deux cornes [2]. Etonné de la confiance et des joyeux propos du buveur, le Sultan vida la bouteille, et Moustafa Bekri devint par la suite un des premiers compagnons de table du Sultan. Pendant la grande peste de Constantinople qui enlevait quinze cents victimes par jour, Mourad passait les nuits dans les festins avec ses favoris. « Cet été, disait-il, Dieu châtie les méchans; cet » hiver il viendra visiter les bons; » et pour chasser toute idée mélancolique, il vidait les plus grandes coupes que l'on avait pu trouver à Péra.

[1] Il n'est pas vrai qu'en turc ou en arabe *bekri* signifie *ivrogne;* le sens du mot équivaut au contraire à celui du mot *sobre.*

[2] Iskender Soulkarnein (Alexandre à deux cornes), c'est-à-dire le *Seigneur de deux siècles,* ou en d'autres termes le *premier Alexandre,* Osiris ou Bacchus. *Cornua addit pauperi.*



Pendant les sept dernières années de la vie de Mourad, plus de cinquante mille hommes avaient péri par ses ordres [1]. Le nombre total de ses victimes dans le cours de son règne peut être évalué à cent mille, et la centurie des supplices signalés dans cette histoire ne figure que les kiliarques [XII] de cette milice de morts, à la tête desquels figurent les frères du Sultan, et suivant toute apparence son oncle Moustafa.

Il est douteux que Mourad ait jamais lu Machiavel, traduit en langue turque [2]; mais la soif de sang et de vengeance qui le dévorait était plus diabolique que le livre du politique italien, et sa sombre tyrannie, dont cette histoire renferme tant d'exemples, se trouve admirablement peinte dans un mot qui nous est resté de lui : « La vengeance ne vieillit pas, bien qu'elle » puisse blanchir [3]. » Des dix-sept années que Mourad passa sur le trône, il ne régna par lui-même que les sept dernières; les autres, qui sont remplies par l'administration de la sultane mère et des vizirs, et par la sanglante tutelle des janissaires et des sipahis, il les passa dans l'indolence ou livré uniquement aux exercices du corps et de l'esprit ; il aimait les vers et en faisait lui-même ; il était aussi grand amateur de carrousels et de chevaux. Mourad n'avait pas moins de neuf cents chevaux de main harnachés d'or, quarante

1 Les vingt-cinq mille que l'on comptait de l'année 1632 à 1637 et les trente mille de Bagdad font déjà cinquante-cinq mille.

2 *Leggeva il Machiavelli tradotto in Turco.* Sagredo, l. XII, p. 734.

3 *Solea dire che non invecchiano mai le vendette benche incanutissero.* Sagredo, l. XII, p. 730.

chevaux de noble race avec leurs généalogies [1], et trois à quatre cents chevaux de course [2] : il conserva ce luxe même après ses ordonnances somptuaires; toutes les fois qu'il conduisait une expédition, trois rangs de chevaux précédaient l'armée avec les étendards, trois autres demeuraient dans le camp; chacun d'eux comptait sept à huit cents chevaux de charge (*tavilé at*). Dans la plupart des écuries impériales, les rateliers étaient d'argent, et les chaînes qui liaient les chevaux étaient du même métal. La maison impériale avait en outre douze cents rangs de chameaux, dont quatre cents pour les janissaires et huit cents pour le trésor [3], plus sept cents rangs de mulets; chaque page avait vingt ou trente chevaux [4].

Vers l'époque de l'inondation de la Kaaba et de la rébellion générale des troupes, nous voyons Mourad se réveiller de sa léthargie lorsque la foudre tomba à ses pieds, au moment où il lisait les poésies de Nefii. Après l'orage de Beschiktasch, il éloigna, sur le conseil du moufti, les muets et les autres favoris. L'année suivante, le confident du Sultan, Gourdjali Kotschibeg écrivit un traité précieux sur la décadence de l'empire et de ses institutions [5], œuvre qui tient dans

[1] *Djirwalt*. — [2] *Jelkendest*.

[3] *Magna vis camelorum onusta frumenti ut simul hostem famamque depelleret*. Tacit. Ann., XV, 12.

[4] Petschewi, d'après Khalil-Pascha le Grand-Écuyer, qui lui donna ces détails sur les préparatifs de la campagne de 1637.

[5] Risalei Kotschibeg, à la Bibliothèque impériale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, XVII, f. 57. Il écrivit dans l'année qui suivit l'orage de Beschiktasch et l'inondation de la Mecque; c'est-à-dire en 1040 (1630).

la littérature ottomane le même rang que chez les peuples de l'Europe l'immortel ouvrage de Montesquieu sur la décadence de l'empire romain. L'auteur signale sans détour les plaies sanglantes de l'empire; puis il énumère les causes de l'antique prospérité de la puissance ottomane, qui sont, suivant lui, le pouvoir absolu des grands-vizirs, l'inamovibilité des charges, le libre exercice de la justice, le maintien d'une stricte discipline dans les rangs des troupes soldées et des feudataires. Gourdjali place le développement de ses pensées dans la bouche des khans persans, que Schah Abbas convoqua autour de lui après son avènement, et expose ensuite au Sultan comment Schah Abbas, au moyen d'une réforme somptuaire, avait su se procurer une armée régulière de douze mille hommes soldés, et exiger de ses khans une seconde armée de quarante mille hommes. « Si la garde des paschas, » dit-il, au lieu d'être prise dans les troupes soldées, » se composait, comme le veut le Kanoun, d'esclaves » achetés ou enlevés aux infidèles; si les fiefs étaient » distribués comme autrefois par les beglerbegs, si » les places d'oulémas étaient accordées au mérite et » non à la faveur, si la corruption cessait, alors on » verrait reparaître l'ancien éclat de l'empire. » Dans un autre passage, l'auteur cite au Sultan plusieurs exemples de grandes rébellions domptées par ses prédécesseurs : il lui rappelle comment, sous Mohammed II, le rebelle Moustafa, avec ses quarante mille hommes, fut réduit à l'obéissance par Ahmedbeg, dans la Tatarie Dobroudja; comment, sous Bayezid II,

Yakoub, gouverneur de Bosnie, étouffa la révolte du commandant de Croatie; comment, sous Mourad III, les Cosaques furent soumis par Ghazi Tirehan-Pascha; comment, sous Mohammed III, Hasan-Pascha comprima l'insurrection des janissaires en fermant les portes et en s'emparant des principaux coupables. Gourdjali termine son œuvre par de sages conseils sur la campagne de Perse et la conquête de Bagdad; il démontre qu'on peut attaquer l'ennemi de deux côtés, soit en dirigeant les opérations par Kassr sur Erivan, soit en marchant droit de Tschildir sur Tiflis; que l'armée ne doit en aucun cas hiverner à Bagdad, et qu'il faut la cantonner dans les environs de Diarbekr ou d'Erzeroum; enfin, que la prudence ordonne d'adjoindre au serasker un vizir-kiaya, pour contrôler sa conduite. Ces sages conseils et ceux de Rouznamedji Ibrahim eurent pour résultat, deux ans plus tard, la suppression des places de moulazims, la révision des registres des fiefs et des rôles des troupes; et leur secrète influence inspira à Mourad la résolution de prendre d'une main ferme les rênes de l'empire. Un serment solennel, et plus encore la terreur du glaive, retint les soldats dans le devoir. Peu avant la campagne de Bagdad, les livres des siamets et des timars subirent une révision complète; les lois somptuaires furent remises en vigueur; le nombre des troupes soldées ou non soldées, régulières et irrégulières, fut porté à deux cent mille hommes: un corps d'élite de trente mille hommes fut formé dans les cent soixante-deux chambres des janissaires, un de mille dans les

soixante mille forgerons; les revenus de l'empire furent portés à huit millions de ducats, ceux des fiefs à six millions [XIII].

Au harem régnaient la sultane Walidé et la sultane Khasseki, Grecques toutes deux : la seconde était moins puissante auprès de Mourad que la sultane mère, femme d'un esprit élevé et politique, pleine de magnificence et de générosité [XIV]. L'influence remarquable que la sultane Walidé avait exercée déjà sous le règne d'Ahmed Ier, son époux, grâce à son intelligence et à sa beauté, et à sa qualité de mère de dix enfans, cinq fils et cinq filles, lui fut conservée durant les cinq premières années du règne de son fils. Plus tard, elle dut abdiquer son pouvoir en faveur du silihdar Moustafa, dont le crédit ne se démentit pas jusqu'au dernier soupir de Mourad [XV].

Quelque odieuse tyrannie qu'ait exercée Mourad, l'histoire ne peut lui refuser ce témoignage qu'il sut retremper dans le sang le cimeterre musulman, émoussé sous ses faibles prédécesseurs; qu'il étouffa l'hydre de la rébellion; qu'il rendit à l'empire son ancienne frontière, l'antique Bagdad, *la maison du salut*, où résidait sinon le salut de l'Islamisme, du moins la sûreté de la frontière orientale de l'empire; qu'il supprima un grand nombre d'abus [XVI]; qu'il augménta les revenus de l'Etat et renforça l'armée; qu'il arracha aux sipahis l'administration des fondations pieuses et des autres offices du gouvernement; qu'il retrancha les intrus portés sur les rôles des janissaires et des possesseurs de fiefs; que, par la fermeture des cafés, des cabarets

et des tabagies, il enleva tout point de réunion aux oisifs toujours dangereux et aux novateurs. L'épée impériale, incessamment suspendue sur la tête des gouverneurs et des collecteurs d'impôts, les empêcha de fouler le peuple. Enfin, sous le règne sanglant de Mourad, l'empire ottoman, amoindri par la faiblesse et l'incapacité de ses prédécesseurs, ruiné par la mollesse de Mourad III, par l'impuissance de Mohammed III, par l'inexpérience d'Ahmed I[er], par les imprudentes tentatives de réforme d'Osman II, par l'imbécilité de Moustafa, déchiré de tous côtés par la guerre civile, par les rébellions du peuple et des soldats, reprit une vie nouvelle; et nous allons le voir se maintenir, deux siècles encore, puissant et respecté jusqu'à l'époque de sa véritable décadence, c'est-à-dire jusqu'à la funeste paix de Carlowitz.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS
DU NEUVIÈME VOLUME.

—

LIVRE XLVI.

I. — PAGE 9.

Naïma, qui fait mention de cette objection, dit que Hafiz-Pascha avait proposé au diwan d'investir Bekir du gouvernement, et qu'il n'était parti qu'après le refus de sa proposition. Petschewi, qui se trouvait à côté de Hafiz, ne parle pas de cette circonstance, mais il rapporte cette anecdote. Hafiz-Pascha, après avoir répondu pendant si long-temps à toutes les représentations de Petschewi par ces mots: *Cela n'est pas possible*, s'attribua quelques années plus tard, étant devenu grand-vizir et en présence de Petschewi, le mérite de ces conseils qu'il avait tant négligés: « Ce Musulman, dit-il (en désignant Petschewi), m'est témoin combien de fois j'ai annoncé que de nos propres mains nous livrerions Bagdad aux Persans; mais ce fut en vain, et mes conseils ne furent point écoutés. »

II. — PAGE 32.

On trouve dans Naïma, p. 442, une explication fort curieuse relativement à l'opinion émise par Bethlen; nous

croyons devoir citer ici quelques-uns des principes politiques que professent à cette occasion Hadji Khalfa, Petschewi et Naïma : « Bethlen, dit Petschewi, me répéta plus d'une fois : Je secours les Musulmans non pas par amour pour leur foi ou par prédilection pour eux, mais seulement pour ma propre sûreté. » Ces trois auteurs remarquent à ce sujet que jamais les infidèles ne pourraient devenir les amis sincères des Musulmans, et Naïma ajoute : « Si les infidèles étaient les amis sincères des Musulmans, il faudrait d'abord qu'ils acceptassent l'Islamisme ; ils n'obéissent donc que parce qu'il y a avantage pour eux. Le gain et la perte, la crainte et l'espoir sont de nos jours les leviers de toute politique ; c'est pourquoi il convient de profiter des services des infidèles conformément à la sentence d'Osman : *Détruisez les infidèles par les infidèles*, c'est-à-dire : *tâchez de les exciter les uns contre les autres, afin qu'ils s'entredétruisent*. C'est donc agir avec prudence que de se servir des infidèles contre les infidèles pour subjuguer les premiers par le moyen des seconds ; seulement il ne faut jamais trop se fier à leurs services, et il faut les surveiller sans cesse pour se garantir de leur perfidie. »

V[1]. — Page 84.

« Il Caimacam haveva persuaso al Vezir, che procurasse » di andar distruggendo esse milizie per liberar una volta » l'Imperio di queste teste. Li Janisari vedute le lettere et » instigando Mehmet aga (le Segbanbaschi) di grande au» torità tra loro, per vendicarsi contra il Caimacam di quanto » havesse operato contra di loro col G. Sg. s'unirono colli » Spai alla sua rovina. Andati dal Mufti, lo ricercarono di » parlare al Re, che si trovava al Seraglio di Stauri, di levare

[1] Par une faute d'impression, on a mis les notes III et IV aux pages 63 et 66, où il n'y en a pas.

» della sedia Giorgi, per aver machinato la loro destinzione; » — si riducono alla moschea Mechmet per aspettar ris» posta. Al Re e alla madre dispiacque incredibilmente l'i» stanza, conoscendo che perdevano il principale sostegno » del Governo; — mandarono al Bostandgibasci a fermar » prigione Giorgi, e a spoliar la sua casa, voleano li Spai' » sacchegiar la casa, — il Re dichiara Regeb (Redjeb) bassa » suo cognato capo del mare, e gli commandò che dal ar» mata subito si devesse transferirsi a achiettare le milizie » colla deposizione del Giorgi. Andò Regeb in Tersana, e » non comparono le milizie, che stavano amutinate a S. » Mehmet. Regeb ritorna alla casa, e buona parte delle mi» lizie muove verso il Seraglio, dove era ritenuto Giorgi. » Regeb vide il pericolo; S. M. costretta a commandare la » morte di Giorgi, le sue richezze divoluto al Re, doppo » anni 70 di servizio in cariche importanti, havendo servito » a sei (otto) Re, poco meno che nonagenario, e piante le » miserie dei presenti tempi, che da piccolo numero di mi» lizie (che non arivano a 6000) e stato cosi indegnamente » costretto il Re a privar di vita un suo principal soggetto; » il Re non ha avuto ardire di condursi al seraglio di Co» stantinopoli per l'impressione del miserabile caso del fra» tello, del quale le milizie non hanno mancato di gloriarsi. »

VI. — Page 84.

« Li Genizari venuti sopra venti galie con intelligenza » della maggior parte dei loro compagni, che si trovano a » Costantinopoli qui a Besiktas, e unitamente hanno rimesso » le loro istanze al Re della testa di Mehmet Seimenbassi e » delli altri autori della sollevazione e morte di Giurgibassa. » S. M. approbandole s'e condotta da Scutari nel suo sera» glio di Costantinopoli, dove ridotto al divano ha man» dato un Cathumaium (kattischérif) alle milizie dei Giani» zari con approbazione e per la consegnazione alle milizie

» di esso Mehmet e di 16 altri capi. Fratanto li Gianizari » dell' armate colle 20 galie non vogliono partir senza veder » il capital castigo, e commettono molti eccessi; altro Cat al » Aga dei Spai, presto li sieno cosegnati 80 di loro piu com- » plici nella detta sollevazione. »

VII. — Page 105.

La relation de l'ambassade du baron de Kuefstein se trouve dans la collection de l'Académie orientale de Vienne, recueillie de la succession de son premier directeur le jésuite P. François, précepteur de Joseph II. En 1748, le P. François, saisissant l'occasion de la présence d'une ambassade turque à Vienne, fit apprendre à lire à son élève dans ce volume. Le choix de cette lecture explique en partie les projets de Joseph II relatifs à l'Orient.

VIII. — Page 107.

Naïma, p. 463, fait à ce sujet cette réflexion : « De tout temps des hommes francs et intègres ont perdu leurs emplois pour s'être opposés à l'opinion publique, et surtout à de puissans vizirs ou à des ministres absolus. Bien qu'on acquière un beau renom lorsque dans des circonstances graves on sait se tirer d'affaire, en gardant sa loyauté et en se résignant à la retraite, il est certain cependant qu'une pareille conduite offre des difficultés et peut amener des suites désagréables. »

IX. — Page 129.

Wekianamé. Weïsi dit qu'ayant eu le désir d'exposer au Sultan régnant (Ahmed Ier) ses projets pour l'amélioration de l'administration, il s'était trouvé transporté une nuit dans une assemblée des hommes les plus célèbres et des despotes de l'antiquité, et il nomme les suivans : Adam, Abel, Seth, Houd, Salih, Abraham, Moïse, Mohammed,

Koleïb Ben Waïl, Eboubekr, Omar, Osman, Ali, Moawia, Amrou, Omer Abdoulaziz, Yezid, Welid, Hedjadj, Mamoun, Manssour, Moteassem, Hakimbiemrillah, Djenghiz et Kaïtbaï. Son *Inscha* que je possède, ainsi que son *Wekianamé*, ne contient que quatorze lettres; sa satire se trouve dans les *Mines d'Orient*, t. I.

X. — Page 129.

Rycaut, dans son histoire ottomane, commet une erreur en disant : « At the same time there were three Emperors, » seven Great-Vezirs, two Capitan-Paschas, five Agas of the » Janissaries, three Treasurers, six Paschas of Kairo; » mais sir Thomas Roe, dont Rycaut et, d'après lui, les autres historiens européens ont copié ce passage, dit : « This time for » 15 months, since the death of S. Osman, haht been a stage » of variety. — In this time I have seen three Emperors, se- » ven Great-Vezirs, etc., » comme ci-dessus. Ainsi donc l'un après l'autre dans l'espace de quinze mois, et non pas en même temps. Mais Roe se trompe aussi, car il n'y eut à cette époque que quatre gouverneurs d'Egypte, savoir : Beber Mohammed, installé le 21 rebioul-ewwel 1031 (3 février 1622); Ibrahim, Kara Moustafa et Tscheschtedji Ali. Ce dernier ne se rendit pas à son poste, et Kara Moustafa continua à gouverner jusqu'en l'année 1035 (1625). Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 220.

LIVRE XLVII.

I. — Page 139.

Djihannuma, p. 445. Naïma écrit par erreur Gülghrí au lieu de Gülanber. Petschewi l'appelle Gül Ahmer (la rose rouge) ou Kil Ahmer (la glaise rouge). Le *Fezliké* donne

à cette occasion la liste des châteaux turcs, dont les begs vinrent rendre hommage à Khosrew : Hawar, Kesané, Kelasch, Schehrbazar, Demurkapou, Tschinar, Housper, Dihyarmerd, Lahoran, Merkadé, Harir, Doupiz, Yenel, Tawi, Sindjnegerkapou, Menzil Adjm, Abrewan, Pelengan, Bascki, Weddan, Kizildjé Kalaa, Pawaberend, Kálâa Ghazi, Noulabparil, Tschinar Keduki, Mihreban.

III[1]. — Page 156.

Raouzatoul-ebrar, f. 395. Le *Fezliké* et Naïma disent la neuvième fois, mais c'est une erreur; l'histoire d'Abdourrahman, f. 70, dit la dixième fois. Souheïli, auteur de l'histoire d'Égypte, fait le récit détaillé des onze constructions de la Kaaba; son ouvrage est divisé en cinq chapitres : 1° des onze constructions de la Kaaba; 2° des inondations de la Kaaba; 3° des bienfaiteurs de la Kaaba; 4° des édifices environnans la Kaaba; 5° de la couverture ou du vêtement de la Kaaba.

IV. — Page 179.

Petschewi, qui était chargé de confisquer la fortune de l'aga des janissaires, Hasan, et du premier defterdar, Moustafa, raconte à cette occasion que ce dernier, son ennemi déclaré, l'avait blessé d'une manière fort injurieuse, lorsque quinze jours avant son exécution, lui Petschewi, était allé en société de plusieurs personnes lui rendre ses hommages. Moustafa omit de lui faire présenter du sucre rosé avant le café, tandis qu'il distribua tout le sucre aux personnes présentes, et même aux domestiques. En faisant l'inventaire de la maison de Moustafa, Petschewi trouva trente à quarante boîtes de confitures, parmi lesquelles deux remplies de sucre

[1] Par une faute d'impression, on a mis une note II à la page 156, où il n'y en a pas; à la même page se trouve, l. 14, la note III.



rosé. L'historien les garda en souvenir de cette injure, et remarque à ce sujet : « Depuis, plus de dix ans se sont passés (il écrivait donc son histoire vers l'année 1642), et j'en ai gardé précieusement le reste ; aussi souvent que j'en goûte, je pense que, si je vivais encore mille ans, je ne pourrais pas assez remercier Dieu de m'avoir accordé la grâce de cette vengeance. »

V. — Page 190.

Sahib mayeï ihda aaschr, c'est-à-dire *le possesseur du* XIe *siècle*. Naïma, p. 530 ; il cite à cette occasion les vers du Koran : *We inné lilbatilin saouletoun sümmé tazmahil* (l'orgueil est de sa nature violent, mais cette violence disparaît par la suite). Après quelques réflexions sur la nécessité d'étouffer la rébellion dans le sang de ses fauteurs, il cite les vers arabes gravés sur le sceau de Nabuchodonosor : « Dieu donna aux hommes cette sentence pour être gravée sur un sceau : Ne dévoile pas le mal, garde-toi de l'exposer aux yeux de tous ; la rébellion lève sa tête pour s'emparer des trônes ; si le bouc se dresse, enfonce-lui les cornes dans les côtes ; si tu le négliges, on te conduira placé dans un cercueil à ta dernière demeure. »

VI. — Page 197.

Comme nous l'avons vu plus haut, Hadji Aïvad est le nom du Pantalon des ombres chinoises, fort goûtées en Turquie. Ce sobriquet signifie, dans un sens plus étendu, un homme loyal, bon, affirmant toute chose, ayant des connaissances et cependant facile à duper.

VII. — Page 220.

Naïma cite à cette occasion plusieurs vers arabes et persans.

VIII. — PAGE 225.

Les *Mémoires du chevalier d'Arvieux* (Paris, 1735, t. I, p. 357 et 359) donnent à ce sujet plus de détails positifs et véridiques que les rapports du consul toscan Verranzo, d'où Mariti a tiré son *Histoire de Fakhardin, grand-émir des Druses*. Gotha, 1791. A ne point parler des nombreuses mutilations des noms propres, Mariti commet de graves erreurs en faisant exposer à Damas la tête de Houseïn, fils de Fakhardin, qui vivait honorablement à Constantinople, et en faisant exécuter Emir Manssour. Les historiens ottomans ne font aucune mention des deux frères cadets de Houseïn, Hasan et Dadar, que Mariti dit avoir été étranglés. Arvieux appelle le fils de Fakhardin, Hasan au lieu de Houseïn, et confond ainsi le fils avec le petit-fils du rebelle.

IX. — PAGE 229.

En comparant les sources ottomanes avec celles de Pologne, l'ouvrage de Naïma, entre autres, avec *Dzieje narodu Polskiego zapanowania Wladislawa IV Kròla Pol.* Varsovie, 1823, on voit que Naïma, p. 569, commet une erreur en écrivant rebioul-ewwel au lieu de rebioul-akhir, car le 18 rebioul-ewwel serait le 22 septembre un jeudi, et non pas un samedi; mais le 18 rebioul-akhir, qui correspond au 22 septembre 1633, était bien un samedi.

X. — PAGE 235.

Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 68, dit avec raison : « Il renouvela l'an 1043 les lois qui proscrivaient le vin, » et Cantemir se trompe lorsqu'il affirme : « Il donna permission aux cabaretiers de vendre le vin publiquement. »

XI. — PAGE 248.

Les légistes appuyèrent leur sentence de mort par ce vers persan :

An schaïr hedjagir ki nami ost Nefii
Katlesch betschar mezheb wadjib tschou katli efii,

c'est-à-dire : « le poëte qui écrit des satires et s'appelle Nefii, peut être mis à mort comme un esprit sorti de l'enfer. »

—

LIVRE XLVIII.

I. — Page 271.

Raouzatoul-ebrar, f. 409. Naïma, p. 606. C'est là la raison historique du meurtre des deux princes, travestie en fable par le *Rapport* de Césy et par Racine dans sa préface de *Bajazet.* L'illustre poëte, dans son ignorance des événemens et des personnes, n'a fait qu'un poëme magnifique, mais sans valeur historique. Il n'y avait pas alors de grand-vizir du nom d'Acomat (Ahmed). Le grand-vizir Mohammed (au long talon) était au camp, et son kaïmakam à Constantinople s'appelait Beïram. Ce vers placé dans la bouche du grand-vizir :

Viens, suis-moi, la sultane en ce lieu doit se rendre,

est contraire à tous les usages du harem et du seraï. De plus, l'exécution des deux princes eut lieu après la première campagne de Perse, c'est-à-dire après la conquête d'Eriwan et non pas après la seconde expédition qui se termina par la conquête de Bagdad. La lettre dans laquelle Mourad dit :

Je laisse sous mes lois Babylone asservie,

est donc fort singulière. Le *Rapport* vénitien dit seulement : « Cat Cherif del Re portato dal Capigibassi al Caimacam e » al Bostangibassi per la morte dei due fratelli maggiori di » S. M. 7 Sett. 1635. »

II. — Page 280.

Rycaut, dans Knolles, p. 20, dit sur les interprètes à Constantinople ces mots aussi vrais alors qu'aujourd'hui : « The » truth is, the Dragomen, or interpreters to Ambassadors at » Constantinople, are required to be men of learning, cou- » rage, and courtship; their studies ought to endue them » perfectly with the Turkisch, Greek, and Arabic languages, » with some knowledge also of the Persian, and with good » elocution, and readiness of tongue : their constancy and » presence of mind is always necessary at their appearance » before those Grandees or Great Men, who are ever proud, » haughty, and arrogant in all their expressions and ways of » treaty, the which they commonly manage towards Chris- » tian Ministers with the same respect, which we use to- » wards our servants, or our slaves. And therefore by rea- » son of this and other precedents of like nature, Dragomen » have been always timorous in representing the true sense » of the Ambassadors and Consuls; at least have so minced » and tempered their words, that they have lost much of » that vigour and accent, which is necessary, to inculcate » perfectly a business into the understanding of a Turk, es- » pecially if you intend to incline him to reason and justice. » Wherefore it would be an excellent qualification for an » Ambassador himself to understand and speak the turkish » language, or at least to have a young man by his side of » the English nation, educated in the Turkisch Court, who » should be ready to explicate those matters, which are » too thorny and prickly for subjects of that country to » handle. »

III. — Page 283.

Ce ferman s'appuie sur les lettres de franchise délivrées par Osman Ier dans les années 972 et 973 (1563 et 1564) et sur les documens judiciaires des années 1041 et 1042

(1631 et 1632), dans lesquels étaient mentionnés les fermans par lesquels les sultans d'Egypte garantissaient aux Francs la possession des lieux saints. Le hérat les énumère ainsi : « Comando che non ostante il possesso hauuto dalli » Greci con scritture false e inganni, non esclusione de frati » franchi, di nuouo habbino e posseghino essi frati franchi » la Grotta di Bethlemme, detta il Presepio, doue nacque » Christo, e le chiaui d'essa Grotta, cioè delle due Porte di » ponente con le pertinenzie a quella Grotta di due horti- » celli. E come ab antiquo possedettero la pietra dell' un- » zione di Christo, esistente nella Chiesa grande del S. Se- » polcro, le volte del Caluario, e di più le sette uolte di S. » Maria, e le due cupole di piombo, grande e piccola, » che coprono la sepoltura di Christo, cosi tuttauia n'hab- » bino il possesso e gouerno, et oltro cio hauendo essi sin' » hora senza contrarietà posseduto il Convento di S. Salua- » tore in Gierusalemme con le sue pertinenze, con le Chiese » e Monasterii nella Villa di Nazaret, com' ogn' altra sorte » di luogo, che tengono, siano nell' antichità sua conseruati, » senza che mai Greci, Armeni, o altri Christiani, che ui » s'ingeriscono, o ui si lascino ingerire. »

Les franciscains, à l'époque de leur triomphe, distribuèrent partout une feuille grand in-folio, ornée d'images de saints, et contenant la « Relazione della recuperatione delli » Santissimi lochi di Gierusalem et delli lor impegni et bi- » sogni. » Les lettres qui y sont jointes portent la date de Jérusalem, du 12 août 1636, et de Galata, du 9 avril 1636.

IV. — Page 503.

On trouve dans les archives de Vienne (fasc, XLVI) les lettres de créance et de récréance de plusieurs ambassades tatares qui parurent à la cour impériale de l'année 1633 à l'année 1689. La première fut celle de Karagœz, plénipotentiaire de Djanibek-Ghiraï en 1633; il était porteur de lettres

de créance : 1o du khan ; 2° de son frère Ghazi-Ghiraï le noureddin ; 3o du ministre Kaïtaga, et 4o du mirza le grand-trésorier. La seconde ambassade fut envoyée par Inayet-Ghiraï en 1636 ; la troisième par Behadir-Ghiraï ; l'ambassadeur Karagœz était porteur de lettres du khan, de son frère le kalgha Islam-Ghiraï, d'un autre frère Sefer-Ghiraï, et de la sultane mère ; elles sont toutes datées du 15 sâfer 1047 (9 juillet 1637). Le khan s'intitulait dans ces lettres : « Io » prencipe della reggia dei Tatari Crimensi, delle campa- » gne di Kibciak, delle Orde Noghai del lato destro e si- » nistro, Imperatore di 110,000 archibuggieri delli Circassi » montuosi delli Tali e Giochi. »

V. — Page 329.

Histoire de Nouri, f. 140. L'auteur compte 211 tours et 52 créneaux entre chaque tour ; il calcule la distance existante entre deux créneaux à un pas, et trouve la somme de 27,309 pas au lieu de 10,972. D'après le plan de Niebuhr, la ville a un circuit seulement de 6,000 pas géométriques.

VI. — Page 332.

Nouri, dans son Histoire, paraît presque être mieux instruit de ce qui se passait dans le camp des Persans que dans celui des Ottomans ; mais la plupart des prétendues lettres persanes sont écrites en turc, et méritent par cela même peu de confiance. Cependant, la première, par laquelle le schah reçoit la nouvelle de la marche du sultan Mourad sur Bagdad, mérite quelque attention à cause des détails qu'elle donne sur les seize tribus turques qui furent appelées sous les drapeaux : les Tekelis et les Oustadjlüs, les Schekerlis et les Kapanlüs, les Kartscharlüs et les Roustayis, les Scham Bayati (Turcomans de Payas en Syrie) et les Soulkadrlüs, les Soghanlüs et les Alpaklüs, les Kosaklüs (les Cosaques comme tribu turque) et les Akkoyounlüs

(Turcomans du Mouton-Blanc), les Tschinis et les Roumlüs, les Bedreddinlüs (anciens maîtres de Siwas) et les Païdarlüs; les troupes d'Eriwan, de Ghendjé, de Schirwan, de Nakhdjiwan, de Tschaldiran, de Derbend et de Schamakhi reçurent ordre de marcher contre les Tatares; puis on ordonna des levées dans l'Azerbeïdjan, à Kaswin, Erdebil, dans le Khorassan et le Ghilan, à Schiraz, Issfahan et Kandahar. Nouri (f. 75) donne une lettre du schah à Begtaschkhan, gouverneur de Bagdad, qui avait sous ses ordres 25,000 hommes armés de fusils (Naïma dit la moitié), trois khans et dix-sept soltans, et parle (f. 79) d'un conseil de guerre persan dans lequel on fit lecture des cinq lettres suivantes : 1° celle de l'émir Fettahzadé de Bagdad (f. 98); 2° une autre datée d'Eriwan (f. 101); 3° une troisième arrivée de l'Azerbeïdjan (f. 102); 4° une quatrième envoyée de Kandahar par le Kourdjibaschi; 5° une cinquième arrivée de Gharik (f. 106). *Stochove l'Othoman ou l'abrégé des vies des empereurs turcs*, Amsterdam 1665, dit, p. 111, que le vizir avait déjà investi la ville dès le 19 octobre, mais que le Sultan n'y était arrivé que le 5 novembre. La première assertion peut être vraie, la seconde repose sur un calcul fait d'après l'ancien calendrier.

VII. — Page 344.

« By the most moderate and probably the most reasonable » account they are made to amount to 40,000, if this estima» tion itself be not, as is usual in such cases, somewhat exa» gerated. » Hume, dans son Histoire, ch. LV, à l'année 1641, dit : « Murdered before they suspected themselves to be in » any danger, or could provide for their own defence by » drawing together in towns or story houses. »

VIII. — Page 365.

Naïma, p. 671, s'exprime ainsi sur le gouvernement de

Venise : « Resmii kabihleri bou dürki itschlerindé moulouk » irsilè olmayoub istihkaki aarizi ile doschlik yari meleklik » routbesine wassil olourla, » c'est-à-dire : « C'est un usage » infâme que la royauté ne soit pas héréditaire et qu'ils » n'arrivent à la dignité de doge, qui remplace chez eux » la dignité royale, que par un mérite accidentel. » Il dit que leurs consuls (bailos) devenaient généraux (procuratore generale) et ceux-ci doges. « Bade Dosch olan khinzir » mürd oldoukda general Dosch olour, » c'est-à-dire : « Si » enfin le cochon (le doge) a crevé, le général devient » doge, etc. »

IX. — Page 379.

Rycaut, p. 46, commet une erreur de calcul en disant : » Five hundred thousand pieces of eight, which make two » hundred and fifty thousand zechins of gold, » au lieu de dire : « Five millions; » car s'il y en avait eu cinq cent mille, le ducat n'aurait valu que seize aspres au lieu de cent soixante aspres, qui était son cours d'alors.

X. — Page 384.

La soura *Yes* est la trente-sixième du Koran.

XI. — Page 385.

« Mourad di statura mediocre, ma grosso d'ossatura, corpulento e carnuto, non però tanto che possa renderlo » tardo al moto, di pel castagno oscuro con barba grande e » lunga poco meno d'un palmo, naso grande aquilino, con » occhio bello e nero, ma alquanto minacciante per alcune » rughette, che fra una ciglia e l'altra tiene a drittura del » naso, fronte lineata e spaziosa e carnagione bianca ; onde » di questi misti è cosi ben composto, che d'aspetto riesce si » terribile e grave. Cavalca leggiadrissamente, così che nel

» mutar il cavallo senza scender a terra suole andar dall' uno » al altro arcione. »

XII. — Page 389.

Dans le récit des exactions que les historiens orientaux ont sans cesse à rapporter, c'est pour l'écrivain national un devoir d'enchérir sur le triste sujet qu'ils traitent, et de ne jamais raconter avec des paroles simples la mort des victimes, surtout lorsque ce sont des hommes distingués et célèbres. Bien que cette amplification soit défendue à l'historien européen, il convient cependant de donner quelques exemples de la rhétorique lugubre qu'emploient à ce sujet les historiens orientaux, parce que le style même de l'écrivain sert à caractériser la littérature et les usages d'un peuple. Nous donnons donc ici la liste des victimes principales de la tyrannie de Mourad IV; nous l'avons prise dans le *Raouzatoul-ebrar* du moufti Aziz-Efendi. L'auteur a eu soin d'opposer toujours à l'exécution des sujets de Mourad celle d'autres hommes célèbres de l'Arabie, de la Perse et des Sarrasins, qui ont vécu avant la fondation de l'empire ottoman : 1. Beber Mohammed-Pascha. — Le khalife Omer, blessé à mort en l'année 24 de l'hégire (644). *Il reposa sa tête sur le coussin de la tranquillité*. (R. f. 40). 2. Le beg de Cavala.— Le khalife Osman en l'année 36 de l'hégire (655). *La barque de son corps disparut dans la mer de la miséricorde divine* (R. f. 113). 3. Kemankesch Ali-Pascha, le grand-vizir. — Le khalife Ali *but la boisson du martyr* en l'année 40 (660) (R. f. 115). 4. Meré Houseïn, grand-vizir. — Houseïn, fils d'Ali, *tomba dans la poussière noire* en l'année 61 (680) (R. f. 117). 5. Abdoulkerim Yakhnikapan, le defterdar. — Sid Battal en l'année 121 (738). *Nourriture du sabre trempé dans le sang* (R. f. 385). 6. Kara Moustafa-Pascha, l'aga des janissaires. — Nefs Sekiyé Ben Abdollah Ben Hasan, en l'année 145 (762), *anéanti innocemment* (R. f. 387). 7. Khosrew-Pascha, le grand-

vizir. — Welid, fils de Yezid, en l'année 126 (744). *Sa tête fut enlevée par la massue du glaive vengeur* (R. f. 130). 8. Moustafa-Pascha, le defterdar. — Kotaïba, gouverneur du Khorassan, en l'année 97 (715). *Il fut frappé du coup du glaive répandant une pluie de feu* (R. f. 126). 9. Redjeb-Pascha, le grand-vizir. — Mokannaa, le faux prophète, en l'année 164 (780). *La terre fut purgée de sa présence* (R. f. 126). 10. Ahmed, aga des sipahis. — Yahya, le Barmekide, en l'année 165 (781). *Il s'enivra de la lie renfermée dans la coupe d'une mort violente* (R. f. 131). 11. Saka Mohammed, chef de rebelles. — Le poëte Beschar fut exécuté comme esprit fort en l'année 167 (783). *Il déposa le vêtement de la vie pour le prêter à un autre* (R. f. 141). 12. Gourdji Rizwan, chef de rebelles. — Houseïn Ben Ali, fils d'Ali, périt en l'année 169 (783). *L'oiseau de son esprit s'enfuit de la cage de son ame* (R. f. 143). 13. Deli Ilahi, chef de rebelles. — Schakik de Balkh, en l'année 194 (809). *Le cours de sa vie fut arrêté* (R. f. 143). 14. Dereli Khalil, chef de rebelles. — Rawedi, l'esprit fort, en l'année 141 (758). *Il prit des mains des bourreaux la boisson du martyr* (R. f. 396). 15. Yaïdji, compagnon du précédent. — Raffi, fils de Let le rebelle, en l'année 193 (808). *Il fut abreuvé de l'eau empoisonnée de la mort* (R. p. 397). 16. Elias-Pascha. — Emin, frère de Haroun Raschid en l'année 198 (813). *Il fut jeté dans la poussière du néant* (R. f. 134). 17. Bernawsky, prince de Moldavie. — Babek, le sectaire, en l'année 223 (837). *La lumière de sa vie fut emportée de la salle du festin de ce monde* (R. f. 137). 18. Tscherkesse Ali, chef de rebelles. — Akschin, le rebelle, en l'année 226 (840). *Il tomba par terre comme l'ombre du cèdre* (R. f. 397). 19. Nikdeli Moustafa-Pascha, le defterdar. — Ibn Siat, le vizir, en l'année 233 (847). *La coupe de sa vie incertaine dépassait les bords* (R. f. 397). 20. Mohammed-Oghli, chef de rebelles. — Yahya el Houseïni, l'usurpateur de Kouffa, en l'année 245 (859). *La griffe du glaive s'attacha à son cou* (R. f. 397). 21. Kœsé Ali, chef

de rebelles. — Le khalife Matewwekil, en l'année 247 (861). *La coupe de son existence fut brisée* (R. f. 140). 22. Feridoun-Efendi, chef de rebelles. — Le khalife Mostaïn, en l'année 252 (866). *La palme de sa vie trop rapide à déflorer fut arrachée d'une main violente* (R. f. 140). 23. Tschalik Derwisch, chef de rebelles. — Le khalife Motaaz en l'année 255 (868). *Le ruisseau de sa vie se tarit dans la poussière* (R. f. 141). 24. Boyouni Indjelibeg, chef de rebelles. — Le khalife Mohtedi, en l'année 256 (869). *La lampe de sa vie fut éteinte* (R. f. 241). 25. Hadji Ahmed, chef de rebelles. — Manssour, général en chef des khalifes contre les Senghis, en 258 (871). *Il tourna le dos au monde* (R. f. 142). 26. Ómer, fils du précédent. — Mohammed Ben Abkasemi, chef des Senghis, en l'année 270 (883). *Il fut jeté dans le puits de l'enfer* (R f. 143). 27. Baba Omrewi de Karahissar, rebelle. — Ebou Saïd, chef des Karmates, en l'année 301 (913). *Il fut plongé dans la mer sans fond de l'éternité* (R. f. 146). 28. Roum Mohammed-Pascha. — Manssour Halladj, le mystique, en l'année 309 (921). *Il tomba victime du glaive injuste* (R. f. 147). 29. Deli Yousouf-Pascha, gouverneur de Damas. — Le khalife Moktadir, en l'année 320 (933). *Il commença son voyage pour la demeure du repos éternel* (R. f. 148). 30. Noghaï-Pascha, gouverneur de Haleb. — Merdanidj le Dilemite, en l'année 322 (935). *Il fut donné en nourriture au lion du glaive* (R. f. 403). 31. Gümnischzadé, juge de Nicomédie. —Ibnol Fettah, l'usurpateur, en l'année 360 (970). *Il devint la proie du glaive étincelant*. 32. Le moufti Akhizadé. — Mouizeddewlet, en 355 (965). *L'arbre de sa vie fut consumé par la foudre de la destruction* (R. f. 153). 33. Kosi Mohammed, aga des janissaires. — Ibnol Amid, le vizir, en l'année 360 (970). *La lune de sa vie, si rapide dans sa marche, fut éclipsée par la mort* (R. f. 154). 34. Moustafa, kiaya du précédent. — Izeddenlet Bakhdiar, en 367 (977). *Il passa de la vie à la mort*. 35. Hadji Aïwad Souleïman, kiaya de Khosrew. — Aboul Hasan Kewkebi, vizir de Behaeddewlet, en

382 (992). *Il fut emporté par le torrent de la destruction* (R. f. 155). 36. Sari Moustafa, le rebelle. — Ebouroukouk, le rebelle, en 397 (1006). *Il mesura le chemin dans le pays du néant* (R. f. 155). 37. Eski Ousou-Hasan, le rebelle. — Schemsoul-Mâli Kabans, le grand prince et poëte, en 403 (1012). *Le soleil de sa vie se coucha* (R. f. 159). 38. Gülabdi, le rebelle. — Hakimbiemrillah, khalife égyptien, en 411 (1020). *Le faucon de sa vie fut dévoré par le vautour* (R. f. 159). 39. Le juge de Loumouldjina. — Schoubleddewlet, prince de la dynastie Merdas en 429 (1037). *Il fut jeté dans un coin comme un vêtement usé* (R. f. 160). 40. L'aga des pages. — Mesoud, le Ghaznewide, en 433 (1041). *Il fut terrassé par l'orage de la destruction* (R. f. 162). 41. Nefii, le poëte. — Mohammed le Ghaznewide et son fils tués par Toghroul. *Ils furent anéantis par le glaive irrésistible* (R. f. 163). 42. Abaza, le vizir et gouverneur. — Ali Ibn Moslema, le vizir des khalifes, tué par Besasiri, en 450 (1058). *Il but l'oubli des misères de cette vie* (R. f. 409). 43. Fakhreddin, émir des Druses. — Besasiri, en 451 (1059). *Son nom fut biffé du livre des vivans* (R. f. 400). 44. Mesoud, fils de Fakhreddin. — Ibrahim, frère de Toghroulbeg, en 451 (1059). *Il devint la proie de la masse d'armes de la mort qui répand des pluies de sang* (R. f. 164). 45. Karayilanoghli, chef de rebelles. — Emir Koutoulmousch, le Seldjoukide, à Rey, en 456 (1063). *Le rôle de sa vie fut déroulé* (R. f. 167). 46. Toutedji Hasan-Pascha, sandjak. — Istif de Tekesch, tué par le frère de Mélekschah, en 468 (1075). *Il fut envoyé comme gouverneur dans le pays du néant* (R. f. 168). 47. Djelboghli Ali-Pascha, le beglerbeg. — Tekesch, tué par son frère Melekschah, en 468 (1075). *Il fut voué à la destruction* (R. f. 168). 48. Le juge de Karaagadj. — Alparslan, le Seldjoukide, en 465 (1072). *Il but les flots de l'océan du malheur* (R. f. 167). 49. Araboghli Moustafa, le rebelle. — Nizamoulmülk, en 485 (1092). *Il fut abreuvé de la boisson du martyr.* 50. Kodja Arslouaga, le kiaya. — Ahmed, khan de Samarkand, en

488 (1095). *Il fut saisi par les griffes de la mort* (R. f. 169). 51. Le juge de Kaïssariyé. — Tetesch, assassiné à Rey par Barkyarok; en 488 (1095). *Il se plaça dans la litière de la mort* (R. f. 170). 52. Djâfer-Pascha, gouverneur d'Ofen. — Kilidj-Arslan, le Seldjoukide, noyé en 501 (1107). *Il commença son voyage pour le climat du néant* (R. f. 172). 53. Le juge de Koniah. — Tschakán, le Seldjoukide, assassiné par les disciples du Vieux de la Montagne, en 508 (1114). *Il fut donné en proie au sabre* (R. f. 173). 54. Le juge de Smyrne. — Schirzadé, frère de Sultaneddewlet, en 509 (1115). *Il planta la queue de cheval dans la direction des ténèbres* (R. f. 174). 55. Khalil-Pascha, le *pieu de fer*. — Taghrayi, vizir et poëte, en 514 (1120). *Il fut trempé de l'eau d'une lame de Damas* (R. f. 414). 56. Ali-Pascha, beglerbeg de Siwas. — Aadil, le vizir en Égypte, en 540 (1145). *Il fut offert en nourriture au sabre*. 57. Ali, pascha de Behesni. — Mosterschid, le khalife, en 529 (1134). *Le recoin du tombeau lui fut assigné comme demeure* (R. f. 176). 58. Bayezid, frère de Mourad IV. — Le khalife Raschid, en 533 (1138). *Il tomba du coursier ardent de la vie* (R. f. 415). 59. Souleiman, frère de Mourad IV. — Dâoud, fils du sultan Mahmoud, en 538 (1143). *Il fut livré aux mains du préfet de la justice* (R. f. 177). 60. Le juge de Damas. — Baïnzané, le rebelle, en 542 (1147). *Il fut livré au glaive* (R. f. 180). 61. Nouh Khalife, le rebelle. — Sehrwerdi, le philosophe, en 587 (1191). *Le parterre de roses de sa vie fut dévasté par le vent d'automne de la mort* (R. f. 182). 62. Empalement d'un interprète français. — Mengel le Tatare, tué dans les montagnes de Perse en 612 (1215). *Il fit le voyage de l'autre vie* (R. f. 184). 63. Mort d'un négociant vénitien. — Touranschah, le dernier des Eyoubides au Kaire, en 648 (1250). *La caravane de sa vie fut pillée par le brigand des grandes routes, la mort* (R. f. 186). 64. Mort d'un interprète français. — Moïz en Égypte, en 655 (1257). *Le destructeur des joies de la vie déroula le nœud de son existence* (R. 189). 65. Kourd chargé

d'affaires du prince de Valachie. — Le vizir Ibn Alkami, en l'année 658 (1259). *Roulé dans la poussière du néant par le glaive de la vengeance* (R. f. 192). 66. Le receveur des péages, Mohammed-Tschaousch. — Le khalife Moteassen, en 656 (1258). *La grange de sa vie fut brûlée par le feu de la mort* (R. f. 198). 67. Sari Hatib, l'écrivain pour la fourniture des moutons. — Souleïman Ben Keïkhosrew, le Seldjoukide, en l'année 664 (1265). *Il s'enivra de la lie du malheur.* 68. Ibrahim-Efendi, le defterdar. — Le vizir Perwané, en 676 (1177). *La tête lui brûla en s'enivrant du vin du martyr* (R. f. 202). 69. L'aga des sipahis. — Keïkhosrew, le Seldjoukide, exécuté par ordre d'Arkhoun, en 682 (1283). *Sa tête roula dans la poussière du mépris* (R. f. 202). 70. Le secrétaire des janissaires. — Ahmed, fils de Houlagou, en 683 (1284). *Sa vie fut éteinte dans l'eau du sabre* (R. f. 203). 71. Le gouverneur d'Egypte. — Schemseddin, le grand-vizir, en 633 (1235). *Il devint la proie du crocodile du glaive dégouttant de sang* (R. f. 203). 72. Djanbouladzadé Moustafa-Pascha. — Schemseddin, le grand-vizir, en 717 (1317). *Il fut englouti par les flots du malheur* (R. f. 205). 73. Le pascha de Temeswar. — Indjou Mahmoudschah, en 736 (1635). *Il mit sa figure dans la poussière comme une rose* (R. f. 254). 74. Inayet-Ghiraï, khan de Crimée. — Ghasankhan, en 758 (1346). *Il se perdit dans la coupe de sa ruine* (R. f. 258). 75. Un fils de Kantemir. — Emir-Scheïkh, le dernier des Indjous, en 758 (1356). *Il s'entrelaça dans le filet de la mort* (R. f. 258). 76. Kantemir, prince des Noghaïs. — Toghtimour, en 754 (1353). *Il fut délivré des liens de ce monde* (R. f. 268). 77. Le juge suppléant de Menmen. — Melek Eschrefi, en 759 (1357). *Sa tête orna la pointe de la lance.* 78. Le receveur des impôts de Koumouldjina. — Emir Targhan, en 759 (1357). *Il partit pour le défilé de l'autre monde* (R. f. 284). 79. Le scheïkh de Kaïssariyé. — Sultan Hasan en Egypte, 762 (1360). *Le soleil de sa vie tomba dans le nœud de son coucher* (R. f. 892). 80. Le patriarche Cy-

rille. — Melek Sahir Isa, en 809 (1406); *le rôle de sa vie fut saisi par la main de la vengeance* (R. f. 296). 81. Le juge de Chypre. — Miran-Schah, en 810 (1407); *il goûta le sorbet glacé de la mort* (R. f. 299). 82. Le Sultan Kasim, frère de Mourad IV. — Khalil, sultan, en 812 (1409); *la grange de son existence fut dévorée par le feu de la destruction* (R. f. 633). 83. Le juge suppléant de Mikhalidj. — Ahmed Djelaïri, en 813 (1409); *il fut dévoré par le glaive de la vengeance* (R. f. 338). 84. Le scheïkh de Sakaria. — Nassir Mohammed de Karamanie, en 825 (1422); *il fut destitué des fonctions de sa vie* (R. f. 343). 85. Le beg de Boli. — Kara Youlouk Osman, en 839 (1435); *il reçut l'honneur du martyre sans l'avoir mérité* (R. f. 351). 86. Le beg d'Yenischehr. — Oulougbeg, en 883 (1478); *il fut revêtu du kaftan d'honneur du martyre* (R. f. 368). 87. Ahmed-Pascha de Tripoli. — Abdoullatif, en 884 (1479); *sa faim fut apaisée par la friandise du martyre* (R. f. 375). 88. Le moutesellim, remplaçant du sandjak de Karahissar. — Djouneïd, le scheïkh, en 863 (1458); *il s'agenouilla sur le lieu d'exécution pour ne plus se relever* (R. f. 377). 89. Piri-Pascha d'Okhri. — Ebousaïd, en 873 (1468); *il fut vendu pour rien par le crieur du monde* (R. f. 383). 90. Emir-Tschelebi, le médecin. — Mir Sayadkar à Herat, en 875 (1470); *il fut écrasé par la lourde pierre à moulin de la mort* (R. f. 385). 91. Le sandjak de Begscheri. — Khalil Bayenderi, en 884 (1479); *il se rendit au jardin du Paradis* (R. f. 390). 92. Tournadji Derwisch-Aga. — Khodja Djihan, le grand-vizir indien, en 886 (1481); *il partit dans la litière de la mort pour le royaume de Dieu* (R. f. 13). 93. Yahya-Baschi Kazghandjizadé. — Scheïkh Haïder, en 393 (1483); *il entra dans la maison du salut par le glaive impie*. 94. Kartschaïkhan. — Sofi Khalil, en 897 (1491); *le calendrier de sa vie se termina au soir parfumé du musc de la mort* (R. f. 30). 95. Le juge de Bagdad. — Scheïbegkhan, en 916 (1510); *il fut broyé dans le moulin de la bataille*. 96. Le defterdar de Bagdad. — Ismaïl Schebestri, en 919 (1513); *sa prière : Oh !*

Dieu, conserve-moi comme musulman et joins-moi aux justes, fut exaucée (R. f. 40). 97. Le scheïkh d'Ourmia. — Melek Sâfer Taher, en 923 (1517); *il reposa pour toujours sa tête sur le tapis des souffrances* (R. f. 43). 98. Le kaïmakam Mohammed-Pascha. — Behadirkhan, en 944 (1537); *il fut délivré de l'incertitude qui naît de la crainte et de l'espérance par la certitude de la mort* (R. f. 427). 99. Fazli-Aga, le kiaya. — Schah Aadil Nouschirwan, en 949 (1542); *son corps fut envoyé au silence du tombeau* (R. f. 431). 100. Le defterdar Mahmoud. — Sultan Mahmoud de Goudjourad, en 951 (1544); *il fut vaincu par le bourreau de la mort, qui lui arracha l'ame* (R. f. 434).

XIII. — Page 393.

« Entrate del Cairo 600,000 zech., Damasco 60,000 zech., » Tripoli 50,000 zech., Diarbecr 120,000 zech., Aleppo » 50,000 zech., Cypro 50,000 zech., Erzerum 105,000 » zech., Natolia voliano che siano 325,000 case, che pagano » la tassa a ragione di 3 Sultanini la casa, che sono poco » meno di 3 zechini, che fanno 975,000, e che di Carazo si » cavi 430,000 zech. dei paesi della Grecia; poi dicono es- » servi case 130,000, che pagano le stesse tasse a 3 Sultanini » per casa, che fanno 390,000 zech. Di Carazi si cavi 150,000 » Sultanini e di da l'uno e l'altro paese 836,000 zechini, e fi- » nalmente con tutte le altre tasse, decime, rendite di mi- » nieri, entrata di biade, dazzi ed altri, che a per tutto il suo » regno vogliono che n'arrivi il suo havere a più di 10,000 » somme d'aspri, che sarebbe più di otto millioni di Sulta- » nini, che ogni Sultanino valeva quindeci Giulii, insieme » le rendite di Timari, che godono li Spahi con obligo di » servir in guerra con tante spade, quanto comportera il » Timaro a ragione di 50 reali ogni spada, che tutti impor- » tano più di 6,000,000 di Sultanini. » *Rel. ven.* dans les Archives I. R.

XIV. — Page 393.

« La Regina madre di Greca nazione, d'età al presente in-
» circa alli 45 anni, di bellissimo aspetto e di gentilissima
» liniatura, di natura benigna e molto amica del diporto e
» solazzo, virtuosa, saggia, prudente, splendida, e liberale,
» che davantaggio bramar non si puo, spendendo quanto
» denaro possede, fa di moltissime opere pie, indifferamente
» ad ogni uno, havendo a miei tempi in particolare fatto li-
» berare tutti li prigioni doi volte. La Regina sposa lei pare
» di Greca nazione, bella di corpo, ma non tanto dell' animo
» come la suocera Validè, è amata dal Re, et si puo credere
» assai, riescè piutosto prodiga per ambitione che splendida
» per generosità, spendendo sempre più d'altre tanto dell'
» haver suo per poter comparire con quel adornatezze di
» schiave (quale usano d'addobbare con le proprie gioie) che
» pure fa la madre. » *Rel. ven.* dans les Arch. I. R.

XV. — Page 393.

« Favorito di Murad IV. Questo Turco nativo del Sera-
» glio di Bosna, dove al presente vi reside il suo padre, che
» per moltissimo tempo e merchantato nella città di Vene-
» zia, non so come da giovinetto capitasse in Seraglio, ma so
» bene, che guidato dalla fortuna sin alla carica di Silictar
» seppe consideramente coltivare la gratia di quello, che gli
» produsse effetti di tanto onore, è di età incirca alli 26 anni,
» ma di fatezze virili, non a ancora lasciata la barba, benche
» i mostachi glielo concedino all' uso di quel paese, che me-
» diocramente gli ha grandi di color bianco, gode l'investi-
» tura del Vesirato, ma non sede alla banca, per non dover
» dar il loco al primo Vezir, tenendosi di maggior condi-
» zione di quello, non havendo lui quella carica per non
» averla voluta come laboriosa molto, non per non haverla
» potuto ottener. » *Rel. ven.*

XVI. — Page 393.

« Primo ha introdotto nel suo stato un pacifico viver, havendo in obedientia poste le militie, che al presente per » la città non più riconoscono, li Spahi havendo oltro l'ar- » dire deposto ancora la forma d'ell' habito è gl'ha levato il » modo di più potersi unire per conspirare contra la sua » persona con la proibizione del Tabacco et pena di forca, » da esser irresistibilmente esseguita, e di tutti quelli ri- » dotti, dove si beveva il Caffe, acciò che non habbino oc- » casione, come prima facevano, d'ivi fermarsi e l'hore i » giorni intieri a discorere e far radunade. Secondo ha ri- » dotto le sue milizie in condizione migliore, havendo can- » cellati molti di tenera età e levato la dispensa, che diversi » giovini fra Gianizari e uomini di ben disposta e comples- » sionata natura godevano per via di denaro, di non andar in » guerra, e regolati molti feudi ancora che erano in testa di » donne e di Sultane e d'altri del suo Seraglio, che non po- » tevano prestar servizio. Terzo da un canto ha augmentato » l'entrate, poiche temano più cosi grossamente, lo rubbano » i grandi ministri ed altri che mangiano il suo. Et quarto ha » arrichito se di grosse somme di centinaja di milliaia e mil- » lioni di piastri e zechini, e le teste levate a molti perso- » naggi, le facolta de quali, quando moiono, giustamente » s'aspettano alla persona del Re. Li cattivi accidenti pero » paiono a mio giudizio di rilievo maggiore; perche primo » ha concepito l'odio non dirò dalle sole milizie, ma quasi » di tutto il popolo, e quel fuoco di mala intenzione, che » nel cor havevano li Spahi, non e spento che in apparenza. » Secondo s'è indebilitata la soldatesca, perche se bene ha » ridotto il numero di suoi in persone, d'habilità n'ha però » molto meno, stante che per sostrarsi dal pericolo di morte » s'assentano e s'ascondono. Terzo ha sumato l'entrate dell' » erario col detrimento dei dazi per la diminuzione dei tra- » fichi mercantili con evidente danno del popolo, andando,

» minutissimamente agni anno; e parco nella superfluità dal » spendere, non asdegnando portar quelle vesti, che in altri » tempi non pur vestivano i loro servi, per nascondere quell' » apparenza d'havere, che palesata può pericolargli la vita e » le facoltà, tengono stretto e secreto il denaro, perche nelle » calamità presenti puo servir potentissimamente all' asso- » luzione di quella colpa, che dall' avidità del G. S. suol ha- » ver il natale, qual è cosi in lui dominatrice di tutti i suoi » effetti, e cosi fieramente, s'è impossessata del Genio suo, » che l'ha tutto rivolto all' accumulazione di tesori, non es- » sendovi cosa, che piu si brami de lui, che il denaro, as- » sente per il denaro a qualunque sia cosa, e quello che per » il denaro non fa, non lo fa per preghiere, non per inter- » cessione, non per giustizia, non lo fa per legge. Arse di » questa sette dell' oro nel diletto, che prese impatronan- » dosi d'un millione di zechini, che trovossi nella facoltà di » Recepbassa suo cugnato, quando levogli e la vita e il co- » mando di primo Vezir l'anno 1631. *Rel. ven.* » Cette relation est la même dont Ranké (n. 12) a tiré profit. Les *Rapports* des ambassadeurs vénitiens que nous avons utilisés dans ce livre et dans les précédens sont ceux du baile Donado (1595); de Capello et de Gradenigo (1594); de Nani (1602); de Mocenigo (1604); de Contareni (1608); de Valieri (1612); de Nani (1614); de Giustiniani (1621) Contarini; de (1624); de Venieri (1627); de Capello (1633); de Saranzo (1636); et Foscarini.

FIN DES NOTES DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIÈME.

LIVRE XLVI.

Pages.

LIVRE XLVII.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

DES PE

4. Daniel ou Danschah, fils d'Ekber.
5. Schah Sélim Djihanghir, mort en l'année 1627.
6. Schehriyar, assassiné après cinq mois de règne. — Naïma, p. 449.
7. Baisankor.
8. Khourremschah (le *Corum* de Deguignes), appelé aussi Schah Djihan, fils de Djihang mort en l'année 1658.

V.

Khans de la Crimée.

14. Mohammed-Ghiraï, fils de Seadet-Ghiraï, petit-fils de Mohammed-le-Gros, régna jusq l'année 1037 (1627).
15. Djanibek-Ghiraï, pour la seconde fois, jusqu'en l'année 1043 (1633).
16. Inayet-Ghiraï, fils de Ghazi-Ghiraï, petit-fils de Dewlet-Ghiraï, déposé en l'année 1 (1634), tué en 1047 (1637).
17. Behadir-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, fils de Dewlet-Ghiraï, mort au mois de redjeb 1 (octobre 1641).

[1] Tous les quatre moururent dans l'enfance. Scheïkhi, t. I, f. 38. Mais il ne donne pas filles.

